

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



LE  
**CANADA MUSICAL**

Revue Artistique et Littéraire

PARAISSANT

LE PREMIER DE CHAQUE MOIS.

Un Morceau de Musique et un Feuilleton accompagnent chaque Numero.

7e. Annee. No. 12.

1er Avril 1881

A. J. BOUCHER,

Editeur-Propriétaire

No. 280, Rue Notre-Dame  
MONTREAL.

SOMMAIRE.—Méthode élémentaire de plain-chant. A nos lecteurs. Louis Lambillotte et ses frères [Suite]  
Nouvelles artistiques Canadiennes. L'Académie de Musique de Québec. Concours de l'Académie de Musique  
de Québec. Correspondance de Québec. Annonces. Maison A. J. Boucher. Calendrier et Guide des  
Organistes et Directeurs de Chœurs pour le mois de Avril-Mai. Annonces. La Merveille Musicale. L'Or-  
ganina. Table alphabétique des matières. -

Abonnement : \$1.00 par an, payable d'avance. 10 cts. le numero separe.

Imprimé par J. B. LAPLANTE, 245, Rue St. Jacques, Montréal.

LIBRAIRIE BEAUCHEMIN ET VALOIS, 256 &amp; 258, RUE ST-PAUL, MONTRÉAL.

# MÉTHODE ÉLÉMENTAIRE DE PLAIN - CHANT ROMAIN

A L'USAGE DES  
SEMINAIRES, COLLEGES, NOVICIATS, ACADEMIES, COUVENTS, ECOLES, FABRIQUES, ETC.

PAR  
EDMOND McMAHON.

Brochure in-18 de 64 pages.

Prix par douzaine ..... \$1 50  
" " exemplaire..... 0.15

## PRÉFACE.

" Puissiez-vous réussir à faire aimer le plain-chant par toutes les âmes vraiment catholiques ! " Tel était le vœu que m'exprimait Sa Grandeur Monseigneur J.-Thomas Duhamel, Evêque d'Ottawa, dans une lettre du 3-septembre 1880 ; tel est le vœu exprimé d'un commun accord par les Evêques de la Province, qui m'ont écrit touchant cette Méthode élémentaire de plain-chant.

Tous se sont plu à recommander ce petit traité. L'un d'eux, Sa Grandeur Monseigneur Louis-Zéphirin Moreau, Evêque de St-Hyacinthe, le fait dans les termes suivants : " Votre Méthode, " écrit-il, " me paraissant être celle des livres de chant édités par " ordre d'un des Conciles de Québec, je ne puis faire autrement que de l'approuver, et de la recommander."

Sans être parfaite, cette Méthode pourra peut-être contribuer à propager la connaissance du plain-chant, à le faire généralement mieux chanter dans nos églises, et à le faire plus aimer par les âmes catholiques.

Avec l'encouragement des professeurs et des maisons d'éducation, la bonne volonté des chantres et des élèves, on arrivera peut-être plus tôt, grâce à ce petit traité aujourd'hui livré au public, à comprendre et à rendre avec intelligence les prières si belles et si pieuses que contiennent nos livres de chant religieux.

## APPROBATIONS.

ARCHEVÊCHÉ DE QUÉBEC. — Québec, 10 septembre 1880.

Sur le rapport favorable qui Nous a été fait par des personnes compétentes, Nous recommandons comme un ouvrage très utile à Nos Séminaires, Collèges et Ecoles la " Méthode élémentaire de Plain-Chant Romain, " publiée à Montréal par M. Edmond McMahon.

† E.-A., Archevêque de Québec.

EVÊCHÉ DE MONTRÉAL. — Montréal, 1<sup>er</sup> septembre 1880.

Monsieur,  
Monseigneur l'Evêque de Montréal vous accorde bien volontiers l'Imprimatur pour votre MÉTHODE ÉLÉMENTAIRE DE PLAIN-CHANT ROMAIN. Ce livre, qui fait preuve chez son auteur d'un travail consciencieux et de

## L'AUTEUR.

connaissances étendues sur cette matière, peut avantageusement être placé dans les maisons d'éducation, et il aura pour résultat de faciliter aux élèves l'étude d'une science à laquelle l'Eglise attache la plus grande importance. C'est un acheminement vers le mouvement qui s'accroît de plus en plus chez les catholiques de plusieurs pays, en faveur du chant grégorien tel que recommandé par le Souverain Pontife, et puisé à sa source véritable.

En même temps que mes félicitations, je vous présente mes souhaits du succès le plus complet dans la diffusion de votre travail.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, Votre obéissant serviteur,

T. HAREL, *Prêtre Chancelier.*

Mons. E. McMahon, Montréal.

## RECOMMANDATIONS.

La " MÉTHODE ÉLÉMENTAIRE DE PLAIN-CHANT ROMAIN " de Monsieur Edmond McMahon, ancien élève du Collège de Montréal, est claire, simple, nette et courte.

Sans sortir des bornes de l'exactitude et de la vérité, l'auteur a su donner à son travail le tour et le cachet de la nouveauté et de l'originalité.

Aussi, croyons-nous que cet ouvrage élémentaire convient parfaitement aux Séminaires, Collèges et autres maisons d'éducation, auxquels il est destiné.

Oh ! s'il nous était permis d'exprimer ici le désir que la connaissance du véritable chant d'église, le chant grégorien, se répande et se propage effectivement partout.

Cette Méthode, que nous recommandons, a été composée dans ce but. L'auteur serait-il déçu dans son attente ? Nous ne le croyons pas. Car une œuvre, du pays, bien conduite, mérite l'encouragement de ceux qui demeurent dans le pays. Et nous sommes assuré que les supérieurs et directeurs d'établissements d'éducation catholiques ne manqueront pas de favoriser de leur bienveillant patronage ce premier coup d'essai, si sûrement porté, et si glorieux pour l'auteur.

L.-G. DESROCHERS, P.S.S.

Montréal, 19 août 1880.

Il y a longtemps déjà que le véritable plain-chant romain devrait être enseigné dans toutes les maisons d'éducation et les écoles.

Plus facile que la musique, l'étude du plain-chant devra contribuer grandement à répandre le goût du beau et des études musicales, à développer l'intelligence des enfants, et surtout, à relever l'éclat des cérémonies religieuses.

La " MÉTHODE ÉLÉMENTAIRE DE PLAIN-CHANT ROMAIN " de M. Edmond McMahon, est, plus que toute autre, propre à l'enseignement élémentaire. Complète, quoiqu'elle soit courte, elle renferme tout ce qui est nécessaire à l'élève qui étudie, aussi bien qu'au professeur qui enseigne.

L'on ne pourrait trop recommander l'adoption de ce petit traité.

J.-B. LABELLE,

Organiste de l'Eglise Notre-Dame de Montréal.

Québec, 25 août 1880.

Monsieur Edmond McMahon, Montréal.

Monsieur,

Je vous remercie d'avoir bien voulu me communiquer votre " MÉTHODE ÉLÉMENTAIRE DE PLAIN-CHANT ".....

Votre travail pourra être très utile, et je souhaite sincèrement qu'il soit bien accueilli par le public ; car je suis de ceux qui croient qu'il n'y a guère d'art musical religieux possible en dehors de la tonalité austère du plain-chant. Enseigner à bien rendre le plain-chant, c'est à la fois faire preuve d'intelligence, et accomplir une œuvre particulièrement méritoire. Je constate avec plaisir que vous savez faire la distinction entre les modes grégoriens, avec leurs *inales* et leurs *dominantes* respectives, et les modes de la tonalité moderne. A chaque page de votre petit livre, on constate que vous possédez l'érudition nécessaire pour donner à votre œuvre de plus amples proportions, et que c'est bien à dessein que vous restez dans les limites du cadre que vous vous êtes tracé. Vous avez bien fait de vous en tenir à un traité élémentaire : il importe de vulgariser l'étude et la pratique du plain-chant ; et ce n'est pas avec les longs ouvrages que l'on attendra ce but. . . Je vous offre donc mes félicitations, et si vous croyez que ces quelques lignes peuvent vous être de quelque utilité, je consens bien volontiers à ce que vous les rendiez publiques. Agréé, etc.

ERNEST GAGNON,

Ancien Organiste de la Basilique Notre-Dame de Québec ; Membre correspondant de la " Société des Compositeurs de Musique de Paris. "

# Le Canada Musical.

VOL. 7.]

MONTREAL, 1<sup>ER</sup> AVRIL 1881.

[No. 12.]

## A NOS LECTEURS.

Nous avons le regret d'informer nos bienveillants lecteurs qu'avec la présente livraison, qui termine la septième année de notre revue, nous entendons suspendre, — temporairement du moins, — la publication du *Canada Musical*. Ce n'a été qu'en subissant annuellement des pertes pécuniaires assez considérables que nous avons pu maintenir jusqu'à ce jour l'existence de notre journal. A ces sacrifices d'argent, nous trouvions moyen encore de consacrer un temps que nous aurions employé plus profitablement dans notre commerce de publication et d'importation musicales. Aujourd'hui, l'augmentation toujours croissante de notre clientèle et les affaires multiples de notre maison de commerce réclament impérieusement toute notre attention et tous nos loisirs. Force nous est donc de nous séparer de nos fidèles abonnés, dont le nombre, malheureusement, n'a pas toujours égalé le sympathique dévouement, bien que leurs précieux encouragements nous aient puissamment aidé dans notre tâche difficile et ingrate. Nous remercions bien sincèrement ces amis dévoués que nous espérons continuer à retrouver au nombre des clients assidus de notre maison.

Nous saisissons avec empressement l'occasion d'exprimer également notre reconnaissance aux zélés collaborateurs qui, tout en nous allégeant le fardeau de la rédaction, ont su donner à notre revue un intérêt réel, par l'attrait de leurs écrits et l'agréable diversité de leurs correspondances. Citons au nombre de nos coopérateurs les plus dévoués et les plus désintéressés, notre excellent ami *Rigobert*, de Liège et M. L. Moonen de Paris, qui, pendant plusieurs années consécutives, ont régulièrement servi à nos abonnés la primeur des nouvelles musicales européennes, — ainsi que notre aimable correspondant québécois \* \* \* (M. Henry A. Bédard) qui, non content de tenir, chaque mois, nos lecteurs fidèlement au courant des faits et gestes artistiques de l'ancienne capitale, a de plus bien voulu représenter notre modeste feuille à Québec et étendre considérablement la liste de nos abonnés, avec un zèle qui lui assure les meilleurs droits à notre reconnaissance.

Au *Guide Musical* et à l'*Echo Musical* de Bruxelles, — à l'*Art Musical*, le *Progrès Artistique*, l'*Orphéon*, l'*Echo des Orphéons*, la *Nouvelle France Chorale*, de Paris et au *Journal Musical* de Nice, — à la *Cronica de la Musica* de Madrid, — au *Musical Times* de Londres, — au *Musical and Dramatic Courier*, *Music Trade Journal*, *Musical News* et *American Art Journal* de New-York, — à *Dwight's Journal of Music*, au *Folio*, *Musical Record* et *Score* de Boston, — à *Brainard's Musical World* de Cleveland, — à *Kunkel's Musical Review* de Saint-Louis, — ainsi qu'aux nombreux journaux français politiques, littéraires et scientifiques, — nos échanges, — des Etats-Unis et du Canada, nos sincères remerciements, pour l'extrême régularité avec laquelle ils nous ont constamment fait parvenir leurs excellentes publications.

En suspendant aujourd'hui notre publication, nous ne nous dessaisissons pas plus du titre de notre revue

que nous ne renonçons, — l'occasion plus favorable se représentant, — à reprendre la publication du *Canada Musical*.

Les quelques abonnés qui nous ont fait tenir d'avance le montant de leur souscription, avec nos remerciements pour cette marque de confiance de leur part, recevront par prochaine poste la somme versée par eux. Au cas où ces abonnés seraient en compte courant avec la maison, le montant sera porté à leur crédit.

Ceux d'entre nos abonnés qui désirent compléter la série publiée du *Canada Musical* trouveront au Magasin de Musique de A. J. Boucher, 280 rue Notre-Dame, les années complètes ou les numéros séparés qui leur manquent, aux prix ordinaires, savoir, \$1.00 l'année complète ou 10 cents le numéro. Toutefois, la 1<sup>re</sup> année (1866-67 petit format, sans musique), ainsi que les numéros 1, 2, 3 et 4 de la 2<sup>e</sup> année (1875) ne peuvent pas être fournis.

## LOUIS LAMBILLOTTE ET SES FRERES,

PAR

MATHIEU DE MONTER.

( Suite. )

Voilà donc, je le répète quelle était cette tâche compliquée d'un problème, et de quelle manière elle se présentait. La tâche a été remplie, le problème a été résolu dans la plupart des motets, ainsi arrangés, que j'ai comparés aux anciens. S'il m'a semblé instructif de dévoiler le procédé de restauration qui a dû logiquement être suivi, on me permettra d'en indiquer, sans plus tarder, les résultats comparatifs sur la première livraison des œuvres du domaine public.

NO. I. ADORO TE.

Les quatre dernières mesures, inutiles et vulgaires d'allure, de la ritournelle, sont retranchées, et le piano fait place à un accompagnement d'orgue bien mieux traité. Au *Quæ sub his figuris* de l'ancienne édition plusieurs mesures sont modifiées, quant aux notes, dans l'édition nouvelle, sans altération de style, pour obtenir une harmonie plus correcte. Dans les deux éditions, le chant est le même jusqu'à la fin du morceau, et l'accompagnement conserve le même dessin. Les retouches — qui portent plus sur la forme que sur le fonds — enrichissent l'harmonie.

NO. II.—INTER VESTIBULUM.

Au début, on constate, dans les parties de chant et de cor, de légères modifications qui facilitent l'exécution et la rendent plus agréable à l'oreille. L'accompagnement est préférable, dans tout le cours de la par-



tition nouvelle, à celui de l'ancienne édition. Page 2, Louis Lambillotte ne sortait pas de son ton principal: *ut mineur*. Le correcteur fait moduler le cor en *mi bémol*, revient en *ut mineur*, et, après avoir déployé une marche harmonique très-riche, arrive à une demi-cadence dans le ton relatif, *sol*, au lieu de terminer uniformément toutes les phrases en *ut mineur*. Pages 11 et 12, nouvelle édition, les voix d'enfant, écrites beaucoup trop haut (pages 9 et 10 de l'édition primitive), sont descendues à un registre facilement accessible. Quatre mesures fuguées empruntent une grande valeur à leur harmonisation nouvelle. A la fin, au *da Capo* primitif se substitue la phrase initiale dite par le soliste, que tout le chœur accompagne. Puis la prière *Parce Domine*, du milieu du morceau, revient le terminer, transposée en *ut majeur* pour combattre la monotonie du ton d'*ut mineur*.

#### NO. 3.—O GLORIOSA.

Les basses de ce morceau étaient uniquement la tonique et la dominante. La révision prescrivait donc de changer l'harmonie et même quelques notes du chant, dans le but de compléter l'harmonie même et de rompre l'uniformité d'une tonalité unique. A la fin du premier motif (anc. édit., p. 15; nouv. édit., p. 19), le correcteur a retranché, comme partout où ils se présentent, les accords parfaits, d'un si maigre effet, frappés sur ce rythme: croche pointée, double croche et noire. La phrase suivante, encore en *ré majeur*, est transposée en *la*;—on ne peut décidément pas toujours chanter dans le même ton,—ce qui entraîne des modifications inévitables. Rentrée du premier sujet, en *ré*, ton de l'ancienne édition. Page 17 de cette dernière: le troisième motif, de plus en plus en *ré*. Le correcteur, respectant le rythme, introduit à la place une phrase en *sol* qui se termine par une demi-cadence en *la* conforme au premier texte. Ici se présentait (p. 18) le quatrième motif: en *ré*, bien entendu. Le correcteur place (p. 24 de sa partition) l'idée du commencement. Ce n'est qu'après (p. 26) qu'apparaît le quatrième motif lui-même, transposé en *si bémol*, pour s'affranchir de cette tonalité persistante, ce qui nécessite des changements à la fin. Dans l'édition nouvelle comme dans l'ancienne, l'*O Gloriosa* a pour péroraison le retour de la première mélodie au ton principal.

#### NO. 4.—TANTUM ERGO.

Primitivement, les deux réponses du chœur à la phrase de basse: *Et antiquum documentum*, étaient identiques, et nullement modulées. La version récente asséait la première sur l'accord d'*ut majeur*, la seconde celui de *la mineur*. D'où résulte forcément le retranchement des quatre mesures suivantes, inutiles, au surplus, n'exposant aucune idée nouvelle. Afin d'éviter la monotonie, tout en s'assimilant la pensée de l'auteur—objectif de la révision—le correcteur rejette la cadence parfaite, se résolvant en *fa*, ton principal, de la fin de ce motif, et annonce le second motif, en *fa*, par une phrase suspensive. Le *Genitori* est, à n'en pas douter, de Lambillotte; seulement un rythme soutenu et lié vient heureusement corriger le mauvais effet d'un accompagnement trivial, saccadé, sans aucun caractère religieux, lequel plaque imperturbablement un accord

parfait sur chaque troisième temps, sans que le reste de la mesure soit rempli. Enfin (nouv. édit., p. 37) une belle-marche harmonique relève la pauvreté de la phrase de l'ancienne édition.

Je ne poursuivrai pas plus loin cette analyse, de peur de tomber moi-même dans cette "monotonie de ton" à laquelle il était indispensable de remédier. J'en ai dit assez, je crois, pour montrer que cette première livraison, particulièrement soignée, répond aux promesses de l'Avertissement de l'éditeur. Quant aux œuvres posthumes, elles sont de tous points consciencieusement traitées et expurgées. Je ne parle, bien entendu, que de ce que j'ai comparé moi-même dans les trois livraisons déjà parues.

En résumé, si des changements nombreux se rencontrent dans la nouvelle édition "corrigée" des œuvres des Lambillotte, ils portent plutôt sur la forme que sur le fonds. Les incorrections ont disparu; l'harmonie est plus riche, mieux appropriée aux exigences de la musique religieuse; la pensée est, autant que possible, respectée, sauf pourtant dans quelques rares passages qui témoignent de rapides négligences; le texte ancien est ingénieusement suivi, dégagé, exploité même. Je ne sache pas qu'improvisations musicales aient été jamais mieux complétées, mieux vernies, je dirais presque *rentoilées*, comme l'éditeur, et encadrées. Si le même soin accompagne la suite de la publication, si le programme de révision continue à être rempli scrupuleusement dans les livraisons annoncées, la musique des Lambillotte aura certainement gagné à être connue et exécutée d'après cette restauration, d'un goût courageux.

Oui, tout travail de restauration artistique est chose pénible, décevante bien souvent; vaillante, et même hardie, toujours. Que de susceptibilités, que de rancunes, que de discussions et de chicanes, de telles initiatives n'entraînent-elles pas à leur suite! L'intérêt qu'elles m'inspirent s'est de tout temps mêlé à une sorte de commisération douce. Et je ne sais pas, en cette disposition sympathique et mélancolique d'esprit, ce que je dois louer le plus, dans ceux qui s'imposent ces ingrats labeurs, ou de leur persévérance qui les mène, à bonne fin, ou de leur courage à braver volontairement les difficultés et les obstacles.

Et je ne parle pas des ennemis radicaux de toute restauration, n'importe laquelle. Conserver tel quel, ou jeter bas: ils ne sortent pas de là. Avec eux, cependant, il est encore plus d'un accommodement. La bande des partisans avoués de restaurations artistiques et littéraires est beaucoup plus dangereuse. Chez elle, l'ignorance déguisée ou l'imparfaite possession de la question le disputent trop souvent à la maladresse et à l'hypocrisie. Voyez-les à l'œuvre. C'est en brandissant le drapeau banal des "écoles" et des "styles" qu'ils entrent en campagne. A peine engagés, et dans tout le feu de leurs clameurs belliqueuses, ils battent en retraite; ils se dissimulent, et ceux qui ont soulevé la question ou fait naître le conflit par des voies détournées, sont les premiers à critiquer la première, à déplorer le second, comme s'ils y étaient étrangers, à les signaler par clameur de haro et à s'en défendre.

S'agit-il d'un monument? l'archéologue chargé de sa restauration a voulu, insinuent-ils, se faire architecte et sculpteur lui-même, au lieu et place du vieux maçon

dé génie, du tailleur d'images inconnu que les siècles vénéraient.

S'agit-il d'un livre ancien,—chanson de geste ou fabliau, poème ou chronique?—l'érudit qui le réédite s'est substitué à l'auteur anonyme; sa pensée est dénaturée; le langage de l'époque est évidemment altéré. N'est-il pas téméraire de rapprocher des grâces naïves du passé les ornements recherchés du style moderne, etc. ?

Cette restauration s'exerce-t-elle sur des œuvres musicales ? hélas ! hélas !—de nombreux exemples sont là pour l'attester—la désolation de la désolation est alors à son comble et de nouveaux versets viennent s'ajouter aux *Lamentations* de Jérémie sur les crimes et les malheurs... des musicologues qui ont l'audace de soustraire une partition oubliée aux injures du temps ou à l'indifférence des hommes. La mélodie n'est pas reconnaissable. Ce n'est plus là l'auteur. On nie ensuite l'utilité, la sincérité de la publication. Elle ne répond ni à son but, ni à son titre. Ce titre lui-même, des diseurs de rien, des entomologistes de niaiserie, de ceux qui s'applaudissent tout seuls et sourient dans leur théâtre vide : *Vacuo lætus sessor plausorque theatro*, le dissèquent, le discutent, le commentent. A-t-on imprimé *revu*, c'est sans doute *corrigé* qu'il fallait; a-t-on gravé *corrigé*, c'est *revu* qui eût été là à sa place. C'est pour faire suite à la mémorable plaisanterie du naïf qui reçoit une lettre commençant ainsi : *Monsieur, je demeure.* " *Je demeure !!!* Mon correspondant a mis : *Je demeure*, parce qu'il a du génie; un homme ordinaire eût écrit : *Je reste.*" Et le bonhomme de s'embrouiller et de faire, cinq minutes plus tard, sa démonstration à l'envers. Misère !

D'autres répètent en chœur :

" Vos corrections sont délicates, vos changements légers et pleins de sollicitude; l'auteur lui-même y eût souscrit : à quoi bon tant d'efforts, cependant, de dépense et de peine, puisque cet auteur est démodé et que l'on n'en veut plus ni sur les planches de la scène, ni sur les rayons des bibliothèques de choix ?" Mais ces retouches ont précisément pour but de combattre des dédains injustes, de rendre à la circulation, ne le sentez-vous pas ? ce compositeur injustement méconnu de son vivant ou délaissé après sa mort.

Ce n'est pas tout. En de telles occurrences, il n'est pas rare de voir d'innocents polémistes réformer *ad usum Delphini*, pour les nécessités de leur puérile querelle, les lois elles-mêmes de la composition, s'étonner d'un air naïf que l'on ait besoin de "changer de ton" et de "moduler," comme si les notes de passage et les cadences finales ne satisfaisaient pas assez à cette prétendue nécessité. Et voilà ce qu'ils pensent et ce qu'ils font, ces personnages, des richesses et du patrimoine commun de l'art !

Le malheureux vulgarisateur essaie-t-il de se défendre, invoque-t-il des témoignages, produit-il des attestations favorables à son travail ? alors on prend des airs scandalisés, on ouvre le champ aux suppositions déplaisantes, on va jusqu'à laisser percer des soupçons blessants. On devient cruel, parce qu'on est injuste. C'est dans l'ordre.

Ces belles prouesses accomplies, chacun des adversaires fait son siège et propose son petit plan à lui, sans rien préciser ni définir, toutefois, en ne sortant pas des généralités : tactique prudente. Il me semble les en-

tendre, ces discoureurs ingénieux :—" On" aurait pu se borner à retoucher les parties, à refaire les accompagnements, à régler les mouvements, à élaguer, à expurger."

Eh bien ! qu'a-t-on fait d'autre ? Précisez, définissez donc.

Je vous le dis, en vérité, ce sont des malins !

Ce qui les rend momentanément importuns, sinon dangereux, c'est qu'ils trouvent du renfort parmi ceux qui avaient monopolisé à leur profit l'auteur amendé ; ou qui avaient eu l'idée d'en donner une édition nouvelle, sans avoir pu réaliser leur projet ; ou qui ne connaissent ses œuvres que dans une forme déterminée à laquelle ils étaient habitués. Intérêts lésés, rancunes personnelles ou routine, il en résulte le plus souvent que le compositeur ainsi rajeuni et rafraîchi ne peut même plus compter sur ses appuis directs et se trouve attaqué par ceux qui ont tout intérêt à le défendre, par ceux-là tout les premiers qu'il a faits ce qu'ils *paraissent être* comme virtuoses ou harmonistes

Cependant, le bon sens poursuit lentement, mais infailliblement, sa tâche. Les polémiques s'apaisent. Les adversaires de mauvaise foi reconnaissent, à leurs dépens, que la calomnie, comme le charbon, noircit, lorsqu'elle ne brûle pas, ceux qui s'en servent. L'impartialité rend son verdict. La critique judicieuse remet toute chose en place. Le calme se fait. L'œuvre qui a soulevé tant et de si violentes discussions, se répand, forte de sa propre valeur, et comme élevée à une puissance supérieure par le talent, le savoir, la bonne volonté et le désintéressement artistique qui ont présidé à ses développements réguliers. Et si, bien longtemps après, un chroniqueur curieux ou quelque bibliophile spirituel vient à raconter ces grandes guerres, il n'a garde d'omettre en son avant-propos la fable du serpent qui use ses crochets contre un métal bien trempé. Nous n'aimons pas la rouille. Vive la vérité !

Moralité. de toutes les diplomaties, la franchise est encore la plus habile

Telles sont, ô restaurateurs de monuments, de tableaux, de partitions, de statues et de livres, les étapes d'opposition armée que vous avez toujours parcourues et qui vous attendent encore. Cela se supporte et cela passe. Il se peut, mais ce serait bien surprenant, que la publication nouvelle des œuvres des Lambillotte échappe, grâce aux soins que j'ai signalés et à l'intérêt qu'elle offre, à ces difficultés passagères, ou, du moins, qu'elle les traverse rapidement

Ces compositions sont appelées à recueillir un regain abondant, une nouvelle moisson de succès, sous leur nouvel épanouissement, aujourd'hui surtout que l'on admet l'idée simple et son expression, et qu'on ne se plaît plus à secouer sur tout, et particulièrement sur la musique, la poussière de la scolastique.

On peut demander, maintenant, à ces œuvres expurgées, cette impression habituelle de sérénité qui nous réconcilie, nous en avons souvent besoin, avec l'Auteur des dons naturels, avec les hommes, avec nous-mêmes.

Où est-il, au surplus, le compositeur de musique religieuse ou profane qui saura unir la beauté et la pureté de l'idée, propres en tout genre aux anciens, avec la science de la forme, la variété des combinaisons particulières aux modernes, la riche opposition de l'harmonie qui fait éclater le rayonnement mélodique, et peut-on l'espérer désormais.

Forcé par les limites de notre publication de couper court la reproduction de la biographie du R. P. Louis Lambillotte et de ses frères, nous pensons faire plaisir à nos lecteurs en publiant le sommaire des trois chapitres que nous sommes obligé de supprimer et qui complètent cet intéressant ouvrage.

V.—*Le Restaurateur du Chant grégorien.—Le nom et le mérite de Louis Lambillotte restent attachés à cette œuvre capitale de sa carrière.—Ce qui l'engagea à l'aborder et le décida à la poursuivre.—Des attentions subies à travers les siècles par le chant grégorien.—De diverses tentatives de restauration.—Criterium de Louis Lambillotte.—Ses travaux de confrontation de manuscrits en France, en Belgique, en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, etc.—Historique de l'Antiphonaire de Grégoire le Grand—Conquête de son fac-similé.—Les alarmes d'un paléographe convaincu!—Savants et journaux autorisés constatent à l'envi l'importance de ce document vulgarisé par L. Lambillotte et l'en félicitent : distinctions dont il est l'objet.—L'opposition, dirigée par M. Fétilis.—M. Fétilis jugé par lui-même.—A savant, savant et demi.—Louis Lambillotte répond victorieusement à ses adversaires et reste maître du terrain.—Nouveaux voyages en Italie, nouvelles études pour détruire les assertions critiques, fondées en apparence seulement, d'un prélat romain.—L. Lambillotte fixe la notation, le rythme, la mesure, les ornements du chant grégorien, d'après la doctrine des anciens, par lui retrouvée.—Démonstration de la restauration du Graduel et du Vespéral, édités par Adrien Le Clerc.—Le publiciste.—Description détaillée de l'Antiphonaire de Saint-Gall—Notoriété scientifique de Louis Lambillotte.—Les ruses et les inquiétudes de la Commission Rémo-Cambraisienne.—Curieuse correspondance.—La dialectique d'un grand-vicaire.—Timo Danaos et dona ferentes.—On l'on voit un Cardinal battu par un Jésuite.—Ce que fut Louis Lambillotte écrivain et journaliste.*

VI.—*Vulnérant omnes ultima necat.—Vaugirard.—Derniers jours de Louis Lambillotte et de ses frères.—Sa mort, ses obsèques, son épitaphe.*

VII.—*L'esthéticien.—Son testament.—Ses ouvrages posthumes.—Les volontés des morts ne sont presque jamais rigoureusement remplies.—Publication de l'Esthétique, théorie et pratique du chant grégorien.—Examen de ce livre.—La correction que L. Lambillotte voulait introduire et qu'on a ajoutée pour lui dans ses compositions musicales, devrait être donnée à une édition nouvelle de son Esthétique.—Objectif de sa vie entière.—L'impression générale que l'auteur désirerait voir ce dégager de son livre.—Droits des Lambillottes à l'indulgence de l'opinion.—On se sent, en résumé, moins porté à les juger qu'à les aimer.*

APPENDICE—*Liste des œuvres de Louis, François et Joseph Lambillotte.*

## Nouvelles Artistiques Canadiennes.

—M. Octave Pelletier publie dans le dernier numéro de la Revue Canadienne le commencement d'un intéressant article sur "l'Orgue."

—Au Salut anglais à l'Eglise du Gesù, le dimanche de la Passion, M. Napoléon Beaudry a interprété avec succès le *Cujus animam* de Rossini.

—Mlle Mary Maltby quittait Montréal, ces jours derniers, pour Chicago, où elle a accepté de chanter dans le chœur de l'église du Tabernacle.

—Nous apprenons, par la voie des journaux, que M. O. Martel a donné un concert en cette ville, le 8 mars dernier,—et la Société Philharmonique, le 17.

—La jolie messe de Millard sera probablement exécutée à Pâques, avec accompagnement d'orchestre, sous la direction de M. l'abbé Desrochers, à l'Eglise paroissiale de Notre-Dame.

—Le concert organisé par M. E. Lavigne et donné, au *Queen's Hall*, le 10 mars, au bénéfice de l'Hôpital Notre-Dame, a obtenu un plein succès. Il y avait foule et la recette a atteint près de \$500.

—Nous regrettons d'apprendre que M. F. H. Torrington, organiste de l'église Métropolitaine et directeur de la Société Philharmonique de Toronto, est retenu chez lui souffrant d'une violente attaque de fièvre cérébrale.

—La fête du patron de la verte Erin a été célébrée avec grand éclat cette année. A Saint Patrice, M. J. A. Fowler a fait exécuter par un chœur nombreux et avec accompagnement d'orchestre, la XIIe messe de Mozart; le succès remarquable obtenu rappelait les plus brillantes interprétations d'autrefois. A Saint Gabriel, M. T. Trudel a fait chanter la messe à 8 voix de Winter.

—Nos remerciements à M. C. J. Whitney, éditeur de musique de Détroit, pour l'envoi de deux nouvelles compositions pour piano, de M. Salomon Mazurette, *Arcadia*, fantaisie brillante, et la *Danse des Ecureuils*, tarantelle caractéristique. Nous remercions également M. J. Graffart, éditeur de musique de Liège, pour l'obligeant envoi d'un nouveau *Solfège élémentaire et progressif*, par M. Jules Conrardy, professeur au Conservatoire Royal de Liège.

—Nous attirons l'attention de nos jeunes musiciens qui désireraient prendre part aux prochains concours de l'Académie de Musique de Québec, qui doivent avoir lieu à Montréal le 28 juin prochain, à l'annonce des différents morceaux désignés pour les divers concours d'orgue, de piano, de violon, d'harmonie et de chant, publiée dans nos colonnes. Tous ces différents morceaux sont en vente au magasin de musique de A. J. Boucher, 280, rue Notre-Dame.

—Deux concerts intéressants sont annoncés pour jeudi, le 7 avril prochain,—l'un par le célèbre Chœur Mendelssohn de M. Joseph Gould, avec l'habile coopération de M. S. P. Warren, autrefois notre concitoyen et aujourd'hui l'un des organistes les plus distingués de New-York,—le second, par Mlle Litta avec le concours de Mlle McLain, contralto, M. Cleveland, ténor, Mlle Zeline Mantey, violoniste, M. J. Skelton, cornetiste, et Mlle Nellie Bangs, pianiste.

—A une récente assemblée du Conseil de Ville de Montréal, le Lieut.-Col. Whitehead et M. E. Lavigne, directeur de la Musique de la Cité, ont pétitionné la Corporation pour une appropriation destinée à indemniser les corps de musique dans les parcs publics de la ville, pendant la belle saison. Cette pétition a été mal accueillie par le Conseil, le Président du comité des finances, M. l'échevin Grenier déclarant que la ville n'avait pas d'argent à consacrer à cette fin.

—L'esprit d'entreprise de M. L. E. N. Pratte, en introduisant en Canada la charmante petite merveille musicale mécanique, connue sous le nom d'Organina, a trouvé sa récompense dans le prompt écoulement des deux premières caisses de ces instruments reçues. M. Pratte a actuellement en douane deux nouveaux envois. Depuis l'exhibition de ces merveilleux instruments à la vitrine du no 280, rue Notre-Dame, les salles d'exposition de M. Pratte n'ont pas désespérées.

—A l'occasion de la solennité de Saint Joseph et de la fête de l'Annonciation, le chœur du Gesù a chanté, avec accompagnement d'orchestre, une nouvelle messe de Neukomm, dite "de Saint Philippe." Ce même chœur prépare pour Pâques la messe à trois voix de Mercadante, avec accompagnement d'orchestre, (solistes, le Révd Père H. H. — MM. N. Beaudry, J. B. Ménard, Auger et Brodeur, ténors — MM. U. Denis et J. Rivet, barytons, — et A. Laverrière, basse, —) ainsi que le *Regina celi* du R. P. De Doss, S. J.

—Ces jours derniers un étrange accident est venu couper court l'exécution d'une brillante improvisation

par M. Torrington, organiste bien connu de Toronto. Une audacieuse grenouille, secouant les torpeurs de l'hiver, se mit en recherche d'aventures, et quittant les joncs solitaires de la Baie de Toronto piqua hardiment une reconnaissance vers les tuyaux à l'eau qui alimentent le mécanisme faisant mouvoir le soufflet de l'orgue de M. Torrington. L'unique ressource pour vaincre le *tacet* imprévu, fut de couper le conduit de l'eau et de libérer ainsi la téméraire aventurière.

—Depuis la suppression des voix de femmes dans les églises de ce diocèse, le Chœur du Gesù a dû se former un nouveau répertoire de messes à voix d'hommes seules, comprenant les onze suivantes : Battmann, à 3 voix, —Concone, messe solennelle, —D'Archambeau, 2e messe en *mi* bémol, —Eykens, en *ré*, —Gounod, messe brève, —Gounod, 2e messe des Orphéonistes, —LaHache, messe "de Ste Thérèse," —Mercadante, messe en *si* bémol, —Neukomm, messe à 3 voix, —Neukomm, messe "de Saint Philippe," —et Winter, messe à 3 voix. C'est assez dire que nos vaillants musiciens ne sont pas restés oisifs. Neuf de ces messes sont habituellement exécutées avec l'accompagnement d'orchestre, qui, pour huit d'entre elles, a été arrangé par le maître de chapelle, M. A. J. Boucher.

—Il est déjà question de la grande Exposition industrielle qui devra avoir lieu en cette ville, vers la mi-septembre prochaine. Nous espérons que l'on y fera une meilleure et une plus large part à l'art musical que par le passé. Les concours ouverts ici aux corps de musique, il y a quelques années, ont produit les plus heureux résultats. Profitant de l'expérience acquise par cette première tentative, pourquoi ne pas renouveler ces pacifiques luttes artistiques, qui intéressent si vivement une nombreuse portion de notre population intelligente. Le comité de l'Exposition y trouverait assurément un puissant élément de succès financier et de son côté, l'art musical, ainsi encouragé, ne manquerait pas de faire un pas rapide dans la voie du progrès.

—La brillante soirée musicale et dramatique donnée par l'Union St. Joseph de cette ville, à l'occasion de sa récente fête patronale, a eu pour excellent résultat de mettre en concours nos deux corps de musique d'élite, celui "de la Cité" et "l'Harmonie de Montréal." Bien que la Musique de la Cité se soit habilement acquittée de sa tâche, nous pensons n'être que l'écho des nombreux connaisseurs présents en décernant la palme cette fois à "l'Harmonie de Montréal," habilement dirigée par M. E. Hardy. La précision, la justesse et l'ensemble avec lesquels elle a exécuté une brillante fantaisie sur *Giroflée Girofla* n'ont probablement jamais été surpassés en cette ville. "L'Harmonie de Montréal" comprend actuellement 35 musiciens, et, sous le rapport de l'organisation, elle est le corps de musique le plus complètement monté de la Puissance.

—Dimanche le 27 février dernier, a eu lieu à Ste-Sophie de Lévrard une grande fête-musicalé par les membres du chœur de Batiscan, sous l'habile direction de M. O. N. Fréchette.

—A l'église, le *Quid Retribuam*, le *Lauda Sion* et le *Tantum Ergo* de Lambillotte ont été exécutés avec toute l'harmonie, l'ampleur et la puissance possibles. Au presbytère dans l'après-midi, un véritable concert : "Boléro," "La chasse aux Isards," "La Tyrolienne" et plusieurs autres morceaux du chœur des Montagnards.

Puis la fête intime s'est terminée par une adresse, des discours, et la présentation au curé de la paroisse, comme fondateur du chœur de Batiscan, d'un magnifique cadeau : son portrait richement encadré et fait par l'artiste Rho, de Bécancourt, si avantageusement connu du public.

La reconnaissance ennoblit les cœurs et fortifie les volontés. Honneur au chœur de Batiscan.

—Le 21 mars dernier, M. Octave Pelletier donnait un *recital* d'orgue aux ateliers de M. Ls Mitchell, no 104, rue Saint-Antoine. Un auditoire choisi de connaisseurs, parmi lesquels nous avons remarqué le R. P. Lory, S. J, MM. Desjardins, Letondal, Duval, Contant, Boucher et Chaput, ainsi que plusieurs dames, avait accepté avec empressement l'aimable invitation du savant artiste. M. Pelletier a exécuté, sur un charmant orgue à deux claviers, (destiné, croyons-nous, à la paroisse de Sainte Marie de la Beauce,) le programme suivant :

1. Prélude et Fugue, en *ré* mineur,..... Hesse,
2. Largo de la Sonate op 2, . . . . . Beethoven,
3. Allegretto, en *si* bémol . . . . . Lemmens,
4. Toccata, en *ré* mineur, . . . . . Bach,
5. { a. Duetto, . . . . . Mendelssohn,
- b. Gavotte, . . . . . Hændel,
6. Grand chœur, .. . . . Lemmens.

Tous ces morceaux ont été rendus avec la rare perfection qui distingue M. Pelletier, les nos 4 et 5 b. ayant toutefois plus particulièrement provoqué l'admiration et les applaudissements de l'auditoire distingué.

—Dimanche après-midi, le 27 mars, avaient lieu à Saint-Norbert l'inauguration et la bénédiction d'un nouvel orgue.

MM. les curés voisins, le député du comité, M. Robillard, et un certain nombre d'amis de M. le curé de Saint-Norbert, tous venus de loin, s'étaient réunis pour assister à cette fête religieuse et musicale. L'allocution de circonstance fut faite par M. J B Proulx, du séminaire de Sainte-Thérèse, qui développa cette vérité, que la musique religieuse, dont l'orgue est l'interprète la plus autorisé, en même temps qu'elle réjouit le cœur de l'homme, l'élève et le sanctifie.

Cet instrument sort des ateliers de M. Mitchell, et l'habile facteur a su proportionner les jeux divers aux dimensions du temple qu'ils remplissent de leurs harmonies, à la fois douces, onctueuses et puissantes. Cet orgue, du coût de \$1600, est un don fait à l'église par seize généreux paroissiens ; huit autres ont donné \$500 pour l'érection d'une chaire, et \$300 pour faire faire à Paris un tableau de patron de la paroisse.

M. l'abbé Saint-Aubin doit être heureux de voir un pareil succès couronner ses efforts et son zèle ; car Saint-Norbert peut se glorifier d'avoir une des plus belles églises du diocèse, un vrai bijou de style, de simplicité, de goût et d'élégance.

—Jeudi, le 17 mars dernier, sa Grandeur Mgr. Laflèche était à St-Justin pour y faire la bénédiction d'un orgue nouveau dans l'Eglise de cette paroisse.

Plusieurs membres du Clergé qui accompagnaient Sa Grandeur, et grand nombre d'étrangers, venus pour la circonstance, n'ont eu qu'une même voix pour féliciter hautement le digne pasteur et les paroissiens de St-Justin du résultat de leur entreprise et de leurs généreux sacrifices. Le riche instrument qu'ils viennent d'inaugurer, fruit de contributions volontaires qu'ils se sont imposés de bon cœur, est le noble couronnement



de la décoration intérieure de leur Eglise qu'ils viennent d'achever à grands frais. On ne pouvait s'attendre à rien de moins de cette belle paroisse, modèle de dévouement pour toutes les œuvres de religion et de charité.

La messe solennelle a été chanté à cette occasion par le Rév. M. F. Moreau, curé de St-Barthélemi, et ancien aumônier des Zouaves pontificaux, qui a conduit lui-même à Rome, comme on le sait, sous le drapeau des défenseurs du pape, M. le Curé actuel de St-Justin. — Le Rév. M. V. Dupuis, vicaire à St-Barthélemi, remplissait la fonction de Diacre, et le Rév. M. R. Caisse, du Séminaire des Trois-Rivières celle de sous-diacre.

Mgr. Lafèche assistait au trône accompagné du Rév. M. L. Aubry, curé de St-Léon, et du Rév. M. J. Boucher, curé de la Rivière du Loup. — Sa Grandeur a daigné donner Elle-même le sermon de circonstance, et, par un art qui lui est propre, faire ressortir de cette fête brillante les profonds enseignements que la Religion donne en toute chose.

Nous devons des éloges bien mérités, à M. l'abbé F. Hughes, de Louiseville, et à M. Elisée Panneton, des Trois-Rivières, pour la manière habile avec laquelle ils ont su exploiter toutes les ressources du nouvel orgue. Disons en passant que c'est une bonne fortune pour les paroissiens de St-Justin d'avoir, avec un aussi bel instrument dans leur Eglise, un organiste distingué dans la personne de M. le notaire Ls. Marchand qui vient de s'établir au milieu d'eux.

Après ce que nous avons entendu à St-Justin jeudi dernier, nous pouvons dire en toute sincérité que le district a maintenant son facteur d'orgues, et que M. Auguste Desrosiers, de Louiseville, peut donner une entière satisfaction à toutes les paroisses qui désiraient se procurer un instrument digne de nos plus belles Eglises.

## L'Académie de Musique de Québec.

L'Académie de Musique de Québec a été fondée à Québec, le 2 mai 1868. La constitution et les règlements furent adoptés quelques jours plus tard; mais la mise en opération et le fonctionnement régulier de l'association furent remis et suspendus jusqu'à son incorporation qui fut octroyée par la Législature de Québec en 1870.

Depuis cette époque des concours annuels ont eu lieu, soit à Québec, soit à Montréal.

Voici les noms des concurrents qui ont obtenu des diplômes :

### Violon.

1re classe, Arthur Lavigne,  
2e classe, Narcisse Hamel.  
" François Boucher, 1875.

### Orgue.

1re classe, Zéphirin Desroschers,  
2e classe, Napoléon Crépeault.

### Piano.

Lauréats, Delle Rosa Desnoyers,  
" Louise DeMartigny, 1878,  
" Adèle LeMaitre, 1879,  
" Laure Paré, 1880,  
" Amy Henry, 1880,  
1re classe, M. Napoléon Crépeault,  
" Hippolyte Bernier, 1875,  
" J. B. S. Day, 1879,  
" Delle Héloïse Desroschers,  
" Euphémie Coderre, 1872,  
" Margaret Symm, 1872,  
" Anna Groves, 1872,  
" Rosa Desnoyers, 1872,  
" Madame Gédéon Beliveau,

1re classe, Delle Isabella Clint,  
" Grace Shaw,  
" Emilié Tremblay,  
" Louise DeMartigny, 1875,  
" Bridget Coote, 1875,  
" Adrienne Lemre, 1876,  
" Nellie Vincent Cross, 1876,  
" Madame Edmond Defoy, 1879,  
" Delle Juliet Andrews, 1879,  
" Eugéme Gariépy, 1879,  
" Adèle LeMaitre, 1879,  
" Malvina Lacombe, 1880,  
" Margaret Watson, 1880,  
" Marie Alméras, 1880,  
" Laure Paré, 1880,  
" Amy Henry, 1880,  
2de classe, M. Napoléon Crépeault,  
" Cléophas Dussault,  
" Delle Sophia Bradshaw,  
" Arabella Delmage, 1872,  
" Elodie Paradis, 1872,  
" Madame Grace Henssberg,  
" Delle May McGie,  
" Adrienne Lemre,  
" Jeanne Lesueur,  
" Elizabeth Bisset,  
" Lydia Paquet, 1875,  
" M. Alexandre Defoy, 1875,  
" Alphonse Bernier, 1875,  
" Delle Cora Eva Wyse, 1876,  
" Madame Henry Jackson, 1878,  
" Delle Laura Hallée, 1878,  
" Catherine Power, 1878,  
" Mary Harrison, 1878,  
" Catherine McFee, 1879,  
" Joséphine Boucher, 1879,  
" Mary McEnnery, 1880,  
" Julia McEnnery, 1880,  
" Ellen Rogers, 1880,  
" Frances Banks, 1880,  
" Florence Lafrance, 1880,  
" Emily Kelly, 1880,  
" Louisa Lemesurier, 1880,  
" Georgiana McGregor, 1880,  
" M. Daniel Dussault.

### Harmonie.

Lauréats, Delle Euphémie Coderre,  
" Marie Desroschers,  
1re classe, M. Gustave Gagnon, 1872.

### Solfège.

2de classe, Delle Létitia Rousseau,  
" Odile Sawyer,  
" M. Ephrem Dugal,  
" L. Clodomir Delisle,  
" Louis Leclerc,  
" Octave Delisle,  
" Georges Gagnon,  
" Médéric Lanctot,  
" Louis Dufresne,  
" David Dufresne.

### Chant.

1re classe, M. Petrus Flamondon,  
" Delle Cécile Boucher, 1879.

### MORCEAUX DE CONCOURS EXÉCUTÉS.

#### Orgue—Première classe.

Lefebure-Wély, Offertoire no 4, op 35,  
" no 6,  
Mendelssohn, 2e Sonate, dernier mouvement.

#### Piano—Lauréat.

Chopin, Scherzo, op 31,  
Mendelssohn, Andante et Rondo capriccioso, op 14,  
Beethoven, Finale de la Sonate appassionata, op 57.

#### Piano—1re classe.

H. Herz, 5e Concerto, 1er, 2e et 3e mouvements,  
Mendelssohn, Caprice brillant, op 22,  
" Concerto, op 25,  
Beethoven, Finale de la Sonate en ut dièse mineur,

Weber, Grande Polonaise, op 21,  
 " 3e Sonate, op 49, Rondo final,  
 Hummel, La Galante, rondo, op 120.

Piano—2e classe.

Mendelssohn, Romance sans paroles, no 5,  
 Mozart, Sonate, no 19,  
 Beethoven, Rondo finale de la Sonate pathétique,  
 " Sonate en *fa* mineur, op 2, 1er mouvement,  
 Clementi, 3e Sonate, 1er mouvement,  
 Dussek, Sonate en *si* bémol majeur, op. 24, 1er mouvement,  
 Clémenti, 4e Sonate, 1er mouvement,  
 " Sonate op 12, en *si* bémol majeur, 1er mouvement.

Violon.

DeBériot, 1er Concerto,  
 " 6e "

Chant.

Méhul, Air de Joseph,  
 Herold, Air du Pré aux Clercs, "Jours de mon enfance,"  
 Meyerbeer, "Va, dit elle," Robert le diable,  
 Gounod, Cavatine de la Reine de Saba, "Plus grand dans son  
 obscurité."

(Par suite d'une omission dans les procès verbaux de l'association, les noms des concurrents de 1877 ne figurent pas dans la liste précédente.)

Ont été nommés "Membres actifs" de "l'Académie de Musique de Québec," Madame Petipas, M. l'abbé Lagacé, MM. W. Bohrer, A. J. Boucher, W. D. Campbell, G. Couture, F. Davis, P. Decelles, O. H. deChatillon, J. A. Defoy, D' Ducharme, J. A. Fowler, E. Gagnon, E. Gauvreau, J. Hone, J. B. Labelle, C. Lavallée, C. Lavigneur, P. Letondal, F. Lucy-Barnes, O. Martel, P. R. MacLagan, F. W. Mills, A. Paré, D. et L. Paul, O. Pelletier, H. Prince et M. Saucier:

et "Membres honoraires," MM. Edouard Batiste,—Benoist, Auguste Durand, G. Lefevre-Niedermeyer, A. Marmontel, Camille Saint-Saens, J. B. Wekerlin et l'abbé Pierre Bouchy, de Paris,—Alphonse Mailly, de Bruxelles,—Théodore Radoux, de Liège,—Madame Nina Pizzotti, le R. P. Lory, S. J., et F. Jehin-Prume, de Montréal.

MESSES A VOIX EGALES.

Battman—Messe brève et facile à 2 voix égales	\$1 25 net
" *Messe Lullante et très facile, à 3 voix égales.	1 50 "
(1 set de parties vocales séparées compris)	
Concom—*1e et petite Messe solennelle à 2 voix	1.00 "
(1 set de parties vocales séparées compris)	
D'Archangeau—*1re Messe, en <i>fa</i> , à 3 voix d'homme	0 75 "
" *2e Messe, en <i>Mi bémol</i> , à 3 voix d'homme	0 75 "
" *3e Messe, en <i>Sol</i> , à 4 voix d'homme	0 90 "
Eykens—*Messe en <i>Ré</i> , à 3 voix d'homme	1.25 "
Fauconer—Messe solennelle, No. 2, à 4 voix, (Op. 88)	1.50 "
Gounod—*Messe brève, en <i>Ut</i> majeur, à 3 voix	0 90 "
" *Messe des Ophéoniens, en <i>Sol</i> , à 4 voix	0 90 "
LaHache—*Messe "de Ste. Thérèse," à 3 voix d'homme	1.50 "
(1 set de parties vocales séparées compris)	
Mercadante—Messe en <i>Si bémol</i> , à 3 voix	0 75 "
Natividade—Messe en <i>fa</i> , à 3 voix	1.25 "
Neukomm—*Messe "de St. Philippe," en <i>Mi bémol</i> , à l'unisson	0 75 "
(1 set de parties vocales séparées compris)	
" *Messe en <i>fa</i> , à 3 voix égales	1.50 "
(1 set de parties vocales séparées compris)	
Winter—Messe en <i>Ut</i> majeur, à 3 voix	1.75 "

On peut se procurer les parties vocales séparées des Messes précédées d'un astérisque (\*).

Aussi, collection considérable de Messes à voix mixtes, de Motets, de Chants sacrés divers, de Recueils de Cantiques et de Musique d'Orgue.

A. J. BOUCHER, Editeur de Musique,  
 RUE NOTRE DAME, MONTRÉAL.

ACADEMIE DE MUSIQUE  
 DE QUEBEC.

CONCOURS DE 1881.

LES CONCOURS DE 1881 AURONT LIEU

A Montreal, Mardi, le 28e jour de Juin,

DANS LA

SALLE ALBERT

COTE DU BEAVER HALL

Et commenceront a 9 heures A. M.

PROGRAMME

ORGUE.—1re classe—Grand chœur en *re* majeur, op. 18. *Guilman*  
 2me classe.—Postlude en *do* mineur, livre 3, No. 155. *Rink.*

PIANO—1re classe—La Parodie, Sonate, 1er mouvement, op. 43 ..... *Cramer.*  
 2me classe—20e Sonate de Haydn 1er mouvement, allegro, et 3e mouvement presto, (dernière sonate du second cahier, édition Peters.)

VIOLON—1re classe—1re Sonate de Bach, (No. 22, les maitres classiques du violon, Allard), édition Schott.  
 2me classe—Feuilles d'Album, No. 1, op. 40 ... *Vieuxtemps*

CHANT.—1re classe :—Soprano, Air des Bijoux..... *Faust*  
 Contralto—O mon Fernand—La Favorite.  
 Ténor—"Comfort ye, every valley."—Messie.  
 Bariton—Chanson du Toreador—Carmen. .... *Bizet.*  
 Basse—Why do the nations—Messie.

[Ces morceaux peuvent être chantés en français ou en anglais, au choix des concurrents.]

2me classe—Examen sur les principes élémentaires de la musique et du chant d'un exercice de solfège (solfège de LeCarpentier.)

HARMONIE—Théorique et pratique.

CONCOURS SPECIAUX.

Un concours spécial sera ouvert pour l'orgue et le piano en faveur des porteurs de diplômes de première classe. Le titre de Lauréat pourra être accordé aux candidats heureux, en vertu de l'article 14 de la constitution.

MORCEAUX DE CONCOURS.

ORGUE—Sonate No. 2, en *do* mineur ..... *Mendelssohn*  
 PIANO—Sonate, Carnaval de Vienne—Faschingschwank aus Wien op. 26—Schumann,—No 3 Scherzino, No 4 Intermezzo, et No 5 Finale

Un autre concours sera ouvert pour la composition. Le genre du morceau est laissé au choix du compositeur. Le titre de lauréat pourra aussi être accordé au candidat heureux, en vertu de l'article 14 de la constitution.

Chaque concurrent sera requis de lire à première vue un morceau fait, suivant la classe pour laquelle il concourra.

En outre des prix qui pourront être offerts pour les branches et sujets ci-dessus énumérés, un prix spécial sera donné au concurrent qui lira le mieux un morceau de musique vocale.

P. R. MACLAGAN,  
 Président,  
 JOS. A. DEFOY,  
 Secrétaire.

Québec, 20 mars 1881.



## Correspondance de Québec.

Québec, le 28 février, 1881.

Le premier de ce mois, le chœur formé parmi le "Y. M. C. A." donnait un concert dans leur salle sous la direction de M. E. A. Bishop; les plus jolis morceaux du programme ont été rendus par Mde V. Browne, soprano et M. Bishop, pianiste. M. Bishop annonce une nouvelle séance musicale pour ce soir à la Salle Victoria. —Le "Quebec Choral Society," dirigé par M. J. A. Self, a donné son premier concert à la salle de musique le 9 du courant, avec assez de succès. On prête à M. Self l'intention de laisser Québec prochainement.

Le Septuor Haydn a inauguré sa nouvelle salle par un très-joli concert jeudi, le 10 février. Une centaine d'invitations avaient été adressées aux amis de la musique, et la petite salle était remplie de l'élite des amateurs. Le programme préparé avec goût a été enlevé. Les membres du Septuor se sont fait entendre quatre fois: premièrement dans l'ouverture "Le Dieu des Génies" de Weber, ensuite dans une prière de "Kraft" et un menuet de "Valensin", ces deux morceaux ont été exécutés par un quintette avec tant de délicatesse et de sentiment qu'ils ont mérité un rappel enthousiaste. Un air varié de "Faulconnier," et le 1er mouvement de la symphonie No. 1 en *do* de Haydn complétaient la part considérable que s'était réservée le Septuor dans le programme. Chacun de ces morceaux a été rendu avec une perfection qui place ces messieurs au premier rang parmi les amateurs; l'air de Faulconnier et la Symphonie de Haydn renfermaient des difficultés qui ont dû nécessiter un travail consciencieux pour être surmontées avec un aussi heureux résultat. Mlle Levasseur et M. D'Eschambault ont chanté admirablement bien un duo "Serenata" de Rossini. Mlle Levasseur a ensuite chanté "Le lac" de Niedermeyer avec accompagnements obligés de violon et d'harmonium, et M. D'Eschambault a donné la jolie romance "Les myrtes sont flétris" de Faure.

Mlle Paré, fille du Président du Septuor, a joué avec grand succès deux soli de piano; "Cantabile" de Schuloff et "Danse des Dryades" de Kowalski; ce dernier morceau ayant été rappelé avec instance, Mlle Paré a joué en rappel "Au bord du Ruisseau" de E. de Knorre.

Nos sincères félicitations au Septuor sur le succès de leur premier concert de chambre; celui-ci doit être suivi par d'autres soirées périodiques dans le cours de l'hiver.

La salle est un peu petite, mais surtout trop basse; il est à espérer que des travaux seront faits pour remédier à cela, en rehaussant de quelques pieds le plafond de la salle.

Nous apprenons avec plaisir que M. Joseph Vézina a été nommé directeur du corps de musique de la Batterie "A." —La Société Musicale Ste Cécile prépare la 4e messe de Haydn avec grand orchestre pour Pâques —La Société St. Jean-Baptiste doit donner une Soirée Dramatique et Musicale, vers la mi-carême —Le corps de musique "Emerald Independent Band" dirigé par M. H. McKernan, a été dissous récemment, du consentement mutuel des membres.

Le premier concert du Corps de Musique de la Cité, sous la direction de M. Joseph Vézina, a eu lieu à la Salle de Musique, jeudi, le 24 courant. L'auditoire était peu nombreux et la recette a dû être limitée; en revanche le programme entier a eu un succès magnifique. M. Vézina s'était assuré le concours de Mde V. Browne, Mlle Levasseur et du quatuor vocal de Québec; avec ces ressources et le corps de musique, il était facile de préparer un joli programme. Le corps de musique a joué l'ouverture "Fleurs d'amitié" de Nihoul, une grande fantaisie sur "Cinq-Mars" de Gounod par Buggenhoudt et une fantaisie sur le "Barbier de Séville" de Clodomir; ces morceaux ont été enlevés avec une précision et une observation des nuances qui font le plus grand honneur à un corps si nouveau, et qui témoignent des hautes qualités que possède M. Vézina comme directeur; à part ces trois morceaux, M. Vézina a fait exécuter une valse "Estrella" de sa composition récente; cette valse qui promet de devenir aussi populaire que "Alice," œuvre du même auteur, a été fort goûtée et vivement rappelée. Mlle Levasseur et M. D'Eschambault ont répété le joli duo de

Rossini qu'ils avaient chanté au concert du Septuor. Mde V. Browne qui prête son concours avec tant de générosité depuis quelque temps, était inscrite pour une cavatine de "Meyerbeer" et "La Fioraja" de Beignani; elle a chanté, comme d'habitude, c-a-d avec un succès immense et a été rappelée chaque fois.

Un des jolis items du programme a été, sans contredit le chœur orphéonique "La Ruine de Gaza" de L. de Rillé donné par le Quatuor Vocal de Québec; nous remarquons que depuis quelque temps le quatuor paraît travailler en quatuor simple, composé de MM. D'Eschambault, Bédard, Laurent et Belleau, et malgré l'absence d'une voix dans chaque partie, nous avons trouvé le résultat au dernier concert aussi satisfaisant que lorsque les parties étaient doublées. Ce chœur exécuté avec autant de goût que de précision a plu beaucoup et en réponse à un rappel chaleureux, le quatuor a donné "France" qui a reçu le même accueil. Le trio "Tae Sol" de Verdi, chanté par MM. Bédard, D'Eschambault et Laurent, a eu pareillement les honneurs du rappel. En somme, joli programme, bien exécuté. Il est bien regrettable que la population de notre ville se soit montrée si indifférente alors, qu'il s'agissait d'encourager un corps de musique qui a coûté tant de travaux à son directeur et qui promet de devenir une des attractions de notre ville. C'est dû à une apathie bien déplorable qui malheureusement se montre trop souvent quand une entreprise nationale a besoin d'encouragement.

Dimanche, le 6 courant, à l'occasion de la solennité de la Purification, M. Clodomir Delisle s'est assuré les services de l'Union Musicale pour exécuter à la Congrégation de la Haute-Ville la 2me messe de Faulconnier, avec accompagnement d'orchestre par le Septuor Haydn et quelques amateurs. M. Ernest Gagnon tenait l'orgue et M. C. Delisle dirigeait. A l'Offertoire, M. H. A. Bédard a chanté un "O Salutaris" de Panofka. Hier à l'occasion des Quarante heures à St. Roch, la Société Ste. Cécile a exécuté la messe Royale harmonisée par Gagnon avec accompagnement de cuivres du Corps de la Cité. A l'offertoire, M. P. Laurent a chanté un "O Salutaris" de Hargitt, suivant une coutume établie depuis plusieurs années, la Société Ste. Cécile a invité le Chœur de St. Sauveur, et le Chœur de la Congrégation à faire une heure de musique au jubé de l'orgue hier après-midi; la Société Ste. Cécile chantait avec le Quatuor Vocal, hier soir, ce soir le Chœur de l'Eglise St. Jean et l'Union Musicale exécuteront chacun un programme.

M. Edouard Glackmeyer, doyen des notaires et doyen des musiciens de Québec, est décédé le 10 du courant à l'âge avancé de 88 ans. M. Glackmeyer était un flutiste distingué il y a quelques années et a toujours été un protecteur dévoué des amateurs; il était d'origine allemande et son père a été l'un des premiers organistes à la Cathédrale de Québec et un excellent professeur de piano. M. Glackmeyer était l'un des piliers de la Société Philharmonique qui existait il y a une quinzaine d'années; à cette époque il a importé une collection de musique instrumentale d'une grande valeur que le Septuor Haydn a acquis subséquemment à un prix nominal. Le Septuor dont il était le Président Honoraire depuis sa fondation a exécuté à son service funèbre un andante d'une symphonie de Haydn et "Osterhymn" de Faulkner; M. D'Eschambault a chanté à l'épître un "Pie Jesu" sur l'air de "Stradella" avec accompagnement de quintette à cordes.

26 Mars 1881.

La fête Nationale des Irlandais, la St-Patrice, a été célébrée cette année par une messe solennelle et deux concerts. La messe était celle de "Mercadante" exécutée par le chœur de l'église St-Patrice aidé de quelques membres de l'Union Musicale et du Quatuor Vocal, sous la direction de M. Ad. Hamel. Le concert de la Salle de Musique, dont le programme ne comprenait pas moins de vingt-huit numéros, était sous la direction de M. Joseph Vézina. Le Quatuor Vocal y assistait par engagement spécial. Cette société, dont la force numérique est très restreinte a donné de l'aveu d'un grand nombre d'auditeurs le plus joli morceau du programme c'était l'arrangement de mélodies Irlandaises par M. C. Lavallée, premier directeur du Quatuor; un encore enthousiaste a accueilli cette exécution et une partie a dû être répétée. Parmi les nombreuses solistes de la soirée Mde Humphrey et Mlle Vézina ont

eu un succès bien mérité. Le corps de Musique de la Cité a joué quelques morceaux appropriés qui ont été fort applaudis.

Le concert de la Salle Victoria était organisé par M. J. A. Self; l'Union Musicale et son corps de musique y étaient engagés. Le programme se composait surtout de chansons et romances patriotiques. MM. D'Eschambault et Belleau, du Quatuor Vocal y figuraient comme solistes, avant de joindre leur société à la Salle de Musique, ils ont eu les honneurs du rappel. Mlles Hardman et Martin, qui ont paru en duo sur la scène plusieurs fois avec succès, ont été rappelées dans une valse qu'elles ont chantée avec beaucoup de goût.

En somme, les deux concerts ont eu leur succès habituel. Nous constatons néanmoins que si l'on en éliminait les Canadiens-Français, il resterait peu d'éléments capables d'exécuter un programme susceptible de donner satisfaction; même à nos concitoyens Irlandais.

A l'occasion de la solennité de St Joseph, dimanche le 20 mars, l'Union St-Joseph de St. Roch et l'Union St Joseph de St. Sauveur ont eu des cérémonies religieuses très imposantes dans leurs églises respectives.

A St. Roch, la Société Ste Cécile a chanté la jolie messe de Concone, à l'épître, Mlle A. Rhéaume a chanté un "O Salutaris," et à l'élévation, M. H. A. Bédard a interprété le "Cor dulce" de Valenti. Le corps de musique de l'Union Musicale a exécuté un morceau à l'offertoire, ainsi qu'à la sortie. A St. Sauveur, le chœur de l'église a exécuté la messe de A. Miné; le corps de musique de la Cité a joué quelques morceaux au cours de la messe.

Le jour de l'Annonciation, 25 mars, le Quatuor Vocal de Québec, invité par le chœur de l'église St-Jean, a chanté dans cette église la messe de Ste Thérèse de La Hache; M. Geo. Hébert, organiste de St. Jean, accompagnait. La messe, rendue par huit voix seulement a été exécutée parfaitement bien, et les Messieurs du Quatuor n'ont qu'à se féliciter du succès qu'ils ont obtenu. A l'Offertoire, le trio "O Jesu Dei Vivi" de Verdi, a été chanté par MM. D'Eschambault, Bédard et Laurent; M. H. A. Bédard a chanté à l'élévation un "O Salutaris" sur une mélodie de Rossini.

Deux jolis concerts de chambre depuis quelques jours, l'un privé, chez M. Laurent, membre zélé du Quatuor Vocal, et l'autre payant, au profit d'un bazar, chez M. Martneau, St-Roch; ce dernier organisé par M. O. S. Delisle, organiste à la Congrégation de St-Roch. Le Quatuor Vocal, et M. L. N. Levasseur, directeur de la Société Ste Cécile, ont a eux seuls fait les frais de la partie musicale à la première soirée, et à la seconde, la même société a encore rempli une large part du programme; entr'autres chœurs orphéoniques exécutés avec un brio extraordinaire, nous mentionnerons "La Ruine de Gaza," "Le Combat Naval," "La St-Hubert," "Les Mélodies Irlandaises" de Lavallée et "France"; ces seuls morceaux forment déjà un commencement de répertoire qui, d'ailleurs, ne fera qu'augmenter rapidement.

Madame Cauldwell, professeur de chant, et soprano soliste à l'église St Patrice, doit laisser Québec définitivement ces jours-ci, pour aller demeurer dans une ville des Etats-Unis. M. F. A. Self, organiste de l'église St Mathieu, s'est démis de sa position, son remplaçant ne paraît pas être nommé.—Le Quatuor Vocal va mettre à l'étude la messe à trois voix d'hommes de Gounod.—Le chœur de l'église St Jean se propose de chanter la 3me de Haydn à Pâques.—Madame V. Browne annonce un concert pour le lundi de Pâques, et M. Léon Dessane se proposait d'en donner un au commencement d'avril.—Nous comprenons que M. Alfred Paradis, membre distingué de la Société Ste-Cécile, et possesseur d'une bien jolie voix de basse, aurait reçu de Mgr Racine, l'offre d'une position comme chantre à la Cathédrale de Sherbrooke.

\*\*\*

## Musique,

Pianos,

Orgues-Harmoniums,

Organinas, etc., etc.

No. 280, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

FRANÇOIS BOUCHER,  
RECEVRA, A SA RÉSIDENCE,  
No. 484, RUE LAGAUCHETIERE,  
QUELQUES ÉLÈVES POUR LE VIOLON.  
CONDITIONS - - - \$4.00 PAR MOIS.



J. P. FRÉMEAU,  
FABRICANT PRATIQUE DE  
MONTRES ET DE BIJOUTERIE.

Toujours en mains un assortiment varié de Montres, Horloges, Anneaux de mariage, Lunettes et Bijouterie de toute sorte.

On fait une spécialité des réparations difficiles.

No. 232, RUE SAINT-LAURENT.

A. LAVALLÉE,  
Luthier et Fabricant d'Instruments de Musique,  
No. 35½, COTE St. LAMBERT, MONTREAL.

Instruments de Musique de toutes descriptions réparés sous le plus court délai et à des prix très réduits.

CASAVANT, FRERES,  
FACTEURS D'ORGUES.  
ST. HYACINTHE.

Accords et réparations à prix modérés.

R. O. PELLETTIER  
DONNE DES  
LECONS D'ORGUE,

avec l'usage journalier d'un Orgue à tuyaux, à deux claviers et à pédalier complet

La connaissance, au moins élémentaire, du piano est indispensable.

S'adresser au No. 23, Rue Mansfield.

L. J. RIVET,  
ACCORDEUR ET REPARATEUR DE  
PIANOS ET D'ORGUES.

S'ADRESSER CHEZ A. J. BOUCHER,

280, Rue Notre-Dame, Montréal.

MAISON D'AFFAIRES SÉRIEUSE.

**A. J. BOUCHER,**

Editeur et Importateur de Musique,

(Maison Canadienne-Française et Catholique,—établie en 1861.)

NO. 280, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

SPECIALITE POUR MAISONS D'ÉDUCATION.

SEULE MAISON EN CANADA TENANT UN ASSORTIMENT COMPLET DE

CANTATES pour Distributions de Prix et pour Fêtes, d'OPÉRETTES pour Maisons d'Éducation et de ROMANCES, avec paroles choisies, pour Pensionnats.

**MUSIQUE DE SALON, POUR PIANO ET CHANT.**

Nouveautés américaines et européennes reçues chaque semaine.

Choix de plus de 5000 Romances françaises.

**MUSIQUE RELIGIEUSE.**

MESSES pour Chœurs mixtes, et pour voix égales,

CHANTS SACRÉS, à une ou à plusieurs voix,

Recueils de Cantiques nouveaux,

**CHOIX COMPLET DE MUSIQUE D'ORGUE, etc.**

Méthodes d'Orgue et d'Harmonium, Recueils de Musique d'Orgue. Compositions célèbres détachées.

**MUSIQUE POUR SEANCES ET CONCERTS—MUSIQUE MILITAIRE.**

Duos et Trios de chant, Chansonnettes et Scènes comiques, Chants Montagnards et Chœurs Orphéoniques.

Musique pour Orchestre, pour Fanfare et pour Harmonie.

**OUVRAGES D'ENSEIGNEMENT.**

Abécédaires et Catéchismes de Musique,

Méthodes pour tous les Instruments et pour le Chant, —

Traité d'Harmonie. Musique classique, etc., etc.

La Maison Boucher correspond régulièrement, chaque semaine, avec l'Europe, (Paris, Londres, Bruxelles, Liège, Mayence, Berlin et Milan,) et tous les jours avec les principales Maisons des États-Unis, (Boston, New-York, Philadelphie, Baltimore, Cleveland, Chicago, etc.)

Toutes les commandes pour musique étrangère sont exécutées avec une ponctualité et une promptitude exceptionnelles,—les importations des grands centres de l'Europe étant généralement reçues dans la 4<sup>e</sup> semaine qui suit la demande,—et celles des États-Unis, dans 3 ou 4 jours.

Les prix sont les plus bas que comportent les éditions supérieures publiées et importées par la Maison, et les conditions les plus avantageuses sont accordées aux Maisons d'Éducation.

MAGNIFIQUE SALLE D'EXPOSITION—

de Pianos, d'Orgues-Harmoniums, d'Organinas, etc., de L. E. N. Pratte, au second.

## CALENDRIER MENSUEL

Et Guide des Organistes et Directeurs de Chœurs, pour les Offices des  
DIMANCHES ET FÊTES.

## AVRIL.—(Continué.)

DATES.	FÊTES RELIGIEUSES.	ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES.
10 D. des Rameaux. Semi-double. Bénédiction des Rameaux, (79, 87.) Messe du Careme, avec orgue. Vêpres du jour, (138.) Point de Suffrages.		
11 L.	S. Léon le Grand, P. (40 h. <i>Bon Pasteur</i> )	Décès de L. E. Jadin, à Paris, 1853.
12 M.	S. Zénon, Ev.	Première exécution du <i>Messie</i> de Hændel, à Londres, 1741.
13 M.	S. Herménégilde, M.	Décès de E. F. Hændel, 1759.
14 J.	JEUDI SAINT. 1re classe.	Naissance de Charles Miry, à Gand, 1823.
15 V.	VENDREDI SAINT.	Première représentation du <i>Pré aux Clercs</i> d'Hérold, à Bruxelles, 1833.
16 S.	SAMEDI SAINT. (40 h. <i>Grand Séminaire de Montréal.</i> )	Première représentation du <i>Prophète</i> de Meyerbeer, à Paris, 1849.
17 D. Paques. Double de 1re classe, avec octave. (121) <i>Vidi aquam</i> . Messe Royale. Prose; <i>Victimæ paschali</i> . Vêpres du jour, (216.) <i>Regina cœli</i> . Bénédiction.		
18 L.	S. Eleuthère, E. (40 h. <i>College St-Laurent</i> )	Naissance de F. Jehin-Prume, à Spa, Belgique, 1839.
19 M.	S. Léon IX, P.	Fondation de la "Société Royale des Musiciens," à Londres, 1738.
20 M.	Ste-Agnès de M. (40 h. <i>Couvent de La-</i>	Naissance de Théodore Doehler, à Naples, 1814.
21 J.	S. Anselme, Archevêque. [ <i>chine</i> ]	Décès de André Eler, à Paris, 1821.
22 V.	SS. Sotér et Caius. (40 h. <i>Frères des Ec.</i>	Décès de H. M. Berton, à Paris, 1844.
23 S.	S. Georges, M. [ <i>Chrét., rue Cotté.</i> ]	Naissance de Joseph Fischer, à Bruxelles, 1819.
24 D. Quasimodo. (40 h. <i>Académie St-Denis</i> ) Double-majeur. (132.) Messe du Temps pascal. 1res Vêpres de S. Marc, (343) Mémoire du Dimanche, (222.) v. <i>Mane</i> , (222.) Bénédiction.		
25 L.	S. Marc, Evangéliste. Procession.	Naissance de X. Van Elewyck, à Ixelles, 1825.
26 M.	N. D. du Conseil. (40 h. <i>Couvent de Lon-</i>	Première représentation de <i>Sarah</i> de Grisar, à Paris, 1836.
27 M.	SS. Clet et Marcelin, PP, MM. [ <i>gueuil.</i> ]	Naissance de Flotow, l'auteur de <i>Martha</i> , à Rentendorf, 1812.
28 J.	S. Paul de la Croix. (40 h. <i>Providence de</i>	Première représentation de <i>l'Africaine</i> de Meyerbeer, à Paris, 1865.
29 V.	S. Pierre, M. [ <i>Montréal.</i> ]	Naissance de A. J. Van Eyken, à Amersfoort, 1823.
30 S.	Ste-Catherine de Sienne. (40 h. <i>LeCarmel.</i> )	Naissance de B. Asioli, à Corregio, 1769.
Consacre a la Sainte Vierge. <b>MAI.</b> Ce mois a 31 jours.		
Mai, primitivement consacré à Maia, mère de Mercure. On peut remarquer que l'Eglise n'a eu que la lettre r à ajouter pour consacrer ce beau mois à MARIE.		
1 D. SS. Philippe et Jacques, Ap., 2de classe. (265.) Messe de Seconde-classe. 2des Vêpres du jour, (351) Antienne, (349.) Psaume, (498.) Mémoires de S. Athanase, <i>O Doctor</i> , (524.) v. <i>Amavit</i> , (523.)—et du IIe Dimanche après Pâques, <i>Ego</i> , (223.) v. <i>Mane</i> , (222.) Bénédiction.		
3 L.	S. Athanase, E. D. (40 h. <i>Couvent de St.</i>	Décès de G. Meyerbeer, à Paris, 1864.
2 M.	Invention de la Sainte Croix. [ <i>Laurent</i> ]	Décès de Adolphe Adam, à Paris, 1856
4 M.	Ste-Monique. (40 h. <i>Stigmates, à Mont-</i>	Première apparition de Jenny Lind, à Londres, 1841.
5 J.	S. Pie V., P. C [ <i>réal.</i> ]	Décès de Zingarelli, à Naples, 1837.
6 V.	S. Jean devant la Porte latine. (40 h. <i>Ste-</i>	Décès de l'abbé G. J. Vogler, à Darmstadt, 1814.
7 S.	S. Stanislas, E. M. [ <i>Darie.</i> ]	Décès de Nicolas Piccini, à Paris, 1800.
8 D. Patronage de S. Joseph. (40 h. <i>S. Pierre de Montreal</i> ) 2de classe, (262) Messe du Second ton. 2des Vêpres du jour (348.) Mémoire de S. Grégoire de N., <i>O Doctor</i> , (524.) v. <i>Amavit</i> , (523.)—et du IIIe Dimanche après Pâques, <i>Amen</i> , (224.) v. <i>Mane</i> , (222.) Bénédiction.		
9 L.	S. Grégoire de Nazianze, E. D.	Naissance de G. Paisiello, à Tarente, 1471.

# LAVOIE & BEAULIEU

## Artistes - Peintres et Decorateurs

233, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

AU CLERGÉ, COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES ET AU PUBLIC EN GÉNÉRAL,

Nous avons l'honneur de vous informer que nous avons transporté notre atelier du No. 147, Rue St. Laurent, au No.

233, RUE NOTRE-DAME, VIS-A-VIS LA RUE ST. JEAN-BAPTISTE,

où nous sommes magnifiquement installés et prêts à prendre vos commandes pour tous les ouvrages que vous voudrez bien nous confier, tels que :

*Decorations Artistiques, Peintures a Fresques et Dorures pour Eglise, Autels, Salles Publiques et Maisons Privées.*

Aussi : Colorage des murs, Blanchissage, Imitation de faux bois et de marbre de toutes sortes, Vitriers, Tapissiers et Peintres de Maisons et d'Enseignes.

Toutes commandes pour Tableaux, Bannières, Drapeaux, Cottes d'Armes et Rideaux de Châssis seront exécutées de manière à donner la plus entière satisfaction.

**LAVOIE & BEAULIEU,**

No. 233, Rue Notre-Dame.

# ARCHAMBAULT,

## Artiste-Photographe,

300½ RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL.

J'ai le plaisir d'annoncer à mes nombreux patrons et au public en général, que je viens d'acheter le célèbre procédé français "de Boissonnas," au moyen duquel je puis prendre des photographies instantanément. Ainsi, je puis faire dans **trois secondes** une pose qui en aurait demandé trente à trente-cinq avec l'ancien procédé.

Ayant réellement le seul atelier canadien de 1ère classe dans Montréal, et n'épargnant ni temps ni argent pour produire un bon ouvrage, j'ose demander au public canadien une part de son patronage et j'ose aussi lui garantir satisfaction sous tous rapports.

On pourra voir à mon Studio des portraits à l'huile, au crayon, au pastel et à l'encre de chine de toutes grandeurs, depuis la miniature jusqu'à grandeur naturelle.

Une visite est respectueusement sollicitée.

**ARCHAMBAULT,**

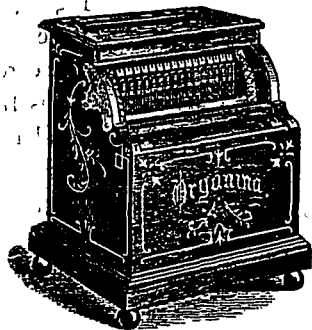
No. 300½, Rue Notre-Dame.

# LA MERVEILLE MUSICALE

## L'ORGANINA.

Instrument et musicien combinés.

Le nombre d'airs est illimité.



Un enfant ou une vieille personne, sans aucune connaissance musicale, peut jouer des airs d'opéras, des danses et des accompagnements de chant, &c., &c.

## LE BIJOU DES MERVEILLES MUSICALES

Il a DEUX notes de plus que tout autre instrument automatique et est fini avec beaucoup de goût. Le papier à musique est très fort et doublé en toile.

L'Organina étant pourvu de doigts automatiques, l'exécution de la musique est plus nette et plus précise.

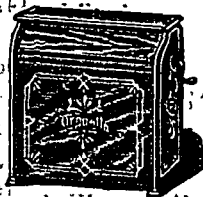


L'Organina est le seul instrument automatique qui rende la musique avec l'expression désirable.

**PRIX DE \$10 A \$25.**

**L'Organina** donne plus de satisfaction qu'aucune boîte à musique, de n'importe quel prix.

N. B.—Prière de ne pas confondre l'Organina avec certains instruments qui lui ressemblent un peu et qui se vendent pour le même prix et même plus cher. L'Organina est la dernière invention musicale de ce genre et a été breveté en Octobre 1880.



**L. E. N. PRATTE**

*Agent en Gros et en Detail pour le Canada*

No. 280, Rue Notre-Dame

**MONTREAL.**



N. B.—Catalogues expédiés sur demande.



# TABLE ALPHABETIQUE DES MATIERES.

## VOLUME VII.

<b>A.</b> —Abonnements reçus dans le cours du mois, 19, 43, 58, 74, 126, 141, 156, 173, 189.	<b>L.</b> —Lavoie et Beaulieu, 20, 43, 58, 74, 96, 98, 128, 143, 146, 162, 191, 266.
Académie de Musique de Québec, l'..... 200	Lignes supplémentaires..... 41
Albani à Bruxelles..... 188	Liste officielle, seule correcte, des Prix et Distinctions accordés dans la Classe X..... 100
Ami du Foyer, l'..... 22	Louis Lambillotte et ses frères, 115, 131, 147, 163, 179, 195
Annonces, 19, 21, 48, 63, 66, 110, 126, 141, 157, 173, 189, 203	<b>M.</b> —Madame Petipas..... 69
A nos lecteurs..... 195	Maison Canadienne-française..... 112, 204
Appréciations de la Presse..... 68	Mariages..... 19, 43, 57, 73, 141, 189
Archambault, artiste-photographe, 21, 48, 63, 66, 96, 98, 128, 143, 146, 162, 191, 206.	Messes à voix égales..... 201
<b>B.</b> —Bibliographie, (Beauchemin et Valois,) 2, 26, 64, 80, 94, 110, 127, 130, 160, 175, 188, 190, 194.	Musique : Anges du Foyer, les, <i>Romance</i> ..... 108
Bibliothèque religieuse complète..... 23	“ Berceuse..... 168
<b>C.</b> —Calendrier mensuel et guide des Organistes, 18, 44, 62, 78, 82, 107, 114, 142, 158, 174, 178, 205.	“ Cloche du Couvent, <i>Marche</i> , la..... 36
Canada Musical, le..... 3	“ Heureux paysan, l'..... 75
Canada Musical à l'Exposition de la Puissance, le..... 89	“ Jeune Conscrit, le— <i>Chœur</i> ..... 183
Certificats d'excellence en faveur des célèbres pianos Hazelton..... 192	“ Jeune Huronne, la— <i>Romance</i> ..... 12
Comment Bach dit son nom,—anecdote musicale..... 10	“ Lever du Soleil, le— <i>Couplets</i> ..... 139
Compositions favorites, pour Piano et Chant, de S. Mazurette..... 46, 47	“ Marche céleste..... 123
Concert de la Société Philharmonique..... 153	“ Postillon d'amour, <i>Galop</i> , le..... 91
Concert du Chœur Mendelssohn..... 188	“ Près d'un berceau, <i>Romance</i> ..... 76
Concert historique à Florence..... 4	“ Sancta Maria, succurre miseris..... 60
Concerts et Soirées..... 9, 35, 54, 126	Musique au Cinquantenaire belge, la..... 27
Concerts “Wilhelmj”..... 172	Musique et Chant d'église..... 186
Concours de l'Académie de Musique de Québec pour 1880 73	Musique nouvelle pour Orgue ou Harmonium..... 59, 187
“ “ “ “ “ “ 1881 201	<b>N.</b> —Naissances..... 19, 57, 73, 90, 141
Correspondance..... 15, 137	Nécrologie..... 17, 42, 57, 73, 90, 122, 157, 167, 183
Correspondance artistique..... 8	Noël, 1880..... 156
Correspondance musicale de Québec, 11, 40, 55, 72, 87, 104, 120, 136, 153, 172, 202.	Notes Artistiques des Etats-Unis, 16, 41, 88, 121, 138, 154, 167, 188.
Curiosités, les..... 20	Notes de l'Exposition de 1880..... 106
<b>D.</b> —Décès..... 19, 43, 73, 90, 141, 157, 189.	Notices biographiques concernant divers musiciens célèbres..... 17, 68
<b>E.</b> —Echos musicaux de l'Europe, 5, 30, 58, 71, 89, 105, 122, 141, 154, 166, 188.	Notre musique..... 147
Elections des Sociétés musicales de Québec..... 110	Nouvelles Artistiques Canadiennes, 14, 27, 51, 70, 85, 101, 117, 133, 151, 164, 181, 198.
Encore M. Gustave Satter..... 33	<b>O.</b> —Opéra français, l'..... 7
Exposants de musique Canadiens-français appréciés par la Presse du pays..... 102	Organinas..... 207
Exposition de la Puissance, pour 1880, l'..... 83, 99	Orgue de Saint Patrice de Québec, l'..... 155
<b>F.</b> —Fête à Chambly, une..... 17	Orgues et Organistes..... 70
Fête de Sainte Philomène au Gesù, la..... 88	Orgues-harmoniums de la Puissance..... 24, 45, 50, 79, 95
Feuilleton: Le Chevalier Ténébre..... Supplément, 1	<b>P.</b> —Petite merveille, une..... 72
Ce qui fait les grands artistes... “ 42	Pianos “Hazelton” de New-York..... 144, 159, 176
La Demoiselle du paveur..... “ 42	Pianos “Kranich et Bach” de New-York..... 110
Le Savetier Crépin..... “ 79	Plaisanteries..... 19, 43, 74, 156, 189
Feu Madame F. Jehin-Prume..... 180	Poésies : A F. Jehin-Prume..... 99
F. Jehin-Prume aux Etats-Unis..... 153	“ A Louis Honoré Fréchette..... 51
Flûte et Piccolo..... 32	“ Musique d'antichambre..... 163
Funérailles de Wieniawski..... 41	“ Sainte Cécile..... 147
<b>H.</b> —Habile luthier Canadien, un..... 29	Pratte, L. E. N..... 112
<b>I.</b> —Inauguration de l'Orgue de Saint Patrice de Québec... 165	<b>S.</b> —Sainte Cécile..... 120
Invitation..... 99	Souvenirs artistiques de Notre-Dame de Montréal..... 135
	Souvenirs musicaux du Canada..... 42
	<b>T.</b> —Table des matières..... 208
	Tonologue “Boucher,” le..... 10
	<b>V.</b> —Violon instrument des Dames, le..... 8
	Visité à Haydn, une..... 3
	<b>W.</b> —Wieniawski, Henri..... 17

LE  
CHEVALIER TÉNÈBRE

PAR  
PAUL FÉVAL.

## I.

## UNE SOIRÉE CHEZ MONSIEUR DE QUÉLEN.

**N**'AI oui conter cette étrange aventure à un homme qui passait pour tenir de très près à la "police élégante" de Paris. Il était beau diseur et son histoire a grandement couru le monde sous le règne de Louis Philippe. Je n'en garantis à aucun degré l'authenticité, mais j'affirme l'avoir entendue au commencement du second empire dans un salon politique qui eut ses jours d'éclat, en présence de l'un des éminents personnages, cités dans le récit comme ayant assisté à la réunion du château de Conflans.

M... écouta fort attentivement, ne protesta point ni refusa de donner les quelques explications qui lui furent demandées touchant le vrai nom du prince Jacoby.

—Je commence sans autre préambule.

On avait dîné, au château de Conflans, chez Mgr. de Quélen, archevêque de Paris; le prélat avait une parenté très nombreuse dans le plus haut monde du faubourg Saint-Germain. A cause de cela, et aussi dans un but charitable, le château ouvrait parfois ses portes à une société fort pieuse assurément, mais tenant à la cour presque autant qu'à l'église. Un soir entre autres, il y avait quelques dames de l'intimité de Mme. la duchesse de Berry.

On pouvait voir, de la route qui mène à Charenton, le long du bord de l'eau, de sévères et riches toilettes au milieu des gazons.

Je ne sais pas pourquoi cette portion de la campagne de Paris est si triste. Comment ne sont-elles pas charmantes ces prairies où la Marne vient marier ses eaux à celles de la Seine? Le vin est la gaieté, dit-on; comment cet océan de vin qui submerge la commune de Bercy n'égaye-t-il pas un peu ces navrants paysages? Tout Bacchus est là; Bacchus, chanté avec tant de constance par nos poètes ébriolants. Bacchus ne peut-il rasséréner ces horizons en deuil? ou faut-il croire que Bacchus lui-même, ennemi de l'eau, est incommodé par le voisinage de la rivière?

Ce qui est certain, c'est que la Seine, en ce lieu ne sait pas sourire; les arbres y ont des aspects

dolents; Ivry s'ennuie et boude sur l'un des bords; sur l'autre, flanqué de guinguettes mornes, le parc, si beau pourtant à l'époque où se passe notre histoire, et qui aurait dû si joyeusement étendre ses pelouses au soleil, boudait et s'ennuyait derrière la muraille grise du saut de loup, où deux lions valétudinaires luttèrent sans entrain ni courage contre deux sangliers qui bâillaient au lieu de se défendre.

C'est un sort, et cette destinée dure depuis longtemps. Les conteurs et chroniqueurs parisiens choisissaient volontiers jadis cette zone mélancolique qui commence à Charenton et va jusqu'à Bicêtre pour y placer leurs loups-garous, leurs brigands et leurs fantômes. Ces plaines, qui étaient autrefois un peu moins laides qu'aujourd'hui, avaient aussi pire renommée. Dieu merci, demandez à vos oncles: les nuits étaient là toutes pleines d'épouvantements. Il y avait un sabbat, et un très-beau, non loin de l'emplacement actuel de la gare d'Ivry; le cimetière qui portait le même nom ne possédait pas, au dire des conteurs d'horribles choses, une seule tombe dont la pierre pût rester scellée: il n'y avait pour cela ni plâtre moderne ni antique ciment. Minuit soulevait tous ces marbres mobiles, et chacun pouvait voir, quand la lune voilée mettait parmi les ténèbres ses confuses clartés, la longue procession des morts aller, silencieuse et lente, au rebours du courant, vers les monastères de Vitry.

Mgr. de Quélen, tout le monde le sait, était non-seulement un prélat fort éminent, mais encore un parfait gentilhomme. Sa munificence à l'égard des pauvres qui est désormais un fait historique, entravait ses goûts de représentation et de grandeur; mais tenant, comme nous l'avons dit, par des liens de parenté à toute la haute noblesse, il ne pouvait clore ses salons. Ses réceptions étaient très-recherchées surtout celles qui avaient une couleur d'intimité. Toutes les nuances de l'opinion royaliste trouvaient chez lui un champ libre et neutre, bien qu'il fit au gouvernement de la Restauration une opposition assez vive, au sein de la Chambre des pairs.

Notre histoire se passe en 1825: il avait alors de quarante-six à quarante-huit ans. C'était bien véritablement l'apogée de sa carrière, soit qu'on le prenne comme primat effectif de l'Église de France ou comme homme politique.

Pour que rien ne manquât au lustre qui l'environnait, l'Académie venait de lui ouvrir ses portes.

Il avait une habitude bien connue, ce prélat, dont quelques misérables, insultant au vrai peuple en prenant le nom de peuple, devaient incendier la demeure au lendemain de la révolution de Juillet; il s'était fait une règle de distribuer aux pauvres, après chacune de ses réceptions, une somme égale aux frais de sa fête. J'ai eu à dire à bien des gens qui jamais ne donnent rien. "Il eût mieux fait de donner le double et de ne point recevoir."

Peut-être Il faudrait pour composer un jury capable de juger les belles âmes récuser d'abord toutes les incapacités, toutes les envies et toutes les haines. Ce serait du travail, et l'enquête préliminaire pour la constitution de pareil jury pourrait longtemps durer.

Peut-être, disais-je : donner est beau ; faire donner vaut mieux souvent parce que le résultat est plus large. Les fêtes de Mgr de Quélen étaient fécondes au point de vue de la bienfaisance. Rarement se terminaient-elles sans que le malheur eût sa dîme prélevée abondamment sur ces graves et nobles plaisirs.

Ce n'était pas tout, cependant ; Mgr. de Quélen avait encore une autre habitude dont le faubourg Saint-Germain et la cour se plaignaient parfois avec quelque amertume : c'était un déterminé *protecteur* ; il était entouré d'une armée de protégés, et pour ses protégés, il combattait avec une vaillance aussi méritoire que redoutée. Ses fêtes étaient de pacifiques tournois où il rompait des lances en faveur de la jeunesse ardente à parvenir, ou de la vieille femme invalide revenant de la bataille de la vie.

Je pourrais citer par leur nom des gens très haut placés qui doivent se souvenir, et pour cause, des fêtes de Mgr. de Quélen

C'était donc un soir de septembre, en cette année 1825 qui avait vu le sacre de Charles X et les prodigieux enthousiasmes de Paris pour ce prince que Paris devait, sitôt après, condamner à la mort dans l'exil. Le temps était orageux et d'une chaleur accablante. Quoique la nuit commençât à tomber (on avait dîné à trois heures, selon la mode du moment,) personne ne songeait à regagner les salons. Le parc était un refuge contre la température torride. Quelque fraîcheur tombait des grands arbres, et parfois une bouffée de brise, montant de la rivière, basse et lourde, essayait de balancer les feuillées

Le gros des convives s'était réuni dans ce vaste salon de verdure qui était la joie du paysage, et que le tracé du chemin de fer de Lyon a détruit. Monseigneur, qui, par sa naissance, était comte de Quélen, avait surtout une large parenté bretonne ; il appartenait à tout ce qui s'alliait aux maisons duciales d'Aiguillon, de Chaulnes et de La Vauguyon ; il cousinait avec les Chanteaubriant, les Rohan, les Dreux, les Guébriant, les La Bourdonnaye, les Coislin et les Goulaine. En réunissant les noms de ceux qui étaient au château, ce soir là, on aurait pu reconstituer l'état-major de François de Bretagne, ou de la cour de la duchesse Anne.

Et voyez le mystérieux pouvoir de certains lieux ; dans ce cercle brillant et sous ces ombrages où tant de hautes questions théologiques avaient été débattues, depuis François de Harlay, fondateur du château de Conflans, jusqu'à M. de Talleyrand-Périgord, prédécesseur de l'archevêque actuel, on parlait précisément de brigands, de loups-garous et de fantômes. On racontait, je dois le dire, au grand amusement de ces dames et même de ces messieurs, les merveilleuses histoires de revenants, dont le théâtre était tout voisin. De l'esplanade où l'auditoire était réuni, les narrateurs pouvaient *faire des effets*, comme disent les orateurs et les comédiens, en montrant du doigt, dans diverses directions, les champs mêmes qui avaient servi de lieu de scène à ces drames surnaturels.

Il y avait, comme toujours, des croyants et des incroyants. Sous la Restauration, le faubourg Saint-Germain possédait, aussi bien que sous Louis XV, son petit coin philosophant, et nous savons plus d'un marquis d'alors, dont la vie se passait à singer tout doucement M. de Voltaire. Nos malheurs ont eu ce bon côté de mettre pareil ridicule à la porte, du moins en matière sérieuse

Quant au reste, le champ est libre ; pour les loups garous, l'incrédulité se comprend ; à l'égard des fantômes, également ; mais les brigands, ceci demande une explication. Les sceptiques au sujet du brigandage se réfugiaient dans une question de chronologie. Selon eux, le vrai brigand avait vécu, le brigand romanesque, pittoresque, dramatique. Le temps présent n'avait plus que des voleurs.

En revanche, il en possédait, au dire des mêmes sceptiques, une très recommandable quantité.

Or, je vous mets au défi de prendre un rond d'arbres séculaires à deux ou trois cents mètres seulement d'un vieux château, d'y placer, par une nuit orageuse et sombre, une trentaine de personnes assemblées et causant de certains sujets effrayants ou simplement mystiques, sans qu'une sorte d'épouvante vague ne vienne à la longue se mêler à l'entretien. Je fais les concessions larges : je vous accorde deux tiers d'esprits forts ; j'irais plus loin, si vous voulez : je vous donnerais une unanimité de sceptiques en y joignant le narrateur lui-même, pourvu qu'il fût habile, et je gagnerais encore contre vous, sûr de mon fait, en vous disant : LE FRISSON VA VENIR.

Le frisson vient toujours. Il n'est pas besoin que personne, dans ce cercle, joue à l'incrédule et soit au fond, croyant ou même superstitieux. Rien ne frissonne si bien qu'un esprit fort. A un moment choisi, quand les poltrons ordinaires se bornent à trembler, l'esprit fort a des attaques de nerfs et perd connaissance. L'esprit fort est toujours ce bon garçon qui chante à tue-tête dans l'obscurité pour s'étourdir et avoir moins peur.

Parmi les intelligences positives qui niaient *a priori* l'existence de l'élément surnaturel, ce soir, au château de Conflans, il y avait, une belle dame, très spirituelle et très éloquente, que nous nommerons la princesse de Montfort, parce que nous prenons seulement la liberté de garder, aux personnages formant

galerie leurs titres et leurs noms historiques. Mme. la princesse, ayant un rôle dans notre pièce, nous paraît devoir jouer du bénéfice de l'incognito.

Elle était là avec son fils cadet, le jeune marquis de Lorgères, grand adolescent pâle et beau, qui s'était d'abord destiné à l'église, et qui, depuis peu hésitait dans sa vocation.

Mme. la princesse idolâtrait son fils cadet, et ne voulait point en avoir trop l'air, elle le traitait avec une sévérité un peu affectée et se cachait de lui pour approuver à demi la voie nouvelle qu'il voulait prendre : le jeune marquis se destinait à la diplomatie.

C'était une femme un peu bizarre, avec de grandes qualités d'intelligence et de cœur.

Monseigneur de Quélen sur la question du "merveilleux," ne se prononçait point et semblait penser qu'en ces matières, il y a du pour et du contre. L'évêque d'Hermopolis, Mgr. Frayssinous, qui avait le ministère des cultes à cette époque, était un chaud croyant et avait raconté lui-même des histoires admirablement dites. Il allait en commencer une nouvelle, lorsque la princesse insinua :

—Il se fait froid. N'entrons-nous pas au salon ?

Il serait inexact de parler ici d'éclats de rire, l'éclat de rire, surtout quand il prend une signification moqueuse, ne dépasse pas un certain niveau social. Mais le diable n'y perd rien. Il y eut, à ces mots : *Il se fait froid*, un gentil murmure qui chatouilla suffisamment l'oreille de Mme. la princesse, car elle crut devoir s'écrier :

—Allons ! ne pensez-vous pas que j'ai peur ?

La jeune et belle comtesse de Maillé se leva et vint draper un manteau d'été sur ses épaules.

—Ma tante, dit-elle, laissez-nous trembler encore un petit peu ; c'est si bon !

Et tout le monde à la fois :

—Monseigneur ! monseigneur, votre histoire !

Au lieu d'exaucer la prière générale, l'évêque d'Hermopolis garda le silence. Puis, d'une voix contenue et dont l'intonation changée fit battre plus d'un cœur dans l'auditoire, il demanda brusquement

—Est-ce que vous n'êtes pas ici, monsieur d'Altenheimer ?

Il y eut un autre silence. La lune montrait la moitié de son disque entre deux nuages tempêteux, opaques et lourds comme des lingots de plomb. La princesse appela auprès d'elle son fils le marquis.

—Si fait, répondit enfin une voix de basse-taille, profonde et tout pleine de métalliques vibrations ; je suis ici, monseigneur.

On ne voyait pas celui qui parlait ainsi. Sa voix semblait sortir du tronc d'un gros orme mort dont les branches sans feuilles prenaient, aux brusques clartés de la lune, des formes fantastiques.

—Approchez, je vous prie, baron, reprit Sa Grandeur (qui était aussi son Excellence) et dites-nous, pour employer la formule de Galland, une de ces histoires que vous contez si bien.

Un homme de stature haute et grêle se montra aussitôt au milieu du cercle. La princesse en sa qualité d'esprit fort, eût juré qu'il était sorti de terre, tant son apparition avait été soudaine. Elle eut toutes les peines du monde à ne pas renouveler sa motion de faire retraite vers le château.

La lueur de la lune tombait d'aplomb sur le nouveau venu, et il est de fait que chacun trouva dans sa personne quelque chose d'extraordinaire. C'était peut-être aussi le résultat de la prédisposition générale.

Nul ne le connaissait ; on ne l'avait point vu au dîner. Il était de ceux qu'on avait invités pour la soirée seulement, sans doute : jusque-là, rien qui pût surprendre, plusieurs des assistants se trouvaient dans le même cas.

Son costume, noir de la tête aux pieds, était de la plus rigoureuse décence et ressemblait à celui de tous les laïques présents. Pourquoi donc avons-nous prononcé ce mot. *extraordinaire* ?

C'est le secret ; on n'explique pas cela.

Sauf la pâleur de son long visage tudesque, il était pareil à tous ceux qui l'entouraient, et cependant nous avons bien dit : l'assistance fut frappée comme si une trappe se fut ouverte pour laisser passer un personnage fantastique. A peine avait-on eu le temps de jeter sur lui un regard que la lune se cacha sous un gros nuage et l'enveloppa dans l'obscurité commune.

—Je suis aux ordres de son Excellence, prononça encore la basse-taille.

—On n'est pas plus aimable, répondit l'évêque d'Hermopolis qui ajouta en prenant la main du nouveau venu.

"Mesdames, j'ai l'honneur de vous présenter M. le conseiller privé baron d'Altenheimer, directeur général de la police de S. M. le roi de Wurtemberg..."

Le conseiller privé dut saluer, je pense, mais on ne le vit pas.

—...Et frère aîné, continua l'illustre évêque, d'un jeune prélat romain, en mission à Vienne qui nous est particulièrement recommandé par monseigneur l'archevêque de Gran, primat d'Autriche et de Hongrie : monsieur Bénédict d'Altenheimer...

—Ici, présent, acheva une voix de ténor, douce comme un son de flûte.

Cette voix de ténor rassura un peu nos belles dames.

—Quel genre d'histoire souhaite monseigneur ? demanda la basse-taille ; fantômes ou brigands ? Nous avons de l'un et de l'autre dans la Forêt-Noire.

—Fantômes ! vota une moitié du cercle.

—Brigands ! opina Mme. la princesse, soutenue par quelques esprits forts.

Les peureuses, au contraire, désirant mourir une bonne fois de terreur, demandèrent :

—Vampires !

Et Mgr. de Quélen, avec une mansuétude où perçait une légère pointe d'ironie :

—On pourrait mélanger agréablement toutes ces bonnes choses dans un plat de haut goût.

—C'est cela! s'écria l'évêque d'Hermopolis en homme sûr du virtuose qu'il a produit. Baron, ces dames désirent une histoire à faire dresser les cheveux, où il y aurait à la fois du brigand, du fantôme et du vampire!

—Hilarius, dit le ténor doux, justement les FRÈRES TÉNÈBRE contiennent ces trois ingrédients.

—Oui, répliqua la basse, au plus creux de son clavier; vous avez raison, mon frère Bénédic: les frères Ténèbre! Je crois que les frères Ténèbre en effet pourront contenter leurs Grandeurs et l'assemblée.

—Le nom est bien choisi! murmura Mme. la princesse qui gardait son rire incorrigible, bien que sa main fût crispée convulsivement sur le bras de M. le marquis de Lorgères, son fils.

—Le nom n'est pas choisi du tout! repartit monsignor Bénédic d'un ton un peu piqué. Tout le monde connaît les frères Ténèbre en Allemagne.

—Et tout le monde les connaîtra bientôt à Paris, ajouta le conseiller privé en baissant la voix comme malgré lui.

Si le nom n'était pas choisi à plaisir, on peut dire du moins qu'il était heureux au suprême degré. Le cercle se resserra. Ceci n'était point dans le programme de la fête qui devait se terminer par un petit concert de bienfaisance, mais ceci valait dix fois toute la fête. Le hasard donnait aux hôtes de Monseigneur une représentation inattendue, une surprise, et quoiqu'on ne puisse expliquer très clairement pourquoi, il est certain que le cœur de nos belles dames battait le tocsin de grandes émotions.

M le baron d'Altenheimer reprit d'un ton oratoire, qui fit ressortir d'avantage son accent allemand:

—Excellences et très illustres personnes, nous sommes, mon frère et moi, des étrangers dans la capitale de la France, et chargés tous les deux d'une entreprise difficile. Nous chercherons à mériter l'accueil honorable qui nous est fait, ainsi que la protection qui nous est promise. Mon frère Bénédic vous chantera ce soir nos *lieder* de Westphalie et quelques noels romains originaux; moi, dont la voix est assez bonne dans les chœurs, mais qui ne peux attaquer les *solis*, je suis heureux et satisfait de trouver une occasion de me rendre agréable. Les souvenirs légendaires et autres compositions traditionnelles ayant trait aux choses de la supernature sont chez nous tellement abondants que j'aurais seulement à choisir entre mille pour contenter votre noble curiosité. Je préfère cependant mettre de côté nos récits populaires et vous raconter des faits du même ordre qui sont à ma connaissance personnelle, ainsi qu'à celle de mon frère. Tout à l'heure, j'entendais ici plusieurs très-puissantes personnes des deux sexes raisonner sur ces questions éternellement controversées et dire: "Il n'y a plus de spectres." Une très-illustre dame ajoutait: "Il n'y a plus de vrais brigands; les temps

de Rob-Roy, de Schinderhannes, de Zawn, de Schubry, de Mandrin même et de Cartouche, sont passés. Nous n'avons plus que des voleurs!" J'admets que nous avons une énorme quantité de voleurs, mais je suis forcé d'affirmer que nous avons aussi des brigands. Sans parler des successeurs de Fra Diavolo dans l'Italie du sud, la Hongrie, la Bohême et les provinces méridionales de l'Autriche produisent encore des bandits très dignes d'être connus. D'un autre côté, les spectres continuent comme par le passé, de soulever la pierre des tombes: rien ne change en cet univers. J'ai vu des vampires dans la campagne de Belgrade et des fantômes dans notre cimetière de Tubingen.

Nous avons fait ici appel à nos souvenirs et nous avons tâché de reproduire mot pour mot le préambule du conseiller privé baron d'Altenheimer. Son débit était remarquablement approprié à son style. Dans l'un et dans l'autre, il y avait d'abord un fond de navet, dont faisait partie l'emphase même de certaines expressions; sur cette première couche se posaient des symptômes non équivoques de savoir: une mixture littéraire philosophique et scientifique; sur le tout enfin, il y avait la prétention oratoire et je ne sais quelle bonne odeur de charlatanisme convaincu, grave comme la robe noire d'un professeur d'université d'outre-Rhin.

Mgr. de Quélen se pencha à l'oreille de sa voisine et lui dit:

—C'est l'Allemagne.

Le mot n'était pas sans profondeur. C'était l'Allemagne, en effet, cette pédanterie bonne femme, cette bourgeoise solennité, cette prédisposition naïve à faire d'un discours la chose que Paillassé appelle en place publique son *boniment*, tout cela accompagné, soutenu, sauvé par je ne sais quelle noblesse, qui a peut-être nom, en définitive: conviction.

Nos dames ne firent pas cette analyse, tout au long, mais la préface du baron leur plut. La séance prenait tournure de cours public, ce qui est encore allemand. On allait professer fantômes et brigands: les deux choses les plus effrayantes et les plus divertissantes qui soient au monde.

Et la lune propice, se mettant de la partie, sortit de son nuage pleinement et à propos pour empêcher la frayeur de nuire à l'attention. La clarière illuminée gagna une sorte de gaieté sans rien perdre de sa poésie; on put voir, distinctement, cette fois, le grand Allemand noir et maigre, avec sa longue figure blême où brillaient des yeux fixes, et près de lui son jeune frère, monsignor Bénédic d'Altenheimer, — petit, rondelet, portant ce vêtement qui n'est ni redingote ni soutane, et qu'affectionnent les prélats romains.

Le grand avait une brochette d'ordres aussi bien nourrie que pas un conseiller privé d'Hoffmann; le petit ne montrait point de décoration; la seule chose qui se pût remarquer, tranchant sur la coulènr sombre de sa soutanelle, c'était une longue chaîne d'acier poli, passée à son cou et retombant sur son flanc droit. Cette chaîne supportait un objet de la forme d'un carré long, également en acier poli, et qui semblait être un bréviaire ou un missel.



Alentour, le cercle sortait de l'ombre : des têtes vénérables ou charmantes, des fronts réfléchis, de blondes chevelures, des yeux avides, des bouches entr'ouvertes...

## II.

## LE CHATEAU DE CHANDOR.

—Très-illustres personnes, reprit M. le baron d'Altenheimer, il y avait, en 1821, sur les bords de la Theiss, non loin du village de Szeggedin, qui a sept lieues de tour et quatre-vingt mille habitants, une famille magyare habitant le grand vieux château de Chandor. Tous les magyars sont nobles, mais ceux-ci étaient princes de la maison de Baszin, dont l'auteur fut l'ami du roi Mathias Corvinus, le Charlemagne des contrées danubiennes. Chrétien Baszin, prince Jacobyi, possédait une immense fortune, comme il s'en rencontre beaucoup dans ces pays, il avait des milliers de paysans slaves, serbes, tchèques, croates, valaques, et raidzes. Son domaine était grand comme une province et s'étendait jusqu'à cette île de vignobles, entourée par une mer de maïs, où Tur récolte l'ambre liquide de ses royales vendages

"Le château de Chandor, situé au devant d'une forêt de chênes, mirait dans la Theiss ses murailles massives et basses, flanquées de quatre tours larges; trapues et coiffées de turbans comme les Turcs qui jadis les avaient construites. Du haut des tours, on pouvait voir, par-dessus les moissons immenses, les minarets de Szeggedin au lointain. Les pâturages nourrissaient huit cents chevaux et le double de grand bétail : ces nobles bœufs de Hongrie, à la robe gris de perle, aux cornes blanches, largement évasées. Le prince était généreux et même magnifique : cinquante couverts entouraient toujours l'énorme table carrée qu'on dressait à ciel ouvert, chaque jour, sous un dais de fil d'argent, dans la cour pavée de bois de cèdre, quand le canon de son méridien annonçait l'heure de midi.

"Vous êtes, messeigneurs et mesdames, les heureux enfants du pays le plus civilisé du globe, mais vous ne vous faites peut-être pas une idée juste des splendeurs de la vie noble dans certaines autres contrées que vous appelez sauvages. Nous n'avions pas là,—car j'ai été pendant des années le commensal du prince Jacobyi à son château de Chandor,—nous n'avions pas toutes les délicatesses, nettes, blanches et mignonnes de votre service français, nous manquions peut-être des jolis raffinements de votre luxe portatif, si je puis ainsi dire, et qu'on pourrait caser dans sa valise en faisant un tour d'Europe, mais c'était le grand luxe, la grande vie, l'or répandu à flots, et toutes les fières jouissances de la richesse suzeraine. C'est pour ceux-là, vous ne pouvez pas l'ignorer, les derniers hauts barons, qu'on exprime avec soin le suc le plus pur de vos raisins bordelais ; c'est pour eux qu'on emprisonne l'esprit le plus pétillant de vos vignes champenoises. Les Indiens d'Amérique, dit-on, vendent leur or pour un peu d'eau-de-vie, vous vendez vos nectars pour un peu d'or, et c'est à

peine si quelque goutte égarée de ces ambrosies étonne, à de longs intervalles, un gosier français. Pour goûter vos vins, il vous faut aller en Russie ou de l'autre côté du Danube où l'on vous invite à les boire.

"Chevet nous envoyait là-bas ses primeurs et ses conserves, Félix ses pâtisseries ; nous avons tout ce que vous avez ; nous avons de plus ce que vous n'avez pas, les fleurs de l'Orient cristallisées autour des nobles gibiers des Baconers et votre Cluquot moussait dans la pulpe creusée de nos pastèques.

"Jusqu'ici, je ne vois rien de bien sombre dans mon récit, mais le ciel est bleu sur nos têtes et la lune brille. L'orage est là, cependant, qui bientôt va gronder.

"Le prince Jacobyi ne savait pas le compte de sa fortune. Ses intendants lui apportaient, chaque mois, leurs états qu'il entassait, sans les lire, dans sa bibliothèque. Vaste comme elle était, sa bibliothèque s'encomrait peu à peu, cachant déjà ses mosaïques sous des monceaux de feuilles volantes. Chaque mois, il signait, sans le lire, un pouvoir qu'on adressait à son banquier de Pesth, afin qu'il fut possible de se procurer de l'argent sur hypothèque.

"—Ils auront beau me piller, tous tant qu'ils sont, disait-il, je les défie bien de voir jamais la fin de mon patrimoine !

"Et quand il regardait Lénor, sa fille, un ange aux traits suaves, encadrés de cheveux d'or, il ajoutait :

"—Je les défie bien d'empêcher celle-ci d'être la plus riche héritière à cent lieues à la ronde !

"Il disait cela et jamais homme ne fut plus vrai dans son dire. mais il avait deux intendants à la maison et un banquier dans la ville de Pesth. Le proverbe dit qu'un seul intendant suffit à dévorer un domaine. Et il ne parle pas du banquier

"Lénor avait quatorze ans. On voyait bien déjà qu'elle aurait la beauté de sa mère, dont le portrait était le sourire de la maison. Elle ne vivait encore que pour apprendre. Dans ces sauvages pays, figurez-vous, on mène très loin et l'on monte très haut l'éducation des jeunes filles. Lénor possédait au monde une seule amie. une fillette de son âge, magyare aussi et noble, mais pauvre, qu'on avait élevée avec elle. Vers ce temps là, elle eut la première tristesse de sa vie. Efflam, sa compagne, la quitta pour aller voir son père et sa mère qui demeuraient à la frontière, non loin de Belgrade...

"Or, il vint un soir au château de Chandor deux Rômi de Valachie, appartenant à une tribu errante, campée dans le Temeswar, de l'autre côté de la Theiss. Ils avaient traversé à la nage la rivière, qui est rapide comme le Rhône et trois fois plus large que la Seine. Ce n'est qu'une tributaire pourtant du Danube-Roi.

"La nuit ressemblait à celle-ci, puissantes dames, et je me souviens que la lune, glissant sous des nuages noirs, si épais qu'elle n'en pouvait argenter les franges, paraissait et disparaissait, montrant au loin.



tantôt le tortueux miroir de la Theiss, et tantôt plongeant ses eaux vineuses dans la profonde obscurité.

"L'orage menaçait au sud-est, le point d'où viennent les grands orages. Les deux maudits demandèrent l'hospitalité. Lénor était triste depuis le départ d'Efflam; le prince de qui Lénor était le cœur, lui dit :

"—Ces gens savent jongler et faire des tours de passe-passe : veux-tu qu'ils viennent te divertir ?

"Lénor secoua sa tête languissante en signe de refus. Mais un valet ayant dit que leur tribu arrivait de Belgrade, les yeux de Lénor brillèrent.

"—Qu'ils soient introduits," ordonna-t-elle.

"C'étaient deux frères : l'aîné jeune encore, le cadet tout jeune. Ils se donnèrent les noms de Mikael et de Solim. Mikael était de grande taille et portait sur ses traits quelques signes de son origine rôme ou tzigane, comme vous voudrez nommer ces enfants perdus d'une civilisation oubliée, qui, étrangers parmi toutes les nations du globe, n'ont ni loi ni Dieu : les Égyptiens d'Écosse, les Bohémiens de France, les Gitanos d'Espagne, les Zingari d'Italie. Solim, au contraire, avait une face pâle et claire, des yeux bleus et des cheveux blonds. Le prince leur demanda de divertir Lénor. Solim chanta les étranges mélodies des campagnes moldaves, en s'accompagnant sur sa guitare ronde à deux cordes de fer; Mikael dansa le pas du yatagan, et tous les deux jonglèrent avec les verres de la table, les flacons et leurs poignards.

"Lénor bâillait; le prince leur fit signe de s'éloigner.

"—Hospodar, demanda Mikael au lieu d'obéir, ta fille ne veut-elle point qu'on lui dise sa bonne aventure ?

"Ses yeux hardis étaient fixés sur Lénor qui avait rougi et semblait mal à l'aise. Les sourcils du prince se froncèrent, et il ouvrait la bouche pour appeler ses valets, lorsque la douce voix de Lénor le prévint.

"—Père, lui dit-elle, je voudrais savoir...

"Mikael fit aussitôt un pas vers la jeune fille, jeta sa toque à terre et s'agenouilla dessus, tandis que Solim restait debout au milieu de la chambre, les bras croisés sur sa poitrine et les regards baissés. Mikael, d'un geste, appela la main de Lénor qui la donna comme malgré elle. Il l'examina longuement et minutieusement, prononçant par intervalles de brèves paroles en une langue inconnue. Ces paroles étaient adressées à Solim, toujours immobile au milieu de la salle; ces paroles semblaient produire sur Solim une impression extraordinaire. Tous ses membres tremblaient; les veines de son front se gonflaient et ses cheveux s'agitaient autour de ses tempes. C'était la pythonisse antique sur son trépied. S'il y avait comédie, on peut affirmer qu'elle était bien arrangée.

"C'était Mikael qui avait examiné la main; ce fut Solim qui rendit l'oracle, disant :

"—Hospodar! malheur sur moi qui vais parler de malheur! Je vois de loin, au travers de la nuit, le vampire Angel qui a les yeux sur ta fille..."

"Le prince éclata de rire pendant que Lénor pâlisait.

"—Il y a donc encore des vampires? s'écria le prince, dont la gaieté continuait, ils doivent être bien vieux!

"Mikael revint auprès de son frère et lui mit la main sur la bouche comme pour la lui fermer d'autorité. La figure de Jacoby s'assombrit et frappant du poing la table, il dit :

"—À mon tour, je veux savoir!... Et souvenez-vous que le juge de Szeggedin ne se dérangerait même pas pour une couple de mécréants pendus aux arbres de mon parc! Vous voilà avertis!

"—Seigneur, répliqua lentement Mikael, c'est toi qui es averti; tu as assez de serviteurs pour veiller sur ta fille et tu nous dois une récompense parce que nous t'avons mis en garde.

"—Qu'est-ce que c'est que le vampire Angel? interrogea Lénor toute tremblante.

"Le blond Solim répondit en essuyant son front baigné de sueur :

"—C'est le plus jeune des frères Ténèbre.

"—Et qu'est-ce que c'est que les frères Ténèbre, coquin? s'écria le prince sérieusement irrité.

"—Tu as le droit de m'outrager, seigneur répliqua le grand Mikael avec son calme imperturbable; tu es fort et je suis faible. Tu as le droit de me chasser aussi sous la tempête qui gronde et de me faire battre par tes slovaques; mais je ne peux te dire autre chose que la vérité : les frères Ténèbre sont deux morts.

"Lénor se réfugia tout près de son père, pendant que Solim répétait comme un écho :

"—Deux morts!"

"Le prince prit sa fille entre ses bras et dit à l'aîné des deux Rômi.

"—Explique-toi.

"—Hospodar, commença aussitôt Mikael, ceux-là sont-ils morts et bien morts qui ont été balancés par le vent, durant trois nuits et trois jours à la potence? Nous errons sans cesse, vous le savez, à la poursuite du pain qui jamais n'assouvit notre faim maudite. En allant d'Itèbe à Semlin, on trouve le gibet du magnat Kanolyi, lieutenant du ban de Temeswar; nous passâmes près de là le 27 octobre de l'an dernier, trois jours avant votre fête chrétienne de tous les saints. Il y avait au gibet deux hommes pendus : un grand et un petit. Nous les dépouillâmes pour ne rien perdre, et nous suivîmes notre route. Le 1er novembre, comme nous revenions vers Itèbe, pour gagner Belgrade, nous retrouvâmes les deux suppliciés, entourés d'une nuée de corbeaux. Nous campâmes dans la plaine, entre la potence et le Danube.

"A minuit, nous fûmes réveillés par les cris des corbeaux qui poussaient des croassements plaintifs.

La lune n'était pas au ciel, mais il y avait une autre lumière, plus vive que le plus brillant clair de lune. D'où venait-elle ?

"A cette lueur, nous vîmes le grand nuage des corbeaux qui fuyaient. Nous vîmes aussi la potence, découpée en noir sur l'aurore boréale, avec les deux corps qui allaient se balançant lentement. Tout près de nous, deux chevaux blancs passèrent, sans bride ni selle et la crinière au vent ; ils glissaient comme deux flèches, mais nous n'entendions point le bruit de leurs pas.

"Ils s'arrêtèrent tous deux sous le gibet, l'un sous le grand pendu, et l'autre sous le petit. Nous vîmes les quatre jambes des suppliciés remuer, puis s'écarter l'une de l'autre ; un éclair déchira les froides nuées de novembre, comme si c'eût été l'orage d'un ciel d'août ; les deux cordes du gibet se rompirent à la fois et les deux cadavres tombèrent en même temps, jambe de ci, jambe de là, sur les deux chevaux qui reprirent leur course dans un coup de tonnerre...

"—Voici ma pauvre belle Lénor qui frémit la fièvre, dit le prince ; allez en enfer, avec vos contes à dormir debout, effrontés mauvais plaisants !

"Solim étendit le bras en murmurant :

"—Mon frère Mikael a dit la vérité, je le jure !"

"Et Lénor, dont les jolies dents blanches se choquaient, dit avec effort :

"—Ils me divertissent, mon père, laissez-les poursuivre, je vous en prie !

"—A Itèbe, poursuivit Mikael, nous demandâmes les noms des deux suppliciés, les frères Ténèbre ! nous fut-il répondu : Ténèbre le bandit, Ténèbre le vampire... Or il y a au milieu des plaines du Grand-Waraden deux tombeaux que tous peuvent voir : un grand et un petit, chacun d'eux recouvert d'une pierre noire, chacun d'eux portant une inscription en vieille langue française. Sur le grand, il y a : *Jean Ténèbre, chevalier*, sur le petit : *Ange Ténèbre... teur*. Le mot n'est pas entier. Est-ce *recteur*, est-ce *pasteur*, est-ce *docteur* ? Je ne sais et peu m'importe... Les savants disent que ce sont les tombes de deux nobles Français qui vinrent avec bien d'autres au secours du vojvode Jean Hunyade, défendant les chrétiens contre les Turcs, il y a de cela quatre cents ans. Les gens qui ne sont pas savants affirment que, depuis quatre siècles, il y a sous ces marbres un eupire et un vampire, un mangeur de chair humaine et un buveur de sang humain.

"Hospodar ! il est une chose certaine. Bien des fois, depuis ces quatre cents ans, on a ouvert ces deux tombes, la terre et l'horreur de la contrée. Tantôt on a trouvé sous les pierres deux corps, un grand et un petit, qui gardaient tous les signes d'une mort récente : les yeux ouverts et brillants, du sang liquide dans les veines, la langue humide, les lèvres rouges ; tantôt les sépulcres ouverts n'ont montré que le vide : deux cavités noires d'où s'exhalaient des miasmes mortels.

"Il est certain, de plus, qu'on a essayé de détruire ces tombeaux ; les marbres ont été brisés, les

moellons dispersés, le terrain nivelé,—et toujours, les deux pierres noires ont reparu intactes avec leurs inscriptions funéraires.

"Il est enfin certain, les registres des tribunaux en font foi, que depuis vingt ans seulement, les frères Ténèbre ont été pendus l'un et l'autre dans douze comitats de la Hongrie et sept fois empalés sur le territoire turc.

"Mais les choses surnaturelles frappent peu, à moins qu'elles ne soient d'hier. C'est donc l'histoire d'hier que je vais vous raconter maintenant à vous et à cette douce fleur de santé que je voudrais sauver au péril de ma vie. Après avoir erré six mois dans la campagne turque et parcouru une partie de la Serbie, notre tribu revint vers Belgrade et campa encore une fois sur les bords du Danube, audessous de Semendria. Celui de nos frères qui veillait aperçut au milieu de la nuit deux lumières qui descendaient lentement le fleuve en rasant la rive. Il s'approcha. C'étaient deux sacs de cuir, un petit et un grand, qui suivaient le courant, portant chacun une lampe et un écriteau : Allah voit tout. Justice du Cadi sous le regard du prophète.

"L'écriteau du grand sac avait en outre ce nom : Jean Ténèbre ; celui du petit, cet autre nom : Ange Ténèbre.

"Ces deux cadavres flottaient parce qu'on avait pillé trois jours auparavant la trésorerie de Belgrade et que la fille de l'uléma trésorier avait été trouvée morte dans son lit, blanche comme une statue d'albâtre.

"Nous apprîmes le vol et le meurtre plus tard. Mais comme notre sentinelle venait de nous éveiller, nous vîmes une longue barque noire qui courait toute seule au fil de l'eau. Il n'y avait personne pour la manœuvrer. Elle atteignit les deux lumières qui moururent, et, l'instant d'après, la barque noire remontait le courant, plus rapide qu'un oiseau, et manœuvrée par deux hommes, un grand et un petit.

"Nous arrivâmes le surlendemain, et c'était au commencement de la semaine qui s'achève aujourd'hui, aux portes de la ville de Peterwardein, en Esclavonie...

"—Peterwardein ! Où est ma chère Efflam, père ! ... s'écria Lénor en tendant son front au baiser du prince.

"Mikael fit comme s'il n'eût point entendu.

"—C'était le matin, continua-t-il. Nous plantâmes nos tentes à l'endroit qui est réservé pour nos tribus, sous les remparts de la ville, entre le cimetière et le noir fossé baigné par la Drave, où l'on jette pêle-mêle les animaux morts et les suppliciés. Nous pensâmes qu'il y avait une fête dans la ville, car une nombreuse affluence de paysans se pressait aux portes. On nous permit d'entrer ; la fête était une exécution à mort par le glaive. Sur l'échafaud, nous vîmes deux condamnés, un grand et un petit. Et deux noms étaient dans toutes les bouches : les frères Ténèbre ! Hospodar, les têtes tombèrent : je les vis de mes yeux...

—Les têtes tombèrent, répéta Solim, et les têtes roulèrent sur le plancher de l'échafaud.

—Et nous revînmes au campement, reprit Mikael, derrière la charrette qui emportait la besogne faite du bourreau. Les deux têtes et les deux corps furent jetés dans le fossé, devant nous, tandis que, de l'autre côté de nos tentes, on emportait au cimetière une pauvre enfant de quinze ans...

—Son nom ! le nom de la morte ! demanda Lénor, étonnée elle-même de cette curiosité, qui la prenait.

—Eflam... répondit Mikael de sa voix retentissante.

Solim, les yeux baissés, répéta de sa douce voix :

—Eflam !

Mais Lénor ne l'entendit pas. Au nom d'Eflam pour la première fois prononcé elle avait porté ses deux mains à son cœur et s'était affaissée privée de sentiment, entre les bras de son père...

Ici, M. le baron d'Altenheimer fit une pose et monsieur Bénédicte en profita pour dire d'une voix que chacun remarqua, tant elle était musicale et suave :

—J'admire la mémoire de M. le conseiller privé, mon très cher frère. Pendant qu'il parlait, il me semblait entendre ce scélérat de chevalier Ténèbre raconter son histoire ; car personne ici n'a été sans deviner que Mikael, le prétendu Tzigane Zegueun ou Szégan, comme on dit en différents dialectes, Mikael, le Rôme, le Rômi ou le Roumini, n'était autre que l'aîné des frères Ténèbre : LE CHEVALIER.

—Et le blond Solim était "le petit ?" demanda le respecté maître de la maison.

—Oui, répondit monsieur Bénédicte en souriant le plus agréablement du monde. Votre Grandeur a parfaitement deviné, c'était "le petit," le cadet, le recteur Ténèbre, ou le pasteur, ou le docteur, selon l'inscription mutilée qui est sur la seconde pierre tombale, en la plaine du Grand-Waradein.

### III.

#### LES NOCES DE VENISE.

Mme. la princesse préférait de beaucoup cette histoire à d'autres qui auraient mis en scène des brigands français ou des fantômes indigènes. L'impression produite en nous tous par un récit vient surtout il faut bien l'avouer, du retour involontaire que chacun fait sur soi-même en écoutant. Cette remarque est principalement vraie à l'égard des fictions calculées pour produire la frayeur. Jamais vous n'obtiendrez dans un salon de Paris, à l'aide d'une légende ou d'un conte fantastique, ce succès de frémissements qui viendra vous chercher près d'un grand feu de souches, autour de l'énorme cheminée d'un vieux château. Les spectres n'entrent plus dans Paris, on le sait bien. Les auditeurs peuvent s'amuser, mais non point avoir peur.

Or, on ne s'amuse, en ces cas-là, véritablement et pleinement qu'à la condition d'avoir peur.

Le récit de ce bon M. d'Altenheimer était curieux, et voilà tout. C'est tout au plus s'il atteignait à ce niveau d'émotion qui naît si facilement au théâtre, dès que la rampe s'éteint à demi et qu'un inconnu traverse, le chapeau sur les yeux, la scène assombrie. La peur n'existait plus. Allez donc effrayer des Parisiens, et des Parisiens de haute volée, avec les vampires de la Drave et des chevaliers français enterrés depuis quatre cents ans sur la grande route de l'Orient !

Mme. la princesse était si bien guérie de ces terreurs qu'elle regarda en riant son fils, le marquis ; elle le trouva très pâle et fut sur le point de lui demander s'il prenait au sérieux ces solennelles balivernes. Mais tout le monde est pâle, au clair de lune. Mme. la princesse donna congé au marquis : elle n'avait plus besoin de garde du corps.

—Monsieur le baron, dit le bienveillant et courtois archevêque de Paris, nous ne comptons pas sur cette bonne fortune. Permettez-moi de remercier Mgr. d'Hermopolis pour tout le plaisir que vous nous donnez ce soir.

Le cercle entier fit chorus. C'est dans ce monde, nos lecteurs le savent bien, que les bravos sont charmants et les triomphes mille fois flatteurs.

Mais l'évêque d'Hermopolis n'était pas content. Il avait espéré mieux que cela. On est exigeant envers le virtuose qu'on a produit. Mgr. d'Hermopolis avait laissé échapper plusieurs signes d'impatience, surtout à la fin.

—Il faut avouer, dit-il avec son léger accent méridional, que monsieur d'Altenheimer nous a fait là une malencontreuse révélation ! Où voulez-vous maintenant que soit l'intérêt d'une histoire dont nous savons tous le dénouement ?

—Votre Excellence connaît-elle en effet le dénouement de celle-ci ? demanda la voix creuse du baron.

Il suffit d'un mot pour réveiller l'attention. L'évêque répondit en changeant de ton déjà :

—Puisque nous savons que vos deux Bohémiens n'étaient autres que Jean et Ange Ténèbre en personne... la jeune Lénor va être dévorée...

—Pas le moins du monde ! s'écria la princesse, rendue à toute sa vaillance ; j'espère bien que nous allons la sauver... N'est-ce pas, monsieur le baron ?

Le conseiller privé de S. M. le roi de Wurtemberg fit à la ronde un respectueux salut, plus particulièrement adressé au ministre des cultes et à Mme. la princesse. Aux rayons de la lune, on pouvait voir sur sa longue figure un regard satisfait. Il tira de sa poche une vaste boîte d'or, enrichie de gros diamants qui chatoyèrent, lançant de tous côtés des gerbes d'étincelles.

(A continuer.)

—Messeigneurs et mes nobles dames, reprit-il posément en jouant avec cette royale tabatière qui semblait, en vérité, dans ses mains, une poignée de rayons, mon frère Bénédicte n'a pas eu tort et n'a point révélé, comme Son Excellence paraît le croire, le secret de la comédie. Plût à Dieu que tout ceci fût une comédie ! Malheureusement, en racontant des histoires comme celle-ci, on peut dédaigner l'habileté. Pas n'est besoin de ménager avec soin les petits effets et les petites surprises familiers aux conteurs. Je vous en donne une nouvelle preuve en vous disant tout de suite une chose dont je devrais vous faire un mystère peut-être : c'est à savoir que les frères Ténèbre sont à Paris, tous les deux, le petit et le grand et que je viens les y poursuivre à mes risques et périls, risques fort graves, périls très manifestes... mais chaque homme a son devoir.

Pour le coup, la moitié du cercle tressaillit tout de bon, tandis que le surplus dressait l'oreille. L'évêque d'Hermopolis, qui s'obstinait à voir les choses au point de vue de l'art, battit des mains et cria bravo. La princesse rappela son fils, le marquis de Lorgères, à ses côtés.

—Voilà qui passe la plaisanterie, murmura-t-elle.

M. le baron d'Altenheimer aspira sa prise de tabac lentement, puis, lentement, il secoua le revers de son habit noir. Nous devons avouer qu'on fait mieux que cela à la Comédie-Française ; pour ce geste, il faut un jabot. Néanmoins, ce n'était pas mal, pour un homme de Westphalie.

—Voilà ! poursuivit M. le baron d'un ton délibéré. Je cours tout uniment après les joyaux de la couronne de Wurtemberg. Figurez-vous bien, mes nobles dames, que ce dix-neuvième siècle où nous sommes, passe sa vie au milieu d'événements prodigieux, qu'il lui plaît de ne point voir ou de nier, je ne sais pas pourquoi. Moi, je crois, parce que je suis payé pour croire. Je crois au chevalier Ténèbre, le brigand le plus audacieux, le plus invraisemblable, le plus réellement diabolique qui ait existé jamais, je crois à Ange Ténèbre, le vampire. J'ai vu les pâles restes de ses victimes, dans lesquels vous n'eussiez pas retrouvé une goutte de sang. Quelle est précisément la nature de pareils êtres et comment les rattacher à la création de Dieu, dont les catégories nous sont connues ? je ne sais. La théorie des monstruosité peut aller beaucoup plus loin que certaines défaillances ou que certaines déviations du moule commun. Il peut y avoir aussi des monstruosité dans l'ordre des faits créés qui est immédiatement supérieur à l'homme et, par conséquent, inconnu à l'homme. Puisque la portion de l'œuvre de Dieu qui nous est visible et tangible, présente des anomalies, puisque nous rencontrons dans nos rues des bossus, des becs-de-lièvre et des idiots, il se peut que la mort elle-même, ou la vie, si mieux vous l'aimez, ait dans sa marche mécanique des dérangements et des écarts : il se peut que l'argile dont nous sommes pétris, traitée occasionnellement par d'autres, ait de plus puissants réactifs...

—Monsieur le conseiller privé, mon frère, inter-

rompit ici monsignor Bénédicte, je vous supplie de vous arrêter dans cette discussion, où vous côtoyez le matérialisme le plus coupable !

Ceci fut dit avec une douce sévérité. M. le baron d'Altenheimer tendit la main à son cadet et répondit :

—Mon frère, je vous remercie.

—On pourrait expliquer jusqu'à un certain point, insinua Mgr Frayssinous, sans avoir recours à aucune méthode matérialiste...

—Certes, certes, Excellence, interrompit respectueusement le baron ; mais c'est moi qui suis en cause ; j'ai mes raisons pour croire, je crois, cela est suffisant. Si j'ai entamé cette digression, c'est que j'en sentais le besoin : tout homme aime à plaider sa propre cause. Je crois à ces choses anormales, c'est que j'ai mes raisons pour y croire et cela suffit ici à tout le monde. Mais il peut se présenter une objection d'un autre ordre, qui me paraîtrait plus grave, parce qu'elle attaquerait ma ligne de conduite même. On ne manquera pas de me dire : Si vous croyez, comme vous l'affirmez, comment est-il possible que vous compromettiez ainsi votre caractère dans cette recherche vaine dont vous vous êtes chargé à l'étourdie. Vous acceptez ces deux êtres tels que les a fait la superstition populaire et vous vous mettez à leur poursuite ! Pourquoi ? pour les tuer, eux qui sont immortels ?... Mesdames et messieurs, nous appelons ceci une compétition dans nos universités d'Allemagne. Je crois au contraire qu'ils vivent depuis quatre cents ans et plus...

Ici un murmure où se mêlaient quelques rires poliment étouffés interrompit M. le baron.

—Il est superbe ! dit tout bas l'évêque d'Hermopolis. Il aligne ces folies avec un sang-froid magnifique !

—Depuis quatre cents ans et plus, répéta M. d'Altenheimer, c'est mon opinion très ferme et très solidement établie ; mais je ne crois pas qu'ils soient immortels. D'abord la foi chrétienne ne permet pas de professer qu'il y ait sur notre globe des créatures de chair et d'os qui soient immortelles, ensuite, la tradition orientale est positive sur ce point. Aucun eupire ou vampire ne résiste à la combustion. Comme il me serait peut-être défendu d'expérimenter en France ce système, préconisé par tous les anciens auteurs, je me propose de les emmener à Stuttgart où ils seront brûlés avec soin, après quoi on mêlera leurs cendres avec la terre, qui sera divisée en petites portions que l'on transportera au loin dans des directions diverses... S'ils reviennent, après cela, il sera toujours temps de dire que le conseiller privé, baron d'Altenheimer, n'était qu'une pauvre tête sans cervelle !

Dans l'assistance, quelques-uns pensèrent tout simplement que ce grand bonhomme d'Allemand, avec sa basse taille profonde, était fou, déplorablement fou ; d'autres s'imaginèrent qu'il raillait ; d'autres enfin, parmi lesquels il faut ranger Mme. la princesse, ne furent pas sans trouver assez ingénieuse sa méthode pour l'extirpation des eupires, vampires, etc., etc.

—Il est superflu de vous dire, continua M. d'Altenheimer, qu'il arriva malheur dans la maison du prince Jacoby. Sa fille fut enlevée cette nuit-là même. Ce que les frères Ténèbre font des sommes immenses qu'ils s'approprient par le vol, nul ne saurait le dire. La chose positive, c'est qu'ils aiment l'argent. Certains pensent qu'ils ont enfoui dans différents lieux de l'Allemagne du sud des trésors fabuleux.

"Le prince Jacoby fut avisé que sa fille Lénor lui serait rendue saine et sauve, moyennant une rançon d'un demi-million de florins; il fut en outre averti qu'à la moindre tentative pour la recouvrer, soit au moyen de la loi, soit de vive force, l'enfant serait perdue pour lui à toujours.

"Il n'hésita pas. Quarante-huit heures après, il avait les douze cent mille francs et Lénor, saine et sauve en effet, coucha dans son lit cette nuit même.

"Mais il arriva que le chevalier Ténèbre et son frère Ange, le vampire, n'étaient pas les seuls bandits auxquels eût affaire ce bon magnat Jacoby; les deux intendants et le banquier de Pesth étaient aussi des vampires à leur manière. Il y avait une mine creusée dès longtemps et que l'emprunt des cinq cent mille florins fit éclater. Les créanciers hypothécaires vinrent tous à la fois, et comme s'ils se fussent donné le mot, réclamer le montant de leurs cédules. On vendit le domaine de Chandor aux enchères publiques. Ce n'était pas une terre, c'était tout un pays; même au fond de la Hongrie, cela valait plus de deux millions de louis; le prince, la vente faite, n'eut pas tout à fait de quoi payer ses quinze cent mille florins de dettes.

"Mais les deux intendants et le banquier de Pesth sont maintenant de riches seigneurs.

"Quant au prince, il s'expatria. Il est en Angleterre, en Italie, en France peut-être. Il vit, dit-on, du travail de sa fille...

"Messeigneurs, la nuit pourrait s'écouler tout entière et le jour naître avant que j'eusse achevé le récit détaillé des horreurs que la voix publique met à la charge des frères Ténèbre. Leur nom, prononcé dans les campagnes baignées par le Danube, met en fuite, non seulement les enfants et les femmes, mais les hommes, les hommes forts. Le capitaine ou le chevalier Ténèbre, comme on l'appelle indifféremment, a livré des batailles rangées aux troupes autrichiennes et turques; il a levé des impôts réguliers et mis en déroute dix fois les escortes accompagnant les subsides. Ange, son frère, n'est pas un soldat, mais gardez-vous de croire qu'il soit moins dangereux pour cela. Savant, prudent et retors, c'est toujours le docteur; la tête de l'association, si l'autre peut passer pour en être le bras; il est souverainement habile à prendre tous les déguisements et à jouer tous les rôles; le capitaine et lui vivent sur un pied de parfaite égalité. Ils amassent, ils amassent sans cesse, et j'ai ouï dire souvent en Hongrie, non pas seulement parmi le peuple, mais jusque dans les salons de l'archiduc, au palais impérial d'Ofen, que

s'il y avait un royaume à vendre, les frères Ténèbre seraient des rois.

"A Venise, en 1824, — l'année dernière, — au commencement du printemps, le Canalazzo tout entier était en fête pour le mariage de la jeune comtesse Barberini, filleule de Sa Majesté Impériale et Royale, avec le dernier héritier des Policeni: c'était la réunion des deux plus grandes fortunes du Lombard-Vénitien et, dès le matin, la ville avait sa physionomie des jours de réjouissance publique. Les pauvres de Venise connaissaient Pia Barberini, l'ange de la charité: on disait qu'André Policeni, l'élégant jeune homme, le roi des joies patriciennes, le dernier héros de ces romances avec accompagnement de guitare qui glissait jadis sous le Rialto, derrière les draperies de tant de gondoles, quand la lune blanchissait les palais, mirés dans le grand canal, on disait qu'André Policeni, jetant loin de lui les souvenirs de sa jeunesse folle, était devenu un saint à genoux. Saint en s'approchant d'une si chrétienne et si noble pureté. J'étais à Venise, messeigneurs, non point en mission politique, cette fois, mais simplement pour embrasser mon bien-aimé frère qui, déjà enrôlé dans la milice de Dieu, était à Rome. Venise est à moitié chemin entre notre Stuttgart et la ville éternelle...

Comme si chacun des deux frères eût cédé à une irrésistible impulsion de tendresse, leurs mains se cherchèrent et se réunirent. Cela fit bien dans le cercle. Il y a des regards attendris pour recueillir partout où il se montre, ce bel amour qui fleurit dans les familles.

—Nous avions fait chacun la moitié de la route, poursuivit M. le baron d'Altenheimer, d'une voix légèrement émue. Au mariage de Policeni et de la Barberini où nous assistâmes, il y avait des représentants de toutes les aristocraties de l'univers; mais on y remarqua surtout deux étrangers qui passionnèrent la curiosité de toute la ville: Jacques Stuart, comte de Glasgow, fils du dernier prétendant Charles-Edouard et, par conséquent, héritier légitime de la couronne d'Angleterre, et son jeune fils, Charles, duc de Richmond.

"Il est, à la vérité, dans l'opinion commune, que le dernier Stuart mourut à Rome sans enfant; mais à Rome même, mon frère Bénédicte peut vous l'affirmer, beaucoup de gens éminents conservent des doutes à cet égard.

"Le prétendant qui avait à craindre les intrigues combinées de la maison de Brunswick et de son propre frère, Benoit Stuart, cardinal d'York, avait contracté un mariage secret et caché la naissance de son fils, suprême espoir d'une dynastie expirante menacée de toutes parts. Le comte de Glasgow possédait des papiers de la plus haute importance. L'incrédulité tombe devant certains titres, émanés de sources tellement respectables que l'obstination dans le doute devient presque un sacrilège. La plupart des nobles vénitiens appelaient le comte de Glasgow: Majesté.

"C'étaient, du reste, deux physionomies particu-



lièrement heureuses que ces rejets illustres et l'on pourrait presque dire deux têtes historiques. Le père, homme de haute taille, à la figure longue et bilieuse ressemblait comme deux gouttes d'eau aux médailles de Jacques Stuart, et le fils, sauf la stature, car il était très petit, vous faisait songer malgré vous, avec ses longs cheveux blonds bouclés et la coupe délicate de ses traits, au portrait de Charles Ier, par Van Dyck.

"Il y avait dans la salle des ancêtres, au palais Barberini, une table de porphyre bleu, supportée par quatre pieds d'argent massif. Sur cette table on avait rassemblé les joyaux de la mariée. Je sais des reines qui auraient envié cet écrin. On voyait là, d'abord les diamants de la dernière comtesse Policeni qui était une Howard, comme la cinquième femme du roi Barbe-Bleu, Henri VIII d'Angleterre; les diamants de l'aëule, Rose Gritti; les diamants d'Anne Gradenigo, la bisaëule; le collier de Phébus de Lusignan qui avait épousé Catherine Pépoli; le diadème de Catherine Cornaro, sa mère reine de Chypre, et la rivière de saphirs de Tranquille Paléologue, femme de l'avant-dernier doge; tout ceci, du côté de l'époux; du côté de la fiancée, on remarquait le solitaire appelé *le Monserrat*, diamant taillé en rose, que les ducs d'Autriche portaient à leur couronne; les sept brillants de Pallas Comnène, — *la Plerade*, — les bracelets d'Antonia Doria, la Génoise, qui devint la femme de Nicolas Barberini après des événements intéressants et dramatiques au dernier point; la bague du cardinal Frégose, et par-dessus tout la splendide parure, présent de noces envoyé à sa filleule par S. M. l'empereur d'Autriche.

"Un événement touchant eut lieu qui se peut raconter en deux mots: ce roi sans couronne, cet héritier de tant de malheurs et de tant de grandeurs, le comte de Glasgow, s'avança vers la table de porphyre, chargée de tous ces trésors, et demanda permission d'y ajouter un simple rang de perles ayant appartenu à la belle et infortunée Marie d'Ecosse. Je vois encore sa figure vénérable et l'air noblement ingénu de son jeune fils, pendant que les fiancés attendris leur rendaient grâces.

"Et je fais serment sur l'honneur que je ne reconnus point en eux les deux sordides bohémiens du château de Chandor!...

Il s'éleva du cercle un tel murmure de surprise que M. le baron eut la parole littéralement coupée.

— Bravo! bravo! bravissimo! s'écria l'évêque d'Hermopolis. Voilà ce que j'appelle effleurer délicatement une péripétie! c'était donc le grand et le petit!

— Comment! dit Mgr de Quélen, il se pourrait! ... Mikael et Solim!

— J'avais deviné, murmura la princesse! en posant les perles fausses sur la table de porphyre, le roi d'Angleterre escamota quelque beau diamant... Ces Anglais!...

Le baron d'Altenheimer salua gravement et répondit:

— Belle dame, rien n'échappe à la pénétration

des Françaises. Seulement le chevalier Ténèbre n'opéra pas son escamotage devant tout le monde, et ses perles n'étaient pas fausses, car cette nuit même, il les reprit avec tout ce qui était sur la table de porphyre.

— Quoi? tout! s'écria-t-on.

— Tout, répartit la douce voix de monsignor, y compris les pieds d'argent de la table!

## IV

## LE BARON D'ALTENHEIMER

On voyait, à travers les arbres, les fenêtres du château qui successivement s'illuminaient. Les derniers préparatifs s'achevaient pour la soirée de charité de l'archevêque.

— Nous allons être interrompus bientôt, monsieur le baron, dit l'évêque d'Hermopolis, et cependant ces dames voudraient bien connaître la fin de votre histoire.

— En d'autres termes, monseigneur, vous souhaitez que j'abrège, répliqua le conseiller privé du roi de Wurtemberg, premièrement, je suis aux ordres de Votre Excellence, ainsi qu'à ceux de Sa Grandeur et de toutes les éminentes personnes qui veulent bien me faire l'honneur de m'écouter, en second lieu, il me reste réellement bien peu de chose à dire.

"Je n'ai pas à vous apprendre que la famille du roi Guillaume, mon maître, est la plus nombreuse qui entoure aucun trône en Europe. Sa Majesté a quatre enfants, de ses deux mariages, son illustre frère a également quatre enfants; ses cinq oncles, très respectables, comptent des descendance plus riches encore, de telle sorte qu'en enfants, petits-enfants, gendres et brus, ces cinq branches collatérales ne réunissent pas moins d'un demi-cent de têtes princières. Dieu, qui protège la France, semble s'occuper aussi un peu de la dynastie wurtembergeoise.

"Or, avec tout cela, jusqu'en l'année 1823, le roi Guillaume n'avait pas d'héritier direct du sexe masculin. Ce fut donc une grande joie dans le Wurtemberg, lorsque le sixième jour de mars, le canon annonça la naissance d'un prince royal, qui fut ondoyé selon le rit luthérien, sous les noms de Charles-Frédéric-Alexandre. Le roi voulut retarder la cérémonie du baptême définitif, afin de le faire digne de toute son allégresse, et toutes les cours amies durent être conviées à cette fête nationale qui était en même temps une fête de famille.

"Nous n'avons plus le temps de ménager nos petits effets de surprise, et d'ailleurs, d'après tout ce qui précède, chacun de vous pourrait deviner que les frères Ténèbre furent de la fête. Mais sous quel prétexte et sous quelle forme! Je vous prie, mes chers seigneurs et mes belles dames, de ne point jager ces deux êtres véritablement prodigieux à la mesure de vos imposteurs timides, de vos brigands à cervelle étroite, de vos fantômes dont le rôle puéril



se borne à épouvanter gratuitement la faiblesse des femmes et la poltronnerie des petits enfants. Mon avis, je ne vous l'ai pas caché, est que nous sommes ici en face du surnaturel, employant des moyens qui sont en dehors de notre compréhension, pour satisfaire la plus grossière et la plus basse de toutes les passions humaines : la convoitise. Sous ces pierres noires, recouvrant les deux tombes de la plaine du Grand-Waraden, on n'enterra point des corps, mais des péchés capitaux incarnés depuis le commencement du monde. En d'autres lieux doivent être les marbres qui recouvrent ces autres vampires, toujours mourant, mais vivant toujours : l'Ambition, la Colère, la Haine, le Mensonge et l'Orgueil.

"Ne comparez donc pas, vous qui vous êtes émerveillés à la comédie jouée récemment dans Paris par votre comte Pontis de Sainte-Hélène. Ne dites pas qu'il y a des difficultés, des impossibilités, tout ce que masque enfin ce lâche mot ; *invraisemblance*, protestation des esprits étroits contre la vérité trop large.

"Oui, certes, il y avait des difficultés à venir dans cette cour dont les princes et les princesses tiennent par leurs alliances l'Europe entière comme en un réseau de famille ; oui, certes, il y avait ce qu'on appelle vulgairement des impossibilités à se présenter, sous un nom royal (et comment s'y présenter autrement ?) dans ce palais où abondaient les hôtes et les amis de tous les rois. Aussi, les frères Ténèbre, veuillez vous en fier à eux, choisirent-ils avec soin leurs déguisements et leurs personnages. Il ne s'agissait plus de la naïve fantasmagorie de Venise. Notre Wurtemberg n'a pas la chevaleresque religion des royautés déchues ; c'est un pays neuf et positif qui n'a pas craint d'allier le sang de sa dynastie au sang de Napoléon qui fut votre empereur et qui, voilà quatre ans, a expié par la mort sur un rocher désert, la féérique splendeur de ses victoires. Il fallait ici une solide émanation d'un pouvoir existant, si vous permettez que je m'exprime ainsi ; il fallait du vivant, non point du mort, il fallait, en un mot, un personnage que tous ces princes et toutes ces princesses pussent appeler : *mon cousin*, sans créer à un Etat pacifique et relativement faible un cas de guerre ou des embarras diplomatiques.

—Où chercher cela ? non pas en Russie, d'où était venue notre feu reine, fille de Paul Ier, et où le prince Alexandre, oncle du roi, commandait les armées ; non pas en Prusse, où le prince Auguste, neveu du roi, servait dans les cuirassiers de la garde ; non pas en Autriche, où la princesse Marie, cousine du roi, portait le titre d'archiduchesse, non pas dans aucune partie de l'Allemagne, où Nassau, Saxe-Altembourg, Bade, Stolberg, Waldeck-Hohenlohe, Tour-et-Taxis, étaient tous nos gendres ou nos beaux-pères ; non pas dans les Pays-Bas, où étaient déjà faites, avec l'héritier du trône, les fiançailles de la princesse Sophie au berceau ; non pas en Angleterre, qu'habitait le duc Louis, père de la reine actuelle ; non pas même en France, patrie d'adoption du duc Frédéric-Philippe. Où donc ?

"Il est un pays troublé, l'un des plus grands dans l'histoire, mais qui semble, en nos époques modernes, se cacher, honteux de sa décadence, derrière sa muraille de montagnes. L'Allemagne ne connaît plus l'Espagne, depuis que la maison d'Autriche a cessé de régner à Madrid. L'écho de votre guerre, l'héroïsme de vos princes et de vos soldats à Trocadéro est venu chez nous comme un bruit vague et trop lointain pour être entendu. L'Espagne est une Chine au milieu de l'Europe.

"Mais ces choses murées n'en valent que mieux quand une fois on les exhibe. Ce sont des curiosités. Vous savez l'effet que les ambassadeurs indiens firent à la cour de Louis XIV. Une ambassade chinoise, précisément, affolerait l'Europe. Au baptême de notre prince royal, on ne fit attention qu'à l'infant et à l'infante d'Espagne.

—N'existait-il donc, en définitive, aucun lien diplomatique entre l'Espagne et le Wurtemberg ? Si fait. Il y avait et il y en a encore à Stuttgart, un chargé d'affaires espagnol. Mais le chargé d'affaires fut trompé et complice. Des notes furent échangées entre Madrid et Stuttgart. Ma charge était de les voir : je les ai vues. Je suis peu de chose auprès de la plupart de ceux qui m'entourent, mais enfin, j'ai l'honneur d'être un fonctionnaire public d'une certaine importance et un lettré : on m'accorde même dans mon pays la qualification de savant. J'ai mes diplômes de docteur des quatre Facultés. Ma vue est bonne, ma santé ne gêne pas le travail de ma pensée, je suis sain d'esprit,—et cependant, ces pièces me parurent vraies !

"Je ne crains pas de le dire : voilà le vrai miracle d'habileté ! Quiconque a pénétré dans une chancellerie, par l'humble porte qui me sert ou par celle qu'on ouvre à deux battants pour Vos Excellences, sait ou se figure aisément la montagne d'impossibilités — je prononce le mot, cette fois — qu'il faut soulever pour créer de fausses correspondances diplomatiques. Chacune de ces dépêches passe par cent mains qu'il faut corrompre et devant cent regards qu'il faut aveugler.

"Eh bien ! la fausse correspondance fût créée dans tous ses détails, et je déclare que ce fut un chef-d'œuvre ! J'ai dans mon dossier ici, à Paris, une lettre autographe du roi Ferdinand, écrite par le chevalier Ténèbre, le vampire ! Ce sont des gens de talent.

"Ce n'est pas tout, cependant. Il y avait eu des notes réelles et authentiques émanées de la cour de Wurtemberg ; la cour d'Espagne répondit cela est certain. Ajoutez la suppression des pièces vraies à la création des pièces fausses et que votre raison s'étonne à loisir, car, je le répète, là est le miracle d'habileté.

"Le reste rentre dans la catégorie des prestidigitations ordinaires. Que ces deux êtres aient pu me tromper, agissant et parlant comme ils le firent devant moi qui était si chèrement payé pour les connaître, c'est une question de métier : on admet qu'il y ait des grimes parfaits, des imposteurs accomplis, des comédiens admirables. Mais les pièces !...

M. d'Altenheimer s'arrêta comme si son étonnement rétrospectif l'eût suffoqué, et monsignor Bénédicte soupira en hochant sa tête blonde.

— Ah ! voyez-vous ! les pièces !... les pièces !... C'est là le merveilleux !

Mgr de Quélen se pencha à l'oreille de l'évêque d'Hermopolis.

— Ah çà, dit-il à voix basse ; je suis tout étourdi, moi, je l'avoue... on nous raconte là des choses de l'autre monde ! qui sont ces gens-là ?

— Ils sont ce qu'ils disent être, répliqua le ministre, et cette très curieuse histoire est la pure vérité... Ah ! ah ! on ne nous en passerait pas comme cela en France ! Remerciez-moi, j'ai fait cadeau à votre Grandeur d'une véritable friandise. J'ai entre les mains les lettres de crédit de ce cher baron... hein ? quel original ? auprès du ministère de l'intérieur et de la préfecture de police. Il est très recommandé à la cour. Quant à l'autre, que de modestie ! et de distinction ! Il a un plein portefeuille de lettres de Rome, et l'archevêque primat de Gran l'appelle son cher fils...

— Mais comment se fait-il, murmure Mgr de Quélen, que nous n'ayons jamais oui parler de tout cela ?

— Je vous dis que c'est une friandise, et vous en avez la primeur !

— C'est d'hier ! le baptême du prince royal de Wurtemberg a eu lieu à la fin d'août et nous sommes au commencement de septembre !...

— C'était il y a juste aujourd'hui quinze jours, reprit M. le baron qui paraissait avoir reconquis tout son calme. Stuttgart entier prenait part à une fête, dont la pareille ne s'était jamais vu chez nous. Cinquante princes et princesses des cours d'Allemagne et du Nord recevaient l'hospitalité au château, ce qui, joint à l'armée des princesses et princes du sang, formait une véritable cohue royale. Sa Majesté disait dans sa joie : " J'ai attendu deux ans et demi, mais le succès est complet. Il ne manquera aucune fée autour du berceau de mon fils ! "

— Certes, il appréciait comme il le devait la courtoisie des Etats allemands et du Nord, mais ce qui le flattait le plus, c'était ce tribut inespéré venant du midi, ce qui lui faisait parler de succès complet, c'était la présence de don François de Paule, infant d'Espagne, et de son auguste compagne, Louise-Charlotte de Bourbon, fille de François Ier, roi des Deux-Siciles.

" L'infant était un homme de vingt-trois ans, brun de teint, mais ne paraissant pas une semaine de plus que son âge. Il aurait fallu être sorcier pour démêler quelques traits de ressemblance entre ce fier et taciturne jeune homme, et le prétendu héritier du droit royal des Stuarts : un veillard sec et roide, dont les traits ravagés se couronnaient déjà de cheveux blancs. Quant à l'infante Louise-Charlotte, nous savions tous qu'elle était née en 1804 : vingt et un ans, par conséquent : et noble ! et gracieuse ! et charmante ! Le chevalier Ténèbre peut passer pour le roi

des acteurs, mais ce n'est plus un comédien que frère Ange : c'est un magicien qui vous fait voir le soleil à minuit !

" Car c'étaient les frères Ténèbre, cet infant don François de Paule et son Auguste épouse, Louise-Charlotte des Deux-Siciles. L'infant était *le grand*, l'infante était *le petit*.

" C'étaient les frères Ténèbre, et leur suite brillante était peut-être la même bande qui campait, autrefois de l'autre côté de la Theiss, en face du château de Chandor ! Et cette farce royale, unique peut-être dans les annales du monde, dura trois jours entiers, on peut le dire, devant l'Europe assemblée !

" C'étaient les frères Ténèbre ! Le dénouement, vous le savez en partie : les bijoux de la couronne de Wurtemberg disparurent dès le second jour. Le troisième jour, mourut une angélique enfant, la fille du chancelier Reinhardt, qui avait été placée auprès de l'infante, en qualité de dame d'honneur. Le troisième jour, ce fut une râle générale et si effrontée que l'étonnement épuisée essaya de renaître : tout s'en alla, les parures des princesses, les bijoux et les cordons des princes, enfin, je vous dis : tout !

" L'infant et l'infante avaient dansé ce soir-là, l'un avec toutes nos princesses, l'autre avec tous nos princes et hommes d'Etats. Vers minuit, M. de Metternich, dont la sœur est tante du roi, demanda à l'archiduchesse Marie, sœur aînée de la reine, ce qu'était devenu l'aigle en diamants qu'elle portait au cou d'ordinaire. L'archiduchesse chercha, et, tout en cherchant, lui dit à son tour : Prince où est votre collier de la Toison ? où est votre cordon de l'Annonciade ? où est votre plaque du Danebrog ?

" Ce fut aussitôt un grand cri ; tout le monde à la fois s'apercevait du pillage. Le roi, le roi lui-même avait été dépouillé sur sa propre personne ! Les portes furent fermées. Il était trop tard. L'infant, l'infante et leur suite avaient pris les devants, emportant un butin qu'on ne peut estimer à moins de cent mille écus d'or

— Au plus bas mot ! ajouta paisiblement monsignor Bénédicte : peut-être cent vingt mille

Un bruit continu de voitures roulant sur le pavé se faisait entendre, depuis quelque temps déjà, vers la route de Confans. Du côté du château brillamment illuminé, le vent, qui soufflait maintenant par courtes rafales, apportait de vagues sons, et ces notes perdues des instruments qui tâtonnent pour se mettre d'accord. L'archevêque de Paris donna le signal de la retraite en disant :

— Nous ne pouvons pourtant pas faire faux bond à notre petit concert !

On se leva aussitôt. L'impression de terreur s'était tout à fait évanouie, par la raison toute simple que les derniers épisodes racontés par le baron n'avaient plus trait aux diverses émotions qui avaient d'abord agité l'assemblée. L'histoire de Venise se passait en plein soleil ; l'aventure de Stuttgart avait eu lieu sous l'éclatante lumière de mille bougies ; cela ne se rapportait plus à cette nuit sombre ou mystérieusement éclairée par la lune qui environnait

les hôtes de Monseigneur. Les vampires et les brigands de M. le baron d'Altenheimer, avaient des mœurs d'opéra comique.

Mme la princesse prit le bras de son fils et garde du corps, le jeune marquis de Lorgères. Fanfaronne qu'elle était et toute fière de ne plus trembler, elle ouvrait la bouche pour reprocher au baron d'Altenheimer de ne l'avoir pas suffisamment effrayée, lorsqu'elle vit, fixés sur elle, deux yeux qui avaient dans la nuit, cet éclat particulier aux animaux de l'espèce féline.

Mme de Montfort était une personne d'esprit et savait bien que les vampires s'adressent rarement aux princesses d'un certain âge ; néanmoins, ce regard la fit tressaillir. Il appartenait à monsignor Bénédicte, qui, montrant de son doigt blanc et délié où chatoyait un magnifique solitaire, la grande pelouse située au devant du château, dit de sa voix mielleuse :

—Je voulais faire remarquer seulement à madame la princesse combien les choses les plus simples peuvent revêtir dans l'obscurité des apparences véritablement fantastiques.

Au milieu de la pelouse, on voyait une forme blanche qui se mouvait avec lenteur, tranchant sur le noir de l'herbe. C'était une femme, mais la façon dont les rayons diffus de la lune tombaient sur sa robe flottante lui donnait réellement physionomie de fantôme. Elle glissait sur le fond obscur du parc comme une nuageuse apparition. Le bras du jeune marquis trembla sous celui de sa mère.

—Gaston ! qu'avez-vous donc ? s'écria celle-ci ; allez-vous aussi essayer de me faire peur ?

—Ce vent est froid .. balbutia Gaston.

L'archevêque disait en ce moment :

—Voyez-vous ce fantôme ? C'est ma charmante et angélique protégée, Mlle d'Arnheim, qui va nous dire quelques beaux vieux chefs-d'œuvre des maîtres allemands. Mesdames, je vous la recommande du meilleur de mon cœur, car c'est une Antigone chrétienne qui soutient la vieillesse de son père. L'Opéra est plus riche que nous et payerait volontiers deux mille louis par an cette voix sans pareille et cette admirable méthode, mais Mlle d'Arnheim qui est de bonne famille et pieuse comme la prière, ne veut pas entrer à l'Opéra. Elle aime mieux rester pauvre que de risquer son âme pour de l'or ; elle se réduit à donner des leçons ; j'ai promis de l'aider et je fais un cas de conscience à tous ceux qui m'aiment d'être mes seconds dans cette bonne œuvre.

La forme blanche avait disparu derrière les arbres de l'avenue.

—Gaston, dit la princesse, il faudra voir M. Récamier pour vos battements de cœur. Je les sens contre mon bras, ce sont de véritables palpitations. Vous m'inquiétez.

M. le baron d'Altenheimer s'était approché de l'archevêque.

—Monseigneur, prononça-t-il avec un respectueux embarras, je ne sais peut-être pas assez bien la

langue française pour exprimer des choses très délicates. Je suis riche. Par le canal de Votre Grandeur, me serait-il possible de faire quelque chose pour cette jeune fille qui a l'honneur d'être votre protégée ?

Il sortait en même temps son portefeuille de la poche de son habit. L'archevêque le regarda et lui tendit la main ; c'était pour serrer la sienne, car il murmura :

—Monsieur le baron, vous êtes un homme de cœur !

Mais le baron, fignant de se méprendre, déposa le portefeuille dans la main de l'archevêque, salua jusqu'à terre et se perdit dans la foule des invités.

En arrivant au perron, Mme la princesse s'arrêta tout à coup et dit à son fils :

—Gaston, le mantelet de Mme de Maillé, ma nièce... je crois que je l'ai oublié sur l'herbe !

Le marquis revint aussitôt sur ses pas et retrouva aisément le manteau. Comme il quittait le salon de verdure, il vit à ses pieds un objet brillant et de forme carrée, qui gisait dans l'herbe, à la place occupée naguère par monsignor Bénédicte. Il le ramassa pour le rendre à son propriétaire, car il avait reconnu d'un coup d'œil le missel de velours, à surtranches d'acier, du prélat romain.

Tout le monde était entré quand Gaston atteignit le château. En traversant le vestibule, il prit à la main et machinalement le missel qui s'ouvrit à demi entre ses doigts ; il essaya de le refermer et ne put : il y avait une serrure à secret dont le ressort s'était lâché sans doute, quand le missel avait heurté contre le sol.

Pendant que Gaston faisait effort pour rajuster le fermoir, le missel s'ouvrit tout à fait ; l'œil de Gaston glissa entre deux pages ; il s'arrêta comme si la foudre l'eût touché, tandis qu'un cri de stupeur s'étouffait dans sa poitrine !...

## V

## BAGATELLES DE LA PORTE

Le grand salon du château de Conflans était disposé pour le concert. L'orchestre avait son estrade, au-devant de laquelle un buffet d'orgues nurembergeoises était placé. Cinq ou six rangs de sièges faisaient face à l'estrade, pour la plupart occupés par des dames et des jeunes filles, en *toilette d'archevêché*, comme on disait alors au faubourg. Ce n'était pas la toilette de bal, oh ! certes ! mais ce n'était pas non plus la toilette de ville : les robes étaient *habillées* et l'on portait des bijoux. La partie masculine de l'assemblée, prêtres, grands seigneurs ou hauts fonctionnaires, s'asseyait ou restait debout, autour de la salle.

Mme la princesse de Montfort avait avisé tout de suite en entrant le docteur Récamier et s'était emparée de lui pour lui parler des palpitations de cœur de son fils le marquis.

—Un bon petit sujet, docteur, disait-elle, et bien différent de M. le duc!

M. le duc était le fils aîné de Mme la princesse qui ajouta :

—Ce n'est pas que M. le duc soit mauvais, mais il me fera mourir dans une attaque de nerfs ! Au lieu que Gaston, vous savez, c'est l'excès contraire. Je ne sais pas pourquoi il a perdu sa vocation ecclésiastique, moi, ce garçon-là : c'était une bouture de prélat. Je ne peux pas le voir autrement qu'avec un rabat et une tonsure. La diplomatie ! je vous demande un peu s'il a tournure de diplomate !... Mais vous avez beaucoup perdu, docteur, de n'avoir point été avec nous au jardin. Nous avons eu un conteur allemand très original et qui nous a fait d'abord l'effet d'être le diable... Où donc l'a-t-on mis ?

Son regard fit le tour du salon et rencontra le baron d'Altenheimer qui était debout auprès de la porte d'entrée. A la lumière des bougies, ce fantastique personnage perdait énormément : c'était un homme aux environs de trente ans, mais paraissant plus vieux que son âge par la qualité particulière de sa laideur. Il avait, à proprement parler, une de ces figures que tous nos lecteurs connaissent et qui restent telles quelles depuis la vingtième année jusqu'à la vieillesse, une de ces figures que le langage commun caractérise en disant "n'ont pas d'âge." une grande face longue, pâle, effacée, avec des yeux mornes sous des sourcils touffus et un front bas couvert d'une forêt de cheveux plats, d'où sortaient des oreilles minces et sans ourlets. Sa bouche, démesurément fendue, avait une expression de naïve placidité ; sa physionomie entière était énergiquement bourgeoise et commune. Il était haut sur jambes et portait un habit noir taillé lourdement sur un pantalon désolant de gaucherie, trop court de quatre ou cinq doigts et laissant voir des bas de soie d'une finesse extrême, sur lesquels montaient de forts souliers carrés avec des boucles de perles fines.

La princesse remarqua ses chevilles qui avaient l'air de deux nœuds dans un bâton.

—Voilà pourtant le romanesque inconnu qui nous a fait un instant frissonner, reprit-elle en riant. Il n'y a que la lune et la nuit pour jouer de ces tours ! Passé dix heures du soir, sur les grandes routes, Mme de Maillé, ma nièce, prend toutes les souches de chênes pour des lions d'Afrique, échappés des ménageries, et tous les poteaux pour le brigand Rinaldo Rinaldini dont elle a lu l'histoire en italien. Ce brave Allemand nous a beaucoup parlé Danube, mais je suis sûr que le paysan du Danube avait un moins déplorable tailleur. Son frère est gentil. Voilà l'habit que je voudrais voir à Gaston !

Le docteur Récamier répondait par des sourires divers, appropriés et tous éloquents. Généralement ces dames trouvaient qu'il avait infiniment d'esprit. Sa magnifique réputation médicale était fondée sur des bases analogues : il guérissait toutes les maladies en ne donnant point de remèdes.

Le frère était gentil, en effet, quoique le mot puisse sembler un peu familier dans la bouche d'une

princesse pour désigner un prélat romain, dans le salon de l'archevêque de Paris. Le frère portait sa redingote-soutane avec une grâce décente et parfaite. Ses cheveux blonds, lisses et fins, percés au centre du crâne par une microscopique tonsure, tombaient en boucles molles le long de ses joues un peu trop roses et lui donnaient aspect de chérubin. La princesse n'était pas cause de cela, elle avait employé le mot propre, malgré elle : monsignor Bénédic était gentil.

—Tenez ! poursuivit la princesse en touchant le bras du docteur ; regardez-moi cela !

Son sourire, imprégné de cette moquerie maternelle, fausse comme un jeton et qui implore toujours un démenti, désignait un grand jeune homme, trop fluet, mais très beau, qui s'appuyait à la saillie d'une embrasure. Il avait les yeux baissés, peut-être parce que son regard venait de rencontrer celui de sa mère.

—Peste ! dit le docteur ; je n'aurais pas reconnu M. le marquis de Lorgères ! c'est un très remarquable cavalier maintenant !

La princesse rougit de plaisir.

—Vous ne trouvez pas, dit-elle, qu'il est bien pâle ?

—Tempérament nerveux... quelques affusions d'eau froide, le matin, dans un bain chaud... régime tonique sans être excitant... de l'exercice, beaucoup... de la distraction... J'aurai l'honneur de lui faire une visite...

Il salua et s'éloigna au bras d'un pair de France en délicatesse avec sa goutte.

La princesse fit un petit signe de cils à Gaston et se retourna.

Dès que la princesse fut retournée, les paupières de Gaston se relevèrent. Son regard, où véritablement il y avait de la fièvre, se fixa sur une porte fermée que l'orchestre cachait à demi. M. le marquis de Lorgères attendait quelqu'un, évidemment, et ce quelqu'un devait entrer par là. Mais n'était-ce que de l'attente, cette émotion qui creusait ses yeux et qui mettait de la sueur à ses tempes ?

A l'autre bout du salon, l'archevêque de Paris venait d'aborder l'évêque d'Hermopolis.

—Monseigneur, lui demanda-t-il, connaissez-vous personnellement ce baron d'Altenheimer ?

—Pas le moins du monde, répondit le ministre, je vous ai dit tout ce que je savais. Il m'est venu, présenté par son frère qui avait pour moi des lettres des cardinaux Pacca, Gaysruk et Riario Sforza, ainsi qu'une note autographe du confesseur du roi de Naples. Je sais qu'il est en rapport avec mon collègue de l'intérieur et que le préfet de police...

—Mais le voici, justement ! fit-il en s'interrompant ; nous allons avoir un monceau de renseignements !

M. le préfet de police entra en effet, et les deux prélats purent le voir échanger une poignée de main avec M. le baron d'Altenheimer, toujours debout auprès de la porte.

—Beaucoup de choses parmi celles qu'il nous a dites, reprit l'archevêque, dénotent un état mental pour le moins très bizarre...

—C'est un Allemand, dit Mgr. Frayssinous, et un conteur ! deux moitiés de fou !

Fou généreux et même prodigue, du moins, poursuivit Mgr. de Paris. Avez-vous remarqué qu'il m'a donné son portefeuille pour Mlle. d'Altenheim ?

—J'ai cru voir... Qu'y avait-il dans le portefeuille ?

—Une somme telle que je ne sais s'il n'y a point erreur de sa part... dix billets de mille francs.

—Dix billets de mille francs ! répéta l'évêque d'Hermopolis étonné.

Puis il ajouta d'un ton léger :

—Mais nous ne sommes que des malheureux, en France, et ces Teutons sont riches comme des puits !

L'orchestre préludait attaquant un motet de Lesueur. M. le baron d'Altenheimer garda son attitude froide et gauche pendant les premières mesures mais lorsque se développa la pensée large et haute du maître français, il sembla que la grande taille du baron se développait en même temps. Sa pose changea, ses reins se cambrèrent, sa poitrine s'élargit gonflant les plis de son habit noir ; peu à peu, chacun put voir ses yeux s'allumer et entendre ses narines dilatées qui repoussaient un souffle bruyant. Il devint encore une fois le point de mire de l'attention générale et acquit en un instant la réputation d'un fougueux dilettante

Quand l'orchestre se tut, ses deux mains, fortes et mal gantées, applaudirent avec fracas.

—Mon Dieu ! monseigneur, répondait cependant le préfet de police aux questions de l'archevêque, il n'y a point de chargé d'affaires de Wurtemberg à Paris, en ce moment, et c'est le nonce d'Autriche qui fait l'intérim. J'irai dès demain à l'ambassade. Ces MM. d'Altenheimer me paraissent être des hommes considérables et parfaitement appuyés. Le baron est l'ami très particulier du prince de Metternich : je sais cela par M. le prince de Talleyrand... Et quant à la sincérité de leur mission, le doute ne m'est malheureusement pas permis. Les frères Ténèbre sont des malfaiteurs de l'espèce la plus dangereuse et nous avons le terrible honneur de les posséder à Paris. Un vol hardi, inouï, invraisemblable, a été commis hier chez M. le duc de Bourbon, — précisément l'un des protecteurs du baron d'Altenheimer ; — on a soustrait pour plus de cinquante mille écus de bijoux antiques dans sa galerie, trois miniatures d'Isabey, cinq de Mme. de Mirbel, deux émaux de Petitot et les trois gardes d'épée que feu M. le prince avait rapportées de Florence... Sa Majesté m'a fait mander aujourd'hui ; elle désire voir M. le baron d'Altenheimer.

—Et vos hommes sont-ils sur les traces des auteurs du vol.

—Monseigneur, M. le baron d'Altenheimer a amené avec lui une brigade de praticiens très habiles parmi lesquels se trouvent, dit-on, deux *détectifs* de

Scotland-Yard... ou, si vous ne connaissez pas la police anglaise, deux limiers choisis parmi les plus fins qui soient à Londres... Le roi paraît désirer que M. le baron ait une certaine liberté d'action... Je ne puis que m'effacer...

Le préfet de police ne prenait pas même la peine de cacher sa mauvaise humeur ; il était un peu jaloux du baron et trouvait malséant que l'on pût préférer à ses troupes éprouvées je ne sais quelles milices venant d'un petit pays qu'il eût couvert avec son pouce sur le planisphère.

Que ce soit dans un noble salon ou le long des trottoirs d'une rue boueuse, les rumeurs de cette sorte se répandent avec une magique rapidité. Cinq minutes après, on savait, sur les bancs réservés et jusque dans les moindres recoins, les circonstances du vol audacieux commis par les frères Ténèbre.

On ne doutait point que ce ne fussent les frères Ténèbre.

La gloire des frères Ténèbre, bien préparée par le récit de l'Allemand, était restée néanmoins sous le boisseau, tant que la corde sensible de l'égoïsme commun n'avait point été touchée. Souvenez-vous du saut immense que fit dans l'échelle de la renommée cet autre démon, le choléra-morbus, rien qu'en franchissant les limites du département de la Seine !

La différence est grande entre un fléau à l'état de *curiosité* et un fléau vivant, présent, menaçant. M. le baron d'Altenheimer avait eu beau dire : *Les frères Ténèbre sont à Paris* ; les paroles ne valent pas les faits, et l'incendie n'arrache un cri que si l'on en voit au moins la fumée. Les frères Ténèbre affirmaient leur présence par un vol "invraisemblable," selon la propre expression de M. le préfet de police. A la bonne heure !

Ce baron allemand grandissait du même coup dans l'opinion générale. Il s'établissait une corrélation naturelle entre lui et ces superbes bandits, dont il était l'Homère. Beaucoup parmi ces dames trouvaient désormais quelque chose d'intéressant — et d'étrange — dans cette grande figure blême, mal attachée sur ces disgracieuses épaules.

L'intérêt devait aller plus loin que cela. Pendant qu'on faisait cercle autour des deux prélats, causant avec le préfet de police, un domestique entra et remit une lettre à M. le baron. Ce domestique portait une livrée inconnue. M. le baron prit connaissance de la lettre discrètement et hocha la tête d'un air soucieux en échangeant quelques paroles avec son frère ; puis il traversa, de son pas grave et lourd, toute la largeur du salon et vint droit à l'archevêque de Paris.

—Monseigneur, lui dit-il, je n'avais pas besoin, pour souhaiter d'être introduit près de Votre Grandeur, d'un motif autre que la vénération dont je fais profession pour votre personne, et néanmoins j'avais un autre motif. Je savais que les frères Ténèbre devaient venir dans votre château archiépiscopal, ce soir.

Il y eut un grand silence autour de l'archevêque qui pâlit légèrement.



—Ils ne trouveront pas ici la galerie de Condé, murmura-t-il pourtant avec un sourire.

—Ils y trouveront, repartit le baron, une personne qu'il est de leur intérêt d'approcher... et ils savent en outre que Mgr. l'évêque d'Hermopolis doit faire un sermon et une quête en faveur des chrétiens de Terre-Sainte.

On peut remettre la partie, dit M. Frayssinous.

—Je conjure à genoux Vos Excellences de n'en rien faire! s'écria M. d'Altenheimer, et je commence par leur engager ma parole d'honneur que ni l'illustre maître de cette maison ni ses hôtes n'ont absolument rien à redouter. J'ai des hommes à moi tout autour du château, et vingt-cinq gendarmes de la brigade de Bercy attendent la permission de monseigneur pour franchir la grille de son parc.

—A mon insu!... s'écria le préfet de police.

—Ils ont marché sur l'ordre écrit de M. le ministre de l'intérieur, dit le baron en tirant à moitié, de la poche latérale de son frac, un large pli ministériel.

Le préfet l'arrêta du geste et poursuivit, non sans quelque dépit :

—C'est parfait... c'est au mieux!... Du moment qu'on peut se passer de moi...

—Illustre collègue, repartit M. d'Altenheimer en lui pressant les deux mains et d'un ton pénétré, si toutefois je puis employer ce mot vis-à-vis d'un homme tel que vous, nous livrons ici une bataille désespérée, et je vous supplie de ne me point retirer votre aide. Si une fois les frères Ténèbre passent le détroit et vont se perdre dans cette Forêt-Noire qu'on appelle Londres, il faudra renoncer à les poursuivre. Ai-je commis quelque faute contre l'étiquette ou négligé quelque formalité hiérarchique? Pardonnez-moi, respectable monsieur; je suis un étranger; mon souverain m'a chargé d'une mission bien difficile: je fais de mon mieux...

Il avait presque des larmes dans la voix, cet honnête conseiller privé. Les deux prélats crurent qu'il était de leur devoir d'adresser au préfet quelques paroles conciliatrices. L'assistance, incroyablement émue à l'idée du drame qui allait peut-être se dérouler sous ses yeux, agitée par mille impressions diverses, la crainte, la curiosité, l'attente, donnait tout bas son avis. Tout ce beau et noble monde se trouvait induit, à son insu, mais non pas malgré lui, à faire office de l'appât qu'on met au fond de la ratière. Cet office a un nom dans le langage des voleurs qui a déteint un peu sur la langue des honnêtes gens: un nom vil et détesté; nous ne l'écrivons pas, parce que chacun le connaît.

Mais quel plaisir pour les enfants de jouer au brigand sous les grands marronniers des Tuileries! Nous sommes tous un peu des enfants montés en graine témoin le succès qu'a reconquis, dans ces dernières années, ce naïf plaisir de la comédie bourgeoise. On aime à se travestir; on aime à revêtir la

défroque d'autrui, savoir: l'âne toujours la peau du lion, et le lion parfois la peau de l'âne...

Et puis, la joie d'être pour un peu dans quelque chose que ce soit! La joie de quitter, ne fût-ce qu'un instant, ce rôle abhorré de simple spectateur! Il y a eu, méditez cela, des conspirations, de graves et terribles conspirations qui n'avaient pas d'autre origine.

Nous pourrions faire entrer encore en ligne de compte cette allégresse qui saisit tout être humain à la pensée d'une escapade, et qui grandit en raison directe de la hauteur de l'échelon social où s'assied celui qui va cabrioler en pleine espièglerie: un roi ne fait-il pas l'école buissonnière avec mille fois plus de plaisir qu'un écolier?

Mais c'est assez de précaution pour dire que, ce soir, au château de Mgr. l'archevêque de Paris, tout le monde était un peu de la police. Soyons franc: tout le monde en était beaucoup, à l'exception de M. le préfet lui-même, qui songeait à donner sa démission. Ducs et princesses, jolies dames et charmantes demoiselles, saints prélats, pairs de France et fils des croisés se surprenaient à jouer de tout leur cœur la comédie de l'alguazil. Le concert avait tort; il s'agissait bien de musique! Quel déguisement allaient prendre ces deux hardis coquins pour entrer chez l'archevêque? Par quel trou de serrures allaient-ils s'introduire? Il y avait des marquises d'imagination qui voyaient déjà le chevalier Ténèbre en cardinal, et frère Ange, le vampire, en jeune chanoinesse allemande...

Ce baron d'Altenheimer était décidément un homme habile, car il devina le sentiment commun et l'exploita aussitôt.

—Illustres personnes, reprit le baron en adressant à la ronde un regard tout plein de prières, je puis dire que mon sort est entre vos mains. Je vous ai confié mon secret de moi-même et sans y être forcé. Soyez donc avec moi dans une œuvre qui a son importance et sa grandeur, puisque notre victoire peut sauver la fortune de bien des familles et la vie d'un grand nombre de chrétiens. Veillez: je puis affirmer qu'avant une heure les frères Ténèbre seront ici. Comptez-vous alors, et cherchez le visage étranger parmi les figures connues et amies. Souvenez-vous que le cercle de leur travestissement est borné par leur nature physique: un grand, un petit, à peu près dans le rapport de taille qui existe entre mon bien-aimé frère et moi: cela peut donner un vieillard et un jeune homme, un mari et sa femme, un père et sa fille...

Comme il prononçait ces derniers mots, la porte située derrière l'orchestre s'ouvrit à deux battants. Une jeune fille habillée de blanc, conduite par un vieillard de haute taille, parut sur l'estrade, et leur aspect fit courir un long frémissement dans l'assemblée.

## VI

## O FONS AMORIS !

La jeune fille était Mlle. d'Arnheim, la protégée de Mgr. l'archevêque, qui ne voulait pas gagner cinquante mille francs au théâtre; le vieillard était M. d'Arnheim. Si Mme la princesse avait regardé en ce moment du côté de l'embrasure où se tenait son fils, M. le marquis Gaston de Lorgères, elle aurait été très certainement frappée du changement qui venait de s'opérer dans sa physionomie. Gaston de Lorgères était, nous l'avons dit, un fort beau jeune homme, d'apparence trop timide et même un peu éteinte. Sa mère, qui l'aimait à la folie, avait néanmoins quelques doutes sur la portée de son intelligence. Elle voyait toujours en lui un enfant. Beaucoup de mères essayent ainsi en vain de déchiffrer l'âme de leur fils : livre ouvert sous leurs yeux. Ce ne sont pas ordinairement les moins doués sous le rapport intellectuel. Le père de l'ouvrier connaît toujours son Charles ou son Jean-Marie, mais il arrive que Mme. la duchesse puisse ignorer M. le comte ou M. le marquis.

Ce qui eût étonné Mme. la princesse de Montfort, c'était justement l'étincelle qui jaillissait du regard de Gaston, au moment où la jeune fille en robe blanche se montrait sur l'estrade.

Mgr. de Paris avait dit, en parlant d'elle : " Mon angélique protégée."

Mgr. de Paris n'avait pas trop dit. L'admirable ovale de ce visage, encadré dans une rayonnante chevelure blonde, rappelait en effet les suaves profils que l'imagination des maîtres du pinceau a prêté aux envoyés célestes. Elle paraissait avoir dix-huit ans tout au plus. Ses regards limpides et doux avaient comme un voile de mélancolie. Elle était belle comme un rêve de Raphaël...

Ah ça ! la fantaisie a cependant des bornes ! Se pouvait-il que cette tête séraphique appartint réellement au sordide roumi de la campagne de Szeggedin, au compagnon du bandit Mikael, à frère Ange Ténèbre le vampire ? Nous parlons ainsi, parce que cette pensée donnait la fièvre aux trois quarts de l'assemblée. Tout le monde avait mesuré d'un coup d'œil le rapport existant entre la stature de M. le baron d'Altenheimer et celle de son jeune frère, monsignor Bénédicte. Le rapport était à peu de chose près le même entre cette adorable jeune fille et le vieillard qui l'accompagnait.

Les dernières paroles du baron, dénonçant les déguisements possibles des frères Ténèbre, avaient été : *Un père et sa fille*, et voilà que justement par un véritable coup de théâtre, une fille entrait en scène avec son père !

Notez bien que ces frères Ténèbre étaient capables de tout. Le vampire n'avait-il pas joué à Stuttgart le rôle de l'infante d'Espagne ? Cinquante regards interrogeaient avidement le baron d'Altenheimer, qui avait repris sa place auprès de la porte d'entrée, et aussi monsignor Bénédicte, debout à ses côtés.

Mais M. le baron restait impassible, et monsignor Bénédicte gardait aux lèvres son plus mielleux sourire.

Cela ne prouvait rien, veuillez réfléchir : c'étaient deux hommes adroits, et il ne fallait pas que les frères Ténèbre pussent se douter qu'on soupçonnait leur présence.

Certes, elle était bien belle, cette jeune fille, mais à la mieux considérer, plusieurs, parmi ces dames, trouvaient en elle quelque chose d'effrayant. Quoi ? Sait-on définir ces vagues avertissements ?

Ce n'était ni le saphir limpide de sa prunelle, ni la délicate transparence de son teint, ni la pureté virginale de son maintien, ni l'aurole de ses blonds cheveux. Non, rien de tout cela en particulier, mais l'ensemble !

Écoutez ! elle était trop belle !

Quant au vieillard, le chevalier Ténèbre avait beau cacher son front satanique sous les masses vénérables de cette chevelure de neige. Quelques unes de ces dames n'étaient pas d'hier ! Quelles rides profondes ! quel teint ravagé ! quelle force ! mais quelle fatale tristesse !

On pouvait aller dans la plaine du Grand-Waraden et chercher, sous la moisson, les tombes noires ; on pouvait soulever les pierres qui portaient les mystérieuses inscriptions. Rien dans les tombes ! C'était ailleurs qu'il fallait trouver aujourd'hui le chevalier Ténèbre et le docteur vampire !

L'orchestre donna deux longs accords, suivis d'une batterie arpégée, sur laquelle Mlle. d'Arnheim entonna le *Fons amoris* de Haydn. Elle avait une voix de mezzo-soprano d'une sûreté magnifique et d'une incomparable valeur. Ces dames avaient entendu un contraire, mais elles n'en étaient plus à s'attarder aux objections de la raison. Qu'importe la raison quand il s'agit de choses déraisonnables, folles, impossibles, surnaturelles ? En tout autre circonstance, elles eussent admiré, passionnément peut-être, la façon largement pieuse, expressive jusqu'à l'ascétisme, simple enfin jusqu'à la divine candeur, dont Mlle. d'Arnheim interprétait l'œuvre du maître viennois. Elles étaient connaisseuruses : la tendre majesté de style ne leur aurait pas plus échappé que la splendeur de la voix ; mais, je vous le demande, qu'importe tout cela quand il s'agit d'une illusion diabolique ? Écoutaient-elles seulement ? Je ne sais. Si elles écoutaient quelque chose, c'était le poème ardent et confus de leur cervelle en fièvre...

Dans son embrasure, Gaston semblait savourer ce pur enchantement ; — près de la porte, monsignor Bénédicte posait sa main ouverte au devant de ses yeux, sans doute pour cacher son regard inquisiteur. Celui-là jouait au dilettante, mais Mme. la princesse, qui le guettait, croyait voir une lueur perçante au travers de ses doigts. C'était son regard, fixé sur Mlle. d'Arnheim : un regard méchant, un regard terrible.

Lorsque la dernière note mourut dans le gosier de la virtuose, et pendant que l'orchestre frappait ses derniers accords, M. le baron d'Altenheimer, qui jus-

qu'alors était resté froid comme un bronze, donna bruyamment le signal des applaudissements. Ces dames l'imitèrent aussitôt, pensant que cela faisait partie de leur rôle. Les deux prélats et en général la partie masculine de l'assemblée, pris d'une admiration plus sincère, applaudirent avec entraînement. Ce fut un véritable triomphe; aucune protestation ne vint rompre l'unanimité des acclamations. Gaston seul n'applaudissait pas, parce qu'il restait ému, charmé, il écoutait encore...

Il n'était pas d'usage dans les salons de monseigneur de décerner aux artistes de si bruyantes ovations, mais tout concourait ici à prolonger le succès : l'enthousiasme feint venait en aide au véritable enthousiasme, et si nous n'étions retenus par un respect très profond, nous serions tentés de chercher nos comparaisons jusque dans le parterre des théâtres pour donner une idée de ce que fut pendant plusieurs minutes le salon de l'archevêque de Paris, ce soir-là.

Il y eut une circonstance singulière. Aux premiers bravos, la grande figure du vieillard qui se tenait assis à gauche de l'orchestre et un peu en arrière se redressa. On eût pu lire dans ses yeux un étonnement pénible, et comme une expression de fierté blessée; puis sa tête blanchie retomba sur sa poitrine, et deux grosses larmes roulèrent dans les rides de ses joues. Mlle. d'Arnheim rougit, salua profondément, saisit le bras de son père et disparut.

Mgr. de Quélen fit le tour de son cercle et recueillit les suffrages avec un paternel plaisir. On entendait de toutes parts : Charmant ! charmant ! un gosier admirable ! de l'âme ! un merveilleux style !

Ceux qui ont l'oreille fautive et sourde, majorité dans toute salle de concert, parlaient plus haut que les sensitifs, et ces dames, rendues corps et âme à leur nouvelle profession, enchérissaient chaudement sur le tout.

Et tout en applaudissant, on interrogeait de l'œil d'un bout du salon à l'autre M. le baron d'Altenheimer.

M. le baron d'Altenheimer était redevenu statue. Son regard, mystérieux comme un livre fermé, ne répondait rien à tous ces beaux yeux interrogateurs qui se fixaient sur lui. Le moment n'était pas arrivé : il fallait de la prudence !

Il y avait cependant une curiosité qui bouillait mieux et plus fort que les autres impatiences. Mme. la princesse n'y tenait plus ! Elle se tourna vers son fils qui rêvait, dans son embrasure, et lui fit signe de la venir trouver. M. le marquis de Lorgères obéit.

—Gaston, lui dit-elle tout bas et avec beaucoup de mystère, vous savez ce qui se passe ici ?

—Ce qui se passe, madame ? répondit Gaston ; oui, certes.

—Voulez-vous me rendre un service ?

—Avec plaisir.

—Ce serait de lier conversation... adroitement, vous comprenez... avec M. le baron d'Altenheimer, et...

—Mais, fit-elle avec découragement, vous êtes si timide, mon pauvre enfant.

Elle ajoutait en elle-même, nous le croyons ! et si simple !

—Et quoi ? demanda cependant Gaston d'un accent que sa mère trouva, ma foi ! fort délibéré.

—Et de vous informer près de lui, acheva-t-elle avec un sourire où naissait un espoir, si ce sont bien eux que nous venons de voir.

—Eux... répéta Gaston ; eux qui, madame, je vous prie ?

La princesse frappa du pied et répondit :

—Mon Dieu ! les frères Ténèbre !

Gaston la regarda d'un air stupéfait. Elle vit alors qu'elle avait eu tort d'espérer. Gaston n'était pas encore à la hauteur.

—Allez, dit-elle pourtant, et faites comme vous pourrez.

Gaston n'hésita pas. Il alla tout d'un temps vers M. d'Altenheimer. Sa mère le suivait de l'œil et se disait :

—Son frère, M. le duc, s'est débrouillé de trop bonne heure. Ce pauvre Gaston, lui, est bien en retard. Pourvu que cela vienne...

Gaston, en ce moment, abordait très résolument le baron qui lui prodiguait les saluts dont il comblait si volontiers tout le monde. Gaston n'avait pas l'air déconcerté. La conversation s'établit tout de suite entre lui et M. d'Altenheimer. Gaston parlait, en vérité, très librement et se faisait écouter.

L'heureuse mère ! deux fois heureuse, car elle voyait le progrès de son fils et son fils allait lui apporter des nouvelles, l'heureuse mère triompha dans son cœur et pensa : Cela viendra !

Le mot de toutes les mères.

Voici cependant comment M. le marquis Gaston de Lorgères accomplissait la mission hautement confidentielle dont Mme. la princesse l'avait chargé.

—Monsieur le baron, dit-il, je vous ai écouté ce soir avec autant de plaisir que d'attention.

—Je rends grâce à M. le marquis... commença l'Allemand.

—Et vous le comprendrez, poursuivit Gaston, lorsque vous saurez qu'à l'intérêt si remarquable de votre récit se joignait pour moi toute une série de considérations de famille. Nous sommes, monsieur le baron, les neveux à la mode de Bretagne du feld-maréchal Victor de Rohan, prince de Guémenée, duc de Rohan, de Bouillon et de Montbazou, qui, actuellement, réside en Hongrie...

Altenheimer s'inclina.

—Et du chef de feu la duchesse, poursuivit le jeune marquis, morte sans enfant, comme vous pouvez le savoir, nous possédons là-bas, vers Debreczin, quelques propriétés qui ne laissent pas que d'être considérables...

La princesse se disait :

—Ah ça ! que lui raconte-t-il donc ? M. le baron a l'air de lui prêter grande attention.

Ce n'était que la pure vérité : M. d'Altenheimer était tout oreilles, Gaston poursuivit : .

—D'après certaines digressions qui ont ajouté beaucoup pour moi au piquant de votre récit, j'ai vu que vous vous plaisiez à cacher sous le frivole esprit du conteur un grand fonds de science solide...

—Ah ! monsieur le marquis !...

—Veuillez permettre... Ceci n'est pas du tout un compliment, mais bien une transition pour arriver à réclamer de vous un bon office.

—Entièrement à vos ordres ! dit le baron.

—Mille grâces... Il s'agit de nos propriétés de Hongrie... Mon frère, M. le duc, a fait quelques imprudences de jeunesse, et comme il avait une portion de son bien vendue, il a pu grever d'hypothèques sa terre de Niszar. Il y a sept cents lieues de Paris à Debreczin. Sans accuser les hommes d'affaires Allemands ou Hongrois, je pose le fait : la terre de Niszar a été vendue aux enchères publiques pour payer les créanciers hypothécaires.

—Combien y a-t-il de temps de cela ? demanda vivement le baron.

—Trois ans... peut-être quatre ans...

—Vous êtes bien sûr qu'il n'y a pas cinq ans révolus ?

—Parfaitement sûr, mon frère, M. le duc, n'a que vingt-sept ans.

—Et il lui a fallu le temps de manger sa terre : c'est juste... Eh bien ! monsieur le marquis, je suis tout à vous.

—Je ne suis pas sans avoir oui parler, continua posément Gaston, de la loi hongroise qui règle les rémérés légaux après vente forcée. Seulement, les auteurs magyares ne sont point traduits en France, et leur latinité ne m'a pas paru toujours très claire... Mayruth fixe à quatre ans le délai du rachat facultatif et de plein droit...

—Mayreuth, s'écria le baron en restituant l'orthographe du nom, est un âne pédant et entêté qu'on ne lit plus. La cour d'Autriche, en réservant à la Hongrie le bénéfice de son ancienne législation, l'a codifiée. Le délai du réméré légal et de plein droit est de cinq ans et un jour, à partir de la date des enchères publiques... et il n'est pas sans exemple que le délai ait été prorogé sur demande adressée à la chancellerie, avec pièces à l'appui...

A son tour, Gaston s'inclina en cérémonie.

—Monsieur le baron, dit-il en prenant congé, je vous prie de recevoir tous mes remerciements.

—Ah çà ! marquis, s'écria sa mère comme il revenait vers elle, me ferez-vous la grâce de me dire quel sermon en trois points vous lui avez prêché ?

—Madame, répondit Gaston avec un sourire que la princesse ne lui avait jamais vu, je commence mes études diplomatiques. Ces conseillers privés, croyez-moi, sont bien difficiles à tourner.

—Il n'a pas voulu vous répondre ?

—Si fait.

—Dites alors, s'écria la princesse avec pétulance, dites donc vite ?

—Ma mère, M. le baron m'a répondu que les deux hommes en question sont ici...

—Ah ! j'en étais bien sûre !

—Mais que personne, acheva tranquillement le jeune marquis, vous entendez, ni vous, ni qui que ce soit ici, ne les a encore devinés.

Ah !... fit encore la princesse, mais sur un mode bien différent : il s'est tout uniment moqué de vous ?

Gaston lui baisa la main, avec une grâce qui lui donna encore à réfléchir.

—Madame, reprit-il avec une toute légère nuance de moquerie qui acheva de renverser la princesse, voulez-vous que je vous rende un second et bien plus signalé service ?

—Lequel Gaston.

—Voulez-vous que j'aille dans la chambre voisine, prendre langue auprès de M. d'Arnheim lui-même ?

—Et lui demander s'il est le chevalier Ténèbre !... ricana la princesse.

—Le savoir sans le demander, madame, rectifia Gaston.

La princesse lui secoua la main et attira son oreille tout contre sa bouche.

—Si tu fais cela, Gaston, dit-elle, je te donne un tilbury pareil à celui de ton frère !

—Je préfère autre chose, madame, prononça gravement le jeune marquis.

—Quoi donc ? voyons ! parle !

—Promesse solennelle, répondit Gaston, de ne point me parler de ma cousine Emérance pendant six semaines.

La princesse montra en un rire franc ses dents qui étaient encore très belles.

—Monsieur le marquis, dit-elle, je vous défends d'avoir trop d'esprit ! car il faut qu'il y ait en tout ceci une baguette de fée !

Elle le menaça d'un doigt caressant et ajouta :

—Allez !... et prenez bien garde, cette Mlle. d'Arnheim n'est au fond de tout qu'un vieux docteur, mécréant et vampire, enterré depuis quatre cents ans.

Le jeune marquis se dirigea vers Mgr. de Quélen et lui dit :

—Monseigneur, ma mère m'a chargé de parler à M. d'Arnheim pour des leçons.

—Toujours excellente ! murmura l'archevêque qui prit Gaston par la main et le conduisit lui-même à la porte située derrière l'orchestre. Il l'ouvrit.

—Mon bon monsieur d'Arnheim, poursuivit-il en élevant la voix, je vous amène un ambassadeur. C'est le commencement. S'il plaît à Dieu, notre chère enfant sera bientôt obligée de refuser des leçons !

Il referma la porte sur Gaston. Il n'y avait dans cette chambre que le vieillard et sa fille, Mlle. d'Arnheim, à la vue du jeune marquis, changea de couleur. Son père baissa les yeux, tandis que le rouge lui montait violemment au visage. Gaston, si éloquent tout à l'heure, restait devant eux la pâleur au front et le silence aux lèvres.

## VII

## DEMANDE EN MARIAGE.

De l'autre côté de la porte, le concert continuait. L'orgue de Nuremberg gazouillait sous les doigts de monsieur Bénédicte, une petite musique charmante, le fameux Noël de Bologne : *Gesu bambino*.

Entre nos trois personnages, le silence n'avait pas encore été rompu, et le malaise grandissait. M. d'Arnheim sembla faire enfin un très pénible effort sur lui-même et débuta ainsi :

— Vous venez, monsieur, pour vous arranger avec moi au sujet de leçons à donner par ma fille ?...

Il s'arrêta. Nous ne saurions exprimer ce qu'il y avait de hauteur humiliée, de noblesse écrasée, de regrets amers, et cependant aussi de résignation, de mélancolie et de tendresse, dans ce peu de paroles prononcées par le vieillard.

Gaston fit un pas vers lui.

— Prince, dit-il à voix basse, vous vous trompez, je ne viens pas pour cela.

— Prince ! répéta M. d'Arnheim, dont tous les membres se prirent à trembler, pendant que sa fille cachait entre ses mains son visage baigné de larmes : prince... Vous avez dit : prince ! puis il ajouta, en posant ses poignets frémissants sur les bras de son fauteuil, pour se lever :

— A qui croyez-vous parler, monsieur ?

— Je sais, répondit Gaston dont l'accent se raffermir, que je parle à Chrétien Jacoby.

La tête du vieillard tomba sur sa poitrine.

— Qui vous a dit cela ? demanda-t-il d'un air sombre.

— Votre fille, Lenor.

— Lenor !... ma fille !

Il se tourna vers Mlle. d'Arnheim qui avait les mains jointes.

M. d'Arnheim se redressa.

— Qui êtes-vous ! demanda-t-il encore.

— Gaston de Montfort, marquis de Lorgères, deuxième fils du prince de Montfort.

— Ah !... fit M. d'Arnheim, dont le regard alla et vint du jeune homme à la jeune fille.

Puis il interrogea une dernière fois :

— Et que me voulez-vous, monsieur le marquis de Lorgères ?

— Je veux vous demander la main de votre fille, elle ne repousse pas mes vœux, et s'attendait à ma démarche.

Ceci fut prononcé d'une voix distincte, la tête haute et le regard assuré.

Mlle. d'Arnheim demeurait muette, le front pâle, les yeux baissés.

Dans le salon voisin, la jolie voix de monsieur Bénédicte perlait le chant d'un autre Noël, et récoltait à la fin de chaque strophe, une moisson d'applaudissement mérités.

Le vieillard regarda encore une fois sa fille. Ce n'était pas de la colère qui était dans ses yeux, c'était un morne accablement.

— As-tu désiré de me quitter ?... murmura-t-il, toi ! Lenor !

Mlle. d'Arnheim s'élança vers lui ; son geste la repoussa sans rudesse, tandis qu'il ajoutait en s'adressant à Gaston :

— Monsieur le marquis, prendre le dernier bien d'un désespéré, c'est voler sur l'autel !

— Mon père, mon bon et noble père ! s'écria la jeune fille, je ne me séparerai jamais de vous, et je jure que je n'ai mérité aucun reproche.

— Alors, dit le vieillard en jetant un regard de mépris sur Gaston, celui-là est un fou, il a menti, qu'il se retire !

— Pas avant d'avoir votre réponse, prince, répliqua le jeune marquis : j'ai dit la vérité, j'aspire à la main de votre fille ; elle le sait.

— Vous le saviez, Lenor ? demanda M. d'Arnheim.

— Il vient de le dire devant vous, mon père, répondit celle-ci d'une voix défaillante.

— Et avant cela ?...

— Mon père, avant cela, répondit la jeune fille en se laissant glisser à ses genoux, nous n'avons jamais échangé une parole.

— Il y a ici une énigme... commença le vieillard dont le front se couvrit d'un nuage plus sévère.

Sa fille releva sur lui ses yeux baignés de larmes !

— Il n'y a rien, mon père, dit-elle, que ma tendresse pour vous et notre infortune. Pendant que vous étiez malade, et après avoir vendu tout ce que je possédais au monde, il m'arriva un jour d'aller chercher des remèdes sans avoir l'argent qu'il fallait pour les payer. On refusa de me les donner à crédit. Je m'assis sur la borne, anéantie et découragée

— Et tu demandas l'aumône, enfant ! s'écria M. d'Arnheim, dont tout le corps frissonna.

— Je l'aurais fait, mon père, si la pensée m'en était venue. Mais tout était perdu en moi, et je ne songeais plus qu'à revenir près de vous, pour mourir avec vous. M. le marquis passait ; il s'arrêta devant moi ; je ne le voyais pas. Mina m'avait suivi ; Mina alla vers lui...

A ce nom de Mina, une petite chienne épagneule noire sortit de dessous le fauteuil de M. d'Arnheim, pour sauter sur une chaise et de là sur la table auprès de laquelle Gaston se tenait debout. Elle se mit à lécher la main de Gaston. Le vieillard détourna les yeux.

— Je me souviens que je priais Dieu ardemment, du fond de ma détresse, continua Mlle. d'Arnheim. Je lui demandais de faire un miracle et d'envoyer à mon père cette manne que les oiseaux célestes apportaient aux abandonnés du désert. Quand Mina revint, M. le marquis n'était plus là, mais Mina posa son museau sur mes genoux, et dans les plis de ma robe, je vis briller une pièce d'or...

M. d'Arnheim laissa échapper un gémissement.



Mina sauta d'un bond sur le tapis et voulut lui faire une caresse; il l'écarta de ce même geste doux et triste qui avait repoussé sa fille.

—Nous! les Baszin! murmura-t-il.

Puis il demanda d'une voix qui allait s'altérant:

—Cela s'est-il renouvelé?

—Vous avez été malade pendant trois mois, répondit la jeune fille. Ce grand et riche hôtel que vous aviez coutume d'admirer, c'est la maison de la princesse de Montfort; sais-je comment Mina en apprit la route? Quand il ne restait plus rien de la pièce d'or, Mina sortait, et toujours elle revenait avec la manne.

—Et vous saviez d'où venait la manne, n'est-ce pas?

—C'était de Dieu que je l'avais imploré, mon père.

—Et vous laissiez sortir Mina!... et vous n'aviez pas honte!

Les lèvres du vieillard tremblaient; ses paupières battaient comme si elles eussent fait effort pour contenir des larmes.

—Mon père, prononça Mlle. d'Arnheim à voix basse, je laissais sortir Mina parcequ'elle me rapportait le souffle de votre poitrine et le sang de vos veines... et je n'avais pas honte parce que la main par laquelle Dieu nous envoyait sa manne m'était peut-être déjà chère.

—Merci! murmura Gaston, les yeux humides.

—Mais qu'espérais-tu? qu'espérais-tu, malheureuse enfant? s'écria le vieillard avec angoisse.

Mlle. d'Arnheim releva vers le ciel son regard et répondit:

—Mon père, j'espérais en Dieu.

Il y eut un silence. Monseigneur Bénédicte chantait toujours ses gentilles choses d'Italie. M. d'Arnheim regarda Gaston en face, puis il lui tendit la main.

—Chrétien Baszin, prince Jacobyi, comme vous l'appellez et comme il se nommait en effet autrefois, vous est redevable, monsieur le marquis, prononça-t-il avec lenteur. Il voit en vous un noble et généreux jeune homme. Peut-être même eût-il été flatté de votre recherche au temps de son bonheur; mais il n'ignore pas que la maison de Montfort est une des plus riches de France. Chrétien Baszin ne permettra jamais que sa fille entre dans quelque famille que ce soit, sinon par la porte grande ouverte: il ne possède plus rien que sa fierté. Que Mme. la princesse de Montfort vienne chercher elle-même la princesse Jacobyi, si c'est en effet le sort, et que Dieu veuille bénir l'union de deux grandes races!

—Cela se doit et cela se fera, répondit Gaston sans hésiter: prince, je prends votre parole.

Quelle était, cependant, cette cousine Emérance dont Mme. la princesse parlait trop souvent à Gaston? M. le marquis ne s'avancat-il pas beaucoup pour un jeune homme timide? Nous ne savons, en vérité, si sa mère eût été heureuse ou désolée de l'entendre.

Il serra la main de M. d'Arnheim et prit respectueusement la main de la jeune fille. C'étaient

comme des fiançailles conditionnelles. Puis, se relevant et d'un ton bref:

—Prince, reprit-il, reconnaissez-vous, si le hasard vous plaçait en face d'eux, les deux Tziganes qui reçurent l'hospitalité au château de Chandor, la nuit où votre fille fut enlevée?

Mlle. d'Arnheim tressaillit et devint livide.

—Comment savez-vous?... balbutia le vieillard.

—Il me resté à vous expliquer beaucoup de choses, prince, interrompit le jeune marquis, mais ce n'est ici ni le lieu, ni l'heure. Je vous supplie de vouloir bien répondre à ma question.

—Je les reconnaitrais, dit M. d'Arnheim entre ses dents serrées, dans dix ans comme aujourd'hui!

Gaston prêta l'oreille: monseigneur Bénédicte avait fini de chanter.

—Prince, poursuivit-il, vous êtes destiné à vous trouver, ce soir peut-être, en face de ceux qui ont consommé votre ruine.

—Il se pourrait!... s'écria le vieillard.

—Nous avons parlé plus d'une fois de Dieu dans cette entrevue, dit Gaston gravement: ce sont des voies inconnues que les siennes. Une personne qui me paraît digne de foi a annoncé, pour ce soir, la présence des frères Ténèbre dans les salons de l'archevêque de Paris: Mikael et Solim, le grand et le petit. Quand Mlle. d'Arnheim va paraître, vous la suivrez sans doute. Regardez bien, mais cachez bien aussi votre colère légitime et vos justes ressentiments. Il vous importe, il importe à votre fille et aussi à moi, votre gendre, que nul, excepté moi, ne pénètre votre secret. Nous serons éloignés l'un de l'autre: il nous faut un signal. Si vous reconnaissez les deux malfaiteurs, promettez-moi deux choses: d'abord l'abstention la plus absolue, ensuite ce geste, dessiné ostensiblement, et non pas un autre.

Il posa les cinq doigts de sa main droite étendue sur son front.

M. d'Arnheim hésita un instant, puis il dit:

—J'ai confiance en vous, et je ferai selon votre volonté.

Comme s'il n'eût attendu que cette promesse, M. le marquis de Lorgères s'inclina et se dirigea rapidement vers la porte opposée à celle qui lui avait donné entrée. Il traversa le vestibule, descendit l'escalier et gagna les jardins.

Ce n'était pas pour rafraîchir sa tête nue, que M. le marquis de Lorgères se livrait à cette promenade nocturne. Il allait, regardant autour de lui attentivement et s'arrêtant même parfois pour écouter. La nuit était noire, mais Paris ne dormait pas, et l'on entendait encore au lointain ses grands murmures: au-dessus de ces bruits sourds on en pouvait saisir de plus voisins et de plus distincts: des pas, des chuchotements, des rires étouffés; les ténèbres étaient habitées autour du château.

Gaston gagna le parc et chercha un endroit bien touffu. Il pénétra au milieu d'un buisson, regarda encore autour de lui, écouta avec plus de soin, et

finir par cacher au plus épais du fourré un objet qu'il tira de son sein.

Puis il reprit sa course vers le château et rentra dans le salon par la porte principale...

M. le baron d'Altenheimer, qui semblait remplir ici l'office de concierge, tant il était fidèle à son poste, auprès de la porte, eut un léger mouvement de surprise, à l'aspect de Gaston. Ce fut l'affaire d'une seconde; après quoi, sa longue figure reprit son expression de placidité.

—Monsieur le marquis n'a donc pas entendu mon frère, Bénédicte? dit-il.

—Si fait, répondit Gaston, qui adressa un sourire complimenteur à monsieur; entendu et applaudi.

Monsieur remercia, et le baron ajouta:

—Je n'avais pas vu sortir M. le marquis.

Gaston passa en répondant:

—Un peu d'air frais... on étouffe ici!

—Monsieur le marquis, lui dit la princesse, d'un ton qui voulait être très-sévère, vous avez été absent trente-cinq minutes, montre à la main. Votre conduite est de la dernière inconvenance!

Mais elle ajouta, en le menaçant du doigt;

—Je vous mets en pénitence, si vous ne m'apportez pas une pleine brassée de nouvelles!

—Il ne s'est rien passé? demanda Gaston?

—J'ai le torticolis à force de regarder de tous côtés, répondit la princesse. Le docteur prétend que tout ceci est une superbe mystification. Mais ce cher M. Récamier, à force de douter de la Faculté, ne croit plus à rien, vous savez... Ah ça! mais, Gaston, nous perdrons la tête! vous m'interrogez, et moi, j'ai la bonhomie de vous répondre; c'est le monde renversé!

Gaston garda le silence.

—Comme vous voilà pâle, reprit sa mère inquiète, vous qui aviez tant de couleurs en rentrant!... Il me faut une explication, Gaston, mon enfant; il y a quelque chose, peut-être un roman, songez que je les déteste... voyons! soyez franc!... Pauvre Émérance!... Parlez, Gaston, je le veux. Qu'avez-vous fait, depuis que vous êtes sorti du salon?

—Madame, répliqua le jeune marquis en faisant effort pour secouer sa rêverie, je ne crois pas que ce soit un roman, mais c'est du moins une étrange histoire. Demain, si vous le permettez, je me présenterai à votre lever: j'ai absolument besoin de vous parler.

Il n'y a pas de mot en français pour exprimer la passion que les mères ont de savoir. Il serait injuste de donner à ce désir profond et si légitime le nom de curiosité. Les étonnements de Mme. la princesse grandissaient. Elle ne retrouvait plus en son fils l'enfant de la veille, et Gaston n'en aurait pas été quitte pour si peu si un grand mouvement ne s'était fait dans le salon. Mgr. d'Hermopolis se dirigeait vers l'estrade; une émotion, qui, je dois le dire, n'avait pas un rapport très-direct avec le sermon qu'il allait faire, s'emparait de l'assistance.

On sait que l'apparition des frères Ténèbre était annoncée pour le moment de la quête. Il y avait, dans le salon de l'archevêque, des curiosités malades, des fraveurs, des désirs, des fièvres, et rien de tout cela, bien assurément, ne regardait les malheureux chrétiens de Terre-Sainte.

La princesse n'eût que le temps de dire, au moment où Mgr. d'Hermopolis prenait position sur l'estrade;

—Enfin, me diras-tu au moins qui sont ces gens, les d'Arnheim?

—Vous le saurez demain, ma mère, répondit Gaston en s'éloignant, et c'est pour cela précisément que j'ai besoin de vous voir.

Les premières paroles de Mgr. Frayssinous commandaient, en ce moment, le silence.

Il existe encore beaucoup de gens qui ont personnellement connu l'illustre auteur de la *Défense de la religion*. Tous, s'accordent à dire que l'éloquence publique de l'évêque d'Hermopolis se distinguait surtout par la mesure, la modération et l'abondance des preuves, déduites avec le calme souverain de la certitude; mais ils ajoutent que son éloquence privée était d'un tout autre caractère.

Il avait dans le sang des ardeurs méridionales et dans le cœur un vif entraînement vers la charité.

Quand il combattait pour arracher l'aumône à l'égoïsme des gens du monde, ce n'était plus un soldat régulier de la grande armée apostolique, c'était un tirailleur armé à la légère, un zouave, s'il nous était permis de commettre volontairement cet anachronisme; il ne reculait devant rien: tout bois lui était bon pour faire flèche, et l'on a retenu le mot que prononça M. de Talleyrand, après le sermon prêché chez Mme. la duchesse d'Angoulême, en faveur des veuves et des orphelins de la guerre de la Grèce: *Il nous a mis sa charité sur la gorge!*

Ici le thème était aussi actuel et encore plus frappant: il s'agissait de ces tristes familles chrétiennes éparpillées en Palestine, et gémissant sous la domination turque. Depuis lors, la guerre d'Orient a fait notre éducation à ce sujet, et personne n'ignore les lamentables barbaries qui, dans la postérité, feront ombre aux lumières dont notre siècle, content de soi, s'attribue le monopole, mais alors une barrière presque infranchissable était entre l'Europe et ces cris d'agonie, en quelque sorte; on entendait ce soir, dans le salon du château de Conflans, leur premier et déchirant écho.

Mgr. Frayssinous eut d'abord à lutter contre l'inattention générale, car la fièvre de tous faisait une rude concurrence à sa parole; mais au bout de quelques minutes, l'inattention était domptée, et vous eussiez vu bientôt tous ces visages, avides d'entendre, penchés vers un centre commun, l'orateur. Toutes ces plaintes jusqu'alors étouffées, tous ces cris que l'on n'avait jamais écoutés, tous ces gémissements arrachés à la longue et intolérable torture se réunissaient en une seule voix pour éclater comme un bruit formé de mille râles au sein de cette assemblée riche, brillante, heureuse, qui se trouvait transportée par un

formidable enchantement au milieu des angoisses dont est encore peuplée la terre, où Jésus-Christ mourant sur le sang mêlé de larmes.

Le discours ne dura pas longtemps; quand il fut achevé, il y avait de la sueur à toutes les tempes et des larmes dans tous les yeux.

Mgr. d'Hermopolis descendit alors de l'estrade, et l'archevêque de Paris l'embrassa avec effusion, avant de lui remettre la vaste bourse en velours rouge qui devait servir à la quête. Dès les premiers pas, le prélat commença son abondante récolte de pièces d'or et de billets de banque; puis l'exemple s'en mêla, l'émulation, si vous préférez ce mot; des philosophes chagrins diraient la vanité.

L'appareil de Marsh dégage de l'arsenic de cette même terre qui nous donne le froment pour nos pains; dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, est-il rien ici-bas d'absolument pur?

L'œuvre grande, étant donnée l'éternelle négative qui répond à cette question, l'œuvre grande et sainte est précisément d'amender l'ivraie, de dompter la sève mauvaïse, de la diriger et de la lancer, fougueuse qu'elle est, vers un noble but.

Voilà le métier des chevaliers de l'aumône.

Mme. la princesse donna son bracelet. A dater de cet instant, ce fut une pluie de bijoux dans la bourse lourde et gonflée. Colliers, boucles d'oreilles, broches et rangs de perles, allèrent rejoindre le bracelet de la princesse. La charité a aussi ses enchères, et c'est tant mieux!

—Monsieur le baron, dit l'évêque d'Hermopolis en arrivant près de la porte d'entrée, je sais que vous vous êtes dépouillé déjà en faveur d'une autre infortune: Je me garderai bien de vous rien demander.

M. d'Altenheimer était en train de fabriquer un petit cornet de papier à l'aide d'une enveloppe de lettre. Il y allait de son mieux, mais ses grandes mains maladroites faisaient une triste besogne.

—Donnez, mon cher frère Bénédicte, dit-il gravement, afin de ne point faire attendre Son Excellence.

Monsieur Bénédicte ôta de son doigt le très beau solitaire qui avait fait l'admiration de l'assemblée et le laissa tomber dans la bourse. C'était un don royal. L'évêque d'Hermopolis salua et allait passer, lorsque le baron lui dit:

—Veuillez permettre, de grâce, monseigneur; c'est une habitude très tyrannique; je voudrais garder seulement quelques prises de mon tabac.

L'évêque se retourna. M. le baron d'Altenheimer était en train de vider dans le petit cornet qu'il venait de fabriquer assez gauchement le contenu de sa splendide tabatière, d'or, enrichie de diamants, dont chacun était gros comme un pois. Ayant achevé son *transvasement*, il glissa la boîte dans la bourse, en ajoutant avec une parfaite simplicité:

—Je vous demande un million de pardons, monseigneur, de vous avoir fait attendre.

La boîte valait trois ou quatre fois la bague. Cela fit grand effet, surtout le petit cornet et le million de pardons. Plus d'un se demandait si ce royaume

de Wurtemberg, qui avait l'honneur de posséder la Forêt-Noire dans ses étroites limites, était décidément l'Eldorado.

MM. d'Altenheimer avaient pris leur attitude paisiblement modeste, et l'évêque d'Hermopolis continuait sa quête qui avait produit une fortune.

—Mlle. d'Arnheim pour finir, dit Mgr. de Quélen, en faisant signe à l'orchestre, dont un musicien se détacha pour aller chercher la virtuose.

Gaston avait à la main son offrande au moment où M. d'Arnheim et sa fille réparaissaient sur l'estrade. Il vit le regard avide du vieillard faire avec rapidité le tour de la salle et s'arrêter, lourd et fixe, sur la porte d'entrée, auprès de laquelle les deux MM. d'Altenheimer étaient seuls.

La commotion éprouvée par M. d'Arnheim fut si violente, qu'il chancela comme un homme qui va tomber à la renverse.

—Eh bien! marquis! dit l'évêque dont la bourse restait tendue vers Gaston depuis plusieurs secondes.

—Eh bien! Gaston! répéta la princesse qui l'observait.

—Il a donné une pièce blanche, s'écria-t-elle presque aussitôt après en bondissant sur son fauteuil, docteur! il a donné une pièce blanche! mon fils, à moi! à la quête du ministre des cultes! pour les chrétiens de Terre-Sainte! Mlle. d'Arnheim est très certainement l'ancien vampire enterré dans la plaine du grand Waraden! Elle a ensorcelé Gaston! Gaston est fou! une pièce blanche! Voilà qu'il a vingt-trois ans! Y a-t-il des affusions d'eau froide dans les bains chauds qui puissent empêcher les jeunes gens de faire des sottises? J'avais envie qu'il s'éveillât un peu, mais pas tant! Seigneur, mon Dieu! le duc a déjà pensé me faire perdre la tête! Et figurez-vous qu'il ne veut pas entendre parler de sa cousine Eméranthe! un parti charmant! et bien en cour! et tout...

Elle s'éventait du mieux qu'elle pouvait, mais elle ne croyait point à ce qu'elle disait et il y avait un sourire sous sa colère.

L'évêque aussi riait en quittant le jeune marquis dont la main venait de laisser tomber trois pièces de quarante sous dans son aumônière: les seules! il devinait bien qu'il y avait là méprise et qu'on avait cru donner trois doubles louis.

Mais Gaston, lui ne riait pas: tout son être était dans ses yeux. Je ne sais pas même s'il avait remarqué l'entrée de Mlle. d'Arnheim. C'était le père, il ne voyait que le père, dont les cheveux blancs frémissaient sur son grand front pâle.

Lentement, lentement, M. d'Arnheim porta sa main droite à son crâne sur lequel ses cinq doigts convulsifs restèrent un instant étendus.

C'était le signal convenu.

Gaston poussa un long soupir et se perdit dans la foule.

## VIII

## LA FIN DE LA SOIRÉE.

Les frères Ténèbre, cependant, si pompeusement annoncés, ne paraissaient point. Les deux prélats, le préfet de police et quelques autres personnages de poids comptaient la quête, dans un petit salon voisin, dont la porte restait ouverte, tandis que Mlle. d'Arnheim chantait avec accompagnement d'orchestre l'*Ave verum* de Mozart.

L'admirable artiste se surpassait elle-même en rendant cette admirable musique. La salle silencieuse était tout oreilles, lorsque soudain chacun éprouva comme un choc violent.

M. le baron d'Altenheimer venait d'entr'ouvrir la porte d'entrée et de crier, avec toute l'ampleur de sa basse-taille :

—Attention !

En même temps, il se précipita dans le salon où étaient Messieurs.

Par la porte principale entr'ouverte, plusieurs voix répondirent :

—Bien ! nous y sommes !

Monsignor était déjà à une fenêtre, dont il tourna vivement l'espagnolette.

—Attention partout ! cria-t-il, en se faisant un porte-voix de ses deux mains.

De divers côtés dans le parc, des voix lointaines arrivèrent qui dirent :

—Bien ! — bien ! — bien !...

Vous voyez que les frères Ténèbre n'avaient qu'à se bien tenir. On leur préparait un accueil digne d'eux !

Pas n'est besoin d'ajouter que l'orchestre et la chanteuse se taisaient.

Il y eut un instant de tumulte inexprimable. Le premier cri de femme en fit naître cent, comme c'est la coutume. Les gens du grand salon s'élançaient dans le petit, les gens du petit revenaient violemment dans le grand. On cherchait, on s'agitait, personne ne voyait rien, mais chacun croyait que d'autres voyaient quelque chose. Au bout de trois minutes, il y avait deux douzaines de dames évanouies.

Et vraiment, ce n'était pas beaucoup. Une autre douzaine y avait regardé à deux fois par respect.

—Ici ! dans le jardin ! cria une voix au dehors. Les voici !

On se précipita aux fenêtres.

—Ici, dans l'escalier ! vociféra une autre voix. Les voilà !

On ferma la porte avec violence.

Des coups de feu se firent entendre au lointain.

On put voir alors M. le baron d'Altenheimer qui boutonnait son vaste frac noir. Il avait la tête haute et le regard brillant. Quand ces allemands se mettent à avoir du courage....

—Je demande bien pardon, dit-il avec calme, venez, venez, mon frère Bénédicte. Je les aurai ou je mourrai !

Monsignor aussi avait l'air d'un petit héros. Ils gagnèrent tous deux la porte et disparurent au milieu des supplications de ces dames qui les exhortaient à ne point exposer trop témérairement leurs vies.

Qu'allait-il se passer de terrible ? ..

Quand ils furent partis, les bruits divers allèrent s'éloignant, puis se turent.

Au bout de trois autres minutes, un silence profond régnait dans le salon du château de Conflans. Personne ne parlait, sauf deux hommes, demi-cachés derrière l'orchestre, et dont l'un employait toute sa force à contenir l'autre.

—Pourquoi m'avez-vous empêché de les saisir ! disait M. d'Arnheim, épuisé par ses efforts.

—Prince, répondait le marquis Gaston de Lorgères, je vous donne ma parole d'honneur qu'ils n'échapperont pas !

Les autres membres de la fête, les messieurs aussi bien que les dames sortaient comme d'un sommeil. Chacun se prit à regarder ses voisins. On aurait cru rêver, si les traces de la tempête n'eussent existé de toutes parts. En outre, les MM. d'Altenheimer manquaient. On attendit. Personne ne se pressait de parler. Chacun avait en soi une vague appréhension d'avoir été pris pour dupe : il n'y avait plus, en effet, au dehors ni bruits de pas, ni clameurs, ni coups de feu.

L'archevêque, le premier, dit :

—Il y a là-dessous quelque chose d'inexplicable.

Le préfet de police ajouta d'un air chagrin :

—Ces conflits entre le ministère de l'intérieur et la préfecture sont une énormité ! voilà où cela mène !

—Madame la marquise, est-ce que vous avez vu quelque chose ? demanda la princesse à sa voisine.

—Quelque chose, madame ? ... Je ne puis dire que j'ai vu, non ! J'ai fermé les yeux comme quand on va tirer des coups de fusil à la parade. .. mais senti...., oh ! je suis bien sûre d'avoir senti une odeur de brûlé....

—Ma tante, s'écria Mme de Maillé, Léonie a vu un homme tout noir. ..

—Et moi, dit le docteur Récamier, j'ai senti comme un grand corps velu....

Il y eut quelques irres. Peut-être n'eut-il fallu qu'un bon mot de franc calibre pour tourner décidément la chose en plaisanterie, mais le bon mot ne vint pas, et l'évêque d'Hermopolis dit :

—Allons achever le compte de notre quête.

Il n'eut pas plutôt mis le pied dans le petit salon qu'il poussa une exclamation de stupeur.

La panique faillit se renouveler, tant étaient peu solides les pauvres nerfs de l'assistance. Mais comme Son Excellence, au lieu de reculer, s'était précipité vers la table qui occupait le milieu du petit salon, ces messieurs passèrent le seuil à leur tour et quel-

ques dames suivirent. On entoura Son Excellence qui était devant la table, les bras tombant et la tête baissée.

—Miséricorde ! s'écria Mgr de Quélen en joignant les mains : notre quête ! Notre pauvre belle quête !

Ce fut tout. Il y eut parmi la noble assemblée ce silence d'espèce particulière qui suit les grandes mystifications. La table était nette. On n'y voyait plus un seul des objets contenus naguère dans la bourse de velours rouge.

—Voilà ! dit cependant le préfet de police ; si le ministère de l'intérieur voulait s'entendre avec nos bureaux...

—Eh ! monsieur, interrompit l'archevêque de Paris avec une colère qui avait sa source dans le désappointement même de sa charité, il n'y a pas plus de ministère de l'intérieur dans tout ceci que de légation de Rome à la cour de Vienne ou chancellerie du royaume de Wurtemberg ! Nous avons perdu le bien des pauvres, et nous sommes les victimes d'une effrontée comédie !

—Jouée par des comédiens comme on en voit peu ! fit le docteur Récamier, esprit tranquille et connu pour son impartialité, quand il ne s'agissait point de médecine.

—Un grand...et un petit ! murmura la princesse, répétant cette parole que M. le baron d'Altenheimer avait tant de fois prononcée dans le salon de verdure.

—Ce sont eux ! ce sont eux ! s'écrièrent vingt voix à la fois.

—Le baron est le chevalier Ténèbre...

—Et monsieur est frère Ange, le vampire !

## IX

### ESSAI SUR LA PHILOSOPHIE DU VOL.

Tous les gens qui font métier de tromper ou de déjouer la tromperie, — tout le gibier et tous les chasseurs, — les admirables voleurs de Londres, par exemple, qui ont une Sorbonne où professer leur art, et aussi les admirables *détectives* qui sont *entraînés* (*well-trained*) à découvrir leur piste sur le pavé de la grande Babylone, tous vous diront qu'il y a, pour se rendre invisible, et en dehors de la lampe d'Aladin, deux moyens principaux ; se cacher ou se montrer, mettre un masque ou marcher à visage découvert, glisser dans l'ombre de la nuit ou affronter vaillamment la lumière du soleil ; en deux mots, la ruse et l'audace.

Ces choses là peuvent être utiles à savoir. On ne doit pas craindre de les apprendre aux malfaiteurs qui ne les ignorent jamais, et il est bon que les honnêtes gens en aient quelque idée, puisqu'ils traversent sans cesse la forêt de Bondy de nos civilisations.

La ruse appartient aux vieilles écoles surtout ; l'audace est le fort de l'école moderne. La plupart des savants gentlemen qui s'occupent en grand de l'art de voler préconisent hautement l'audace et ne se gênent pas pour dire que la ruse a fait son temps.

L'honorable Josuah J. Marshall, l'orgueil de la grande association londonienne, qui fut pendu dans Old-Bayley vers la fin du règne du roi George, professait ainsi : " Dites au constable : Je suis Jack Sheppard<sup>1</sup>, il ne vous croira pas ; prouvez-lui, à l'aide de votre acte de naissance, que vous êtes Jack Sheppard, il vous traitera d'imposteur : volez-lui alors sa montre, sa bourse, sa chemise et sa baguette, il rira en lui-même, disant : Allons donc ! Jack Sheppard ! Ce n'est pas possible ! "

Il est certain que, dans toutes les bonnes choses, l'esprit anglais va souvent à l'extrême ; mais il y a du vrai, dans l'opinion de l'honorable Josuah J. Marshall, et le fait de sa pendaison ne prouve rien contre sa théorie.

Un *true gentleman* de l'association accepte d'ailleurs l'idée philosophique de la corde, comme nous sommes bien tous forcés d'admettre l'idée de la mort.

C'est une affaire de temps dans les deux cas, et cette affaire de temps se nomme la vie pour tous les libres esprits qui ne voient rien au-delà de la mort. Le problème à résoudre est donc pour eux de vivre très bien et d'être pendu très tard.

Josuah J. Marshall atteignit, avant d'être pendu, l'âge vénérable de quatre-vingt-trois ans. Il vit les enfants de ses enfants et leur légua sa méthode.

C'était un sage selon la religion de la matière, et les dévots du néant qui refusent de le regarder comme un sage sont des fous.

Allez maintenant dans les prisons et demandez aux directeurs de quelle manière, le plus souvent, leurs pensionnaires s'évadent. Ils vous répondront à l'unanimité ; Comme ils peuvent. Ne vous arrêtez pas à cette réplique trop vague ; descendez au fond de la question, établissez des catégories : le geôlier n'y mettra point de bonne humeur cela est positif, car vous posez là le doigt sur quelque plaie de son souvenir ; on s'évade à midi plus souvent qu'à minuit, par la grande porte plus souvent que par des tuyaux creusés sous terre ; on s'évade la tête haute, le front découvert, le sourire aux lèvres ; on s'évade en saluant avec bienveillance la femme du concierge et en disant au factionnaire : Bonjour, l'ami !

Voilà le fait positif ; en voulez-vous la cause ?

L'esprit humain est fait ainsi : il a la passion de contredire : toute précaution peut, en définitive, se traduire ou se résoudre par cette affirmation : Je ne suis pas un voleur. Cela suffit pour que le constable ou le gendarme ait immédiatement désir et besoin de vous prouver que vous vous trompez.

Dites-lui : Je suis un voleur, il éprouvera la tentation bien naturelle de vous démontrer le contraire.

Ce sont là de graves sujets. Il y avait naguère à Londres derrière Drury-Lane, un endroit fort propre où des gens de l'art enseignaient divers façons de crocheter une porte sans gêner la serrure ; le cours était à peu de chose près public, et nous avons eu l'honneur d'y assister. *Rule Britannia !* C'était l'école

(1) Voleur beaucoup plus célèbre en Angleterre que Richard Cœur de Lion.



primaire, tandis que les considérations qui précèdent appartiennent à l'enseignement supérieur.

Si véritablement le baron d'Altenheimer et monsignor Bénédict étaient les frères Ténèbre, ils avaient usé du procédé Marshall. Seulement, comme les bandits allemands attendent encore leur Plutarque, ils avaient été obligés de faire eux-mêmes leur réputation dans les salons de l'archevêque et de chanter leur épopée. Puis ils s'étaient écriés, selon la recette de l'honorable Josuah J. Marshall. Nous sommes les frères Ténèbre!

Et personne ne l'avait cru.

Ils n'avaient pas dit cela en propres termes assurément, mais ils s'étaient arrangés de manière que cette pensée vint à tout le monde.

Et tout le monde, en effet, à un moment donné, avait eu cette pensée, mais tout le monde s'était dit comme le constable de l'honorable Josuah J. Marshall. Les frères Ténèbre! allons donc! c'est impossible!

Et une fois qu'elle est venue frapper à la porte de l'esprit, cette pensée, et que l'esprit lui a refusé l'hospitalité, tout est dit: le bandeau est noué à triple nœud sur vos yeux. Voilà où gît l'importance réelle du calcul du docteur Marshall.

Maintenant, on a vu des gentlemen secondaires opérer de très jolies affaires en prenant le nom respecté de Jack Sheppard. MM. d'Altenheimer n'avaient-ils point volé la personnalité des frères Ténèbre? où s'arrêtait le faux dans leur récit! les frères Ténèbre existaient-ils seulement? ou n'y avait-il pas même un atôme de vérité au fond de leur effronté mensonge?

M. le préfet de police monta en voiture le premier et revint à Paris ventre à terre. L'habileté de cet éminent magistrat est restée proverbiale; sans nul doute, il dut mettre en campagne à l'instant même les mystérieux bataillons de son armée

Nulle trace cependant n'est restée, aux archives de la préfecture, du chevalier Ténèbre, ni de frère Ange le vampire; nulle trace non plus du baron d'Altenheimer, ni de monsignor Bénédict. Ce n'est pas, paraît-il, une petite entreprise que de chasser à courre un eupire et un vampire!

Le surplus des convives de Monseigneur se retira tristement. Le bon et illustre archevêque, en regagnant sa chambre, gardait comme une secrète consolation au fond de son cœur. Il lui restait du moins de quoi soulager une infortune: le portefeuille destiné à M. d'Arnheim ne l'avait pas quitté. Il voulut en recompter les billets de banque.

Hélas! le portefeuille s'était envolé, emportant avec lui la magnifique croix pastorale de Monseigneur lui-même!

## X

## LE MISSEL

Ce soir-là Mme la princesse de Montfort n'eut point, pour descendre de voiture, la main de son cavalier habituel. Pour la première fois, M. le marquis faisait faux bond à sa mère. La princesse était un esprit fort, comme nous l'avons dit, et l'avis de tout les esprits forts, est d'ouvrir les portes à deux battants, afin que jeunesse passe. Mais qu'il y a loin chez les femmes qui ont l'esprit fort, de la théorie à la pratique! Une pauvre histoire de revenants avait mis la chair de poule sur tout le corps de Mme la princesse, qui ne croyait absolument pas aux revenants. Il faut que jeunesse se passe, mais Mme la princesse avait maintenant le cœur bien gros en prenant la main du docteur pour remonter le perron de son hôtel.

—Vous avez un peu de fièvre, belle dame, lui dit ce dernier, et je conçois cela, après ce qui vient d'avoir lieu. Si vous m'en croyez, vous prendrez demain matin un bon bain chaud avec une simple affusion d'eau froide.

—Quand je pense, docteur, soupira la princesse, que j'ai pris cette demoiselle d'Arnheim pour... Ah! les audacieux coquins! Léonie a senti une main velue... Elle est folle un peu, vous savez... Mais voilà mon Gaston qui prend le mors aux dents! Ah! qu'il a bien fait de quitter le séminaire! Elle est très bien, au moins! Il n'y a pas à dire! Et la pauvre Emérance a un tour d'œil... mais pas désagréable, hein? Et puis quel parti! Tenez, docteur, tout cela est terrible!

Le docteur prit congé en disant.

—Dans un bain chaud, belle dame, une simple affusion d'eau froide.

Avec ces mots qui n'ont l'air de rien, l'excellent homme (et si spirituel!) avait fait la plus belle fortune médicale de ce siècle.

Si quelqu'un eût demandé à Mme la princesse où était son fils Gaston en ce moment, elle eût répondu sans hésiter et avec la certitude de ne point se tromper. Mon fils Gaston soupire.

Malgré son expérience et son exquise pénétration, la princesse eût fait erreur en ceci. Gaston n'avait pas le temps de soupire, Gaston était tout uniquement en train de faire à pied et au pas de course les trois vertes lieues qui séparent le château de Conflans de la rue de l'Université

Gaston avait en effet reconduit M. d'Arnheim et sa fille jusqu'à l'humble fiacre qui les attendait à la grille du château; mais là, il les avait quittés en disant au vieillard: "A quelque heure que je me présente chez vous, cette nuit, il faut que vous me receviez; vous saurez alors les motifs de ma conduite."

Il était revenu vers le château, au lieu de rentrer pour retrouver sa mère qui le demandait à tous les échos, il avait fait le tour des bâtiments, pour s'introduire dans le parc. La lune était couchée; il y

avait toujours au ciel ces gros nuages immobiles et lourds que l'éclair déchirait par intervalles. Gaston prit la route que nous l'avons vu suivre déjà dans la soirée à travers le parc ; il semblait très agité ; quand il atteignit les fourrés, la nuit était si noire qu'il hésita ne trouvant plus son chemin.

Ces bruits mystérieux qu'il entendait naguère dans le parc et dans la campagne avaient cessé maintenant. Tout se taisait, jusqu'au murmure lointain de la grande ville, dont on devinait la présence pourtant aux rouges réverbérations qui teintaient vers le sud-ouest la coupole abaissée des nuages.

—C'était une crainte d'enfant ! pensa M. le marquis de Lorgères ; et cependant, j'ai oui dire que, dans des cas semblables, il peut arriver qu'on fouille tout le monde, même chez le roi ! je me doutais bien qu'il y aurait un vol... Si l'on avait trouvé cela sur moi ! .

Il avait dépassé la lisière d'une grande futaie d'ormes, dont le sous-bois était formé de buissons d'épines et de troènes, où serpentaient les pousses tressées de chèvrefeuille.

C'était là qu'il était venu dans la soirée ; il s'en souvenait bien, mais le bosquet d'ormes avait plus d'un arpent d'étendue, et comment retrouver un point précis au milieu de cette obscurité profonde ?

Il profita du premier éclair pour suivre la lisière de la futaie, cherchant le petit sentier qu'il avait manqué une fois déjà.

Le second éclair lui montra une douzaine de petits sentiers qui tous se ressemblaient et pénétraient tortueusement dans le sous-bois. En même temps, il commença d'entendre sur le pavé de la grande route le roulement des voitures ; c'étaient les hôtes du château qui se retiraient ; on allait bientôt fermer les portes : il fallait se hâter.

Gaston prit au hasard un des sentiers et le suivit pendant une centaine de pas, le sentier le conduisit tout droit à une énorme souche autour de laquelle il y avait des tas de bois mort. Gaston revint sur ses pas en courant et prit une autre, puis une autre encore : toutes allaient aux plus épais du fourré.

Les lumières s'éteignaient aux fenêtres du château. Il ne fallait déjà plus songer à sortir par la grille.

Une heure entière se passa ainsi en recherches vaines, et Gaston perdait courage, lorsqu'un éclair alluma une étincelle à ses pieds. Un plan métallique avait brillé sous les broussailles. Il se pencha, il saisit l'objet qui était bien le dépôt confié par lui à cette solitude et s'élança vers le mur de clôture du parc, après avoir boutonné son habit sur sa précieuse trouvaille.

Un mur de parc est peu de chose quand on a vingt ans et la bonne volonté ; Gaston grimpa et redescendit : il n'eut de blessés que les genoux du pantalon et le poignet de l'habit noir.

Je crois que les chiens de garde de monseigneur hurlèrent un peu, mais Gaston allongeait déjà le pas sur le chemin de la barrière.

A la barrière il y avait un préposé de l'octroi, dormant de ce sommeil extraordinaire qui n'empêche pas les préposés de voir confusément et de se mouvoir avec lenteur. Ce sont, de ce côté de Paris, des barrières importantes, à cause des vins et spiritueux. Le préposé somnambule, voyant un homme tête nue avec un pantalon déchiré aux genoux et un habit lacéré aux poignets, pensa bien qu'il s'agissait d'introduire en fraude une très grande quantité d'eau-de-vie. Il donna l'alarme au poste, habité par cinq autres préposés, dormant pareillement du sommeil magique. Ces six fonctionnaires, animés de droites intentions, sommèrent Gaston de payer les droits ou de fournir son acquit-à-caution. Gaston voulut passer outre, il fut saisi et fouillé,—puis relâché parce que les préposés n'avaient trouvé sur lui qu'un petit missel ayant les plats en velours et la tranche en acier poli, auquel tenait un bout de chaînette, également en acier.

Gaston, quand il vit le missel entre les mains de ces bonnes gens, se laissa choir sur un siège et failli perdre connaissance.

Mais l'avis unanime des préposés fut qu'à supposer même l'objet creux et plein d'esprit trois-six, la contenance était trop exigüe pour qu'il y eût lieu de payer le droit.

Gaston reprit son missel comme on s'empare d'un trésor et continua de galoper, sans dire adieu à tous ces hommes verts qui l'avaient persécuté en rêve.

Le missel était, comme nous venons de le constater, acier et velour, avec surtranches hermétiquement adaptées et fermoirs antiques, dont la solidité semblait à l'épreuve. Bien qu'un assez grand nombre d'ecclésiastiques possèdent des bréviaires de cette sorte, nous n'avons point l'intention de tendre un piège à la perspicacité du lecteur. Ce petit livre était très positivement celui qui pendait naguère, attaché par une chaînette d'acier, au cou de monsignor Bénédicte. Gaston l'avait trouvé à terre et ramassé au moment où les hôtes de l'archevêque quittaient le salon de verdure, après les histoires racontées. Pourquoi ne l'avait-il point rendu à monsignor Bénédicte ? pourquoi, au contraire, l'avait-il caché comme on dissimule un trésor ? Ce jeune et beau marquis de Lorgères n'avait pourtant pas l'air d'un voleur !

A vrai dire, ce ne pouvait être un objet de bien haute importance, puisque Mgr. Bénédicte, pendant plus de trois heures que le concert avait duré, ne s'était même pas aperçu de sa disparition.

Il était environ deux heures du matin quand M. le marquis arriva au bout de la rue de l'Université, en face de l'hôtel de la princesse, sa mère. L'hôtel de Montfort était situé non loin du palais Bourbon et presque à l'encoignure de la petite rue de Courty. Gaston passa sans s'arrêter devant la grande et belle porte cochère ; il tourna, toujours courant, l'angle de la rue de Courty et sonna à la porte bâtarde d'une maison de modeste apparence qui était adossée aux revers des jardins de l'hôtel.

Ce simple détail topographique expliquera peut-

être au lecteur l'innocent et charitable mystère de la première rencontre de Gaston avec Lénor.

Le pauvre petit logis de M. d'Arnheim touchait au riche hôtel de Mme. la princesse. La borne où Lénor s'était assise désespérée était là tous près.

Dès que Gaston eut frappé, on ouvrit. Gaston monta au troisième étage et fut introduit par M. d'Arnheim lui-même dans un appartement de pauvre apparence. La petite chienne épagneule, Mina, vint faire fête à son ami. M. d'Arnheim, silencieux et grave, ouvrit son cabinet, dont il referma ensuite la porte. Cinq heures du matin sonnaient à l'horloge du palais Bourbon quand la porte du cabinet de M. d'Arnheim fut ouverte de nouveau pour donner passage à Gaston qui se retirait, après cette longue entrevue.

Il y avait eu entre eux un pacte conclu, car ils se donnèrent la main avant de se séparer.

## XI

## LE BORDEREAU

Il y avait sur la table un bol de punch qui fumait, un large bol, déjà vide à moitié. Ils étaient là tous deux, le grand et le petit. M. le baron d'Altenheimer se promenait de long en large dans la chambre avec une énorme pipe prussienne pendue aux dents. Sa forêt de cheveux noirs l'avait quitté : c'était un long jeune homme, d'un châtain roux et presque chauve. Son habit noir était remplacé par une veste turque aux broderies d'or passées et rongées. Monsignor Bénédict avait une robe de chambre de satin cramoisi et se couchait tout de son long sur un vieux canapé avec un cigare de la Havane entre les lèvres.

En vérité, c'est à peine si on aurait pu les reconnaître ; il n'y avait plus trace du diplomate compassé, ni surtout du jeune ecclésiastique aux candides allures.

La pièce était jouée, les acteurs avaient jeté bas costumes, postiches et peintures.

La chambre où ils se trouvaient était vaste et haute d'étage, mais mal tenue et meublée de bric à brac. Elle avait deux lits. On y sentait à plein nez le garni de bas ordre. Ses deux fenêtres aux carreaux jaunis donnaient sur la rue Saint-Antoine, aux environs de l'Hôtel-de-Ville.

Le baron et Bénédict avaient l'air tous les deux d'être en joyeuse humeur et causaient comme deux bons frères.

—Demain matin, il y aura du bruit à l'hôtel des Princes, dit le grand en riant, quand on trouvera les oiseaux envolés ?

—On était mieux là qu'ici, répliqua le petit, j'aime cette rue de Richelieu. Si jamais je viens m'établir à Paris pour tout à fait, je me donne un hôtel au coin de la rue Richelieu et du boulevard, c'est décidé.

—Moi, je préfère cette riante maison qui regarde la rue de la Paix, reprit le baron, l'hôtel d'Osmond je crois : Je me payerai cela quelque matin... Mais je

pense au bruit qu'on fera demain chez nous ! c'est drôle.

Il se mit à rire.

—Tu as été superbe ! dit le cadet du bout des lèvres.

—Et toi bien gentil, riposta l'ainé : mais il faut avouer aussi que ces Parisiens sont la crème des dupes.

Le peuple le plus spirituel de l'univers ! murmura Bénédict en bâillant.

M. le baron reprit sa promenade.

—Il y a beaucoup de petites machines sans valeur dans cette quête, poursuivit-il d'un ton dédaigneux ; excepté ta bague et ma boîte, je ne vois guère que le bracelet de la princesse...

—Veux-tu que je te dise ? répartit Bénédict, les Parisiennes font faire des bijoux pour les jours de quête.

Le baron sourit et avala un plein verre de punch d'un coup. Il remplit ensuite le verre de Bénédict, qui le but aussi jusqu'au fond, mais à petites gorgées, en disant :

—Nous n'aurons pas un millier de louis de tout cela ; décidément, Paris est une baraque !

—Pour travailler, oui... ; mais quand on est retiré des affaires, c'est bien agréable

Ce fut le grand qui dit cela et il s'interrompit pour ajouter en déposant sur la table son immense pipe de porcelaine — J'ai prononcé le mot : parlons affaires. Voilà qu'il est une heure du matin, ce n'est pas la peine de nous coucher ; à quatre heures, il faut que nous soyons sur la route de Boulogne.

—J'ai sommeil, dit le petit, qui bâilla pour la seconde fois et s'étira paresseusement sur son canapé.

—Notre sûreté exige...

—Laisse donc ! qui diable veux-tu qui vienne nous dénicher ici ?

—On a vu des choses plus étonnantes que cela !

—Bah ! tu me l'as dit vingt fois toi-même : Il y a deux endroits pour se cacher, Paris et la Forêt-Noire !

—Mais tu étais décidé à partir ? fit le baron qui se rapprocha.

—J'ai changé d'avis, voilà tout, prononça sèchement Bénédict.

—Tu ne veux plus ?

—Si fait .., mais pas cette nuit.

—Pourquoi cela ?

—J'ai mes raisons.

—Quelque folie ! s'écria l'ainé avec mauvaise humeur

—C'est possible, répondit le cadet, mais je suis mon maître et libre de faire des folies, si c'est mon idée.

Le baron fit effort pour contenir la colère qui déjà grondait en lui.

—Voyons dit-il avec rudesse, mais sans perdre son calme, dis-nous ce que Satan t'a mis en tête ; parle !

—Eh bien, vieux William, répartit Bénédicte, ne nous fâchons pas encore pour cette fois-ci, je le veux bien ; il y a peut-être un bon coup ou deux à faire à Londres, depuis le temps. Je vais te donner mes raisons absolument comme si tu avais le droit de me demander des comptes. D'abord, nous n'avons rien à craindre ici ; pas un de nos hommes ne sait où nous sommes ; tous ignorent que nous parlons anglais comme père et mère, en vrais cockney de la Tamise que nous sommes, puisque tu as l'honneur d'être un enfant du quartier de la Tour, et moi d'être natif de la paroisse Saint-Gilles, à deux pas d'Oxford-Street, où j'ai fait mes premières armes. Demain matin, nous quittons ce taudis ; nous allons au bois de Vincennes, nous faisons notre toilette dans un fourré et nous revenons bras dessus, bras dessous, jusqu'à la barrière sous notre déguisement de vacances, toi William Staunton, Esq., libraire de petites bibles arrangées, Ave-Maria-Lane, et mistress Olivia Staunton, moi, sa jeune compagne, tous deux à leur premier voyage de Paris, des guinées plein leurs poches et décidés à s'amuser comme des bienheureux. Nous descendons quelque part, aux environs du Palais-Royal, et va-t'en voir ce que sont devenus le conseiller privé du roi de Wurtemberg et le jeune *alter ego* du primat d'Autriche-Hongrie :

—C'est absurde, dit William ; est-ce tout ?

—Non... si tu as le diable au corps pour partir, je veux bien partir, mais demain soir seulement et avec ma femme.

—Qui appelles-tu ta femme ?

—La syrène de ce soir, Mlle. d'Arnheim.

Le rouge vint sous la pâleur du baron.

—Tu sais qui est cette demoiselle d'Arnheim ? murmura-t-il entre ses dents.

—Parbleu ! répliqua le cadet, Lénor, c'est la fille de Jacoby. Je l'ai rendue pour douze cent mille francs au temps où nous étions des malheureux, toi Mikael et moi Solim, mais aujourd'hui je l'achèterais deux millions... Je suis riche.

—Imbécile ! prononça durement l'aîné, tu risques tous les jours ta vie pour quelques louis.

—Je veux l'épouser, entends-tu ? s'écria le blondin en se dressant sur le coude. Je le veux !... Et ne hausse pas les épaules ! Il y a assez longtemps que tu commandes ici, vieux William ! Je ne suis plus un enfant : il faut que ma volonté soit une loi tout comme la tienne !

Le vieux William, puisqu'on donnait encore cet autre nom à M. le baron d'Altenheimer, croisa ses longs bras sur sa poitrine et dit :

—Tu ne pense pas, Bobby, que je t'aiderai à jouer ce jeu-là ?

Bobby était peut-être, après tout, le vrai nom de Bénédicte Solim, qui répliqua :

—Je suis aussi bon comédien que toi, William, et tu as besoin de moi plus encore que je n'ai besoin de toi.

Le grand eut un sourire de mépris, tourna le dos et alla remplir son verre.

—Ecoute seulement, continua le petit, et tu verras si je sais combiner un plan d'attaque. Pendant que tu donnais ton portefeuille avec les billets de mille francs, pour les d'Arnheim ce qui n'est pas mal ; je l'avoue, moi je méditais, ce qui est mieux. Je me suis approché à mon tour de monseigneur, et je lui ai dit : "Votre Grandeur veut-elle m'enseigner la demeure de ce respectable M. d'Arnheim ?" A voir comme nous y allions, Sa Grandeur a dû penser que la fortune de ses protégés était faite ; j'ai eu l'adresse : rue de Courty, au coin de la rue de l'Université. Demain, je passe une demi-heure à faire de mon visage un tableau de maître, représentant une très respectable marquise, entre cinquante, et soixante ans ; il y en avait une justement chez Monseigneur, je la copierai en beau. Je ne parle pas même du costume qui est une bagatelle. Ainsi transfiguré en douairière, j'arrive chez le d'Arnheim à l'heure où les douairières circulent, vers le milieu de l'après-dinée ; je me fais annoncer ; Mme. la comtesse de..., ou de..., ou de..., un nom irrésistible, enfin, de la part de Mgr. l'archevêque de Paris J'entre, je raconte comme quoi j'ai entendu hier au château de Conflans la jeune et intéressante virtuose. J'ai une nièce, ou la fille de mon pauvre fils aîné qui est mort. Je lui trouve beaucoup de dispositions pour la musique, et ce n'est pas étonnant, son père avait une voix si agréable !—Veuillez monter dans ma voiture, ma chère enfant ; je désire vous présenter à ma bru... Avec toute ta mauvaise foi, tu ne peux pas prétendre qu'il y ait là dedans la moindre difficulté. La petite monte.

—Et tu l'emmènes ainsi d'un temps jusqu'à Londres ?

—Tu me permettras de penser, répartit aigrement Bobby, qu'un garçon comme moi, transformé de douairière en grand seigneur, et offrant sa main à une petite fille ruinée...

—Tu me permettras de penser, interrompit encore le grand, que la sottise des faits est la plus sottise de toutes les sottises ! D'abord, je ne veux pas être embarrassé d'une femme en voyageant

—Ah ! Ah ! tu ne veux pas !

Le petit se renversa sur son coussin et lança vers le plafond une longue spirale de fumée.

—Les fruits murs qu'on tarde à cueillir se gâtent, grommela-t-il entre ses dents. Entre nous deux, je crois que la poire est mûre ; si nous restons ensemble, William, il se pourrait que l'idée nous prît de nous couper la gorge.

—J'ai envie..., commença William, dont la voix tremblait et menaçait.

—Tu vois bien ! prononça froidement Bobby, la poire est mûre ; séparons-nous !

Le grand fit un violent effort pour contenir sa colère. Il but coup sur coup deux verres de punch, puis il dit :

—Eh bien ! soit, séparons-nous !

—Le partage ne sera ni long ni difficile, reprit Bobby qui semblait beaucoup moins ému que son

ainé. Toutes les bank-notes sont par paires dans le missel. Je prévoyais que notre association ne pouvait être éternelle et j'ai toujours eu soin de mettre vis-à-vis l'un de l'autre deux billets d'égale valeur.

—Ah ! fit William, tu prévoyais cela ! moi qui t'ai pris si pauvre et si nu !

—Étais-tu riche ? demanda Bobby, qui ajouta : Va, vieux Will, nous n'avons rien à nous reprocher ! Si tu as bien gagné ta moitié, moi, j'aurais mérité deux tiers.

—Ingrate engeance ! murmura le grand. Mais tu as raison, il est temps de partager... le missel ! finissons-en tout de suite.

Bobby mit son cigare entre ses lèvres et tâta son flanc pardessus sa robe de chambre.

—Les bons comptes font les bons amis, dit-il ; tu dois avoir dans ton portefeuille le bordereau exact de ce que contient le missel.

—J'ai le bordereau.

—Prends-le, afin que nous puissions vérifier.

Il cherchait toujours sous les plis amples du satin. Il n'avait évidemment aucune inquiétude.

—Eh bien ! dit le grand.

—Eh bien ! je l'aurai déposé en entrant sous mon oreiller, répartit Bobby, comme c'est mon habitude. Va voir.

William traversa la chambre et souleva brusquement l'oreiller de l'un des lits.

—Il n'y a rien dit-il ; tu l'as sur toi.

Bobby se leva. Son regard exprima une crainte vague. Au lieu de continuer à tâter le satin de sa robe de chambre, il la dépouilla violemment, et parut alors dans le costume qu'il portait chez l'archevêque. Ses deux mains se portèrent à la fois à son flanc gauche. Il devint livide, et son cigare tomba de ses lèvres.

William, qui le suivait désormais d'un regard défiant, eut du sang dans les yeux.

Ils ne prononcèrent pas une parole. Ils marchèrent l'un sur l'autre, et personne n'aurait su dire comment chacun d'eux avait maintenant au poing un long couteau tout ouvert. Ils se rencontrèrent au milieu de la chambre. Ils se regardèrent tous deux dans le fond de l'âme, et tous deux ensemble ils dirent entre leurs dents qui grinçaient :

—Tu as volé le missel !

Et ils frappèrent.

Bobby passa sous le coup de William qui fit un haut-le-corps pour éviter le coup de Bobby. Puis ils reprirent leur garde, pied contre pied, la longue figure du grand surplombant la tête blonde du petit.

La nuque de Bobby saignait ; il y avait du rouge à l'aisselle de William : les deux coups avaient porté.

Ils restèrent un instant, ainsi, la main gauche étendue sur la poitrine, et prête à parer, la main droite frémissante et serrant le poignard. Tous deux connaissaient manifestement l'implacable es-crime du couteau qui ne pare que le cœur et la tête,

laissant les membres à la merci du hasard. Là, il importe peu d'être blessé pourvu qu'on tue ; on sait d'avance qu'il faut une part du sang de l'un pour acheter tout le sang de l'autre.

Leurs yeux brûlaient comme quatre charbons rougis. William semblait plus fort peut-être, Bobby était plus terrible.

A les voir tous deux blêmes de rage et altérés de meurtre, on eût parié pour le couteau de frère Ange, le vampire, contre le poignard du chevalier Ténèbre.

William jeta son arme le premier, après avoir fait un pas en arrière. Le bras de Bobby s'abaissa, tandis qu'il disait :

—Tu as peur et tu vas rendre le missel !

—Je n'ai pas peur, répondit le grand, mais je vois que la chaîne est encore à ton cou. Tu n'as pas volé, tu as perdu.

—Perdu ! s'écria Bobby. La chaîne est de pur acier. Elle porterait cent livres !

—Oui... fit-il cependant en saisissant un des bouts de la chaîne ; elle est brisée !

A son tour, il jeta son couteau.

—Usée à l'endroit du rivet ! murmura-t-il. Mais comment se fait-il que je n'aie pas senti que le poids me manquait... j'ai senti ! je m'en souviens ! dans le salon de verdure ! et j'ai tiré sur la chaîne qui a résisté...

Il donna une violente saccade à l'autre bout de la chaîne qui vint en déchirant l'étoffe de sa soutanelle.

—Une paille ! balbutia-t-il, et l'anneau brisé engagé dans le drap de mon vêtement !

William prit la chaîne à son tour, pendant que Bobby fermait les poings et disait l'écume à la bouche :

—J'ai acheté cette chaîne à Francfort-sur-le-Mein, au numéro 3 de la Zeil. Je ferai le voyage de Francfort tout exprès pour arracher le cœur du marchand !

Ils se connaissaient trop bien pour qu'il leur fût impossible de se tromper mutuellement. Ni l'un ni l'autre ne gardait de soupçon vis-à-vis de ce muet témoin : la chaîne brisée. Ce premier moment était tout entier à la consternation.

William mit un bout de la chaîne sous son talon et tira l'autre à deux mains de toute sa force, la chaîne résista.

—Il n'y avait qu'une paille..., murmura-t-il.

Son portefeuille était sur la table, tout prêt pour vérifier le compte. Il l'ouvrit, et se prit à lire d'une voix éteinte :

—Deux bank-notes de cinquante mille livres... No. 1... Deux millions cinq cent mille francs !

—La banque d'Angleterre n'a tiré que cinq exemplaires de la planche, soupira Bobby, et nous en avons deux.

—No. 2, poursuivit le grand, deux bank-notes de mille livres. No. 3, deux bank-notes de mille livres... No. 4, deux bank-notes de mille livres...



—Il y avait cent ! interrompit Bobby cent comme cela !

—Encore deux millions cinq cent mille francs !... No. 102, deux bank-notes de cinq mille livres... c'est après l'affaire de Venise... No. 103, pour la même affaire, deux bank-notes de quatre mille livres... No. 104...

Bobby se jeta sur le portefeuille, l'arracha des mains de William et le foula aux pieds furieusement.

—Nous avons des millions, pleura le grand qui s'affaissa en une sorte de folie ; des millions, des millions, des millions !...

—Des millions ! des millions ! des millions, répéta le petit en grinçant les dents comme un tigre.

Ils se regardèrent encore.

—Tuons-nous, dit Bobby froidement.

William prit le bol de punch à deux mains et but le restant d'une seule lampée. Puis il se redressa de toute la hauteur de sa grande taille et dit, lui aussi :

—Tuons-nous !

Mais Bobby avait déjà repoussé du pied son poignard. Il arpentait la chambre à grands pas. William se laissa retomber sur un siège. Il y eut un long silence.

—Frère, reprit enfin le petit, tu l'as dit tout à l'heure, nous avons souvent risqué notre vie pour quelques louis.

—As-tu un plan ? répliqua William, dont l'œil était maintenant calme et clair.

—De deux choses l'une, frère, ou le missel est sur le gazon à l'endroit où il est tombé, ou quelqu'un des hôtes de l'archevêque se l'est approprié.

—C'est juste.

—Il ne faut pas oublier en ce cas que le missel ferme au moyen d'un secret qui défie l'habileté du serrurier le plus habile.

—J'y songeais.

—Nous avons deux parties à jouer : une au salon de verdure, l'autre dans la chambre à coucher de celui—quel qui soit—qui a eu le malheur de trouver le missel.

Ils se prirent par la main et dirent ensemble tout bas :

Celui-là est un homme mort !

## XII

### LE LEVER DE MADAME LA PRINCESSE

Un peu avant le jour, les chiens du château de Conflans hurlèrent. Il était écrit que cette nuit serait toute d'agitation pour la maison du vénéré prélat. Vers quatre heures du matin, deux hommes—un grand et un petit,—escaladèrent les murailles du parc et pénétrèrent dans les bosquets. Ces hommes portaient des costumes d'ouvriers. Tous deux étaient abondamment armés sous leur blouses. L'aube, en se levant, les trouva dans cette clairière où la nuit avait surpris, la veille, les convives de

Monseigneur de Paris : le salon de verdure. Tous deux rampaient sur le gazon, cherchant avec leurs mains dans l'ombre.

—Nous ne trouverons pas, dit le grand qui se releva tout à coup.

—Pourquoi cela ? demanda le petit.

—Parce qu'un autre nous a prévenus.

—Qui te fait penser.

—Oriente-toi, maintenant que la nuit devient moins noire, reprit William. Je suis précisément à la place que tu occupais au moment où finissait mon histoire, et j'ai sous moi l'endroit où le missel est tombé...

A dû tomber.

—Est tombé, répéta le grand.

Il montrait du doigt le gazon à ses pieds. Le petit s'approcha, se mit à genoux et se pencha vers l'endroit désigné. Il vit parfaitement le gazon froissé, et sous le gazon le sol même entamé par le choc d'un objet carré, aux arêtes vives et coupantes. Il se releva aussitôt, et les deux frères, sans mot dire, se dirigèrent vers la muraille du parc.

La première partie était jouée et perdue : restait à engager la seconde.

En arrivant auprès du mur de clôture, William s'arrêta tout à coup en disant :

—Un autre que nous est venu cette nuit.

Bobby examinait déjà avec sa sagacité de sauvage une portion de la muraille dont la tapisserie de lierre était déchirée. Les cassures des pousses n'avaient pas eu le temps de jaunir, et les feuilles pendaient encore toutes fraîches.

Un lambeau de drap ! s'écria-t-il.

—Drap fin, dit William ; cela n'a jamais appartenu au vêtement d'un rôdeur de nuit. Voyons aux traces !

Il y avait en effet des pas marqués sur la terre, humide de rosée.

—Un escarpin, dit encore William, presque un pied de femme !

Bobby se prit à grimper comme un chat au haut de la muraille où un objet blanc se montrait.

—G. L. et une couronne de marquis ! s'écria-t-il en jetant un mouchoir de batiste à William.

—Gaston de Lorgères ! murmura William. Pourquoi celui-là n'est-il pas sorti du château par la grande porte ?

Il escalada le mur à son tour, et tous deux, pensifs, reprirent la route de Paris.

—Rien sous les blouses ? demanda l'employé de l'octroi.

William s'arrêta ; une idée venait de traverser son cerveau. Prenant l'air à la fois innocent et fûté d'un malin de village, il dit au lieu de répondre :

—Est-ce que vous êtes ici pour arrêter les voleurs ?

—Pourquoi cela, garçon ? interrogea le préposé en tâtant sommairement sa blouse.

—Parce que m'est avis que vous avez dû voir passer notre voleur.

Le préposé demandait, éveillé aux trois quarts cette fois, par la curiosité :

—Quel voleur ?

—Le mirhlor qui a emporté le beau bréviaire tout neuf de M. le curé, donc !

—Est-ce bien possible ! s'écria l'homme de l'octroi : comme tout se trouve !

Il dit cela d'un tel ton que la sueur en vint aux tempes de William et de Bobby. Leurs cœurs battirent. Ils dirent à la fois :

—Vous l'avez saisi ?

—Ça ne paye pas de droits, répondit le préposé avec fierté, et je ne suis pas un gendarme.

—Quelle heure était-il quand il est passé ? interrogea tristement William

—Une heure après minuit... et je dis qu'il doit être loin, s'il court encore !

Ce matin-là, une vieille pauvre prit position dans la rue de Courty, non loin de la petite maison habitée par M. d'Arnheim, et un mendiant inconnu s'établit sur une borne, en face de la maison opulente habitée par Mme. la princesse de Montfort. Ceci, bien longtemps avant qu'il ne fit jour chez Mme. la princesse, dont le sommeil se prolongeait en raison des émotions et des fatigues de la nuit précédente.

Sa première parole, en s'éveillant, fut pour s'enquérir de Gaston.

—M. le marquis, lui répondit sa femme de chambre, s'est déjà présenté trois fois pour parler à Mme. la princesse.

—Faites-le prévenir, Justine. Je me sens faible et je n'ai pas le courage de me lever pour le recevoir. Qu'il vienne.

L'instant d'après, Gaston était introduit dans la chambre à coucher de sa mère.

—Mon cher enfant, lui dit tout d'abord la princesse, vous me connaissez et vous savez que je n'aime pas gronder. Aujourd'hui, quand même j'aurais l'habitude de vous faire des réprimandes, je m'abstieudrais, car je veux avoir votre confiance, toute votre confiance. Il se passe en vous quelque chose d'extraordinaire : j'ai deviné cela. Voulez-vous me faire votre confession ?

—De tout mon cœur, ma mère, répondit le jeune marquis en lui baisant tendrement la main. C'est précisément pour vous raconter mes petites affaires que j'avais pris la liberté de vous demander une entrevue ce matin.

—Alors, je vous écoute, Gaston, et je ne vous demande qu'une chose : c'est d'être franc avec votre mère qui vous aime.

M. le marquis rougit légèrement, mais il repartit sans hésiter :

—Vous pourrez vous plaindre de moi, madame, mais vous ne m'accuserez pas d'avoir manqué de franchise : je désire me marier.

De ce premier coup, Mme. la princesse tressaillit sous sa couverture. Ce timide Gaston n'y allait pas, en effet, par quatre chemins

—C'est-à-dire, répliqua la bonne dame, dont les sourcils se froncèrent malgré elle, que vous êtes un enfant, et que vous devenez fou !

Il paraît que Gaston était cuirassé d'avance contre cette façon de discuter, car il se borna à porter de nouveau la main de sa mère à ses lèvres.

—Eponser une chanteuse ! commença la princesse qui s'enflammait.

—Permettez, madame, interrompit Gaston très-doucement, veuillez me permettre, je vous en prie. Si, dès le début, nous nous égarons à cent lieues de la question, je serai privé de vos excellents conseils qui tomberont nécessairement à faux. Je pouvais être un enfant hier ; je penche à croire même que j'étais un enfant dans toute la force du terme, mais je suis un homme aujourd'hui.

La princesse sourit.

—Un homme, madame, répéta Gaston, j'espère vous en fournir la preuve dans le courant de cet entretien... Quant à devenir fou, on dit que c'est le lot des esprits très vifs et des imaginations brillamment surabondantes, en mon âme et conscience, je me sens au-dessous de ce péril : je ne suis pas assez bien doué pour devenir fou. Mon caractère froid, positif, et même prosaïque, a du moins cet avantage de me mettre à l'abri

—Passons marquis, passons ! s'écria la princesse impatientée

—Je passe à la chanteuse, madame ; et puisque vous m'avez imposé la franchise, j'avoue naïvement que je suis étonné et blessé de cette insinuation. J'ai atteint depuis longtemps l'âge où l'on fait des fredaines, et je ne suis pas à m'apercevoir que la régularité de ma conduite a été pour mes camarades un sujet de moquerie. Je croirais même pouvoir affirmer que parfois le sourire de ma mère...

—Oh ! Gaston !...

—Mon Dieu, madame, jeunesse qui ne se passe pas, comme on dit, à le privilège de faire naître le sourire... J'ai donc vécu comme un petit saint. D'un autre côté, aucune crise de maladie, chevaleresque ou romanesque, n'a jamais troublé le cours de ma vie, paisible comme ce beau petit russeau qui arrose votre parc de Chelles, et auquel vous reprochez si amèrement de n'avoir ni cascades écumantes, ni vagues irritées... Si je n'étais pas cadet de Montfort, je dirais que j'ai dans les veines un bon sang bourgeois gardant, depuis le premier janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre, sa température modérée et calme comme la médiocrité...

—Ah ça ! Gaston, dit la princesse qui le regarda dans le blanc des yeux, quel procès plaidons-nous ? Vous avez l'air d'un avocat normand, ce matin ! Allez-vous commencer sur moi vos expériences diplomatiques.

—J'ai renoncé à la diplomatie, madame, répondit Gaston tranquillement. Ma vocation est de faire un mariage riche et de vivre dans mes terres.

—Un mariage riche ! répéta la princesse stupéfaite. Votre cousine Emérance a cent cinquante mille livres de rente, n'est-ce pas assez ?

—Ma mère aurait dû deviner peut-être, répliqua Gaston en montant pour la troisième fois la main de la princesse à ses lèvres, que si je n'ai pas montré plus d'empressement au sujet de ce mariage, c'est que j'avais en vue un autre parti plus important.

Mme. de Montfort frotta ses paupières du bout de ses doigts. Elle eut soupçon de n'être pas bien éveillée.

—Plus important ! répéta-t-elle encore, choquée par le style peut-être plus encore que frappée par l'idée ; en êtes-vous là, vraiment, mon fils ? Plus important !!

—Je crois avoir été mal jugé jusqu'à présent, ma mère, répondit Gaston, et mon préambule, qui a pu vous sembler long, tendait à modifier vos opinions à mon endroit. Je ne fais que me rendre justice en vous disant que je suis un fils respectueux, soumis et tendre, mais le mariage, madame ! l'avenir tout entier !

—Je n'ai jamais prétendu vous forcer..., commença la princesse.

—Certes, ma mère, certes ; mais pensez-vous qu'il ne m'en ait point coûté pour m'éloigner du chemin que votre affection maternelle semblait m'indiquer ? Ma cousine Emérance...

—Ne parlons plus, je vous prie de votre cousine Emérance, Gaston ! Votre cousine Emérance n'était pas complice, quand je bâtissais tous mes châteaux en Espagne. J'ignore si nous eussions obtenu sa main.

—Je l'ignore aussi, madame, et peu m'importe. C'est en Hongrie et non pas en Espagne que j'ai bâti, moi, mes châteaux.

Il s'arrêta comme si la rêverie l'eut pris soudain. La princesse le regardait bouche béante.

—Et quels rapports avez-vous eus jamais avec la Hongrie ? demanda-t-elle après un silence.

—Vous avez oublié, madame, répondit Gaston que vous me chargeâtes, dans le temps, des démarches à faire pour régler vos retenues sur la terre de M. le duc, mon frère, à Debreczin.

—Et vous rencontrâtes quelque fille de magnat chez le notaire.

—Je vous en supplie, madame, ne raillez pas ! prononça le jeune marquis avec gravité. Jamais sujet ne prêta moins à la plaisanterie ! Avez-vous souvenir de l'histoire racontée hier soir par M. le baron d'Altenheimer ?

La princesse frappa ses deux mains l'une contre l'autre.

—Je savais bien qu'il y avait quelque extravagance là-dessous ! s'écria-t-elle. Je gage qu'il s'agit de la belle Lénor, fille unique du prince Jacobyi.

—Vous gagneriez, madame, dit Gaston qui ne sourcilla pas.

—Quelle soirée ! poursuivit la princesse. J'ai rêvé

toute la nuit de ces audacieux scélérats. J'ai eu défiance, dès le principe, de leurs contes à dormir debout... Voyons, Gaston, mon enfant, à mon tour je vous engage à ne point plaisanter sur des sujets sérieux...

—Le parti ne vous semble-t-il pas sortable, ma mère ! demanda le jeune marquis dont la tranquillité était à l'épreuve.

—Quel parti ?... Allons nous rentrer dans les vampires d'hier et dans ces sottises fantasmagories ?... Que ne me parlez-vous d'épouser Peau d'Ane, ou la Belle au bois dormant ?... Finissons, monsieur le marquis, ou vous me feriez croire que votre intelligence est décidément ébranlée.

—Madame, prononça Gaston sans se presser, la Hongrie n'est pas le pays des fées. Notre cousin Camille, prince de Guéménée et de Rochefort, a épousée précisément cette année la princesse de Wertheim-Rosemberg, et nous descendons nous-mêmes des anciens rois de Hongrie par Charlotte de Croy-d'Havré, ma bisaïeule paternelle.

La princesse prit son flacon, l'ouvrit, le referma, puis le rouvrit pour le refermer encore. En toutes contrées où il y a des flacons, ces façons d'agir annoncent l'agonie de la patience.

—Je suppose, poursuivit le marquis avec un redoublement d'aménité, qu'un faiseur de contes fantastiques, honnête homme ou bandit, prenne le nom de Montfort que vous portez si bien, ma mère, pour l'introduire dans un récit comme celui que nous avons entendu hier. Cela vous empêcherait-il d'être à la tête de la noblesse française ? Ce n'est pas, madame, auprès de M. d'Altenheimer, quel que soit son nom, que j'ai pris mes renseignements, je vous conjure de le croire. Je vous parle sérieusement de choses sérieuses, et je viens vous prier de vouloir bien adresser en mon nom à M. le prince Jacobyi la demande de la main de sa fille.

Si la princesse avait été debout, elle fût tombée de son haut.

—Ceci passe les bornes, monsieur le marquis ! dit-elle en se redressant.

Puis elle ajouta d'un ton sarcastique.

—Et dans quelle partie du monde faudrait-il adresser à cet Œdipe la lettre qui sollicite la main de son Antigone ?

—Je n'aurais pas osé, madame, repartit toujours le paisible Gaston, comparer celle que j'ai choisie pour femme à la plus sainte figure que nous ait léguée la poésie antique... Il faudra adresser la lettre à Chrétien Baszin, prince Jacobyi, à son château de Chandor, près Szeggedin, Hongrie.

La princesse ouvrit de grands yeux.

—Gaston, murmura-t-elle, y a-t-il véritablement quelque chose au fond de tout ceci ?

—Je ne sais comment vous convaincre, madame, répondit le marquis, de cette vérité, si élémentaire pourtant, qu'il y a en tout ceci une jeune fille qui doit être votre bru et qui m'apportera en dot cinq ou six cent mille livres de rentes.

—Cela est si extraordinaire ! murmura la princesse. Pas un mot ! vous ne m'avez pas dit un mot avant aujourd'hui !

—Il est convenu madame, que je suis homme seulement depuis vingt-quatre heures.

—Vous n'espérez pas cependant dit Mme. de Montfort, d'un ton qui était déjà bien changé, que je m'embarque dans une démarche de ce genre sans explications ni preuves.

—Ma mère, répliqua Gaston avec une véritable solennité, je vous donnerai des explications nettes et précises, mais pour preuves, il faudra vous contenter de la parole d'honneur d'un homme qui n'a jamais menti.

—Est-ce votre parole d'honneur à vous ?

—C'est ma parole d'honneur à moi, madame.

—Je vous écoute mon fils. Songez au nom que vous portez et à l'indigne lâcheté qu'il y aurait à tromper votre mère.

Gaston, en quelques paroles brèves et claires, établit les règles de la législation hongroise en matière de licitation.

Toutes les princesses connaissent un peu le langage des affaires.

Ne nous y trompons pas : on ne tient qu'à cette condition les rênes d'une grande fortune et cette prose est le sol même où fleurissent toutes les poésies de la grandeur.

Mme. la princesse de Montfort comprit le mécanisme des rémérés de plein droit, instrument puissant, qui ne choque pas ouvertement les théories de nos jurisprudences modernes comme le prince d'inaliénabilité ou le droit d'aînesse, mais qui travaille utilement et sans cesse à consolider les grandes dominations territoriales.

—Chrétien Bazin, prince Jacobyi, continua Gaston, ayant été dépossédé à la fin de 1821 avait jusqu'à la fin de 1826 pour racheter son domaine, au prix même de la première vente et sans avoir aucun égard aux ventes successives et partielles qui ont pu intervenir depuis lors. C'est la loi. Tant pis pour ceux qui ont bravé l'éventualité posée par la loi, même ! Le prince Jacobyi, profitant du bénéfice de la loi, a racheté son château et son domaine, grand comme une province.

—A racheté ? répéta la princesse. C'est chose faite et bien faite, n'est-ce pas ? Vous m'affirmez cela sous votre serment ?

—Je vous affirme sous mon serment, ma mère, répondit le jeune marquis d'un ton ferme, que le magnat Jacobyi recevra votre demande au château de Chandor où il sera seul et souverain maître. Je vous affirme sous mon serment que si j'amène Lénor dans votre maison, ce sera la princesse Jacobyi, unique héritière de l'immense fortune de son père.

Tout était dit. La princesse garda le silence et Gaston la laissa réfléchir.

Nous profiterons de ce temps d'arrêt pour avouer au lecteur qu'étant donné le caractère de Mme. de Montfort, qui était pourtant une bien excellente et char-

mante princesse, Gaston avait choisi avec un tact terrible la seule route pouvant conduire à un consentement immédiat.

Il avait si admirablement joué à l'homme d'argent, ce petit marquis, que la première parole de sa mère fut celle-ci :

—Je crains, en vérité, oui, je crains, mon enfant, que cette idée de fortune ne vous tienne un peu trop fortement.. dans le mariage, songez-y bien, la fortune n'est pas tout

—J'aime la fortune, madame

—Sans doute, mais la femme...

—Madame, ce n'est pas une femme...

—C'est un ange ?

—Oui, madame.

—A la bonne heure ! voilà enfin un mot raisonnable. Eh bien Gaston, sonnez : je vais me lever... Nous verrons... nous réfléchirons...

Au lieu de sonner, Gaston alla prendre sur la console un de ces bijoux en bois de rose qu'on appelle des *papeteries*. Il plaça sur la couverture, au devant de sa mère, le petit meuble charmant qui contenait encre d'azur (le docteur Récamier et les princesses l'aiment, moi je la hais,) papier Surrey, plus brillant que le satin, plume d'acier, la première plume inventée par Perry, et cire d'Espagne, exhalant un léger et sombre parfum.

Gaston ouvrit le mignon pupitre, arrangea le cahier de papier et trempa la plume Perry dans l'encre bleue.

—J'ai des rivaux, murmura-t-il et le temps presse.

La princesse ne résista plus. C'était une femme de style, elle écrivit une lettre digne, concise, allant droit au but et souverainement convenable. Elle fut payée comptant, car Gaston l'embrassa, comme si elle eût été une pauvre bonne femme, à pleins bras et à pleines lèvres. Ils s'aimaient bien la mère et le fils, mais ces gros baisers de mauvais ton sont rares chez les princesses. C'est pourtant une bien bonne chose.

Gaston s'enfuit avec sa proie. Nous ne saurions dire s'il vit le mendiant assis sur la borne qui faisait face à la porte-cochère de l'hôtel de Montfort et la vieille pauvre stationnant vis-à-vis de la maison habitée par M. et Mlle d'Arnheim. Il aurait pu les voir tous les deux, car il alla précisément de la porte cochère à l'humble entrée donnant sur la rue de Courty.

Ce que nous pouvons constater, c'est que le mendiant et la vieille pauvre virent Gaston.

Chacun d'eux abandonna son poste pour un instant. Ils se rencontrèrent à l'angle des deux rues et échangèrent quelques paroles à voix basse.

Gaston ne fut pas plus d'un quart d'heure chez M. d'Arnheim. Il sortit, le visage rayonnant, et descendit à pied vers la rue de Lille. Le mendiant marcha derrière lui, tandis que la pauvre continuait sa faction.

Le mendiant revint au bout d'une heure et dit à la pauvre :

—Il a commandé une chaise de poste.

—Pour quand ?

—Je ne sais pas... Attendons la nuit.

Vers cinq heures, Gaston rentra à l'hôtel en cabriolet. Dès qu'il eut passé le seuil de la porte cochère, le mendiant alla vers la pauvre et lui dit :

—Il va dîner avec sa mère : nous avons une heure pour en faire autant.

—Ils s'éloignèrent ensemble et ne restèrent pas absents plus de vingt minutes.

C'était trop. Une sentinelle ne saurait avoir un bon prétexte pour abandonner son poste.

M. le marquis, en effet, ne rentrait pas pour dîner. On aurait pu le voir ressortir l'instant d'après à cheval et tourner encore une fois l'angle de la rue de Courty.

Une chaise de poste attelée venait de s'arrêter devant la maison de M. d'Arnheim. Celui-ci descendit en costume de voyage et prit place dans la chaise de poste, à côté de sa fille. Le postillon fouetta ses chevaux et Gaston galopa à la portière. La chaise de poste traversa ainsi tout Paris et sortit par la barrière de la Villette, suivant désormais le chemin de Strasbourg.

Gaston les conduisit fort loin ; il était nuit noire quand il tourna bride.

Le mendiant et la pauvre avaient repris leurs postes et attendaient toujours. Vers dix heures du soir, la pauvre vint trouver le mendiant.

—Le diable s'en mêle ! dit-elle.

—Attendons, répondit son camarade, plus patient, d'une voix de basse-taille qu'il avait : c'est le bon moment et l'endroit est propice. Il ne passe pas un traître chat, dans cette rue de l'Université ! Nous pouvons nous asseoir maintenant des deux côtés de la porte.

A peine avaient-ils pris place sur ces bancs hospitaliers qui accompagnent l'entrée d'un grand nombre d'hôtels, dans le faubourg Saint-Germain, que le pas d'un cheval se fit entendre au loin. Notre couple déguenillé ne prêta aucune attention à ce bruit, ce n'était pas un cavalier qu'il attendait.

Le cavalier s'approcha et s'arrêta en face de la porte cochère fermée. Le mendiant et la pauvre se tinrent chacun dans son coin, jusqu'au moment où le cavalier cria d'une voix impérieuse :

—La porte !

Alors ils tressaillirent tous deux, la pauvre et le mendiant. D'un même saut, ils furent sur leurs pieds ; d'un autre bond, aux côtés du cheval. Gaston fut saisi par les deux jambes, terrassé, poignardé et fouillé du haut en bas en un clin d'œil.

C'étaient des gens du métier qui allaient en besogne lestement. Ils eurent fini avant l'arrivée du concierge.

—Rien ! dit le mendiant en se levant.

—Rien ! répéta la pauvre avec un blasphème.

La porte cochère s'ouvrait. La pauvre et le mendiant jouèrent des jambes et tout en fuyant, se

dépouillèrent des haillons qui les couvraient. On eût pu voir alors, sous le prochain réverbère, deux hommes courant avec une égale rapidité : — un grand et un petit.

Quant à Gaston, ceux qui venaient d'ouvrir la porte le trouvèrent baigné dans son sang, à côté de son cheval immobile. Il avait la poitrine percée de deux coups de poignard.

### XIII

#### LES TOMBES NOIRES

M. le marquis de Lorgères fut quatre mois au lit, à la suite de ses blessures. Les coups étaient portés de mains de maîtres : tous deux mortels, et Dupuytren put se vanter longtemps de cette cure.

Dans l'intervalle, la réponse du prince Jacoby vint à Paris, — datée de son château de Chandor, — et favorable. Comme on peut le croire, Mme. la princesse, tout en se fiant à la parole de M. le marquis, n'avait pas été sans prendre quelques renseignements auprès de ses cousins de Rohan, établis en Hongrie. Ceci, faisait, en somme, partie de son devoir de mère.

Les renseignements vinrent comme la réponse du prince, favorables de tout point.

Le prince avait racheté ses terres, le prince était comme devant, un des plus grands seigneurs de l'empire d'Autriche.

Le mariage du marquis de Lorgères avec la princesse Lénor fut célébré à Szeggedin, au commencement de mars 1826.

Un des premiers jours du mois d'avril de cette même année, un petit vieillard au visage doux et débonnaire cheminait sur le grand chemin de Pesth à Szeggedin, traînant dans une charrette à bras, un pauvre être qui ressemblait à un vivant cadavre et qui était, en outre, privé de la raison. Il y a, non loin de Szeggedin, en remontant le ruisseau de Morzau, une fontaine où l'eau est blanche et qu'un petit minaret protège contre la poussière du chemin. L'eau de cette fontaine est sous la protection de saint Miklos et possède la vertu de guérir la folie.

Le petit vieillard était un bon père qui venait ainsi de la campagne d'Oten, charroyant son malheureux fils à petites journées. A les voir affligés comme ils étaient, tout le monde s'attendrissait au long de la route.

Nos ingénieurs français ont placé depuis ce temps-là quatre barres de fer parallèles, qui vont de Pesth à Belgrade, en passant par Szeggedin. Il suffit de quelques heures pour traverser ces plaines immenses comme la mer, où l'on voyageait pendant des semaines.

La dernière fois que j'ai vu Szeggedin, cet étrange village qui contiendrait tous les clochers réunis du pays de Beauce, il y avait un ancien élève de Notre Ecole polytechnique, qui était roi du pays. Il jetait en passant un pont de mille mètres sur la Theiss : un magnifique pont pour la voie ferrée. Les ingénieurs autrichiens venaient regarder les travaux, exécutés



par une fourmillière humaine, où l'on aurait pu distinguer vingt races et qui parlait quinze langues

Le pont sortait de l'eau, déjà appuyé sur ses grandes colonnes tubulaires, et je vis un appareil photographique qui braquait déjà sur les arches inachevées, l'œil rond de sa chambre noire. Notre civilisation est là.

Dieu veuille qu'elle n'y amène point avec elle nos impiétés, nos discordes, nos hontes et nos misères ! Ce que les hauts barons de notre féodalité matérialiste appellent le Progrès a des envers terribles, et certains peuples ont payé bien cher l'avantage douteux de voir leurs tribuns vivre en princes. Elle est assurément brillante la grande fête industrielle qui enivre et secoue la vieillesse du monde, mais elle recouvre une maladie profonde que chaque jour fait plus incurable, et je sais des esprits très éclairés, très "libéraux," très "avancés" même qui hésiteraient avant d'inoculer de sang-froid aux contrées les plus sauvages la plaie qui se cache sous la splendeur menteuse de nos civilisations.

Ce n'est pas à dire qu'il ne faille rien améliorer, bien au contraire : il faut tout améliorer : l'élément moral aussi bien que le côté matériel des choses. Ce qui est laid et misérablement idiot c'est de voir les villes subir leurs mœurs en nettoyant leurs rues.

En 1826, la grande route entra dans le grand village magyare par un étang de boue en hiver, par un océan de poussière en été. La poussière de Szeggedin est célèbre en Hongrie, sa boue aussi. Les magyars ingénieux mettent bout à bout quelques planches pour traverser ces précipices, mais il est ordonné aux voitures de passer à côté des planches, afin de ne les point user, et le piéton confiant qui ose y mettre le pied est à peu près sûr de faire la culbute.

Le père pieux, la charrette et le fils paralytique arrivèrent deux heures avant le coucher du soleil, dans cette plaine défoncée qu'on appelle la place de Joseph II et où s'élève la jolie église bysantine de Saint-Job.

La charrette s'arrêta devant une sorte de caravansérail, portant pour enseigne un bœuf blanc, et dont la cour intérieure, large comme une de nos places publiques, était bordée de galeries en bois vermoulu. Le petit vieillard demanda modestement la chambre la moins chère qui fût dans l'auberge, y déposa son fils et sortit pour faire viser ses papiers au gouvernement.

Son passe-port était au nom de Petroz Aszuth, marchand de cuir au Kaisebal d'Oten. La domesticité des auberges hongroises est généralement slave et par conséquent bavarde presque autant que le personnel des cabarets français. Avant l'heure du dîner, on savait toute l'histoire du bon petit Petroz Aszuth, qui amenait son fils innocent à la fontaine de Saint-Miklos.

Il avait bien besoin de la fontaine, ce pauvre grand garçon ! La fille de l'auberge qui lui porta sa nourriture eut la charité d'entamer avec lui la conversation, pour le désennuyer quelque peu. Elle revint

en disant : "Autant vaudrait causer avec Schwartz, le chien de garde !"

La nuit était tombée déjà depuis longtemps, quand le petit vieillard revint. Il ne voulut point souper et monta tout de suite à sa chambre. A peine fut-il entré qu'il referma la porte à clef et rabattit les rideaux de serge de la fenêtre.

L'idiot alors sauta en bas de son lit et arracha de son front une perruque jaunâtre qu'il avait. Vous eussiez reconnu d'un coup d'œil la longue et maigre figure de M. le baron d'Altenheimer qui n'avait ni embelli, ni enlaidi.

—Sais-tu quelque chose, Bobby ? demanda-t-il vivement.

Bobby dépouillait sa barbe saine, qui gênait ses joues roses ; il plongea la tête dans une cuvette d'eau fraîche et montra le joli visage de Bénédicte, le petit.

—Parbleu ! répondit-il, le pays n'a pas changé : ils sont toujours babillards comme des pies ! Je sais l'histoire depuis le commencement jusqu'à la fin !

Le grand William s'établit sur le pied de son lit à fumer sa pipe de porcelaine

—Marche ! dit-il.

—C'est bien le marquis Gaston, répondit Bobby en allumant un cigare. Il a donné le missel au vieux Jacoby, qui a racheté sa mesure.

—Alors, ils sont aussi voleurs que nous ! s'écria William. Car le missel ne leur devait que les cinq cent mille florins de la rançon de Lénor... et il a fallu six fois cette somme-là pour racheter le domaine !

Bobby haussa les épaules.

S'ils avaient tout gardé, répliqua-t-il, je leur pardonnerais presque, car enfin, chacun pour soi, n'est-ce pas?... Mais dès que le vieux Baszin a eu son château, ses forêts, ses étangs et ses champs, il a remis toutes les hypothèques sur son domaine et emprunté juste la somme qu'il avait prise de trop dans le missel. Et avant même de célébrer le mariage de sa fille, il a déposé notre trelire entre les mains du primat de Hongrie, tu sais mon oncle, l'archevêque de Gran. On a fait publier la chose à Vienne, à Venise, à Stuttgart, à Paris, partout où nous avons travaillé, et toutes les brebis que nous avons tondues sont arrivées, demandant leur laine !... Un pillage, quoi ! Il n'est pas resté un florin de notre pauvre trésor ! Et il n'y avait déjà plus rien, que les coquins réclamaient encore !

—Les misérables ! gronda William.

Laisse-moi te dire, poursuivit Bobby. On ne parle que de nous ici, et dès que nous aurons accompli notre besogne, il faudra décamper. Ils savent tout ! On m'a raconté notre histoire de Paris comme une légende. La quête chez l'archevêque a un succès fou. Et le missel lui-même... Mais c'est l'affaire du missel que je veux te rapporter. Le marquis donnait le bras à sa mère, quand il ramassa le missel. Son intention était de me le rendre, mais le missel était tombé de façon si malheureuse que le ressort du secret avait joué. Rien n'était brisé : seulement, le geste qu'on fait pour ouvrir un livre ordinaire suffisait à relever

la surtranche d'acier. Le marquis fit ce mouvement, peut-être par hasard, et les deux bank-notes de cinquante mille livres lui sautèrent aux yeux. Il sait l'anglais, et tu avais pris soin de lui apprendre quelques minutes auparavant, l'histoire du père de Lénor...

—Je me souviens! murmura William. Il eut le front de me demander des renseignements sur les rémérés de plein droit! sous prétexte d'un bien que son aîné possède à Debreczin...

—Quand il te demanda les renseignements, son plan était conçu, reprit Bobby, il voulait épouser nos millions avec sa voisine. C'est un joli garçon, et je ne regretterai pas la balle qui lui cassera la tête.

William prit dans sa houpelande une bouteille plate et carrée, qui contenait de l'eau-de-vie. Il but un large coup.

—Depuis cette affaire-là, dit-il, nous n'avons pas pu nous relever! Nous avons manqué tous nos coups à Londres, à Berlin, à Vienne... C'est lui qui nous porte malheur!

Il passa la bouteille à Bobby, qui but et répéta:

—C'est lui qui nous porte malheur!

—Quand nous devrions le tuer pour son sang seulement, il faut qu'il meure!

—Il faut qu'il meure! répéta encore Bobby. J'ai tous les renseignements nécessaires. A Szeggedin, on ne s'occupe que de lui, à cause de l'histoire du missel, qui tourne toutes les têtes. Il est à Chandor: il chasse, il pêche, il soupire à la lune de miel. Demain, il y a justement grande chasse...

—Nous en serons! gronda William.

—Nous en serons. Il faudra être debout de bonne heure: allons nous coucher vieux William.

Le lendemain avant le jour, ce bon petit vieillard Petroz Aszurth était attelé à sa charrette et voiturait son fils maniaque vers la fontaine de salut. Les valets et servantes de l'auberge étaient vraiment édifiés par la conduite de ce bon petit vieillard: ils lui enseignèrent son chemin et lui souhaitèrent heureuse chance.

Le chemin de la fontaine était la route du château de Chandor. Après une heure de marche et au moment où le crépuscule blanchissait l'horizon, la charrette atteignit les grands bois du domaine de Baszin.

Le petit vieillard quitta la grande route et poussa la charrette dans un épais fourré. Le fils infirme, recouvrant tout à coup l'agilité de son âge, sauta d'un bond de la charrette, où se trouvaient deux fusils à deux coups, et deux costumes de paysans tchèques. La toilette fut faite en un clin d'œil et la carriole à bras cachée sous des feuillages.

Il n'était pas trop tôt. Dans le lointain, les fanfares sonnaient déjà.

Ce jour-là, M. le marquis de Lorgères entendit plusieurs coups de feu sous le couvert, pendant qu'il chassait le sanglier. Une balle siffla à son oreille, et pour qu'il eût certitude de n'avoir pas été le jouet d'une illusion, une autre balle vint se loger entre le bougran et l'étoffe de sa veste de chasse.

Mais William et Bobby l'avaient dit: la chance était contre eux. Ils furent rencontrés, reconnus, et ne durent leur salut qu'à la vitesse de leurs jambes. Quand ils voulurent reprendre leur charrette et leurs déguisements, ils trouvèrent la cachette ravagée. C'était un mur qui fermait désormais pour eux le chemin de la retraite, car, sans costumes, ils ne pouvaient plus se présenter à Szeggedin pour y jouer leurs personnages.

Ils passèrent la nuit dans le bois, résolu à fuir; leur entreprise était manquée. Ils savaient d'avance que, dès le lendemain, la nouvelle de leur présence se répandrait dans le pays avec la rapidité de la foudre. Il fallait mettre d'abord la Theiss entre eux et la croisade que leurs anciens méfaits prêchaient contre leur vie.

—Nous reviendrons plus tard! avait dit William.

Et Bobby:

—Lénor sera ma femme: je la ferai veuve!

En arrivant à la lisière du bois, ils virent des ombres s'agiter au bord de l'eau. Ils avaient trop présumé en comptant sur ce délai d'une nuit. Déjà la croisade était en armes.

C'étaient deux hommes résolus, d'une force peu commune et d'une agilité infatigable: jeunes tous les deux et connaissant à fond la carte du pays. Ils tinrent conseil quelques minutes et se déterminèrent à prendre chasse pendant que l'obscurité pouvait protéger leur fuite; le choix de la direction à suivre était important. Du moment que le passage de la Theiss leur était fermé, il ne pouvait plus que revenir sur leurs pas vers Szeggedin, pousser vers Kolocza et le Danube ou remonter à Czongrad, où est le pont de bateaux: ils prirent ce dernier parti et piquèrent droit au travers de la forêt. La nuit était noire et les favorisait. Vers deux heures du matin, ils arrivèrent au pont de Czongrad, au moment où la lune, finissant son dernier quartier, montrait son croissant étroit et pâle au-dessus de l'horizon. Pendant qu'ils passaient le pont solitaire, heureux déjà de ce premier succès, ils virent des barques qui remontaient rapidement le fil de l'eau; en même temps un bruit de chevaux marchant sourdement dans la poudre arriva du bord qu'ils venaient de quitter.

Était-ce la justice de Dieu qui mettait ainsi l'ennemi sur leurs traces?

La lune les éclairait dans ce passage découvert.

—Feu! cria une voix qui venait de la barque la plus voisine et qu'ils reconnurent bien pour appartenir au vieux Baszin en personne.

Il se baissèrent à propos pour éviter une volée de balles qui passa sur leurs têtes.

Les chevaux de l'autre rive prirent le galop et leur sabot résonna bientôt sur les planches du pont.

William et Bobby, accélérant leur course désespérée, avaient atteint l'autre rive. Ils se jetèrent dans les moissons qui couvrent la plaine entre la Theiss et la rivière de Tur. Là, ils se blottirent comme deux perdrix dans un sillon, car l'haleine leur manquait.

La cavalcade était déjà dans la plaine et les tiges

de maïs bruissaient, froissées par le passage des chevaux. Il y eut un moment où les deux fugitifs avaient des chasseurs à leur droite et à leur gauche, par devant et par derrière.

—Puis la chasse passe.— Le dernier cheval toucha du sabot la tête de William, qui retint son souffle et garda le silence.

Le cavalier était Chrétien Baszin, prince Jacobyi, qui venait d'aborder au rivage et rejoignait ses gens au galop.

—Point de quartier! cria-t-il à ceux qui le précédaient, les misérables ont essayé deux fois d'assassiner mon gendre! Ils ne peuvent pas nous échapper. Ferme! et battez bien la plaine.

Les bruits allèrent s'éloignant au nord-est, dans la direction de Tur. William et Bobby, reposés, prirent de nouveau leur course, redescendant cette fois vers le Temeswar, dont les sauvages campagnes leur promettaient un abri presque assuré. Mais les cavaliers battaient la plaine en zigzag, et, d'instant en instant, nos fugitifs étaient obligés de biaiser dans leur route. Le jour commençait à poindre quand ils passèrent la seconde rivière à gué, au-dessous du village de Chila, situé dans une île. Il n'y avait plus d'abri désormais pour eux que dans les hautes moissons du Grand-Waraden.

Ils étaient harassés de fatigue, et il leur fallait traverser un large espace découvert. Le hasard avait éloigné d'eux la chasse pour un instant.

—Il faut profiter des dernières minutes de nuit! dit William: un effort!

Tous deux s'élançèrent, courant en ligne directe vers les moissons. En atteignant la lisière de cet océan de verdure, ils se retournèrent afin de mesurer la distance parcourue. Personne n'était en vue: les chasseurs avaient perdu leur piste. Ils bondirent et percèrent les jeunes tiges de maïs, comme les cerfs plongent dans le fourré. Quelques pas encore et il se jetèrent, épuisés, sur le sol, collant leurs visages ardents contre la terre fraîche.

—Pour garder ma vie, je n'aurais pas pu faire un pas de plus! dit Bobby d'une voix étouffée

William consulta sa montre.

—Voilà onze heures que nous courons, répondit-il, et nous avons fait plus de vingt lieues.

—Aurons-nous le temps de nous reposer?

—Le jour vient; dès que le jour sera venu ils retrouveront la piste.

—Et tu es tranquille! murmura Bobby.

—Parce que je suis sûr désormais de me sauver, repartit William.

—Comment cela?

—Dans dix minutes nous pouvons être aux tombes!

—Les tombes! s'écria Bobby, qui sauta sur ses pieds, joyeux et ne se sentant plus de fatigue.

Le jour vint et les chasseurs retrouvèrent la piste. Ils galopèrent en suivant ces traces toutes fraîches qui coupaient la plaine du Grand-Waraden. Ils

étaient sûrs désormais du résultat. Pour que le chevalier Ténèbre et frère Ange, le vampire, pussent échapper, il fallait que la terre s'entrouvrit sous leurs pas!

Ils allèrent, ils allèrent, guidés par leur maître Jacobyi. A un certain endroit, ils trouvèrent les pistes mêlées et embrouillées comme un écheveau de fil.— Puis rien.— La terre s'était entr'ouverte, sans doute..

C'était tout auprès du lieu fameux appelé les Tombes noires où la tradition place les sépultures du chevalier Ténèbre et de son frère l'enchanteur ou docteur Ange Ténèbre.

## XIV

## LE GRAND ET LE PETIT.

Une année avait passé. Septembre était revenu. Là-bas à l'est de Paris, vers le confluent de la Marne et la Seine, le soleil d'un jour orageux regardait la campagne plate, où fumaient peut-être deux ou trois usines de plus. Les trains de bois et les bateaux, chargés de barriques, descendant tristement le fleuve, s'en allant vers ce Bercy, lugubre comme un cellier, mais qui contient pourtant, en fûts et en bouteilles, tant de romans mal venus, tant de Vaudevilles mal vêtus, tant de chansons mal rimées en l'honneur du dieu d'Yvetot, des coups de poing et des coups de couteau, de l'esprit, de la sottise, des rires et des larmes, de la vieillesse pour les enfants, de la jeunesse pour les vieillards, des extravagances pour tout le monde, de la joie vraie ou fausse, sincère ou frelatée, de la joie de carnaval, cette folie chronique qui est la végétation du polype parisien.

Jean Raimon a détrôné Bacchus, qui était un dieu trop gentilhomme. J'ai eu ce cauchemar une nuit, de voir Homère revivre avec des bourgeons écarlates au bout du nez. Je lui demandai des nouvelles d'Achille d'Hector et d'Agamemnon, il me chanta la Marseillaise. C'est le côté repoussant de notre siècle, cette odeur effrontée du mauvais vin, qui fait école, mêlée à l'ignoble méphitisme des tabagies politiques.

Quand le soir se fit, on aurait pu encore, de la route qui borde la Seine, apercevoir de nobles et sévères parures, au milieu des gazons du parc de Conflans. Il y avait, comme au jour où débute notre histoire, soirée de charité chez Mgr. de Quélen, et la similitude complète des circonstances nous épargne toute description. C'était le même lieu de scène et à peu de chose près les mêmes personnages. L'évêque d'Hermonopolis, aujourd'hui comme alors, devait prononcer une allocution familière, et la même chanteuse, oui, la même, qui avait changé de nom seulement, Mme. la marquise Lénor de Lorgères, avait promis de se faire entendre pour les pauvres.

Elle était là belle comme la jeunesse et le bonheur, sous l'aile de madame la princesse de Montfort, sa belle-mère. Vous avez vu, certes, en votre vie, quelque jolie petite fille, affolée par son amour pour sa poupée toute neuve; il n'y a rien de blessant dans la comparaison, Madame la princesse était ainsi à l'é-

gard de sa charmante bru : folle, entendez-vous ? avec toutes les joyusetés de ce genre de folie. Elle avait rajeunie de dix ans ; elle avait un continuel besoin de caresser et de sourire ; la jolie Mme. de Maillé avait laissé échapper une fois : " Si ce n'était pas ma tante qui est le bon ton fait princesse, je dirais que toutes ces chatteries sont de très-mauvais goût."

Eh bien ! c'eût été de l'injustice. Il faut qu'une fois pour toutes le bon ton permette le bonheur.

A la brune, quelques gouttes de pluie mirent en fuite les dames qui se réfugièrent dans le salon, où les sièges étaient disposés déjà pour le concert. Il était difficile que le lieu, l'identité des personnages, la parité de la mise en scène ne fissent pas naître un souvenir.

—J'espère, dit le docteur Récamier qui venait de conseiller amicalement plusieurs affusions d'eau froide dans des bains chauds, que Mgr. d'Hermopolis mettra le produit de sa quête en lieu sûr, cette fois.

—Oh ! se récria-t-on. ce soir, nous n'avons pas les frères Ténèbre !

Je ne répondrais pas qu'il n'y eut çà et là quelque petit frisson rétrospectif dans l'assistance. Plus d'un regard se tourna involontairement vers la porte d'entrée, près de laquelle s'étaient tenus si longtemps—la nuit de l'événement—M. le baron d'Altenheimer, avec sa longue figure blême, et monsieur Bénédicte, le grand et le petit, l'eupire et le vampire.

—Ah çà ! demanda l'évêque d'Hermopolis en s'approchant, que sont devenus ces deux hardis aventuriers ?

La marquise Lénor devint pâle et tout le monde put le voir.

—Elle a eu sa migraine hier ! s'écria la princesse. Demandez cela à Gaston quand il viendra, monseigneur.

—C'est donc bien terrible ?

—Oui, c'est terrible... Laissons cela... Vous allez me la rendre malade !

C'était jeter l'eau sur le feu. Vingt voix suppliantes s'élevèrent.

—Il y a une histoire ! Dites nous-là !

—Oh ! madame la marquise ! De grâce ! sacrifiez-vous.

Lénor eut un sourire triste.

—Ma mère, dit-elle en s'adressant à la princesse, je ne puis pas refuser à ces dames la fin d'une aventure où elles ont toutes joué un rôle. Le dénouement est horrible. Je demanderai la permission d'être brève.

—Pas trop !... pria-t-on encore.

Le mot *horrible* n'est pas à beaucoup près aussi effrayant qu'on le croit. C'est selon les heures et les jours.

La charmante marquise de Lorgères se recueillit un instant, puis commença ainsi :

—Celui qui prenait le nom du baron d'Altenheimer, en vous racontant l'incident qui causa la ruine de mon père, vous parla-t-il d'une jeune fille nommée Efflam, qui était ma compagne et mon amie ?

—Oui, fut-il répondu de tous côtés à la fois ; Efflam ! la jeune fille magyare, dont les parents habitaient la frontière turque ! une des victimes du vampire !

—Un pauvre ange qui avait sa vraie place au ciel, reprit Lénor avec mélancolie. Le père d'Efflam quitta Peterwardein après la mort de sa fille ; sa femme n'avait point survécu à ce grand malheur. Il vint s'établir dans une cabane isolée, au milieu de la plaine du Grand-Waraden. Sa raison était fort ébranlée, il avait entendu dire que les deux tombes noires étaient parfois habitées par les corps du chevalier Ténèbre et de frère Ange, le vampire, forcés de revenir au moins une fois l'an à ce domicile mortuaire ; il avait entendu dire, en outre, que, s'il était possible de les surprendre et de leur brûler le cœur avec un fer rouge, l'univers serait débarrassé de ces deux monstres. Il guettait. Il allait chaque matin soulever les marbres noirs qui recouvrent les deux tombes...

—Mais elles existent donc, ces deux tombes ? demanda Mgr. de Quélen

—Parfaitement, répondit la princesse ; j'ai été les voir lors du mariage... une grande et une petite... avec les inscriptions que vous savez.

—Un jour du mois d'avril dernier, reprit Lénor, pendant une partie de chasse dans nos bois de Chandor, deux tentatives d'assassinat eurent lieu sur la personne de M. le marquis de Lorgères, et le soir même, mon père apprit la présence des frères Ténèbre dans le pays. Il faut vous dire au risque de diminuer beaucoup l'intérêt du récit, que le chevalier Ténèbre est un ancien employé de la police de Londres, et que frère Ange, le vampire, vient, en droite ligne de de Botany-Bay, où l'avait envoyé une prosaïque condamnation pour vol. Le chevalier a nom William Moore, et le vampire, Boy ou Bobby Bobson. Quelques semaines après l'aventure dont je vais vous entretenir, Szeggedin était plein d'officiers de la police de Londres, qui suivaient nos deux fantômes à la piste.

Mon père fit monter toute sa maison à cheval et requit le concours de la force armée, afin de faire une battue générale dans les environs. La chasse commença vers la tombée de la nuit. A deux heures du matin, on eut connaissance des fugitifs, puis on les perdit de vue jusqu'au jour, où leur trace fut trouvée et suivie à vue. La trace conduisit mon père et sa troupe au milieu de la plaine du Grand-Waraden, à plus de vingt lieues de Chandor. Là, toute piste cessa. On eût dit que les deux fugitifs s'étaient envolés dans les airs. Mon père et ses hommes revinrent au château le surlendemain, après une journée de recherches inutiles.

Cependant, la nuit, après le départ de nos hommes, David Kuntz, le père de ma pauvre Efflam vint soulever, selon sa coutume, le marbre des tombes, et cette fois, ce ne fut pas en vain.

Sous le premier marbre, il vit un homme endormi ; sous le second, encore un homme qui dormait.

Il avait aiguisé un soc de charrue pour le mettre rougir au feu pour brûler, le cas échéant, les cœurs

de l'eupire et du vampire, mais le courage lui manqua. Il alla chercher seulement de grosses et lourdes roches, qu'il déposa sur les tables de marbre noir, de façon à ce qu'aucune force humaine ne pût désormais les soulever ; après quoi, il passa plusieurs jours à rassembler des débris de bois, de l'herbe sèche et de la paille, dont il amoncela une énorme quantité au-dessus et autour des deux tombes.

Chaque fois qu'il revenait, il entendait des voix qui sortaient de terre et qui lui demandaient pitié. — Mais il n'avait garde.

Les voix devinrent graduellement plus faibles. Celle qui sortait de la grande tombe se tut la première, puis l'autre s'éteignit à son tour.

Elles avaient appelé pendant deux fois quarante huit heures !

Le monceau de matières combustibles était haut maintenant comme une maison de deux étages. David Kuntz y mit le feu qui brûla, puis couva pendant trois jours.

La terre et le marbre des tombes mirent trois jours encore à refroidir.

Ce fut donc le septième jour après l'incendie que David Kuntz put retirer les roches et soulever le marbre des tombes. Il trouva à l'intérieur deux corps humains, — un grand et un petit, qui avaient conservé leur forme, bien qu'ils fussent couleur de charbon. Il voulut les toucher : les deux corps tombèrent en poussière...

— Et depuis ce moment, ajouta la princesse, vous comprenez bien on n'entendit plus parler jamais des frères Ténèbre !

Comme elle achevait, M. le préfet de police entra, suivi de Gaston et de son beau-père, le prince Jacoby. Le prince était soucieux ; Gaston avait au front une pâleur mortelle.

— Mesdames, demanda le préfet de police, avez-vous souvenir de ces deux audacieux bandits qui, l'année dernière, à pareille époque, pillèrent la quête de monseigneur ?

Cette question tombait si étrangement après le récit de Lénor, qu'elle fut accueillie par un grand silence.

— Ils poursuivent le cours de leurs exploits continua le préfet d'un ton léger ; voici le *Journal de la Haye* qui raconte leur dernier tour de force. Les diamants d'Anne Haulowna, princesse royale et princesse d'Orange, enlevés en plein jour, et à la place de l'écrin, une carte de visite : une vieille estampe flamande, représentant deux hommes, — un grand et un petit, — le grand couvert d'une armure, le petit vêtu d'une robe doctorale. Sous le premier, ces mots : *le chevalier Ténèbre* ; sous le second, ces autres mots : *frère Ange, le vampire...*

— Ils ne sont donc pas morts ?

Ce fut dans le salon un long murmure, qui couvrit la voix du prince Jacoby, demandant à son gendre :

— Voulez-vous me montrer cette lettre qui vous trouble si fort ?

Gaston, sans répondre, dépla un papier qu'il tenait froissé dans sa main. Le prince le prit et lut :

" A bientôt ! "

Et pour signature :

" LE GRAND ET LE PETIT. "

FIN.



## CE QUI FAIT LES GRANDS ARTISTES,

PAR

RAOUL DE NAVERY.

La vocation artistique de Séverin Audemer s'éveilla pour ainsi dire en même temps que son intelligence. Tout jeune, il posséda le sentiment de la forme et de la ligne; avant de savoir lire, il modelait des statuettes; avant de tenir une plume, il maniait un crayon. L'amour de la nature qui devait enfauter le culte de l'art s'empara de lui avec une telle puissance, que sa mère ne put obtenir qu'il commençât une éducation régulière qu'en lui promettant de ne point contrarier dans l'avenir une vocation irrésistible.

Mme. Audemer était restée veuve à vingt ans, et sa tendresse pour son fils, remplaçant les tendresses éteintes, se fortifia dans la solitude. Aucune part du cœur de la mère ne se trouva dérobée à l'enfant. La piété fervente de la jeune femme lui imprima un cachet de puissance et de grandeur qui manque souvent à d'aveugles affections.

Séverin fut élevé dans la foi, il respira durant son enfance cet air pur du foyer qui trempe fortement les âmes.

Absorbé par le travail, couvé par la vigilance prévoyante de Mme. Audemer, il resta jusqu'à sa jeunesse tel qu'elle le rêvait afin de compenser les sacrifices qu'elle lui avait faits.

L'étude de la peinture, après avoir été une récompense pour l'enfant, ne tarda point à remplir la jeunesse de Séverin. Absorbé par le travail, il ne se permettait nulle distraction qui pût l'arracher à la tâche qu'il s'imposait, et il ne croyait point que pour devenir un artiste remarquable il lui eût suffi de connaître les secrets de la peinture. Jugeant l'art de plus haut, Séverin apprenait l'histoire avec l'obstination des archaïques. Aussi les camarades d'atelier lui prédisaient-ils à l'avance un magnifique avenir.

Il y croyait et s'en réjouissait moins pour lui que pour sa mère.

Cependant celle-ci ne tarda point à s'alarmer. Il existe des traditions dans l'art; celui qui souhaite devenir un grand peintre est tenu d'étudier la plastique avant de chercher l'idéal.

Naturellement, le plus souvent, et parfois même les mieux doués parmi les jeunes gens, saisis par le côté positif et la question matérielle du faire, se laissent entraîner sur la voie facile qu'elle leur ouvre, et abandonnent les sentiers purs où longtemps se complut leur muse adolescente.

Les exigences académiques forment autour de l'élève un cercle pour ainsi dire infranchissable.

Les hommes doués d'un incontestable génie s'efforcent, il est vrai, de s'en affranchir; mais Dieu sait au prix de quelles luttés et par quelle série d'épreuves il leur faut passer avant de s'être assez affirmés pour dominer une question qui garde ses côtés routiniers.

Séverin, qui avait du talent et ne possédait pas encore de génie, n'était point de ceux qui tentent d'échapper aux traditions de l'école.

Les camarades et ses maîtres les lui faisaient considérer du reste comme l'unique moyen de parvenir à réaliser les rêves de son orgueil.

Le crut-il sérieusement, sincèrement, ou trouvait-il une sorte de charme dans le nouveau caractère de ses études? Lui seul l'aurait pu définir.

Mme. Audemer ne le questionnait point sur des détails qu'elle ignorait, elle se contentait de savoir que les progrès de son fils étaient réels, et que ses maîtres en faisaient le plus grand cas.

Les médailles qu'il lui rapportait durant le cours de ses études, les articles flatteurs que lui valurent les concours publics lui causèrent un juste orgueil, et lorsque Séverin remportant le prix de Rome acquit la certitude que sa carrière serait certainement glorieuse, la mère, oubliant les sacrifices que lui imposerait cette vocation, s'efforça d'étouffer ses larmes lorsqu'elle vit son fils prêt à partir pour la Ville éternelle.

Son absence devait durer cinq ans.

Il promettait bien de revenir; mais que serait un court voyage, une réunion de quelques semaines, en comparaison de ces mois de solitude?

Mme. Audemer allait tomber dans un isolement absolu, écrasant. Mais la tendresse des mères, faite de douceur et de force, n'est jamais au-dessous des sacrifices, et Séverin ne se douta même pas de la profondeur du chagrin de sa mère.

Il avait vingt ans! C'était sinon une raison, du moins une excuse.

Il allait admirer tous les chefs-d'œuvres qu'il connaissait seulement par des reproductions ou des copies. Il respirerait dans cette atmosphère italienne qui semble porter en elle l'inspiration.

L'enthousiasme affaiblit ses regrets, et durant les premiers mois de son séjour à Rome la diversité des objets, la magnificence des musées excitèrent si forte-

ment son imagination qu'elles imposèrent presque silence à son cœur.

Ses lettres parlaient moins de lui-même que de ses études. On eût dit que le temps lui manquait pour s'écouter vivre. L'art, qui s'était emparé de lui si fortement à Paris, le possédait à Rome d'une façon bien autrement despotique. Sa correspondance respirait l'enthousiasme. Quand il parlait de rentrer au foyer domestique, il songeait moins à la joie qu'il y ramènerait qu'au rayon de gloire dont il parerait le front de sa mère.

Elle, la chère et modeste femme, songeait à une seule chose :—revoir son enfant.

Elle n'avait nul besoin qu'il fût célèbre pour le chérir.

La gloire des fils ne satisfait jamais au fond le cœur des mères.

Cette gloire est une trop dangereuse rivale de bonheur.

Quand Séverin rentra dans la maison où son absence avait coûté tant de larmes, son cœur se dilata de joie. Sans doute il n'était plus le jeune homme de vingt ans dont la sollicitude maternelle avait sauvé les premières années contre les tentations ardentes et les entraînements coupables. Mme. Audemer sentit instinctivement que quelque chose était changé en lui. Le regard n'avait plus la même transparence, la voix résonnait autrement, et parfois le langage de l'artiste s'imprégnait d'idées dont la veuve s'alarmait. Mais Séverin gardait des dehors suffisants pour laisser des illusions à sa mère. D'ailleurs durant les premières semaines de son retour elle s'abandonna à sa joie sans rien analyser. Séverin venait de lui être rendu ; elle ne demandait rien de plus à Dieu.

En attendant le cher voyageur, Mme. Audemer trouva son bonheur à s'occuper de lui. L'atelier loué à l'avance devait combler les vœux de l'artiste. Séverin le trouva rempli de plantes, orné de quelques meubles anciens, et dès qu'il y eut joint les copies, les antiquités et les choses précieuses rapportées d'Italie, cet atelier devint sinon l'un des plus beaux, du moins l'un des plus agréables de Paris.

Durant un mois, Séverin se trouva incapable de reprendre le travail.

Il chercha ses anciens camarades d'école, renoua des relations, et ce fut seulement après s'être de nouveau créé un cercle d'intimes qu'il reprit sa vie de travail régulier.

Mais alors Mme. Audemer éprouva une première inquiétude.

—Chère mère, lui dit Séverin en lui embrassant les mains, nous autres artistes, nous ne sommes point des hommes comme les autres... Tu dois déjà le savoir par expérience ; tu l'apprendras davantage encore... promets-moi seulement de ne jamais t'en affliger... Je t'aime, tu le sais ; je t'aime cent fois mieux depuis mon retour de Rome... On ne comprend ce que vaut la douceur du foyer où préside la mère qu'après en avoir été exilé... Eh bien ! me voilà ! Je suis un homme pour tous, avec toi je reste un enfant... Pour-

tant cet enfant, si affectueux qu'il soit, si heureux qu'il se trouve de ta présence, éprouve le besoin de jouir pleinement de sa liberté.

Je ferai deux parts de ma vie : celle que je te consacrerai, celle dont je resterai le maître... Je travaillerai dans mon atelier, je viendrai me reposer près de toi.

—Oni, cher Séverin, et cependant je sais que parfois il me sera bien difficile de ne point aller te surprendre au milieu de tes travaux.

L'artiste regarda gravement sa mère.

—Promets-moi de ne point faire cela, lui dit-il

—Quoi ! Séverin, tu m'interdis l'entrée de ton atelier ?

—N'exagère rien, ne dénature pas ma pensée... Tu viendras dans mon atelier dont chaque pièce d'ameublement trahit ta sollicitude et ta grâce... Mais tu me préviendras

—Ah ! fit Mme Audemer presque froissée, j'irai en visite...

—Tâche de me comprendre, nous avons des exigences de métier, de situation. Il faut que rien n'y choque tes regards ou tes oreilles.

—Séverin ! fit Mme. Audemer.

Elle demeura un moment silencieuse, puis elle ajouta :

Je ferai ce que tu me demandes.

En effet, jamais, depuis cette heure, Mme. Audemer n'entra chez son fils sans lui en faire demander, pour ainsi dire, l'autorisation.

Le plus souvent Séverin témoignait une grande joie en se trouvant avec sa mère dans ce milieu charmant, mais l'œil perspicace de Mme. Audemer embrassait souvent des détails qui l'inquiétaient. Toutes les toiles auxquelles travaillait son fils n'étaient point sur leurs chevalets, bien en lumière, attendant l'admiration ou la critique. Le plus souvent des toiles vertes les cachaient au regard, ou les cadres restaient tristement retournés contre la muraille.

Pourquoi Séverin ne lui montrait-il pas tous ses travaux ? Que signifiait ce mystère ? Elle en demanda la clef, et l'artiste se contenta de répondre :

—Je cache ou je retourne des ébauches indignes de toi.

Il arriva plus d'une fois que Mme. Audemer, ayant invité à dîner quelques amis de son fils, entendit ces jeunes gens vanter la conception ou le coloris d'une toile qu'elle ne connaissait pas. Elle souffrait de ne pouvoir donner son avis ; elle détournait la conversation quand on lui demandait son opinion personnelle, et son cœur souffrait d'un mal secret, comme si chaque mystère découvert dans la vie de Séverin devenait un affront fait à sa tendresse.

Six mois s'étaient écoulés depuis le retour de Séverin Audemer à Paris.

Les artistes étaient tous saisis de cette fièvre d'inquiétude et d'ambition qui précède l'Exposition annuelle. On discutait la valeur des membres du Jury, on s'effrayait de leur sévérité. Chacun gardait

la secrète espérance d'abord d'être reçu, ensuite d'obtenir un grand succès.

A une question que lui adressa sa mère, Séverin répondit d'une façon évasive.

Le jour de l'ouverture de l'Exposition approchait, et Séverin ne parlait point de conduire la veuve à cette solennité qui devient une fête de famille pour les triomphateurs de cette journée. A une demande que fit Mme. Audemer, Séverin opposa un refus déguisé

Rentrée dans sa chambre, la pauvre mère pleura.

Mais, si elle s'était engagée à ne point entrer dans l'atelier de son fils, elle ne lui avait rien promis au sujet de l'Exposition. Ne pouvant s'y rendre à son bras, elle résolut d'y aller seule. Perdue dans la foule, confondue avec les curieux, les indifférents, elle entendrait juger l'œuvre de Séverin, elle goûterait le bonheur de recueillir les louanges données à l'œuvre de son fils.

Dès qu'elle eut résolu de se rendre à l'Exposition, elle s'habilla rapidement et monta dans une voiture. Le cœur lui battait quand elle s'arrêta en face de la grille. Il lui semblait qu'elle commettait une mauvaise action dont elle serait punie. Un moment elle fut sur le point de retourner en arrière. Mais elle n'en eut point le courage et gravit les grands escaliers rapidement, afin d'arriver plus vite en face de l'œuvre de son fils.

Elle ne se doutait point de la peine qu'elle éprouverait à la trouver dans ces salles immenses, couvertes de toiles miroitantes de vernis, éblouissantes des ors mats des moulures des cadres. La foule se pressait, s'entassait : la circulation était devenue presque impossible. Les artistes se reconnaissaient, s'abordaient, se groupaient devant certains tableaux. On louait, on critiquait à haute voix.

Cependant, grâce au catalogue dont elle s'était munie, Mme. Audemer gagna la salle dans laquelle se trouvaient les deux toiles de Séverin. Elle parcourut des yeux les tableaux accrochés, et comme elle ne découvrit point ce qu'elle cherchait elle commença par un des côtés de la salle A, afin de finir par l'autre ; de cette façon, elle ne pouvait manquer de reconnaître ces deux compositions.

Un groupe compact lui barrait le passage devant une des compositions à succès de l'année. Mme. Audemer dut attendre que le passage fût devenu libre.

Tandis qu'elle restait debout, le nom de Séverin la frappa. Elle prêta l'oreille ; ce qu'elle entendit lui inspira le désir de relire la légende du catalogue relative à cette toile, puis, quand elle l'eut retrouvée, elle fixa son regard sur l'énorme tableau attirant l'attention des curieux et des critiques.

A peine en eut-elle embrassé l'ensemble qu'elle étouffa un soupir douloureux, et loin de chercher la seconde œuvre de Séverin elle quitta les salons de l'Exposition et regagna son domicile.

Lorsqu'elle se trouva seule, enfermée dans sa chambre, elle pleura.

Elle comprenait trop pourquoi son fils n'avait

pas voulu qu'elle vit dans son atelier cette composition dont le sujet emprunté à la mythologie gardait la liberté d'une ode d'Horace. C'était par respect pour sa mère que Séverin l'empêchait de suivre son travail. Il ne voulait point que les chastes regards de cette femme chrétienne se reposassent sur cette saturnale.

Ses amis, ses maîtres lui avaient conseillé de fournir la preuve de son talent en exposant une énorme toile capable de donner la mesure de ce qu'il pouvait faire, et il avait suivi ce perfide conseil.

Séverin était jeune, ambitieux, et revenait de Florence, où sa vue avait été éblouie par des toiles de grands-maîtres ayant dressé des autels à la beauté plastique, et Séverin s'était laissé séduire, et Séverin avait peint un tableau dont il interdisait la vue à sa mère.

Les larmes de Mme. Audemer coulèrent longtemps. Elle considérait l'œuvre de son fils comme la profanation de son talent et l'abus des dons de Dieu les plus magnifiques. Mais à cette phase de chagrin violent succéda un calme relatif durant lequel la mère éprouvée s'interrogea sur ce qu'elle devait faire.

Avouerait-elle à Séverin sa visite à l'Exposition ? Lui laisserait-elle voir la peine violente qu'elle venait de ressentir ? Le conjurerait-elle de changer de voie et de ne point déshonorer son pinceau par des conceptions dont souffrait son âme.

Ne pouvait-elle craindre que l'orgueil du jeune homme se révoltât, et qu'il lui interdît de s'occuper de certaines questions artistiques dont il restait seul le maître.

Le trouble de son esprit et plus encore celui de son cœur ne lui permettaient pas de prendre une décision immédiate. Ces âmes véritablement chrétiennes ne s'en fient qu'à Dieu pour obtenir les lumières indispensables dans les cas désespérés.

La mère pria, nouvelle Monique, et devant l'autel s'apaisa la violence de sa douleur. Elle quitta le lieu saint avec la résolution de garder le silence et d'attendre un moment propice pour toucher, éclairer Séverin sans battre en brèche ses convictions et sans s'opposer à ses projets.

Afin d'éloigner de son fils la pensée qu'elle avait vu sa toile, Mme. Audemer le questionna sur le succès qu'il obtenait, et le pria de lui montrer les articles que lui consacrait la critique.

Sans doute les éloges furent unanimes, et Séverin fut traité de "maître" par plusieurs de ceux qui furent appelés à le juger. Mais, loin de satisfaire le cœur de Mme. Audemer, ces éloges augmentaient sa tristesse et redoublaient sa crainte de voir Séverin s'enfoncer dans une voie dont seule elle comprenait le danger.

Un soir, tandis que son fils lui parlait tour à tour de sa tendresse pour elle et des espérances de son avenir, Mme. Audemer lui dit en l'embrassant :

— Séverin, souhaites-tu me faire un grand plaisir ?

— Autant qu'on peut souhaiter faire quelque chose en ce monde

— Je ne puis avoir pour fils un artiste de ta valeur sans désirer garder sous les yeux, à toute heure, une de ses compositions. Je ne te demande point une grande toile, cher enfant, une tête, une seule... Peins pour moi une image du Christ devant laquelle je puisse m'agenouiller.

— Tu me rends bien heureux de former un pareil vœu, répondit Séverin. Dès demain, je commencerai ce que tu désires.

— Et je l'aurai ?

— Avant trois semaines.

Une seconde fois Mme. Audèmer embrassa son fils.

Le lendemain, de très-bonne heure, Séverin prépara une toile et commença son ébauche

Mais, au lieu de ressentir comme d'habitude cette fièvre heureuse de la création, il sentait le pinceau trembler dans sa main, et les contours de la tête qu'il devait peindre restaient vagues dans son esprit.

Il fit un effort de mémoire pour se rappeler les admirables types du Christ d'Eustache Lesueur, l'expression vraiment divine de plusieurs œuvres de Raphaël et du Titien. Mais, quoi qu'il fit, il ne parvenait point à fixer ces souvenirs vagues, et à rendre la tête admirable du divin Fils de Marie. Il fit venir un Israélite ayant pour métier de poser dans les ateliers, et dont le type juif ne manquait ni de beauté ni de noblesse ; il fit simplement un portrait.

— Ah ! s'écria-t-il, jamais ma mère ne s'agenouillera devant cette figure.

Le lendemain il courut au Louvre, assembla des des croquis, emplit sa mémoire de traits merveilleux, de têtes expressives, et rentra chez lui aussi incapable, aussi découragé.

Il devint triste. Redoutant que sa mère lui demandât s'il travaillait pour elle, Séverin s'enferma dans son atelier.

A l'heure du dîner seulement, il rejoignit sa mère.

Un convive que Séverin n'attendait pas avait été invité.

C'était un vieux prêtre qui, après avoir vu grandir l'enfant, conservait au jeune homme une vive tendresse. Sans rien savoir de ses nouvelles tendances, il s'alarmait, ne comprenant plus que l'artiste ne vint pas de temps en temps s'agenouiller devant celui qui avait entendu ses premiers aveux et pardonné ses premières fautes.

Trop prudent pour soulever des questions si graves, pendant un dîner de famille, le prêtre se contenta d'exprimer sa joie de voir Séverin conquérir si vite une autorité que tant d'autres poursuivaient sans l'atteindre.

Le jeune homme paraissait plus embarrassé qu'heureux de ces éloges.

Après le dîner, il saisit le bras de l'abbé et lui dit avec une sorte d'inquiétude :

— Voulez-vous venir dans mon atelier ?

— Avec grand plaisir, répondit le prêtre.

Séverin prit la lampe et entraîna son vénérable ami

Alors, arrachant le rideau vert couvrant l'ébauche de sa tête de Christ, Séverin lui demanda :

— Que pensez-vous de cette œuvre ?

— Elle est fort bien peinte, répondit le prêtre.

— C'est tout ce que vous trouvez à m'en dire ?

— Oui.

— Ainsi jamais la prière, l'adoration ne naîtront dans l'âme d'un chrétien en face de cette image ?

— Jamais, fit le prêtre.

— Et ma mère ne saurait s'en contenter ?

— Non, mon enfant.

Séverin baissa la tête et répondit :

— Je le craignais.

Le vieillard prit la main de celui qu'il avait guidé durant son enfance et lui demanda d'une voix dont la douceur égalait la tristesse.

— Vous ne priez plus ?...

— Qui vous le fait croire ?

— Répondez-moi d'abord, vous ne priez plus ?

Séverin garda le silence.

— Je comprends, reprit le vieillard, vous avez oublié Dieu... Tant d'hommes autour de vous le négligent quand ils ne l'insultent pas, que vous avez pris l'habitude de passer devant ses temples sans y entrer... Ne soyez pas surpris que je lise aussi attentivement dans votre âme : j'ai les cheveux blancs, une longue expérience des hommes, un profond amour pour mon Dieu... Si vous l'aviez aimé, si vous compreniez mieux les fortes délices de son amour et les joies de la foi, vous auriez peint la tête du Sauveur avec un sentiment intime qui vous manque... N'en doutez point, mon enfant, le *moi* se reflète dans les œuvres, l'esprit de l'artiste s'imprime dans tous ses travaux. Quiconque ne croit point et tente d'écrire, de sculpter ou de peindre des œuvres saines, manquera inévitablement son but...

— Ainsi, demanda Séverin, vous me jugez incapable...

— De fixer sur une toile l'image du Rédempteur si elle ne se trouve gravée dans votre âme, oui, mon fils...

— Que pensera ma mère ? fit Séverin.

— Que vous avez oublié Dieu, ajouta le prêtre.

— Je suis jugé et condamné, reprit l'artiste ; merci quand même, mon père...

— Cher enfant, ce titre que vous me donnez comme aux jours de votre enfance me remue au plus profond de l'âme... Votre père, oui, je le suis encore dans la charité de Jésus, et, croyez-en ma parole, si vous voulez doublement grandir devant vous-même et devant les hommes, revenez à ces jours d'innocence et de joie dont vous devez souvent vous souvenir... Maintenant je n'ai plus qu'un mot à ajouter : demain, à la première heure, allez dans une église, n'importe

laquelle, agenouillez-vous humblement et priez... Puis restez ici l'âme baignée pour ainsi dire dans la paix du tabernacle et reprenez vos pinceaux : vous verrez que le travail vous deviendra facile.

—Eh bien ! répondit Séverin, j'attache un tel prix à offrir à ma mère ce qu'elle souhaite que je suivrai votre conseil.

—Rentrons au salon, mon fils ; Mme Audemer doit trouver notre absence un peu longue.

Dès le lendemain, à la première heure, comme s'il tremblait d'être vu et s'empressait de se glisser dans un lieu qui lui était interdit, Séverin se rendit à Notre-Dame-des-Victoires. On célébrait la messe à la chapelle de la Vierge. Une atmosphère de paix et de grâce semblait environner les fidèles rassemblés là pour prier.

Une messe commença. Séverin resta debout, les bras croisés, les yeux attachés sur l'autel, pensant à peine et se laissant seulement envahir par un sentiment de paix intérieure. Il contemplait certaines femmes prosternées avec un sentiment de respect : il étudiait l'expression de têtes de vieillards ennobles par la majesté rayonnante d'une bonne conscience. Lentement les impressions effacées revinrent à son esprit. Il se rappela le jour de sa première communion, il se souvint des moindres détails de cette journée, et il s'étonna de les avoir pour ainsi dire bannis de sa mémoire.

Il était entré presque en révolté dans le temple saint, et au moment où sonna l'élévation il tomba sur les genoux.

Deux heures plus tard, assis devant son chevalet, il ébauchait largement une magnifique tête de Christ.

Quand il eut travaillé trois heures, l'inspiration cessa et la fatigue vint. Séverin rejoignit sa mère et lui dit gaiement :

—J'ai travaillé pour toi.

Dès l'aube, le lendemain, il était debout ; mais

au lieu de s'installer à peindre, il retourna à Notre-Dame-des-Victoires.

Cette fois, il s'agenouilla dès le commencement de la messe.

Dès qu'il fut installé dans son atelier, il travailla avec plus de verve encore que la veille.

Durant huit jours, il suivit la même voie : dès qu'il se levait, il courait à l'église, revenait le cœur heureux, la tête inspirée, et voyait se perfectionner sous ses mains le tableau dont il souhaitait ardemment faire un chef-d'œuvre.

Le neuvième jour, le vieux prêtre se trouva par hasard sans doute sur le seuil de l'église.

—Je vous ai obéi, lui dit Séverin en rougissant.

—Êtes-vous disposé à suivre ma dernière prescription ?

—Oui, mon père.

—Alors, venez !...

Le vieillard l'entraîna vers un confessionnal.

Quand Séverin en sortit, des larmes ruisselaient sur son visage.

Sa toile était presque achevée, il y mit ces dernières touches qui ajoutent le sceau de la beauté aux ouvrages de l'intelligence, puis il s'éloigna de sa toile, la regarda, l'étudia et fut pris d'une sorte d'angoisse.

—Voyons ce que dira ma mère, pensa-t-il.

Séverin trouva le vénérable vieillard chez elle.

—Oh ! je vous en supplie, leur dit l'artiste, suivez-moi, et prononcez un arrêt qui sera pour moi sans appel !

Pendant longtemps la mère, dont les yeux se voilaient de pleurs, ne put que regarder la toile sans conserver la force d'exprimer son sentiment ; enfin elle jeta ses bras autour du cou de son fils.

—C'est un chef-d'œuvre ! lui dit-elle.

—Peint par un chrétien, ajouta le vieillard.





LA

## DEMOISELLE DU PAVEUR,

PAR

RAOUL DE NAVERY.

I

PAUVRE PÈRE !

Il faisait nuit, une froide et sombre nuit d'hiver. Le vent, soufflant avec violence par les moindres interstices de la porte et de la fenêtre, glaçait la mansarde dénudée. Deux tisons achevaient de se consumer dans les cendres, et la lampe menaçait de s'éteindre. Sur une paille jetée à terre, un homme usé par la maladie où le chagrin était couché. Il restait seul, dans cette chambre, sans un ami pour le consoler, sans même un chien pour lécher sa main glacée. La pensée vivant au cœur et dans le cerveau gardait seule une flamme à son regard, un battement à sa poitrine. De temps en temps il se soulevait sur son dur oreiller et prêtait l'oreille, puis retombait découragé. Regardant tour à tour la lumière agitée de la lampe et les charbons noircis de l'âtre, il semblait se dire que son souffle s'éteindrait avec la clarté vacillante, et les battements de son cœur avec la faible chaleur du foyer mourant.

" Il ne viendra pas ! murmura-t-il, il ne viendra pas ! "

Sa main chercha une tasse pleine de tisane, il en but une gorgée, puis, se cramponnant à sa paille, il s'assit sur son grabat.

Au même instant, un bruit de pas rapides retentit dans l'escalier, et bientôt la porte, en s'ouvrant, livra passage à un homme de haute taille, maigre, basané mais robuste, dans toute la force de ses quarante ans, et dont la physionomie indiquait la franchise. Après avoir posé dans un coin de la chambre des outils de paveur, il vint avec empressement vers le grabat du malade, dont il saisit les deux mains dans les siennes.

" Mon pauvre Martin, dit-il, ça ne va donc pas ? "

— C'est fini, Antoine, répondit le malade. Avant la fin de la nuit je rendrai mes comptes, et je crains qu'ils ne soient lourds ?... J'ai voulu vous prier de recevoir mes dernières volontés. Je m'en irai plus tranquille quand je vous aurai tout dit... car je vous sais honnête homme, entre tous, bon et serviable.

— Quant à cela, interrompit le paveur, vous n'en

avez jamais eu de preuves. Toutes mes avances ont échoué devant votre froideur, et ma fille, si charmante et si douce, n'a pu vous arracher un sourire... il y a comme cela des gens qui n'aiment pas les enfants, à ce qu'il paraît. . Cela se comprend, quand on n'a pas eu soi-même de famille.. J'aurais voulu devenir votre ami, Modeste aurait sauté sur vos genoux comme sur les miens... Le soir, après les journées, vous seriez venu dans notre chambre si claire et si gaie... Mais on ne peut forcer les gens... Vous ne m'avez point permis de vous prouver que je me sentais disposé à devenir votre ami ; c'est égal, je vous remercie d'avoir confiance en moi, et je suis prêt à me conformer à vos volontés."

Le mourant serra les mains du paveur.

" Vous ne savez pas, lui dit-il, ce qu'il m'en a coûté pour repousser vos avances, mais je ne voulais pas être consolé !... La vue de Modeste aurait sans cesse renouvelé mes regrets, mes remords..."

— Vos remords ! répéta Antoine Méreaux.

— Vous disiez toute à l'heure que je n'aimais pas les enfants, faute d'avoir connu la famille ; vous vous trompiez : j'ai été marié ; ma femme m'a rendu heureux, bénie soit sa mémoire ! "

Le mourant s'arrêta, deux larmes roulèrent sur ses joues, mais son visage passa bientôt de l'attendrissement à l'effroi, et il reprit :

" Je vais la retrouver, la revoir ! Mais que lui répondrai-je quand elle me demandera ce que j'ai fait de son enfant ? Antoine, j'ai été mauvais père ! "

Les mains du paveur étreignirent les doigts du malade :

" Vous ! mauvais père ! dit-il ; ah ! parlez-moi de cet enfant ; c'est son souvenir qui vous tourmente et vous empêche de mourir en paix... Mais, mon pauvre Martin, je suis père aussi, moi, et j'en jure par ma petite Modeste, un frère ne serait pas plus scrupuleux pour obéir à la prière d'un frère que vous ne me trouverez prêt à remplir vos vœux."

Martin reprit :

" Quand je devins veuf, il me semblait que ma vie s'effondrait. Je n'avais pas encore eu le temps de m'attacher à l'enfant qui coûtait la vie à sa mère."

Je demandais à suivre ma femme dans la tombe, et pendant un mois je restai plongé dans un tel abattement que je ne gardais plus conscience de ma vie. Au bout de ce temps, une voisine qui s'était chargée de Pierre me l'apporta; je l'embrassai avec plus d'effroi que de tendresse; il ressemblait à Marie, et sa vue ravivait ma douleur... Il s'arrêta épuisé, autant par l'émotion de ce cruel souvenir que par sa faiblesse malade, et après avoir sangloté, il continua: "Je repris mon travail, j'étais tourneur en cuivre, et je gagnais de grosses journées. Le chagrin me sauva de la débauche, et le souvenir de Marie me protégea contre les tentations malsaines. Seulement je ne pouvais toujours pas m'accoutumer à l'enfant. Le pauvre petit devinait mon indifférence, et quand la voisine qui l'élevait essayait de le mettre sur mes genoux, Pierre se débattait en pleurant et tendait instinctivement les bras vers elle. Cela dura plusieurs années, jusqu'à ce que, cette femme étant morte, Pierre me fut rendu. C'était alors un bel enfant de six ans, aux cheveux noirs bouclés, au visage blanc et rose, au regard profond, à la voix douce. Mon premier instinct fut le regret de le voir installé chez moi, mais ce sentiment dura peu. A la souffrance que me faisait éprouver la vue de Pierre succéda une tendresse soudaine, presque violente. Moi qui repoussais jadis le pauvre petit, je tentai de le couvrir de caresses; mais il paraissait me garder rancune du passé. Sa joue se déroba à mes baisers, il détournait de moi son regard déjà triste, et quand je le trouvais en larmes, si je le questionnais sur le sujet de ses pleurs, il me répondait:—"Rends-moi Marianne, et je ne pleurerai plus."—Marianne, c'était la voisine qui l'avait élevé, c'était la seule mère, hélas! la seule amie que son enfance eût connue. J'épuisai les gâteries, les cadeaux; Pierre devint moins timide, mais il ne se montra pas plus caressant. Il fallait faire la conquête de cette petite âme; je m'y obstinai. Je ne sais pas, non, je ne sais pas à cette heure suprême si j'y parvins jamais... Dans un coin mystérieux de son cœur, Pierre conserva une autre image, un autre souvenir. Il grandissait, il s'instruisait. Son intelligence s'éveillait d'une façon remarquable: heureuse, disaient les uns; inquiétante, affirmaient les autres. Pierre lisait durant une partie de la journée. Il s'entourait de livres de voyages, de cartes; on lui donnait régulièrement les prix de géographie, et je me réjouissais de ses succès, sans me douter alors des larmes qu'ils me coûteraient. Un soir, quelques amis et moi étions réunis; l'un d'eux questionna Pierre sur ses goûts et sur ses projets:

"Que feras-tu quand tu sera plus grand?"

—Moi! répondit l'enfant d'une voix assurée, je serai marin."

Je poussai une exclamation de surprise.

"Marin! toi? tu quitterais ton père, ton pays?"

—Je verrai la mer, les terres glaciales, les terres des tropiques; entre chaque voyage j'embrasserai mon père; tous les matelots ne sont pas des orphelins."

Je ne répondis pas; mon cœur venait de recevoir une blessure.

Ainsi l'enfant ne s'attachait pas à moi. Il songeait au départ. Il ne trouvait pas le bonheur au foyer où je le gardais. Je crus lutter victorieusement contre sa fantaisie en le plaçant en apprentissage chez un ébéniste; trois semaines plus tard le patron me le rendit. Pierre se servait de tous les morceaux de bois qu'on lui confiait pour creuser des bateaux et construire des chaloupes. Je lui retirai une partie de ses livres de voyages et toutes ses cartes géographiques; il ne réclama pas et garda un de ces silences résolus plus effrayants que les plaintes.

La lutte commençait entre nous. Pierre tenait de moi une volonté ténace et beaucoup d'orgueil. Durant quelques années, mes bontés semblèrent l'adoucir, mais sans le dompter.

Pierre m'accompagna à l'atelier où je travaillais, et il fit des progrès rapides. Cependant il ne se passait pas de semaines sans que je découvrisse, par quelque détail intime, qu'il songeait toujours à la marine.

Un jour je trouvai dans un tiroir un paquet de cordelettes, représentant des échantillons de tous les nœuds dont se servent les matelots; une autre fois, il fabriquait une petite ancre; je savais qu'il s'était acheté une boussole; son argent de poche passait en journaux de voyages. Que faire? que dire? J'éprouvais de brusques mouvements de colère chaque fois que je surprenais un indice de son entêtement, et je ne me sentais pas le courage d'entamer une discussion à ce sujet.

Un jour que le maître de l'atelier complimentait Pierre sur son travail, l'enfant se mit à sourire.

"Avant un an tu seras un excellent ouvrier, lui dit le patron, et tu gagneras de grosses journées."

—Bah! répondit Pierre, les payes de semaines et l'avancement dans l'atelier, rien de tout cela ne vaut un bateau sous les pieds et du biscuit de mer sous la dent. On me dit de travailler, je travaille, et je ne suis pas plus maladroit qu'un autre; mais la vocation n'y est pas, quoi!"

Cet incident me laissa mécontent et craintif.

Dès lors je surveillai Pierre comme un prisonnier. Il n'eut plus le droit de sortir seul ni de me quitter un instant. Ma tendresse maladroite se fit la geôlière de mon enfant. Pierre eut d'abord recours à la prière; la contrainte dans laquelle je le tenais l'étouffait. Ses instances n'eurent d'autre résultat que de me rendre plus sévère; mais, en le traitant durement, je lui appris l'hypocrisie: Pierre dissimula et sembla se soumettre...

Après quelques instants d'un repos rendu bien nécessaire par son émotion et son état, Martin continua: Un jour, date fatale dans ma vie, c'était l'anniversaire de la mort de ma pauvre Marie, au retour du cimetière, où nous étions allés, l'enfant et moi, le patron de l'atelier me fit appeler dans son cabinet pour m'expliquer l'agencement d'un travail nouveau; j'y restai une demi-heure.

A mon retour dans l'atelier, j'appelai Pierre. Mais Pierre était disparu. Nul ne l'avait vu sortir, aucun camarade ne s'était inquiété de son absence ; je le cherchai tout le jour dans la ville, mais en vain. Je rentrai comme un fou à la maison, où je perdis encore un temps précieux à l'attendre, mais Pierre ne rentra pas... Le lendemain, après une nuit sans sommeil, je courus prévenir un commissaire de police. Mes démarches restèrent vaines comme mes regrets... L'enfant était perdu pour moi !... Il me sembla que j'allais perdre la raison. Je m'adressai de sanglants reproches, je demandai pardon à Marie ; puis à la douleur succéda la colère, et je lançai une malédiction contre celui qui préférerait l'exile à ma tendresse !

Deux ans plus tard, je reçus une lettre de Pierre, implorant son pardon, et me suppliant de lui répondre à Java ; mais sa lettre, loin de me toucher, réveilla toute ma colère. Je m'obstinaï dans ma malédiction, et je ne lui écrivis pas.

Depuis, j'ignore sur quels bords il a pu aborder. Pour moi, sa trace est à jamais perdue. Bien des années se sont écoulées, et chacune d'elles a ajouté un poids nouveau à ma douleur... Où vit-il ? que fait-il ? me demandais-je sans cesse. Je me le représentais assailli par la tempête, abandonné sur une île déserte.

A mon tour, je lisais des histoires de voyages et des journaux de marine. Quand il était question d'un sinistre, anxieux je parcourais les listes des victimes pour voir si le nom de Pierre Gagny ne s'y trouvait point... Ma vie devenait un enfer... Comme je voulais expier ma dureté, je me condamnai à toutes les privations, afin que, si jamais mon fils pauvre et souffrant revenait dans sa patrie, il y trouvât le repos et du pain. J'économisai comme un avare. J'habitais un joli logement dans cette maison ; je le quittai pour monter dans cette mansarde, et je vendis mon mobilier. Je croyais mériter du Ciel le droit de revoir mon enfant en m'occupant de son avenir. J'amassais, j'amassais... Ma santé s'usa dans les privations et le chagrin... N'ayant plus l'espoir de revoir Pierre, je me réjouis de quitter la vie. Vous le voyez, Antoine, j'ai raison de redouter l'heure où Marie me demandera :

" Mauvais père, qu'as-tu fait de l'enfant que je t'avais laissé ?

La voix de Martin Gagny se perdit dans un sanglot.

" Que souhaitez-vous donc ? demanda Antoine au moribond.

— Là, fit le malade en désignant sa paillasse, là j'ai caché la fortune de mon Pierre... quinze mille francs... une grosse somme pour un ouvrier... Il a fallu ciseler bien du cuivre pour entasser cela..

— Eh bien ?

— Vous aller me soulever, vous fouillerez dans la paillasse, vous en retirerez un petit sac de peau renfermant des billets de banque... Faites vite ! vite ! car ce récit m'a épuisé, et la mort m'attend."

Le paveur prit Martin Gagny, sous les aisselles

et le traîna presque sur le sol, car les jambes du malheureux refusaient de le soutenir.

" Hâtez-vous ! hâtez-vous ! " murmura Martin.

Les deux mains d'Antoine s'enfoncèrent dans l'ouverture de la paillasse, et il en retira une pochette qu'il posa sur la cheminée

Martin grelottait. Ses membres avaient le tremblement de la mort. Quand le paveur l'eut remis sur sa méchante couchette, il resta un moment immobile, rassemblant son souffle et ses pensées.

" Approchez-vous là, plus près, reprit-il, ces quinze mille francs appartiennent à mon fils... Vous les lui remettrez en même temps que ce livre : *Robinson*. Il l'aimait tant quand il était tout petit... Vous attendrez pendant dix ans le retour de Pierre... Au bout de ce temps, si vous êtes sans nouvelles, considérez-vous devant Dieu comme mon héritier. Je n'ai pas besoin d'un homme de loi pour écrire un testament, votre conscience d'honnête homme reçoit le mien

— Et je jure de vous obéir, Martin, " affirma le paveur

Une impression de soulagement passa sur le visage du moribond.

" Attendez-moi un instant, lui dit Antoine, je veux mettre votre trésor en sûreté." Un moment après, le paveur revint. Il était suivi d'une fillette d'une douzaine d'années. Antoine portait un fagot et sa propre lampe, Modeste, une couverture et une tasse de bouillon

Antoine jeta le fagot dans l'âtre, la lumière emplît la mansarde. L'enfant, soulevant la tête du malade, approcha la tasse de ses lèvres ; puis, avec des soins de petite garde-malade, elle borda la chaude couverture sur la paillasse, remua l'oreiller, puis s'agenouilla

" Antoine, Antoine, dit Martin, une grâce encore ; je voudrais un baiser de Modeste."

La fillette s'approcha du chevet du mourant et lui tendit son front pur.

" Ah ! fit Martin, un baiser d'enfant ! que c'est bon, mon Dieu ! Pierre ! mon Pierre ! "

Ses mains amaigries se joignirent, ses yeux se levèrent pour chercher le ciel, puis sa tête retomba livide, ses regards s'éteignirent, le souffle s'arrêta sur ses lèvres... Tout était fini...

Antoine reconduisit sa fille chez lui, et, dès qu'il la vit endormie, il revint près du pauvre mort.

Mais le paveur ne passa pas la nuit oisif, car les voisins entendirent longtemps retentir le marteau de l'ouvrier dans la mansarde de celui qui venait de rendre l'âme.

## I

## LE TRÉSOR DES PAUVRES GENS

Une jeune fille de dix-huit ans est assise devant une table de noyer couverte de riches étoffes. Dans des sêbiles de formes diverses brillent des pasquilles

d'or, des paillettes, des bobines de fils d'or et d'argent, de l'or frisé, des cannetilles brillantes, des découpures de parchemin. L'aiguille de l'ouvrière semble voler sur le velours et le brocart.

Modeste est jolie. Son teint garde des transparences de porcelaine; sa lourde chevelure blonde frise aux tempes et s'enroule sur un cou blanc. L'œil est bleu, grand, ouvert, humide, la bouche, bien coupée, a des mélancolies dans le sourire. On comprend que cette jeune fille est bonne, douce, laborieuse et dévouée.

Autour d'elle, tout repose et égaye. Le long du cadre de sa fenêtre s'enroulent des cobéas, des capucines, ces rideaux du printemps qui décoorent si bien les croisées du pauvre. Des rosiers, des lis parfument ce balcon aérien; et au milieu de cette serre embaumée voltigent, l'aile rapide, le bec hardi, le chant babillard, des bandes d'oiseaux auxquels la jeune fille distribue une part de son pain.

Tandis qu'Antoine Méreaux exerce son pénible état de paveur, Modeste brode tour à tour de lourds ornements d'église, des uniformes de généraux, des habits de fonctionnaires et ces palmes vertes d'immortels, récompense du talent, du génie, qui souvent semblent écraser sous leur poids la muse qu'elles devraient seulement fêter.

Modeste ne lisait point dans les journaux les mutations de fonctionnaires, et ne savait jamais quand un nouveau candidat à l'Académie commençait ses visites; mais le dimanche, à l'église, il lui arrivait de reconnaître une riche chasuble brodée par elle, et la chère fille éprouvait un mouvement de joie et de légitime orgueil.

Dans le quartier, Modeste était chérie autant qu'estimée.

Depuis la mort de sa mère, qui la laissa orpheline à dix ans, elle tenait le ménage de son père. Les meubles reluisaient, les murs étaient gais. Sur des étagères s'entassaient des fleurs. Chaque soir un repas substantiel attendait l'ouvrier. Il arrivait las, affamé, avide de voir et d'embrasser sa fille. Deux bras caressants l'enlaçaient, un parfum appétissant se répandait dans le logis: on dînait. La causerie ne variait guère. Modeste s'inquiétait de la santé de son père; celui-ci, des petits événements survenus dans la vie de Modeste.

Plus d'une fois, des jeunes filles de l'âge de Modeste, étaient venues lui dire que les lilas venaient de fleurir, que l'on dansait à la banlieue, et qu'à son âge elle ne pouvait s'enfermer dans sa petite chambre; Modeste secouait la tête:

"Je n'ai pas besoin d'aller respirer au loin le parfum des fleurs, disait-elle, mes rosiers embaument; pourquoi irais-je au bal, quand j'ai le bras de mon père pour la promenade; je sais que faire de mes vingt ans, puisque je suis heureuse!"

Elle ne songeait ni au plaisir ni au mariage, et cependant plus d'un jeune travailleur la suivait d'un regard sérieux et pensait qu'elle serait la bénédiction d'une maison.

Peut-être l'influence de Modeste eût-elle été jusqu'à convertir des garçons préférant la flânerie à l'atelier.

Sur le même carré, qu'habitait Antoine Méreaux, demeurait un jeune homme exerçant le même état, avec la différence que Nic-Nic maniait l'outil trois jours par semaine.

Nicaise-Nicodème Lanfoucheux, que ses camarades appelaient sommairement Nic-Nic, n'était pas méchant; il pouvait obliger un camarade, se jeter à l'eau pour sauver un homme et même un chien, partager son pain avec un mendiant, et vider ses poches au profit d'un ami; mais commencer sa semaine le lundi, la poursuivre jusqu'au samedi, ne pas jouer et ne pas boire, cela lui semblait impossible. Il aimait le cabaret, les cartes, le petit-bleu, les longues promenades à la barrière, les drames entendus du haut du poulailler, le bruit de la rue, le tapage nocturne. Il s'amusait de tout ce qui pouvait être contraire au bon ordre et à la vie régulière. Cependant, un matin, il songea que Modeste était bien jolie.

Pendant toute une semaine il répéta la même chose; au bout de huit jours il la demanda en mariage.

"Mon garçon, lui répondit Antoine, il me paraît absolument inutile de transmettre cette demande à ma fille avant que tu sois corrigé. Deviens sobre, rangé, travailleur, et nous verrons."

Nic-Nic ne dit rien, mais durant deux longues semaines il ne quitta pas Antoine, l'accompagna au travail, lui rapporta les outils au retour, ne toucha pas une carte et ne se grisa pas une fois. C'était à croire à sa conversion.

Mais quand il apprit que Méreaux exigerait au moins, comme garantie, deux années d'une existence semblable, il secoua la tête avec découragement:

"Il faut me prendre au mot, lui dit-il, sans cela je redeviendrai ce que j'étais"

Un mois plus tard, Nic-Nic avait repris ses habitudes, et quand il rencontrait Antoine Méreaux dans l'escalier, il baissait la tête.

Un jour Antoine rentra frissonnant chez lui. Une froide ondée l'avait surpris, tandis qu'il se trouvait échauffé par le labeur, et, agité de frissons, il se coucha, pensant en être quitte pour une journée de fièvre.

Hélas! la maladie cloua le paveur sur son lit. Les rhumatismes tordirent ses membres; il souffrit d'atroces douleurs et passa trois mois entiers sans sommeil.

Son inquiétude aggravait son état.

Modeste se multipliait pour subvenir à toutes les dépenses. Elle travaillait le jour, elle travaillait la nuit. Elle s'endetta, mais on l'estimait assez pour lui accorder du crédit.

Tandis qu'Antoine criait sur sa couche douloureuse, Modeste brodait sans relâche. Sa vue se fatiguait, elle sentait de sourds élancements à la poitrine; mais avait-elle donc le droit de s'arrêter? Une fleur d'or représentait un verre de vin généreux, cette autre un remède indispensable; et l'aiguille vo-

lait, et le dos de l'enfant se courbait sur le métier, les broderies s'achevaient, et en même temps s'épuisait sa vie.

Elle devenait pâle, mais elle ne se décourageait point, car on lui affirmait qu'au printemps son père serait guéri.

Certes, Antoine souffrait moins, il pouvait remuer ses mains amaigries ; quand le soleil serait plus chaud, il descendrait dans la rue. Alors il travaillerait double pour aider l'enfant à payer ses dettes. Mais hélas ! il sembla bientôt que ce rêve ne serait jamais réalisable. Quand le paveur se sentit renaître, Modeste crut qu'elle allait mourir.

La pauvre enfant ne se plaignait pas ; elle trouvait que s'épuiser pour le soulagement d'Antoine était son devoir et qu'on ne pouvait même la louer pour l'avoir rempli. Elle s'étonnait d'exciter l'admiration de sa maîtresse d'atelier, celle de ses compagnes. Épuisée par le travail et les veilles, elle se traînait encore jusqu'au magasin, afin d'emporter un peu d'ouvrage, cet ouvrage qui fournissait le pain de l'humble ménage, l'huile de la lampe, le charbon du foyer.

Le médecin, qu'elle avait appelé pour son père, l'interrogea d'abord avec sollicitude, puis avec crainte. Elle lui répondit en souriant :

— Mon père va mieux, sa guérison sera mon salut.

Oui, Antoine Méreaux allait mieux, mais lui aussi s'alarmait.

Un jour, sous un prétexte, il renvoya Modeste pendant la visite du docteur, et, le regardant au fond des yeux, il lui demanda :

— Ma fille est plus malade que moi, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit le médecin.

— Que faut-il faire monsieur ? je suis prêt à tout.

— Il faut à cette enfant du repos, un repos complet, une nourriture saine et fortifiante, de bon vin.

— Elle aura tout cela, docteur, elle l'aura."

Le lendemain, Antoine engagea son litige. Ces faibles ressources s'épuisèrent, et Modeste n'était pas guérie.

On devait un terme et le propriétaire menaçait.

Un secours inattendu fut donné aux pauvres gens. Nic-Nic apprit la détresse de ses voisins, il travailla deux jours et glissa mystérieusement trois grosses pièces d'argent sous la porte. Modeste remercia la Providence, mais Antoine devina.

— En suis-je donc là, se demandait-il, que je doive accepter l'aumône ?... Pour elle, oui, pour elle. . . Et cependant, si je voulais..."

Les yeux du paveur se dirigèrent vers un angle de la chambre.

Suspendue à la muraille par deux clous énormes, une *demoiselle*, dont le paveur ne se servait plus, occupait une place d'honneur. Sans doute elle avait rempli une rude carrière, battu bien des pavés, aplani bien des rues. Antoine lui accordait les invalides et la gardait comme un souvenir de longs et laborieux services. Elle ne semblait point trop usée ce-

pendant. Une bille de bois en *tortillard* en formait la base, des cercles de fer la maintenaient. Sa tige droite et lisse soutenait les deux bras arrondis en anses. C'était un solide outil de paveur, une *demoiselle* irréprochable.

Pendant qu'Antoine la regardait, une lueur fugitive passa sur son visage pâle,

— Il y a de l'argent ici, murmura-t-il, beaucoup d'argent... Quinze mille francs, une fortune... Martin Gagny est mort depuis plus de six ans ; jamais son fils n'a donné signe de vie, Pierre a fait naufrage sur quelque terre lointaine... Je suis héritier de Martin après lui. . . Martin, s'il voyait ma fille si pâle, prendrait lui-même une poignée d'or et me crierait : Sauve-la ! Mon Dieu ! mon Dieu ! puis-je laisser périr mon enfant de besoin quand il m'est possible de lui rendre la santé... Je ne prendrais pas tout, non... seulement de quoi la sauver... Ce ne serait pas mal, cela.. Et puis, je le rendrais un jour, quand la force me serait revenue, et que ma fille aurait repris ses couleurs et sa gaieté !... On emprunte aux vivants, ne peut-on emprunter aux morts ?

Il s'arrêta un moment, puis, fouillant dans un meuble, il y prit un outil et se dirigea vers la *demoiselle*.

Au même instant, Modeste parut sur le seuil.

Le visage de son père exprimait une telle angoisse qu'elle courut à lui, le prit dans ses bras, le força de s'asseoir, puis lui jetant les bras autour du cou

— Ne t'inquiète pas, lui dit-elle, cette course m'a fait du bien. Je vais mieux, père, beaucoup mieux, et toi ?

— Moi, je suis très bien.

— Tes mains brûlent, ton regard est troublé.. pourquoi fixes-tu sur moi des yeux pleins de larmes ?

— C'est que je t'aime, Modeste, que je te vois dépérir, et que mon cœur se fend dans ma poitrine. Songe donc ! tu es tout pour moi. Le médecin prescrit des choses qui coûtent cher, bien cher... Dieu n'aura-t-il pas pitié de nous ? . . Je commettrais une faute, un crime, pour racheter ta vie... Je le sens, si je passais devant la boutique d'un changeur, je briserais un carreau, et j'emporterais une poignée d'or.

— Non répondit Modeste d'une voix douce, vous vous calomniez ! L'argent volé porte malheur. Dieu nous garde l'un à l'autre parce que nous sommes honnêtes. Est-ce que votre amour du travail, votre tendresse pour votre fille survivraient à un acte coupable ? Les grandes affections sont dans les cœurs purs. Nous souffrons, nous mangeons à peine, nous avons froid, et notre sang s'appauvrit dans nos veines ; mais nous pouvons regarder en face les honnêtes gens ! Nous attendons une rémunération de Dieu, et nous pouvons invoquer le souvenir de ma mère.

— Oui, tu as raison ! tu as raison, répéta Antoine avec une ferveur mêlée de fièvre. Ayons le courage de pâtir, de mourir peut-être, mais gardons notre dernière fortune. Le trésor des pauvres gens, c'est une bonne conscience."



Le lendemain matin, Nic-Nic frappa tout doucement à la porte.

— Pardonnez-moi, père Antoine, dit-il, et vous aussi mademoiselle Modeste, mais c'est ma fête, aujourd'hui, saint Nicaise, et vous comprenez... Je me souhaite aussi la saint Nicodème... Quand on est seul, faut penser à soi, pas vrai... Et, pour me réjouir, je me suis dit : — Nicaise-Nicodème, tu devrais faire un dîner, comme qui dirait une noce, avec des amis, de braves gens ; pas de bambocheurs et de saints Lundi, des travailleurs à mort, quoi... Et, dame, j'avais espéré que vous me permettriez de me souhaiter la saint Nicaise chez vous.

— Entre ! fit Antoine en prenant des mains de Nic-Nic le panier de provisions qu'il tenait à la main.

Modeste rougit, et, tandis qu'elle emportait le panier, le paveur serra Nic-Nic sur sa poitrine.

— Merci, lui dit-il, sans toi Modeste n'aurait pas déjeuné.

### III

#### OU PASSE L'HUISSIER

M. Lanternois déjeunait lentement, copieusement, en homme qui tient à se convaincre qu'il possède un appétit robuste et un chef de cuisine excellent.

Ce gourmet ventripotent, au teint flambé de rouge, à l'œil voilé par des paupières flasques, écoutait avec une sorte de recueillement les titres sonores des vins vieux annoncés par le valet servant à table. Il étalait ses grosses mains rouges aux doigts courts, sans nœuds, aux ongles spatulés, sur le linge de Saxe, avec des jouissances intérieures. Il se grisait, par le regard, de son service d'argenterie massive, de ses cristaux à facettes, des fleurs ornant sa table. Son odorat aspirait la fumée des mets, l'arôme léger des vins, les parfums des roses. Il était de ceux qui existent seulement afin de satisfaire dans la plus large mesure possible les besoins de leur sensualité.

Anthime Lanternois ne souffrait aucun dérangement dans son existence, et ne permettait pas au chagrin de franchir sa porte.

Il ne comptait pas d'amis, mais il recevait, parfois des convives.

Ce jour-là, les invités formaient une sorte d'académie culinaire, discutant certains menus, étudiant des recettes nouvelles, inventant des plats inédits placés sous l'invocation de la déesse Gasterea. Alors on riait, chez Anthime Lanternois, de ce rire hygiénique du désert qui active la digestion. On se réjouissait d'être au monde, de manger des primeurs, d'accumuler les raretés, de boire sec et de ne point sentir encore les atteintes de la goutte.

Lanternois ne souffrait autour de lui rien qui fût capable de troubler son bonheur et de lui apprendre qu'il existait sur la terre des gens sans revenus et de petits enfants sans pain.

Ces choses-là ne le regardaient point. L'assis-

tance publique doit suffire à la guérison de cette plaie sociale qu'on appelle la misère. Elle garde pour cela des revenus énormes, elle accumule des impôts, elle perçoit une dime sur les plaisirs des gens qui s'amuse ; c'est bien le moins, n'est-ce pas ? qu'elle ramasse les gens en haillons et qu'elle jette sur une botte de paille les enfants perdus

Tous les Lanternois du monde ont droit à la suppression de ce qui pourrait troubler leur bonheur.

Jamais un malheureux ne franchissait le seuil du gourmet millionnaire ; jamais il ne répondait à une de ces missives qui sont les lettres de change du pauvre sur le riche. Chez lui, jamais un mot trop haut, un coup de sonnette violent. Des tapis étouffaient les pas, des portières se drapaient à toutes les portes. Cet appartement chaud, douillet, capitonné, paraissait fait pour le calme personnel, égoïste ; c'était un temple dédié au Moi, et dont Lanternois restait à la fois l'idole et le grand prêtre.

L'heureux homme déjeunait donc, et le domestique découpait un perdreau, quand le bruit d'une altercation violente se fit entendre dans l'antichambre.

Lanternois s'arrêta surpris, scandalisé, furieux, et il allait donner ordre à son valet de chambre de s'informer de la cause de ce tapage insolite, quand un homme au visage livide, tremblant de fièvre et couvert de vêtements en lambeaux, pénétra dans la salle à manger, en dépit des gens qui s'efforçaient de le retenir.

— Monsieur, dit-il en s'avançant vers Anthime Lanternois, monsieur, vous m'entendez une minute... je ne serai pas long, allez... je sais que vous ne voulez pas être dérangé... vous en avez le droit... je suis un pauvre homme... vous ne me connaissez pas, je le vois bien ! vous ne pouvez pas connaître tous vos locataires... Les intendants ont des ordres, vous les payez pour faire vos affaires et non pour avoir du cœur... Alors je suis venu... Si vous compreniez quelle est notre misère, monsieur... ce n'est pas ma faute ! je suis un bon ouvrier, laborieux, probe, rangé, mais, que voulez-vous, on ne peut rien contre la maladie... je suis tombé le premier ; ma fille, ma belle et douce Modeste, s'est exténuée afin de me soutenir et de me soigner à l'aide de son travail... Elle est brodeuse... un joli état... mais qui crève la poitrine, voyez-vous, monsieur ?...

— Est-ce que cela me regarde ? s'écria Lanternois ; si son état est mauvais, qu'elle en change !

— Moi, je suis paveur... Sous le vent et la pluie, par les temps de neige et de glace, je manie la *demoiselle*, qui devient de plus en plus lourde pour mes bras. Je ne crains personne pour mettre un grès en place, le sabler et l'enfoncer, mais les douleurs m'ont pris, puis les fièvres, et je suis resté six mois sans rien faire, les bras raides, les jambes nouées, immobile dans mon lit tandis que l'enfant s'exténuait pour moi. Vous n'avez pas de fille, monsieur, sans cela vous comprendriez. Je la voyais se courber et pâlir à chaque veille, sans se plaindre, s'efforçant encore de sourire. Des que j'ai pu me lever, je suis allé au travail, je ne marchais pas, je me traînais... J'ai pu ranger quelques pavés ; mais quand il s'est agi de prendre la *demoi-*

— Elle à deux mains pour enfoncer les pierres, la force m'a manqué et je suis tombé dans la rue. On m'a rapporté si faible que j'ai cru mourir. Et le soir, le soir même, le concierge de votre maison nous a prévénus que, si nous ne pouvions payer nos deux termes à la fois, nous serions chassés par ministère d'huissier.

— Eh bien ! fit Lanternois, il a eu raison. . . Celui qui ne paye pas son terme n'a pas le droit d'être logé. Je vis de mes revenus, moi, et vous de votre force.

— C'est la loi, je le sais bien, monsieur, mais la loi peut céder devant la miséricorde. . . Vous ne jetterez pas sur le pavé un ouvrier malade et une jeune fille épuisée. Il est des choses que le code permet, mais que le cœur défend. Vous avez une âme, vous croyez en Dieu, vous savez que la charité est la ressource de ceux qui n'ont rien et la joie de ceux qui possèdent.

— Je sais que si j'entrais dans les affaires de mes locataires, aucun d'eux ne me paierait. Ce qu'a fait mon gérant je l'approuve.

— C'est notre ruine, notre mort, monsieur !

— Ce n'est pas ma faute.

— Je me suis mal expliqué, sans doute, vous ne comprenez pas... Tenez, je suis malade, je grelotte la fièvre ; toutes les articulations me font mal, la tête me brûle, la poitrine aussi, et, cependant, si je me présente à la porte d'un hôpital, on ne m'y recevra pas. Je me tiens à peu près debout, donc il n'y a pas de place pour moi. Si j'erre la nuit dans la rue sans asile, je serai arrêté comme vagabond. Je suis honnête, monsieur ; ne permettez pas que l'on me confonde avec les paresseux ou les gens sans aveu. Et encore, ce n'est pas pour moi que je vous implore, mais ma fille ! Si vous saviez comme elle est jolie et sage ! un ange du bon Dieu ! Ces anges-là on les garde, on les protège, on donnerait son sang pour leur bonheur. Aujourd'hui je n'ai que des larmes pour vous attendre ; mais Dieu m'écoute, vous le voyez, je puis espérer encore...

— Jean, cria Anthime Lanternois, jetez cet homme à la porte.

— Voilà tout ce que vous trouvez à me répondre ?

— Si, j'ajouterai quelque chose. Je vous devrez une mauvaise digestion.

— Sans pitié ! sans pitié ! murmura le paveur.

Son regard brûlant se fixa une dernière fois sur le mauvais riche, puis, se reculant, afin d'éviter d'être saisi par le valet, il quitta la salle à manger du millionnaire.

Quand il se trouva dans l'escalier, il s'assit sur les marches, et, la tête dans ses mains, il pleura.

On ne lui laissa pas même le temps d'exhaler ses sanglots. Cet escalier couvert d'une moquette moel- leuse, retenue par des barres de cuivre luisantes, cet escalier à rampe de velours n'était pas fait pour les gens en haillons, et le concierge de l'hôtel, montant la correspondance de M. Lanternois, ordonna brutalement à Antoine Méreaux de déguerpir.

Le paveur s'éloigna la tête basse, les pieds chancelants.

Que dirait-il à sa fille ? qu'allaient-ils devenir tous deux ?

Antoine en était à cette phase de misère où l'énergie manque au plus résolu. Vingt fois, durant le trajet, il se reposa sur un seuil, contre une borne, près d'une porte. Les rues n'en finissaient pas. La vue des voitures lui causait un vertige, le mouvement l'étourdissait. Des crampes douloureuses serraient sa poitrine creuse, et sa gorge était en feu.

Il s'arrêta devant sa maison et la regarda.

C'était un bâtiment énorme, bête et maussade ; percé de fenêtres comme une caserne, noir d'aspect, haussant ses sept étages l'un sur l'autre comme une Babel de misère.

Cette maison n'était pas un bloc de moellons, mais une sorte d'être vivant, criant, grinçant, suant, doué d'une existence essoufflée, asthmatique et douloureuse.

A quelques fenêtres pendaient des loques bariolées ; parfois une tête livide se montrait dans la baie noire. Des grincements d'outils, des claquements de machines, des bruits de scies, de marteaux et de rabots se confondaient.

La bête énorme travaillait, coupant le bois, cou- sant la laine, usant l'étoffe de vie humaine à chaque coup de maillet, à chaque mouvement de pédales de fer. Elle s'essouffait et s'agitait par cent bouches et deux cents bras.

Quelquefois un refrain jetait la note gaie au milieu des tumultes divers ; mais la voix ne chantait pas longtemps, et les bruits sourds ne tardaient pas à l'absorber.

Antoine eût pu dire à cette heure quelle fenêtre appartenait à tel ou tel ménage. Il se souvenait de chaque alvéole de cette ruche noire d'où chaque matin les ouvriers essaimaient. Ici demeurait une femme âgée vendant de vieux habits au Temple, là deux orphelines que l'on disait poitrinaires et que l'on cou- drait dans le même linceul. Au troisième tableau, un jeune ménage : on y riait encore. Cette fenêtre close, derrière laquelle pendait une loque bleue, indiquait la chambre de Nic-Nic.

Tout en haut, sous le toit, au niveau des gouttières, cette croisée garnie de fleurs était celle de Modeste. Il voyait son jardin suspendu, sa volière de friquets et de pigeons, tout ce qui égayait ses journées et allé- geait son labeur quotidien. Jadis l'enfant travaillait près de la fenêtre, entre les lis et les rosiers, au rou- coulement des ramiers, au pépiement des moineaux ; elle chantait comme eux, elle s'épanouissait avec les fleurs. Aujourd'hui la jeune fille était pâle, les fleurs se mouraient, et les oiseaux frileux semblaient se de- mander pourquoi, en dépit de leurs coups de bec et de leurs battements d'ailes, la fenêtre ne s'ouvrait pas. Le paveur se souvenait de toute sa vie en contemplant les croisées de son pauvre logement.

Il y avait dix-neuf ans, il vint s'y installer avec sa jeune femme. On y bâtissait des rêves sur les nuages bleus de l'avenir. Puis l'ange de la mort em- mena la jeune femme, et le paveur resta avec l'enfant.

De quel amour il avait entouré cette chère créature ! comme il avait travaillé pour elle ! avec quelle joie il la regardait s'épanouir à la vie... et maintenant, maintenant qu'elle était grande et belle, Dieu seul savait si bientôt...

A cette pensée, Antoine, pris d'angoisse, cessa de regarder la grande maison, et, gagnant le couloir, il monta lentement l'escalier.

Arrivé au dernier palier, il s'arrêta, et sa main tremblante se posa avec hésitation sur le loquet de la porte. On n'entendait aucun bruit. Il ouvrit lentement, avec ces craintes de cœur qui étouffent.

Renversée sur le dossier de sa chaise, Modeste paraissait plongée dans un assoupissement fiévreux. Une chape de toile d'or s'étalait sur la table. Après avoir essayé d'en broder quelques fleurs, vaincue par la fatigue, l'enfant venait d'abandonner son aiguille.

"Comme ses joues son creuses ! pensait le paveur ; ses yeux ont des cercles bleuâtres et ses lèvres deviennent blêmes. Que vais-je lui répondre quand elle s'éveillera ? La démarche que je viens de tenter était notre unique espérance. Avant trois jours nous serons dans la rue, avant un mois nous serons dans la tombe. Si nous pouvions mourir ensemble, au moins."

En ce moment, Modeste ouvrit les yeux, et voyant son père agenouillé près d'elle, l'enfant jeta ses deux bras autour de son cou.

"Te voilà, dit-elle, te voilà ! J'avais peur pour toi, je regrettais de t'avoir permis de sortir. M. Lanternois t'a refusé, je m'y attendais. Ne te déssole pas, père, nous gardons pour nous la Providence ; sois-en certain, elle viendra à notre aide.

— Hélas ! dit Antoine Méreaux, je ne te vaud pas, ma chérie, et depuis quelques jour d'infénales tentations me heurtent.

— Vous vous calomniez, mon père bien-aimé.

— Non, répondit le paveur, et, vois-tu, à cette heure, quand nos entrailles sont dévorées par la faim, que l'on va nous laisser sans asile, à l'heure où nos bras ne nous permettent pas même le travail, je me demande si l'honnêteté dont tu parles n'est pas un métier de dupe.

— Jamais, père, jamais ! s'écria la jeune fille, en posant ses deux mains sur la bouche de son père.

— C'est que tu ignores, Modeste. Il y a un secret dans ma vie...

— Ce secret doit être honorable, mon père.

— Un trésor existe dans cette maison.

— Un trésor ! chez nous ?

— Oui, à portée de ma main, comprends-tu cela, des billets de banque, une fortune, une fortune, ma chérie. Un peu de cet or nous sauverait, rien qu'un peu... on ne saurait pas, Modeste, on ne pourrait jamais savoir...

— Vous le sauriez, vous, mon père, et ce serait assez pour empoisonner vos derniers jours... Je le saurais, et je vous aimerais moins, puisque je ne vous estimerais plus comme jadis. Si le trésor que vous

possédez appartient à d'autres, gardez-le pour le rendre fidèlement. M. Lanternois va nous faire expulser, je le plains, mais je ne me révolte pas. Embrassez-moi bien fort, mon père... Tenez, il reste quelques sous dans ce tiroir, ayez la bonté de prier la voisine de nous acheter du bouillon... après, après, qui sait ! je ne perds pas courage, cher père, parce que vous me restez.

Antoine serra sa fille sur son cœur. Tous deux veillèrent longtemps. La souffrance leur enlevait le sommeil.

Le lendemain, en dépit de son courage, Modeste se sentit prise d'une invincible tristesse, elle savait qu'elle devait compter les heures pendant lesquelles elle resterait dans cette maison. Elles passèrent à la fois lentes et rapides, et trois jours s'étaient à peine écoulés depuis la visite de Méreaux à M. Anthime Lanternois, quand un huissier franchit le seuil du paveur.

L'ouvrier l'attendait. Sur une table était noué un petit paquet de linge ; Modeste avait serré dans une *toilette* de percaline la chape de drap d'or qu'elle n'avait pu finir. Antoine, assis sur une chaise, semblait hébété de douleur.

Si accoutumé que fût l'huissier aux scènes de ce genre, il se sentit troublé par l'expression navrante du paveur et la résignation de la jeune fille.

D'ailleurs, la vue de cet intérieur racontait une vie d'ordre, de travail, d'humbles et constantes vertus.

Il s'excusa de remplir un mandat douloureux, et engagea les pauvres gens à quitter les chambres qui avaient vu passer les meilleures années de leur vie.

— Ne craignez rien, monsieur l'huissier, répondit Méreaux, je partirai aujourd'hui ; le commissaire de police n'aura pas besoin de m'expulser ; la loi est la loi. Mais j'avais un voisin, la plus mauvaise tête du monde, un bon cœur tout de même, et j'aurais voulu qu'il m'accompagnât

— Où comptez-vous aller ?

— Je ne sais pas, monsieur, je ne sais pas. Sans meubles, je ne trouverai plus de logement, il faudrait payer d'avance ; payer, et avec quoi ? grand Dieu ! Enfin, Nic-Nic sera fâché de n'avoir pas reçu notre adieu. Il est en noce depuis une quinzaine ! Pauvre Nic-Nic ! il nous regrettera.

— Vous savez que l'on va vendre vos meubles...

— Je le sais, monsieur, vous pouvez commencer.

— C'est pour vous une nouvelle épreuve.

— C'est égal, vendez ! pendant ce temps Nic-Nic peut rentrer.

Modeste resta debout près de la fenêtre, tandis que les curieux, les acheteurs et quelques locataires du quartier se frayaient un chemin à coups de coudes.

Triste chose qu'une vente semblable ! les souvenirs s'éparpillent au vent, les reliques les plus chères tombent dans des mains indifférentes. Le paveur en était certain, la vente des meubles ne suffirait pas à solder le propriétaire, et cependant, il faut le dire, personne ne songeait à profiter du malheur d'Antoine.

On le plaignait, mais ceux qui déplorait sa situation savaient que quelque jour la même épreuve les pouvait atteindre.

La commode, la table, les livres s'en allaient au vent des enchères. Il ne restait plus que de menus objets. L'huissier les désigna d'un geste, et le crieur posa sur la table des ustensiles de cuisine, des objets de verrerie et des chenets.

Tout à coup il remarqua la *demoiselle* suspendue à la muraille

—Ajoutez ceci, dit-il.

Antoine étendit le bras :

—La *demoiselle* est un outil, dit-il, la loi me le laisse.

## IV

## ENTRE JEUNES FILLES.

Tandis que cette scène se passait au dernier étage de l'immeuble de M. Lanternois, une jeune fille vêtue avec une grande simplicité, et accompagnée d'une femme de chambre portant un paquet assez volumineux, pénétra dans le couloir de la maison, et demanda à une grosse concierge, qui balayait la cour obscure et profonde comme une citerne, à quel étage habitait Mlle. Modeste Méreaux.

—Au sixième, la porte à droite, mon bel ange, mais faut vous hâter, les oiseaux dénichent... Je n'en veux pas dire de mal, misère n'est pas crime, mais monsieur a des principes au sujet des loyers, il a un dieu, M. Lanternois, c'est le dieu Terme. L'enfant est encore là, avec son père.

—Madame, demanda doucement la jeune fille, un malheur vient de frapper Mlle. Modeste... J'en ai entendu dire beaucoup de bien à sa maîtresse d'atelier, et si je pouvais...

—Dame, vous pouvez, certainement... On les expulse parce qu'ils doivent; une supposition: vous payeriez, ils resteraient... L'huissier vend les meubles à la criée pour le compte du propriétaire; les pauvres gens sont sur le pavé..

—Oh! mon Dieu! mon Dieu! je ne sais pas si j'ai assez d'argent sur moi!"

La jeune fille prit son porte-monnaie :

—Cent vingt francs... cela ne doit pas suffire... voici mon nom. Madeleine de Puychâteau... Mon père est juge d'instruction... Je réponds de tout... Ah! voici encore une pièce de dix francs, gardez-la pour la peine que vous allez prendre au sujet de cette brave enfant.

—Merci, mademoiselle, c'est un bienfait dont Dieu vous tiendra compte... vous me redevrez quatre-vingts francs... j'accepte votre caution..."

Madeline monta rapidement les six étages, et pénétra dans la chambre au moment où la plupart des acquéreurs s'en éloignaient, les uns portant une table sur la tête, les autres un objet dans les mains.

Appuyé sur l'épaule de sa fille, et serrant fébrile-

ment la *demoiselle*, qu'il avait reprise à l'huissier, Antoine Méreaux attendait encore. Quoi? il n'en savait rien: Nic-Nic, disait-il.

Il regrettait assez ce coin sous les toits pour en vouloir sortir le dernier. Il souhaitait voir Nic-Nic, Nic-Nic qui n'était pas rentré chez lui depuis deux semaines...

Antoine et Modeste possédaient du reste cette faculté céleste qui s'appelle: espérer.

Les cœurs simples attendent mieux et plus que les autres

Les yeux purs se tournent aisément en haut.

Ce héros affamé, en guenilles, qui regardait vendre son mobilier et se laissait chasser de son logis plutôt que de violer le dépôt d'un mort et de trahir un serment, se reconnaissait le droit de compter sur la Providence.

Elle vint, souriante, troublée par son émotion, belle de la pudeur du bien accompli; elle vint les mains tendues, le regard humide, sous la figure d'une belle fille de vingt ans qui s'avança vers Modeste;

—Mademoiselle, lui dit Madeleine, je m'adresse à vous de la part de Mlle. Honorine Timbal. Elle vous a désignée comme sa meilleure brodeuse, et je tiens à ce que le travail que j'ai à vous confier soit un véritable chef-d'œuvre

—Mademoiselle, répondit Modeste, vous ne voyez pas, vous ne comprenez pas sans doute. Nous quittons cette maison, et..."

Madeline prit les mains de Modeste :

—Voyez, lui dit-elle, les acheteurs de vos meubles les ont eux-mêmes remis en place... les termes arriérés sont payés, ne vous tourmentez plus...

—Et c'est vous, Mademoiselle, vous..

—Oui, moi, mais ne me regardez pas de la sorte, Modeste, ne couvrez pas mes mains de baisers et de larmes, cher brave homme... Je reste avec vous un moment, je veux causer avec Modeste, vous apprendre comment et pourquoi je suis venue... Vous serez libre ensuite de prier Dieu pour mon bonheur.

—Oh! vous êtes un ange! s'écria Modeste

—Taisez-vous! fit Madeleine, tout à l'heure vous comprendrez que je suis tout simplement une égoïste prêtant à usure aux pauvres, pour que tout me, soit rendu en félicité.

—Parlez, oh! parlez, Mademoiselle

—Je me nomme Madeleine de Puychâteau, mon père est riche, je n'ai jamais souffert, et dans trois mois je dois épouser un homme qui m'aime... Je puis bien dire cela sans rougir, n'est-ce pas?... On doit célébrer mon mariage dans une pauvre église de campagne qui touche à notre terre de Puychâteau, en Bourgogne. Je me suis promis de faire don à cette église d'un bel ornement pour le jour de cette fête, et cet ornement je vous prie de le broder. N'ayez d'obligation qu'à Mlle. Honorine Timbal, à qui je dois votre adresse. En me la donnant, elle semblait me dire: "Il y a là du bien à faire, acceptez-le, cela vous portera bon-

heur." J'arrive avec Juliette, qui porte des brocards, les paillettes, le fil d'or, les galons fins, et la concierge me raconte ce qui se passe... Si vous saviez, mon enfant, combien peu me coûte ce qui fait votre salut! Oh! tenez, j'aurais souhaité payer davantage la joie de vous rendre la santé, le sourire

—Que vous êtes bonne, mademoiselle!

—C'est si facile!

—Facile!... M. Lanternois est riche, cependant; comparez votre conduite à la sienne

—M. Lanternois ne s'y connaît pas en bonheur. Tenez, je ne donnerais pas l'heure que je passe chez vous pour une rivière de diamants ajoutée à ma corbeille... Il est si doux de sécher une larme, de rendre le sourire! Le jour de mon mariage, vous prierez pour moi, et je songerai à vous... Je me dirai souvent que dans une grande maison de Paris j'ai une amie... la fortune ne fait rien aux sentiments, voyez-vous, et je sens déjà que vous m'aimez.."

Modeste se jeta dans les bras de Madeleine.

Oui, vraiment, elles étaient charmantes: l'une belle, florissante de santé, radieuse de jeunesse et de joie; l'autre blanche et pâle, souriant à travers ses larmes, et prête à retrouver la vie avec l'espérance

Madéleine promena autour d'elle un regard curieux.

"Voulez-vous que nous rangions le ménage ensemble?" demanda-t-elle à Modeste. Il devait être charmant dans les beaux jours"

Elle se pencha vers Mlle. Juliette, lui donna un ordre rapide, et la camériste sortit sans bruit

"Vous aimez les fleurs, j'en remplirai votre chambre. Et les oiseaux? je vais partir pour l'Italie avec mon mari, vous acceptez les miens, avec la cage... une cage de bambous dorés et des oiseaux de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ah! votre travail... sur cette table... Modeste, ma chambre de jeune fille renferme quelques petits meubles qui vous plairaient, vous les garderez en souvenir de moi... comme cela, vous aurez un ménage bien coquet, vous devez aimer certaines élégances... Monsieur Méreaux, pourquoi donnez-vous une place d'honneur à cette machine de bois dont la forme me semble plus bizarre qu'élégante?"

—Ne jugez pas sur la mine, dit avec un sourire Antoine Méreaux, cette machine-là, c'est ma *demoiselle*.

—Votre *demoiselle*?

—Oui, c'est un outil de pavage qui s'appelle comme cela... On ne sait pas pourquoi, par exemple... mais cette *demoiselle*-là, c'est tout dans la maison! Elle a rudement trimé dans sa vie, et mes mains gardent les calus qu'elle y a faits; mais je l'aime, allez! oui, je l'aime deux fois, et maintenant, chaque fois que je la regarderai, je remercierai le Ciel de m'avoir donné une fille qui est un ange et de m'avoir gardé une bonne conscience."

Juliette rentra...

"Modeste, si nous déjeunions?" demanda Made-

leine... nous causerons de mon ornement d'église, dont je veux les broderies admirables. Allons, monsieur Méreaux, traitez-moi plus en amie qu'en cliente... Modeste a dix-huit ans, moi vingt, et toutes les jeunes filles sont sœurs quand elles sont également pures.

—Vous me rendez confus, Mademoiselle.

—Moi, j'accepte, dit Modeste, nous avons assez souffert pour recevoir toutes les compensations."

Un moment après, dans cette chambre où la désolation régnait quelques heures auparavant, le paveur et sa fille s'asseyaient devant une table bien servie.

"Comme mon père sera content de l'emploi de cette matinée! dit Madeleine, lui qui ne cesse de répéter que les malheureux doivent avoir confiance dans les riches et que les riches se doivent aux pauvres. Il y a longtemps, bien longtemps que je ne me suis sentie si joyeuse.

—Je crois que vous vous trompez, Mlle. Madeleine, répondit Modeste, en contemplant la fille du magistrat avec attendrissement, il faut apprendre à donner comme on apprend toutes choses. De certaines mains l'aumône froisse, tandis qu'elle tombe comme une manne céleste des doigts de ceux qui savent la répandre. Vous ne nous jetez pas de l'or comme à des mendiants, vous m'apportez du travail comme à une ouvrière. Vous vous faites un droit de votre jeunesse pour me rapprocher de vous, de votre bonheur pour me donner confiance, de votre fiancé pour m'aider à rendre la santé à mon père. Vous venez chez les ouvriers en robe bien simple pour n'humilier ni les bourgeois ni les tabliers. Oh! mademoiselle, pour faire si bien la charité, il faut en avoir l'habitude.

—Chère enfant! dit Madeleine, je sens que je vous aimerai beaucoup. Au revoir, j'ai mangé chez vous le pain et le sel, j'ai séché vos larmes, voilà une journée remplie... Demain j'enverrai Juliette vous apporter un à-compte sur le travail que je vous confie. Je veux un chef-d'œuvre.

—J'y mettrai tout mon zèle et tout mon cœur."

Madéleine embrassa Modeste et quitta rayonnante la pauvre maison

"Ah! père! père! s'écria Modeste, que je suis heureuse!"

—Oui, et tu as raison de l'être, car sans toi peut-être qui sait où m'aurait conduit le désespoir!"

Le lendemain, M. Lanternois recevait l'argent de trois termes, et, dans une petite boîte renfermant dix louis, Modeste trouvait une quittance réglée d'avance.

Un portefaix, lourdement chargé, monta tour à tour une hotte de fleurs, une cage d'oiseaux rares, une armoire à glace, une pendule de la Forêt-Noire saluant les heures par un chant d'oiseau, un tapis de moquette fané, mais dans lequel on pouvait trouver une superbe carpette, un secrétaire, deux fauteuils et des rideaux. Puis ce furent des conserves, un panier de vin, des épicerie fines, une belle lampe pour éclairer les veillées, quelques gravures rappelant de belles pages d'histoire.



A mesure que Modeste déballait ces trésors elle poussait des cris de surprise. Elle voulut tout de suite jouir des présents de Mlle. de Puychâteau. Un tapisier à façon fut appelé, il suspendit les rideaux, cloua la moquette, mit les meubles en place, et quand, le soir, le père et la fille se trouvèrent installés dans un logement qui leur parut ressembler à un palais, ils bénirent de nouveau le nom de celle qui avait su mettre tant de grâce dans un bienfait. Une malle renfermant le linge de jeune fille de Madeleine, des robes et des vêtements un peu défraîchis, mais excellents, des coupons de chaudes étoffes pour le père avaient complété l'envoi de Madeleine. Au bout d'une semaine, Modeste pouvait sortir au bras de son père, dans une toilette si bien assortie à son visage et à sa taille, que chacun se retournait pour la voir.

"La jolie fille!" pensaient les uns. "L'honnête fille" ajoutaient ceux qui l'avaient mieux regardée!

Antoine Méreaux reprenait à la fois la santé et le courage; son bras retrouvait la force nécessaire pour soulever la *demoiselle* par les deux bras et la faire retomber en cadence sur les pavés. Pendant les longues heures de travail il songeait, non plus, aux mauvais jours, mais à l'avenir qui semblait si bien lui sourire.

Quant à Modeste, toute sa gaieté revenait avec la santé et le bonheur. Dans cette chambre remplie des présents de Madeleine, elle chantait à pleine voix et à plein cœur.

Une après midi, Mlle. de Puychâteau vint la surprendre.

"Modeste, dit-elle, tu ne sais pas ce que j'ai pensé? Durant les fêtes de mon mariage, j'aurai tant de toilettes à faire, on dansera si souvent que ce ne sera point assez de ma femme de chambre pour préparer mes robes, ajuster des rubans et veiller aux mille détails de parure de nos invitées. Il me faudrait une ouvrière adroite, complaisante, bien élevée; j'ai songé à toi, l'air de la campagne te ferait tant de bien; tu as le teint d'une jeune fille de Paris, ma pauvre Modeste, tu reviendrais avec les joues roses d'une fermière, et puis, je suis superstitieuse, et je crois que tu me portes bonheur. Nous te gâterons bien là-bas. Je sais que ton père souffrira grandement de ton absence, mais il t'aime assez pour faire ce sacrifice. Me promets-tu de le lui demander?"

—Oui, Mademoiselle, oui, mais vous êtes trop bonne!

—On ne l'est jamais assez, Modeste, et c'est en cela qu'on a tort. Tiens, j'ai là-dessus une théorie, moi, et cette théorie s'applique à plus de gens qu'on ne croit. Voit-on un homme qui, après avoir obligé un ami, en est payé par l'ingratitude, on s'écrie: Pauvre dupe! Trouve-t-on que l'auteur d'un acte d'héroïsme en a été mal récompensé, il est dupe encore. Eh bien, à mon avis, ces dupes-là sont les gens heureux. Ils ont des heures d'enthousiasme, de générosité, de joie franche. Ils risquent leur santé et perdent leur argent, c'est possible, mais quelles joies n'ont-ils point éprouvées, quels bonheurs mystérieux ont-ils savourés! Ceux qui peuvent répandre le bien

sont les égoïstes, Modeste; ils prétent à mille pour cent. Tu ne me dois rien, tandis que je te suis redevable d'heures de joie, de contentements personnels. Et je t'aime de me fournir l'occasion de sentir mon cœur battre et mes yeux s'emplir de larmes. Tu viendras, n'est-ce pas, tu viendras?"

—Je consulterai mon père, Mademoiselle.

—N'auras-tu point d'ailleurs grand besoin de repos? Le travail que tu te hâtes d'achever est superbe, mais il t'épuise. Pour me satisfaire, Modeste, tu oublies que tu es une convalescente.

—Plus que cela, mademoiselle Madeleine

—Quoi donc?

—Une ressuscitée."

Le soir, Modeste transmit à son père l'invitation de Mlle. de Puychâteau.

"Il faut accepter, dit le paveur, accepter avec joie. Elle devine tout, cette enfant bénie! Oui, tu as besoin de liberté, d'air pur. Paris t'étouffe, ma pauvre chérie! Qu'importe quelques jours d'ennui, je lirai; Nic-Nic réparera peut-être, Claudinet affirme l'avoir aperçu dans un restaurant de barrière. Je lui ferai de la morale pendant ton absence... il faut se souvenir, vois-tu, que ce garçon-là, si paresseux, si garnement qu'il soit, a trouvé le courage de faire des journées pour nous venir en aide et l'esprit de se souhaiter chez nous la saint Nicaise quand nous mourions de faim.

Oui, mon père, vous avez là une pensée qui peut devenir utile à Nic-Nic. Du reste, je ne serai pas plus de quinze jours."

Modeste fit ses préparatifs de voyage avec ravissement. Jamais elle n'avait quitté Paris. L'idée de voir la campagne se dérouler devant elle à perte de vue, de s'enfoncer dans de grands bois, d'errer sur les bords d'une rivière, la charmait.

Mlle. de Puychâteau vint la prendre avec Juliette.

"Mademoiselle, lui dit le paveur, comment pourrai-je vous payer jamais les bontés dont vous nous comblez?"

—D'une façon bien simple, répondit Madeleine. La première fois que vous trouverez sur votre route un être dénué, malheureux, quels que soient son sexe et son âge, traitez-le en frère comme je traite Modeste en sœur. La charité est un cercle divin qui doit enserrer le monde.

—Merci, Mademoiselle, vous me suggérez là une fameuse idée, je vais chercher.

—Non, dit Madeleine, ne cherchez pas, la Providence vous le désignera.

—Vous avez encore raison.

—Adieu, Antoine, embrassez votre fille, nous sommes pressées, le chemin de fer n'attend pas."

Le paveur serra son enfant dans ses bras, embrassa la main de Madeleine, et, quelques minutes plus tard, une voiture rapide emportait Modeste vers le manoir de Puychâteau.

## V

## LE CRÉANCIER D'ANTOINE.

Nic-Nic gravissait, en titubant l'escalier :

— Je sais bien qu'il est bâti en colimaçon, murmurerait-il, c'est égal, il tourne trop... Il tourne comme les ailes d'un moulin, et ma tête avec... Où est ma porte... Je crois que la serrure a changé de place... Allons, bon, il y a du sable dans la clef, ça ne va pas ! ça va pas... Pour la première fois depuis quinze jours que j'ai l'idée de rentrer chez moi, je n'ai pas de chance !

Et Nic-Nic essayait d'introduire la clef forée qu'il venait de retirer de sa poche dans une serrure qui n'était pas la sienne.

Au grincement qu'il produisit, aux plaintes qu'il poussa, Antoine Méreaux quitta sa chambre, une lampe à la main, et trouva Nic-Nic forçant sa porte.

— Pourquoi ne frappes-tu pas ? lui demanda le vieux paveur.

— Je me suis trompé de porte ?

— Complètement.

— C'est la faute de l'escalier, qui est noir et qui tourne trop.

— C'est ta faute à toi seul, Nic-Nic ; tu es gris, mon garçon, et depuis que je ne t'ai vu, tu n'as sans doute rien fait qui vaille... Avale-moi cela pour te remettre et t'éclaircir les idées !

Nic-Nic but le verre d'eau dans lequel Antoine avait fait tomber quelques gouttes d'ammoniaque ; puis il secoua sa grosse tête crépue, regarda le paveur en face et lui dit avec l'expression du découragement.

— Vous devez bien me mépriser.

— Je ne méprise personne, répondit gravement Antoine, je te plains.

— Je manque de volonté, quoi ! Cent fois je me suis juré de ne plus boire, de me conduire comme un homme, comme vous, père Antoine ! et je suis certain que j'y parviendrais si je restais à vos côtés, mais les compagnons m'entraînent ; d'un cabaret on passe dans un autre ; les tournées se succèdent, les bras mollissent, le cerveau se détraque, et les bonnes résolutions s'évanouissent...

— Cependant, reprit Antoine, il fut un temps où tu avais pour t'encourager l'espérance de plaire à Modeste.

— Je ne l'ai pas longtemps gardée, Antoine ! Et tenez, la chère fille a mieux fait, j'aurais été pour elle un méchant mari. La comparaison qu'elle n'eût pas manqué d'établir entre vous et moi ne lui aurait pas permis de me garder son estime. Les anges comme elle ont droit à plus de bonheur que je n'aurais pu lui en donner. Je n'ai jamais connu ma mère, voyez-vous, et l'enfant sans mère est comme qui dirait un exilé ! Sa part de joie a été prise par d'autres. Point de caresses, de conseils mêlés de baisers, de famille chaude d'amour, dont les privations sont compensées par tant de joies. J'ai grandi dans la rue, dinant chez l'un, déjeunant chez l'autre, demandant mon existence aux

ruisseaux de Paris, n'apprenant aucun métier et les exerçant tous d'instinct ; suivant un maître par caprice, l'abandonnant par fantaisie ; gardant, au milieu des vices de tous, un instinct qui me conseillait de mieux faire, et copiant les plus mauvais sujets, tout en les méprisant. Je sais lire et écrire sans me souvenir de la façon dont je l'ai appris. Et peut-être devrais-je le regretter, tant j'ai lu d'inepties dans les journaux et dans les livres...

— Tu le sais bien, Nic-Nic, j'aurais été ton ami, un ami sincère si tu l'avais voulu...

— Oui, mais vous m'auriez obligé à travailler toute la semaine, à rentrer chez moi la journée finie, à économiser l'argent, et je ne pouvais pas ! J'ai appris la paresse, j'aime le vin bleu, et je cartonne la moitié des nuits dans des cabarets borgnes. On y triche, on me vole ma paye, et j'y retourne ! L'eau-de-vie me brûle l'estomac, un peu plus d'intoxication et je flamberais comme une bombonne, et je bois encore ! C'est dans le sang, quoi ! c'est fini...

— Mais tu n'as que trente ans, Nic-Nic !

— C'est pourtant vrai ! l'âge de l'énergie, de la force, de la santé. L'âge où on devrait se sentir des muscles d'acier, et l'envie de vivre. Mais la force physique, Antoine, c'est comme le courage moral : faut pas abuser du vice pour les garder. Je sais ce qui m'attend, allez ! Un soir, je tomberai ivre dans un carrefour, et une voiture m'écrasera... Alors l'hôpital ou la morgue !

— Si tu voulais, si tu essayais encore...

— J'ai essayé trois semaines. Au bout de ce temps, on me conduisait au poste pour tapage nocturne. Je m'effraye parfois de ce que je puis devenir.

— Oui, Nic-Nic, on commence par la paresse, par l'ivrognerie, on finit par le vol et l'assassinat.

— Jamais ! non, jamais ! père Antoine. Il me reste encore quelque chose dans le cœur. Je ne commettrai point une lâcheté indigne ni un de ces crimes qui déshonorent.

— Je ne puis cependant pas te laisser te perdre à mes côtés

— Qu'y pouvez-vous ?

— Tu es un voisin, un ami, tu as travaillé pour moi, pour Modeste, et je souhaiterais te rendre quelque bon office pour ton amitié.

— Votre main, père Antoine ! je suis payé... C'est une charité comme une autre de faire l'aumône d'une poignée de main à un pauvre diable... et cela m'empêche de me mépriser tout à fait, quand je vois qu'un brave ouvrier comme vous me regarde sans dédain... Bonsoir ! je vous ai dit de sottes paroles, et je vous ai volé une part de votre soirée... Vous écriviez à Mlle. Modeste, sans doute...

— Oui, la chère enfant attend une réponse à ses lettres.

— Elle est heureuse là-bas ?

— On la comble de bontés, de prévenances. Les couleurs reviennent sur ses joues ; sa santé se rétablit ; elle me reviendra fraîche et belle. Cela vaut bien la peine que son bonhomme de père s'ennuie un peu.

—Si vous ne croyez pas que cela l'offense, dites-lui au bas de votre lettre que Nic-Nic ne l'oublie pas... cela me fera plaisir."

Le jeune homme, qui semblait complètement dégrisé, serra les mains du paveur, Antoine éclaira l'escalier, Nic-Nic retrouva sa porte, et Méreaux termina sa lettre.

Elle renfermait bien des tendresses, bien des paroles sorties du cœur et bien des baisers, cette lettre ! Cet homme illettré trouvait des mots ravissants, imprévus, pour traduire les pensées de son esprit, les appels de son âme. Certes, Modeste lui manquait ! Ce petit logement lui paraissait vide. Il errait le soir autour de chaque meuble, touchait aux objets qu'affectionnait Modeste, respirait ses fleurs, parlait à ses oiseaux et s'efforçait de vivre de sa vie. Loin d'elle il ne respirait plus, et son existence lui paraissait suspendue. Il comptait les jours, il en vint à supputer le nombre des heures qui devaient s'écouler avant son retour.

Enfin elle rentra dans la grande maison bruyante, l'enfant adorée. Elle se jeta dans les bras du paveur avec un cri de joie. Et lui, la regardant en plein jour, admirait ses yeux brillants, ses joues roses. Il pleurait et riait en la contemplant. Puis les questions se multipliaient sur ses lèvres. Il voulait savoir tous les détails du mariage de Mlle. de Puychâteau. Il fallut lui peindre le manoir, le parc, les jardins anglais.

"Mon Dieu ! mon Dieu ! répétait-il, comme il y a de braves cœurs en ce monde ! Comment ferons-nous jamais pour acquitter notre dette de reconnaissance ?

—Madelaine vous l'a dit, mon père, vous la paierez à un malheureux.

—Mais où le prendre, cet infortuné ? où se cache-t-il, ce pauvre ? Je ne serai content que le jour où il me sera permis de dire à ta protectrice : "Mademoiselle, j'ai sauvé cet homme ou cet enfant pour l'amour de vous !"

—Ne vous en inquiétez pas, mon père, c'est l'affaire de la Providence, qui vous l'amènera comme par la main.

—Tu le crois ?

—J'en suis sûre."

Et cependant Antoine Méreaux cherchait. Il questionnait les pauvres femmes assises sous les portes cochères et entourées de groupes d'enfants déguenillés. Mais il apprit un jour que l'une d'elles louait les petits malheureux afin d'exciter la pitié des passants, et il ne songea plus à choisir son créancier parmi les femmes chargées de familles d'occasion.

Il hésita durant une semaine, s'il ne devrait point prendre chez lui un vieil aveugle ; mais l'aveugle qui stationnait sur l'un des ponts de Paris était riche et comptait trois filles bien établies.

Dans la rue, il regardait les jeunes gens au visage pâle, les femmes malades, les pauvres vieux se traînant le long des trottoirs. Il avait hâte de payer sa dette. Antoine se trouvait si heureux depuis que

Mlle. Madelaine avait apporté chez lui la joie, la santé et le travail, qu'il brûlait de faire, à son tour, un heureux.

Il venait de souper un soir, quand sa fille le pria de faire pour elle une course pressée.

"Oni, fillette, dit-il, et tout de suite. Tu broderas pendant ce temps-là. Mes jambes sont solides maintenant."

Antoine s'empara du paquet et courut rue de la Pépinière.

Comme il allait traverser la place du Havre, un homme, ou plutôt un fantôme, parut se détacher de l'une des arcades, et une main tremblante se posa sur le bras d'Antoine Méreaux.

"La charité... murmura une voix tremblante, j'ai faim..."

Antoine regarda le mendiant.

C'était un jeune homme, au visage hâve, aux membres amaigris ; son teint était bistré, la fièvre secouait tout son corps

"Ainsi, vous avez faim ? demanda Antoine.

—Je n'ai pas mangé depuis deux jours.

—Vous êtes sans abri ?

—Si je ne reçois pas six sous pour entrer dans un garni, je coucherai en prison.

—D'où venez-vous ?

—J'ai fait le tour du monde

—Et vous êtes seul ?

—Tout seul !"

Les mots tombaient rares et étouffés des lèvres du jeune homme ; il ne pouvait pas se soutenir, et son regard se fixait plein d'angoisse sur l'honnête figure du paveur. Le cœur de celui-ci battait de joie. Il tenait donc un malheureux. Il allait enfin solder sa dette...

"Ah ! tu as faim ! dit-il avec un beau rire, tu dîteras chez moi ; tu es sans abri, j'ai mon lit à t'offrir ; la fièvre te dévore, ma fille te soignera... Attends, attends que je hèle une voiture... Eh ! cocher ! une course avec un riche pourboire... Monte dans le coupé, mon garçon, tes jambes flageolent, et les miennes sont vieilles ! Sois calme, ne me remercie pas, tu me rends un fier service sans le savoir ! Ça vous étouffe, à la fin, l'impossibilité où l'on est de payer ses dettes ! Et dire qu'il y a des gens qui ont des créanciers. J'en comptais un ! et inconnu encore ! Il ne sonnait jamais à ma porte et ne m'envoyait jamais de facture, et cependant l'idée qu'il existait m'empêchait de dormir.

—Monsieur, dit le jeune homme malade, vous me semblez honnête et bon, vous ne vous joueriez pas de la misère d'un pauvre... Mais ce qui se passe est tellement étrange..."

—Il paraît que ce sont les façons de la Providence, mon garçon. Elle m'a surpris comme cela, en plein malheur, pour me guérir et me consoler."

"La voiture roulait, le fouet du cocher claquait dans l'air, l'impatience d'arriver dévorait Antoine.

"Comme Modeste va être surprise, pensait-il,

surprise et contente! Elle aussi ne veut point rester insolvable.

—Nous sommes arrivés, bourgeois, dit le cocher."

Antoine sauta du marchepied dans la rue et souleva le jeune homme au moment où celui-ci quitta la voiture.

Le paveur donna deux francs à l'automédon, passa le bras du jeune homme sous le sien, puis, doucement, avec des précautions paternelles, il lui aida à monter le rude escalier. Modeste avait reconnu le pas de son père, elle se hâta d'ouvrir; mais, en voyant l'inconnu si pâle qui accompagnait Antoine, elle ne put s'empêcher de pousser un cri de surprise.

"C'est lui! dit Antoine.

—Qui, lui?

—Notre créancier.

—Ah! fit Modeste.

—Je suis certain de ne point me tromper, cette fois."

Le paveur fit asseoir le jeune homme, et Modeste dressa rapidement le couvert.

"Nous avons soupé, nous autres, dit joyeusement le paveur, je vous servirai, tandis que ma fille préparera votre lit.

—Comment ferai-je? demanda Modeste.

—Il occupera ma propre chambre, jusqu'à complète guérison.

—Mais, monsieur, dit le jeune affamé, le moindre coin me suffirait...

—Un coin! pour vous! mais notre table, notre logement vous appartiennent. Laissez-nous faire, ma fille et moi, nous savons ce que nous voulons, et même ce que nous vous devons."

L'inconnu ne comprenait pas, mais il était faible, triste et malade; il lui sembla faire un doux rêve, et il continua de rêver.

Modeste borda le lit du jeune étranger, mit une coquetterie hospitalière dans la façon dont elle rangea la chambre; puis Antoine conduisit le malade dans son nouveau domicile et lui dit en lui serrant la main:

"Nous causerons plus tard, vous semblez las à en mourir, dormez bien, des amis veillent sur vous.

—Des amis! murmura le jeune homme d'une voix faible, des amis!"

Un moment après, il étendait ses membres brisés sur un lit moelleux, son front brûlant reposait sur un oreiller frais et parfumé, et il abandonnait son corps à la torpeur qui suit les grandes crises de la vie.

Pendant ce temps, Antoine Méreaux et sa fille étaient bien loin de songer au sommeil.

"Qu'en dis-tu? demanda le paveur à sa fille, d'une voix triomphante, en la regardant avec l'expression d'une joie expansive. Ai-je eu la main bonne?"

—Je le pense, mon père.

—Comment! tu le penses? moi, j'en suis sûr. Doit-il avoir assez souffert, ce pauvre garçon, pour être si maigre et si pâle... Il ne m'a pas paru laid, mais seulement affamé et triste... Sans pain, sans asile,

sans famille! Voilà bien ce qu'il nous fallait, l'hôte de la Providence. Je sens que je l'aimerai, cet être-là. S'il ne sait point d'état, j'en ferai un paveur. L'apprentissage n'est pas long. Quand il sera guéri, remplumé, consolé, nous écrirons à Mlle. de Puychâteau: "Notre dette est payée" sauf la reconnaissance pourtant! Ça, Modeste, on ne doit jamais l'arracher du cœur.

—Mais, cher père, où coucherez-vous, puisque vous lui cédez votre chambre?

—Dans le cabinet, près de lui; de la sorte, s'il se plaint, je serai tout de suite à même de savoir ce qu'il désire.

—Vous y serez fort mal.

—Moi, je dormirai comme un bienheureux. D'ailleurs, où serait le mérite, si l'on ne se gênait pas pour obliger? Je veux me gêner pour lui, et ce me sera un plaisir. A chaque privation qu'il me coûtera, je me souviendrai du jour où l'huissier vendait nos meubles à la criée, je me rappellerai l'heure où, le cœur plein de sanglots, je me glissais dans l'hôtel de M. Lanternois, et où j'entendais cet homme, sans cœur, gorgé de viandes et de vin, me dire que, peu lui importait si je tombais mort de froid et de faim dans la rue. La charité devient si facile quand on a souffert, qu'elle ne devrait pas être comptée au nombre des vertus."

Modeste se leva et alla vers la commode.

Elle revint, tenant dans ses mains un sabot de faïence dorée servant de tire-lire, et dans lequel tintaient des monnaies d'espèce diverses.

"Mais c'est ta dote; ta dote commencée depuis..."

—Depuis cinq mois! fit Modeste. Eh bien, cette épargne, je vais la consacrer à notre hôte, car les journées ne pourraient suffire. Songez y, mon père, il faudra peut-être le médecin, des remèdes..."

Elle brisa en souriant le sabot d'or, et des pièces d'argent, des pièces d'or et des sous s'éparpillèrent sur la table.

Deux cents francs trente centimes! dit Modeste, nous pouvons le gâter comme un prince. Embrassez-moi et bénissez votre fille, comme elle bénit Dieu de lui avoir donné un père tel que vous!

## VI

## PAUVRE, MATELOT.

Quand, le lendemain, Antoine Méreaux pénétra dans la chambre où il avait logé l'inconnu, il le trouva en proie à une fièvre terrible. La sueur baignait son front, son regard s'attachait dans le vague sur des objets visibles pour lui, seul, et des paroles incohérentes s'échappaient de ses lèvres.

Antoine secoua la tête, puis, se dirigeant vers la chaise sur laquelle le jeune homme avait posé ses vêtements, il en passa une inspection rapide.

"Tiens, fit-il, le pauvre garçon a été matelot; les ancras sur la chemise; cette vareuse... Il sera revenu de quelque port de mer à Paris; qu'y venait-il faire? qu'y cherchait-il? Dieu le sait!"

A petits pas, Antoine se rendit dans la pièce où travaillait Modeste.

Celle-ci était déjà au travail.

"Il est malade, bien malade!" fit le paveur.

La jeune fille suivit son père dans la chambre du voyageur.

Celui-ci s'était soulevé sur son lit, et d'une voix lente et triste, il chantait ce premier couplet d'une chanson populaire :

Brave marin revient de guerre,  
 Tout doux!  
 —Si mal chaussé, si mal vêtu,  
 Pauvre marin d'où t'en viens tu?  
 Tout Doux!

Les mouvements fiévreux avaient fait remonter jusqu'au coude la manche de sa chemise, et Antoine vit sur l'avant-bras des lettres et des dessins bizarres. Il se pencha, prit la main du matelot, et remarqua une ancre finement tatouée et au-dessus ce mot *Vent-en-Panne*

"Son nom? demanda Modeste

—Probablement, ma fille. Prépare-lui une tisane, n'importe laquelle, je vais chercher le docteur."

Après avoir mis de l'eau à chauffer dans une bouilloire, Modeste s'assit au chevet du malade. Il était toujours agité et semblait sous le coup d'une préoccupation douloureuse. Son délire prenait parfois le caractère du désespoir; puis tout à coup il retombait dans son atonie, comme s'il ne gardait même plus la force de souffrir.

Antoine revint avec le médecin.

Celui-ci examina soigneusement le malade, puis il dit au paveur :

"La fièvre de ce garçon est dangereuse et particulière à l'île de Java. Est-il votre parent ?

—Non, monsieur, répondit Antoine.

—Vous comptez le garder chez vous ?

—Comme de juste, monsieur.

—Mais vous êtes ouvrier, et à l'hôpital...

—A l'hôpital on le soignerait moins bien qu'ici. Ecrivez vos prescriptions, monsieur le docteur, votre malade sera traité comme un prince."

Le médecin regarda l'honnête figure du paveur, le joli visage de Modeste, traça une ordonnance compliquée et sortit en disant :

"Je reviendrai demain."

La journée du malade fut terrible. Tantôt il croyait soutenir une lutte contre des pirates malais; tantôt il se trouvait au milieu d'une épouvantable tempête. Des scènes de chasses dangereuses, de naufrages terribles se représentaient à sa mémoire. Il poussait tour à tour des cris de terreur et d'angoisse, au milieu desquels on distinguait parfois: "Père! père!" Sa tête brûlante se roulaît sur les oreillers, il froissait les draps entre ses mains crispées.

Alors Modeste posait sur son front une compresse glacée, elle pressait ses mains brûlantes dans les siennes, lui parlait doucement comme aux enfants qu'on souhaite endormir, et dans l'inconscience de la

souffrance, le pauvre malade gardait encore l'instinct de sentir la présence d'une créature amie.

Modeste installa son métier de brodeuse près de ce lit de douleur. Son beau et pur regard se reposait avec compassion sur ce visage portant les traces de toutes les épreuves.

"Comme il a souffert! pensait-elle. Il est jeune cependant; peut-être même serait-il presque beau, s'il retrouvait le calme et la santé."

Et elle reprenait son travail, ne l'interrompant que pour donner ses soins à cet étranger qui ne la voyait même pas

Durant quinze jours, le malheureux fut en danger de mort. Quand le docteur, à la suite d'une dernière crise, annonça que Vent-en-Panne était sauvé, le paveur essuya une grosse larme sur sa joue.

"Vous ne pouvez pas savoir la joie que vous me causez, monsieur le docteur. Du jour où j'ai amené ce garçon ici, je l'ai adopté dans ma pensée, et Modeste est devenue sa sœur. C'est comme qui dirait un vœu qu'elle et moi nous avons fait de nous dévouer à un souffrant. Sauvé! guéri! grâce à votre science et à votre amitié. Allons! voilà encore une heureuse journée. Nous reconnaîtra-t-il bientôt ?

—Je l'espère, mais la mémoire et le souvenir lui viendront lentement. C'est un enfant que vous allez rappeler à la vie, et qui, sans nul doute, aura besoin de toute votre patience."

En effet, lorsque Vent-en-Panne jeta autour de lui un premier regard dans lequel brillait une lueur intelligente, il ne parut rien comprendre à ce qui se passait autour de lui. La vue de Modeste, d'Antoine ne l'inquiétait point. On eût dit qu'il les trouvait familiers et connus. Son regard avait la candeur et l'étonnement que l'on trouve dans les yeux d'enfant. Ses gestes devenaient lents, timides... Des mots sans suite s'échappaient de sa bouche, mais ces mots semblaient le calmer et le consoler.

Peut-être prolongeait-il l'état d'engourdissement dans lequel il se trouvait, et ressentait-il une vague frayeur d'en sortir.

Devant lui, Vent-en-Panne apercevait un coin bleu du ciel; près de son lit, Modeste avait placé des fleurs. De quelque côté que se tournât le regard du jeune homme, il ne devait tomber que sur des objets reposants

Un matin il s'éveilla avec la pleine conscience de son être

"Où suis-je? demanda-t-il à Antoine, qu'il aperçut le premier

—Chez un ami.

—Vous vous trompez, je n'ai pas d'ami.

—Je suis certes bien sûr de ce que j'affirme, camarade; puisque vous n'êtes pas à l'hôpital, vous êtes chez de braves gens, pas vrai ?

—Quoi! il s'est trouvé quelqu'un ayant pitié de ma misère ?

—A quoi servirait d'avoir un cœur, si on ne l'ouvrait à la pitié ?

—Où m'avez-vous rencontré ?



—Près de la gare Saint Lazare; vous semblez rendu de fatigue, et vous aviez faim...

—Alors, tout simplement, vous m'avez amené chez vous.

—Oui, comme cela.

—Mon Dieu! fit le malade, on a toujours tort de désespérer. Apprenez-moi votre nom, je vous en prie.

—Antoine Méreaux.

—M'avez-vous soigné tout seul? demanda le malade, avec une sorte d'hésitation.

Le paveur eut un bon rire.

"Eh mais! vous n'aviez pas tant le délire que cela, il me semble... Vous avez vu Modeste, ma fille? Elle vous a bien mieux entouré de soins que moi, allez! Les femmes vous ont des secrets de bonté et de douceur que nous ignorerons toujours.

—Et ne pourrai-je la remercier?

Si fait, quand elle sera rentrée. La chère fille vient d'aller chercher son travail. C'est sage, laborieux et bon! un ange, allez! et je suis un heureux père! Allons, Vent-en-Panne, vous voilà guéri; le reste ira tout seul. Puisque le médecin affirme que vous avez rapporté votre fièvre des pays lointains, j'espère que vous n'y retournerez jamais.

—Non, jamais! répondit le matelot. J'ai bourlingué sur toutes les mers, sans trouver ce qui m'attirait autrefois. Je reviens las, épuisé, pauvre... Vous le savez, pierre qui roule...

—Vous êtes jeune! répondit Antoine, à votre âge on recouvre la vie. Modeste ne tardera pas à rentrer, nous dînerons joyeusement aujourd'hui. Et, moi et ma *demoiselle*, nous allons battre le pavé de Paris."

Resté seul, Vent-en-Panne promena autour de lui un regard curieux. Dans la petite chambre qu'il occupait, tout respirait ce bien-être qui vient de l'ordre, de l'arrangement, de la grâce. Sa fenêtre était gaie, avec des rideaux blancs, un oiseau chantait dans une cage, une fleur embaumait sur un guéridon. Vent-en-Panne respira comme s'il venait de rentrer soudainement en possession de biens perdus depuis longtemps. Il respira longuement et détira ses membres. La vie revenait en lui.

"Guéri! fit-il, guéri! bientôt je pourrai sortir sans doute, alors je chercherai, je trouverai... Vous ne permettrez pas, mon Dieu, que mes souhaits ardents restent infructueux. Je me suis assez repenti pour obtenir mon pardon... Un mot, une larme de lui, et tant d'années d'isolement et d'épreuves, s'effaceraient de ma mémoire."

La porte s'ouvrit, et Modeste entra.

Vent-en-Panne joignit les mains.

"Vous! dit-il, c'est vous!"

—Eh bien, oui, moi, votre garde-malade, votre sœur. Enfin toute crainte est passée, vous nous avez fait grand peur, allez! quand vous croyiez vous battre contre les pirates, ou que vous pensiez être au milieu d'une chasse d'éléphants... Mais vous m'avez fait aussi pleurer plus d'une fois quand vous chantiez...

—Que pouvais-je chanter?" demanda Vent-en-Panne.

Alors Modeste fredonna:

—Madame, je reviens de guerre,  
Tout doux!

—Que l'on apporte du vin blanc,  
Que le marin boive en passant,  
Tout doux!

"Oui, fit Vent-en-Panne, une chanson triste que j'ai dite souvent pendant les quarts de nuit."

Il fallut que Modeste racontât au malade tout ce qui s'était passé depuis son arrivée chez le paveur. Elle dut lui expliquer qu'en le sauvant Antoine acquittait une dette, et, comme il pleurait, elle lui prit doucement les mains:

"Oh? ne versez plus de larmes, désormais; nous serons votre famille, nous vous aimerons. Si vous avez souffert, vous l'oublierez au milieu de nous.

—Et si j'ai fait le mal?

—Vous apprendrez à pratiquer le bien."

Modeste racontait sa vie avec simplicité; elle charma le malade par la peinture de tableaux naïfs. Il lui semblait, en écoutant cette jeune fille, que son âme prenait un bain de candeur, et qu'elle en sortait rayonnante comme au temps où il était tout petit. Il ne se souvenait plus des folies de sa jeunesse, de la fougue impétueuse des passions qui l'avaient entraîné. Son cœur se renouvelait en lui sous le regard bleu d'une enfant. Modeste ne devinait rien de ce qui se passait dans l'esprit de Vent-en-Panne. Elle souriait pour voir le sourire revenir à ses lèvres pâles; elle lui parlait de son père, de Madeleine, afin de tenir en éveil cette raison qui, durant trois semaines, avait vacillé dans sa pauvre tête endolorie.

Le lendemain, le mieux s'accroissait d'une façon sensible, et Vent-en-Panne parla de se lever.

"Pas d'imprudences! répondit le docteur, une rechute pourrait être terrible. Plaignez-vous donc! on payerait pour être malade, si l'on était certain d'être soigné comme vous l'êtes."

Au moment où le docteur sortait, un domestique apportait une lettre à Modeste. Madeleine, de retour à Paris, souhaitait voir la jeune fille.

Celle-ci jeta bien vite son ouvrage sur la table, fit une rapide toilette, puis, entrant dans la chambre de Vent-en-Panne:

"Je serai deux heures absente, lui dit-elle, n'avez-vous besoin de rien?"

—Prêtez-moi des livres, dit le malade.

—Des livres! il n'y en a guère ici, guère d'intéressant, pour vous surtout... Cependant je crois que dans ce placard il s'en trouve que je n'ai jamais lus... Tenez, choisissez ce qui vous conviendra davantage. Mon père m'a défendu d'y toucher, je ne brave point sa défense, puisque vous seul les lirez. Il s'y trouve des livres de voyages...

—J'ai trop voyagé! fit Vent-en-Panne.

—Un roman: *Pierre qui roule*.

—Mon histoire!

—L'Évangile...

—Je l'ai trop oublié...

—Robinson.

—Donnez-moi celui-là, mademoiselle.

—Le voici, à bientôt; ne vous fatiguez pas.

—Soyez tranquille."

Modeste sortit, et Vent-en-Panne ouvrit le volume.

C'était un vieux livre jauni, aux gardes couvertes de papier à colimaçons, à la reliure de veau s'effeuillant aux angles.

Vent-en-Panne le tourna et le retourna plusieurs fois dans ses mains, comme si ce jaune bouquin pouvait lui rappeler un souvenir.

Tout à coup, il poussa un cri : ses regards venaient de se fixer sur la première page : *Martin Gagny*.

"Le nom de mon père... et plus bas... et plus loin... je ne puis déchiffrer... Mon Dieu ! mon Dieu ! mon père est mort..."

Vent-en-Panne poussa un sanglot déchirant, puis il couvrit le livre de baisers.

"Et moi qui revenais pour implorer de lui mon pardon, moi qui voulais me jeter à ses pieds, lui peindre mes regrets, ma misère, pleurer à ses genoux comme un enfant... Il ne m'a pas attendu, il est mort, courroucé contre moi peut-être... O mon Dieu ! que ne donnerais-je pas pour savoir s'il m'a pardonné avant de mourir... Mais si ce livre se trouve entre les mains d'Antoine, c'est qu'Antoine a connu mon père ! O Providence ! cet homme qui m'a recueilli, ce bienfaiteur placé sur mon chemin a connu celui que je pleure... Je saurai de lui la vérité... O père ! tu fus assez vengé de ma désobéissance, et Dieu me châtie si sévèrement que tu ne pouvais souhaiter de telles épreuves à ton fils... Mais il y a autre chose à la suite de ce nom... l'encre est si blanche... Je distingue cependant quelques lettres... Ah ! *que mon fils...* Il a songé à moi, *que mon fils aille retirer une lettre à son adresse chez Me. Andrel, notaire, quai des Ecoles...* Il y a cela, j'ai bien lu... Ainsi, mon père m'a écrit, mon père m'a parlé peut-être... Il n'a pas voulu emporter sa colère dans la tombe... Oh ! je saurai ! il faut que j'apprenne... demain ? Non ! je ne saurais attendre... Il me serait impossible de me trouver en présence de Modeste ou d'Antoine sans leur adresser des questions... Je ne me sens pas le courage de leur révéler tout de suite qui je suis... Depuis que la raison me revenait, je caressais un rêve... Je me voyais près de mon père, il ouvrait ses bras, et, après m'avoir embrassé, il appelait Modeste... Et Modeste rougissait en plaçant sa main dans la mienne... Au lieu d'une fête, c'est le deuil qui arrive ! Ah ! fils ingrat, malheureux insensé, méritais-tu de retrouver ton père après l'avoir abandonné pour obéir à une curiosité folle... Pleure ! pleure maintenant ! Tes larmes sont impuissantes à le ressusciter, et peut-être dans la lettre qu'il t'annonce ne trouveras-tu que l'expression d'une colère survivant à la mort."

Vent-en-Panne s'arrêta, cacha son front dans ses mains et se mit à sangloter.

Il reprit vite son énergie, cependant. Le besoin

de savoir quelle dernière pensée lui léguait son père à travers la tombe raviva ses forces ; il descendit de son lit et commença à s'habiller.

Ses vêtements lavés, repassés, pliés avec soin, se trouvaient sur la commode. Il les passa rapidement, puis, après avoir fait quelques pas dans la chambre, il ouvrit la porte, l'attira et commença à descendre l'escalier. Ses jambes tremblaient un peu, l'air qui le frappait au visage lui causait une sorte d'ivresse ; mais il voulait savoir, et le désespoir communique souvent des forces factices. Quand il se trouva dans la rue, il s'arrêta stupéfait. Le mouvement de la rue l'étourdissait. Un sergent de ville lui enseigna la route à suivre, et, une demi-heure après, il entra dans l'étude de Me Andrel.

## VII

### VOLÉ.

Modeste s'empressait de se rendre à l'invitation de Madeleine, et Vent-en-Panne courait chez le notaire aussi vite que ses forces le lui permettaient, quand deux personnes montèrent à la fois l'escalier conduisant sur le carré du paveur ; c'étaient Nic-Nic et la concierge. Celle-ci, bonne grosse femme, plantureuse et d'humeur facile, passait la moitié de sa vie à plaindre les locataires pauvres de sa maison. Forcée de suivre les ordres du gérant et les instructions de M. Lanternois, elle s'apitoyait sur les misères qu'il lui était impossible de secourir, et rendait le plus de services possibles aux malheureux menacés ou poursuivis. Du reste, bavarde et curieuse, elle gardait ses affections et ses antipathies.

Modeste demeurait la préférée entre tous ses locataires.

Depuis la première visite de Madeleine, visite qui ramena l'aisance dans le ménage du paveur, Mme. Barbotin s'occupait des menus détails qui auraient pris à Modeste un temps précieux et eussent enlevé à ses mains la souplesse et la finesse d'épiderme indispensables pour le genre de broderie qu'elle exécutait. Afin de manier sans les froisser les velours, les moires, les lampas, il fallait des doigts effilés et des mains blanches. Aussi, dès que Modeste put reprendre son labeur, dès qu'elle se sentit soutenue par la protection de Madeleine, elle chargea Mme. Barbotin du balayage du logement et de tous les ouvrages un peu rudes. La concierge montait l'eau, le charbon, achetait les grosses provisions, le tout avec plus de dévouement que d'avarice. Elle, qui n'avait jamais eu d'enfant, s'intéressait à la fille du paveur. Elle s'inquiétait de l'avenir de cette jeune fille comme si elle lui eût appartenu, et, à son avis, pas un homme n'était digne de l'obtenir pour compagne.

L'installation de Vent-en-Panne la surprit, on l'avait grandement questionnée, dans la maison, à ce sujet ; du premier au sixième étage, elle dut entendre l'opinion de celui-ci et l'idée de celle-là.

Mme. Barbotin ne pouvait rien dire, sinon que le paveur était la crème des honnêtes gens et sa fille la perle du quartier.

Celui de tous les locataires qui en demanda le moins long, et qui en souffrit le plus, fut Nic-Nic.

Certes, il ne gardait aucune espérance, et, lui-même l'avouait, le rêve de s'unir à Modeste était une folie. Il y avait renoncé en constatant sa faiblesse; l'indignité de sa conduite le séparait à jamais de la fille du paveur. Mais, dans le fond de son âme, il éprouvait une sorte de chagrin latent, de jalousie vague. Il lui semblait que ce nouveau venu lui prenait la meilleure part de sa vie en s'installant chez Antoine. De temps en temps, Nic-Nic gardait l'habitude de frapper à cette porte, on la lui ouvrait avec bonté; sans doute le paveur ne se gênait pas pour lui reprocher l'irrégularité de sa vie, et le blâme exprimé par les yeux bleus de Modeste lui paraissait encore plus éloquent; mais enfin, quand il se sentait las de ses camarades de débauche, des stations au cabaret, de la fainéantise stupide, des crémeries abjectes, il venait dans cet intérieur honnête, respirer la pureté des mœurs. Une brise fraîche passait sur son âme. Durant une heure, il formait la résolution de se corriger. Il se promettait d'imiter ses modèles. Ses vœux de conversion duraient un jour, une matinée, parfois même l'espace de temps pendant lequel il subissait l'ascendant du paveur et de sa fille; mais enfin il tenait à ses heures là, et l'arrivée de Vent-en-Panne le dérangeait en lui ôtant ces moments qu'il faisait rares et qui cependant lui restaient chers.

Pourquoi n'entrait-il plus chez Antoine Méreaux; il n'aurait pas pu l'expliquer, et il le sentait mieux qu'il n'aurait pu le définir, mais cela était. Pour Nic-Nic, Vent-en-Panne demeurait un intrus, un voleur. Il ne lui disputerait point l'amitié d'Antoine, mais il souffrait dans un coin de son cœur, dans la dernière partie de son âme, où pouvaient encore s'épanouir les frileuses fleurs des sentiments délicats.

Antoine ne comprenait rien au changement qui se manifestait dans la conduite du jeune voisin. Mais il avait l'habitude de le voir si débraillé dans sa tenue, si vagabond dans ses allures, qu'il ne songea point à le questionner.

"C'est une lune rousse, pensa Antoine, elle se passera."

La lune ne passa point, et le jeune paveur ne mit plus les pieds chez le père de Modeste.

Celle-ci se trouvait tellement occupée de son malade qu'elle ne s'aperçut même pas de l'absence du voisin. Elle lui savait toujours grand gré des élans de cœur qui l'avaient porté à lui venir en aide, mais elle n'espérait plus le ramener dans la droite voie; tandis qu'en voyant se guérir lentement le matelot, recueilli par son père, il lui semblait qu'en même temps que la fièvre cédait aux ordonnances du docteur et à ses soins multipliés, un mal secret et plus profond se guérissait sous l'influence d'une existence renouvelée.

Dans les phrases incohérentes, arrachées au délire, Modeste comprit que la vie de Vent-en-Panne avait été livrée à tous les hasards, qu'ayant essayé de tout sans réussir à rien, il revenait, en France, le corps brisé, l'âme noyée de dégoûts. Parfois le nom de son

père s'échappait de ses lèvres avec des sanglots, et Modeste en conclut qu'il était orphelin. La jeune fille s'attacha lentement, naïvement, à son malade, comme on s'attache à son propre bienfait.

Elle ne l'interrogeait point et ne bâtissait point de rêve, elle se contentait de vivre dans le présent, et, si son cœur lui semblait s'être agrandi afin de contenir une nouvelle tendresse, la sainte ignorance de l'enfant était trop grande pour qu'elle se demandât la cause de certaines bouffées de joie qui lui montaient à l'âme, de désirs subits de répéter un refrain de chanson avec les oiseaux, de besoins de tendresse qui la jetaient dans les bras de son père.

Nic-Nic devinait, prévoyait cela. Il souffrait plus qu'il n'aurait jamais cru pouvoir souffrir. Il ressentait des rages sourdes contre ce malade auquel tout le monde se dévouait, même Mme. Barbotin. Loin de s'améliorer, sa conduite devenait de plus en plus honteuse. Il maniait ses outils quand il avait besoin de manger et de boire, et dès qu'il possédait l'argent d'un repas ou le prix d'une ivresse, il retombait dans son apathie.

Son visage prenait des teintes plombées, ses mains tremblaient, le regard devenait fuyant, à moins qu'il ne s'allumât de flammes fauves. Nic-Nic marchait à la folie, au *delirium tremens*, qui conduit à l'hôpital et à la tombe. Il le savait, et il continuait.

Depuis trois jours, il errait dans Paris, roulant d'une orgie dans une autre. A force d'entrer dans les cabarets, il avait égaré, perdu ses outils, ramassés sans doute par certaines gens qui ont l'habitude de ne jamais rien laisser traîner.

La faim se faisait rudement sentir. Les camarades refusaient d'ouvrir leur bourse, le crédit n'existait plus dans les débits de vin, et, si las, si écœuré, si malade que se trouvât Nic-Nic, il devait faire au moins une demi-journée de travail s'il voulait souper avant de se coucher.

Une vague espérance lui restait :

"J'ai peut-être laissé ma *demoiselle* chez moi," se dit-il.

Et il revint au logis.

Triste demeure où les araignées suspendaient leurs hamacs de dentelle, où les haillons traînaient sur les meubles brisés, dont l'air méphitique pouvait asphyxier celui qui y aurait passer la nuit.

"Ah! vous voilà, mauvais sujet!" fit Mme. Barbotin.

—En personne, répondit Nic-Nic. Je ne vous dérange pas, la mère, jamais chez moi! Ce n'est pas le paveur en chambre qu'on appelle Nic-Nic qui vous fait tirer votre cordon! et cependant je paye mon terme. Je ne sais jamais comment cela se fait, par exemple. Il est vrai que ça ne durera pas. Je n'habite pas assez l'immeuble pour me donner le luxe d'un domicile. En s'y prenant bien, en connaissant les bons endroits, on peut quitter un boui-boui qui se ferme pour un autre qui s'ouvre. Et puis il y a des bateaux de charbon sur la Seine, des charrettes de légumes à la halle, des tas de moellons dans tous les quartiers. Je donnerai congé, mère Barbotin.

—Je croyais que vous teniez au voisinage, Nic-Nic ?

—Moi ! vous vous trompez, mère Barbotin ; tout ce monde-là, c'est trop vertueux pour moi. J'ai soif comme le sable que j'emploie, et je bois tant que j'ai soif. Antoine Méreaux n'est pas un paveur, c'est un philosophe, et sa fille, c'est pas une femme, mais un ange ! Je suis un chenapan, moi, sans orgueil, sans cœur, sans rien, quoi ! Et personne ne me regrettera quand je m'en irai. Les tas de fumier, ça se balaye !"

Nic-Nic ouvrit la porte de sa mansarde et se mit à chanter à tue-tête.

"Pas si haut ! lui glissa mère Barbotin à travers la serrure.

—Et pourquoi cela ? dans mon taudis je suis le maître.

—C'est à cause du malade."

Nic-Nic brisa une table d'un coup de pied

"Le malade ! en voilà un qui a de la chance. Malade ! l'est-il seulement ?... Ça se fait mijoter, dorer, et ça se dit marin. Bon sang ! faut-il qu'il y ait des gens heureux et d'autres qui ne le sont pas !"

Mme Barbotin venait d'entrer dans le logement d'Antoine Méreaux et marchait sur la pointe des pieds, dans la crainte d'éveiller Vent-en-Panne.

Grande fut sa surprise, ne le trouvant plus dans la chambre qu'il occupait d'habitude.

"Ça va mieux ! dit-elle, il prend l'air, le voilà guéri, ce pauvre garçon."

Nic-Nic retourna l'une après l'autre, dans sa mansarde, les guenilles amassées, il déranger les meubles sans pouvoir parvenir à trouver la *demoiselle* égarée.

Personne ne consentirait à lui avancer l'argent nécessaire pour en acheter une. Cependant il fallait travailler, car la faim devenait tyrannique. Si Antoine eût été là, peut-être le jeune paveur lui eût-il demandé un service, mais Antoine était absent.

Nic-Nic sortit de sa chambre et la ferma avec violence. Son regard se tourna vers le logement d'Antoine Méreaux, et, tout d'oucement, il s'avança, se penchant en avant, afin de revoir ces meubles qu'il connaissait si bien, cette horloge qui sonnait les heures en chantant, ces fleurs que Modeste soignait sur sa fenêtre. Il avait eu sa part de cette aisance honnête, de ce confortable de l'artisan, qui s'imprègne d'une grâce à part et exhale une saveur fortifiante et saine.

Ses yeux s'attristèrent en se fixant sur la table de travail de Modeste. Il se souvenait d'avoir vu Modeste souriante maniant les aiguillées de fil d'or, enfilant les pasquilles brillantes, reproduisant des agneaux d'argent sur des croix de vermeil ou dessinant les reliefs, d'une famille de pélicans ayant le cœur marqué d'une tache rouge. — Là avait été son paradis sur la terre, ce paradis dont il lui semblait que l'avait chassé Vent-en-Panne.

Tandis qu'il demeurait sur le seuil, hésitant, attendri, mère Barbotin allait, venait, aérail les pièces, drapant les rideaux, remettant tout en place. Elle

chantonnait en maniant le balai, en jouant du plumbeau ; elle riait aux gravures décorant la muraille, agaçait les oiseaux et jasaït avec les fleurs. Elle aussi, accoutumée à l'ombre noire de sa loge, s'épanouissait au sixième étage de Modeste. L'heure, pendant laquelle la vieille femme rangeait le ménage de jeune fille, était la meilleure de la journée. Elle s'intéressait au labeur de l'ouvrière, elle admirait les perfections de ses broderies. Cette créature lourde et grasse trouvait des attentions et des délicatesses dans son cœur pour cette famille d'honnêtes gens.

Nic-Nic la regardait et restait là, soucieux, abruti, la tête vague et la poitrine gonflée. Il souffrait à la fois de son abaissement et de la faim.

La portière le laissait accoté contre un chambranle, ne s'occupant pas plus de Nic-Nic que s'il eût été un pilier de pierre ou de bois. En ce moment, elle regardait les fleurs de Modeste.

"Allons, vous avez soif, pas vrai ? On vous donnera de l'eau, n'ayez pas peur, mes mignonnes. Tout reluit et embaume ici. Modeste va rentrer dans son paradis, lasse de sa course ; tout sera prêt. Je lui ferai même la surprise de préparer son déjeuner. En attendant, servons du millet aux oiseaux et de l'eau claire aux fleurs."

Mère Barbotin prit un broc d'une main, un seau de l'autre et descendit. Nic-Nic ne bougeait pas.

— J'ai faim, pourtant, murmura-t-il, j'ai bien faim. .. Si j'attendais Antoine, il m'inviterait peut-être. .. Mais non, non, puisque l'étranger est sorti, c'est qu'il est guéri ; maintenant il se porte bien. .. Alors il s'assierait à table, je le verrais, Modeste s'occuperait de de lui. Eh bien, qu'est-ce que ça me fait, après tout ? Rien ! moins que rien ! Si, si, lâche, paresseux, ivrogne, ça te fait quelque chose, et tu serais si malheureux que tu n'as qu'une chose à faire, descendre dans la rue, courir vers le canal ou bien.

Nic-Nic s'arrêta.

Son regard venait de se fixer sur la *demoiselle* accrochée à la muraille.

Bon ! fit-il, Antoine fait des reliques de ses outils. .. Je ne dis pas, c'est respectable une vieille *demoiselle*, mais lui faire des rentes, la laisser là sans travailler. Pour une idée, j'en tiens une ! Si Antoine était là, sachant que j'ai égaré mes outils, il me prêterait bien les siens. .. Je vais prendre celle-ci et je la rapporterai ce soir. Comme cela, je souperai sans rien devoir à personne.

Et, enlevant la *demoiselle*, Nic-Nic la mit sur son épaule, la soutint par une anse et descendit l'escalier.

La mère Barbotin ne le vit point sortir et ne le trouva plus sur le carré quand elle remonta haletante, sous le poids de son broc et de son seau.

Le marché fut lestement terminé. Elle fit griller un amsteck, sauta des pommes de terre, plaça sur la table une bouteille de vin, de l'eau fraîche dans un broc de verre, ajouta quelques fruits au menu et attendit.

Ce fut Modeste qui rentra la première.

"Ah ! vous êtes une bonne femme, mère Bar-

botin ; vous avez deviné que je ne trouverais pas, ce matin, le temps de faire la cuisine. C'est que je viens de voir Mlle Madeleine... jamais je ne pourrai l'appeler madame,... et nous avons causé comme deux anciennes amies. J'ai cru qu'elle ne me laisserait jamais revenir... Il a fallu lui raconter l'histoire de M. Vent-en-Panne, le créancier de mon père Elle riait et elle pleurait, tandis que je lui énumérais le nombre des gens qui, d'abord, nous avaient paru devoir hériter de notre dette et recevoir la transmission de ses bienfaits. Elle le recommandera à son père, à ses amis. Elle est si bonne ! Oh ! mère Barbotin, je suis vraiment bien heureuse.

— Oui, bien heureuse de voir M. Vent-en-Panne guéri ?

— Guéri ! il ne l'est pas encore. Il faudra qu'il prenne des précautions pour ne pas subir de rechute.

— Mais alors, Modeste, il a commis une imprudence.

— Laquelle ?

— Il est sorti !

— Lui ?

— Quand je suis entrée dans le logement dont vous me confiez les clefs, plus personne, l'oiseau était déniché

— C'est impardonnable ! s'écria Modeste ; le médecin lui a si bien recommandé la prudence, et moi qui, avant de me rendre chez Madeleine, lui défendais même de s'exposer à un courant d'air.

— Soyez tranquille, Modeste, il reviendra.

— Mais s'il revient plus souffrant... j'ai déjà eu tant d'inquiétudes à son sujet... un frère, mère Barbotin, n'aurait pas été mieux soigné.

— Il le sait, allez, il n'est pas ingrat et vous rend justice.

— Est-ce qu'il vous l'a dit ?

— Dame ! quand Antoine est sorti, et que vous reportez votre ouvrage, nous causons nous deux, c'est facile à comprendre. Ce que M. Vent-en-Panne n'ose pas vous demander, il me le demande, à moi. Il s'intéresse à tout ce qui vous concerne, à tout ce que vous faites. Jamais on n'a pu mettre une créature plus haut que vous ne l'êtes dans son esprit. Et comme il vous trouve jolie !

— Lui ! jamais il ne me l'a laissé deviner

— Il ne fait que son devoir. S'il agissait autrement, il trahirait l'hospitalité de votre père. Allez, Modeste, c'est un brave cœur, je vous l'affirme, et votre affection est bien placée."

Modeste rougit sans répondre.

Un pas rapide se fit entendre dans l'escalier.

— Mon père ! fit Modeste, mon père !

L'enfant s'élança vers le payeur.

— Venez vite, dit-elle, le couvert est mis.

Antoine embrassa sa fille et rentra dans la chambre, en s'appuyant sur son épaule. Au moment où il s'asseyait à table, son regard se porta sur la muraille en face de lui. Ce regard se troubla, la face de Méréaux s'injecta de sang, il se releva, marcha d'un pas saccadé vers la muraille, et s'écria d'une voix étranglée :

— Volé ! je suis volé !

## VIII.

## LE SACRIFICE DE VENT-EN-PANNE.

L'hôte du paveur avait trop compté sur ses forces. Il défaillait quand il se trouva devant le portail de Me Andrel. Une fontaine se trouvait à peu de distance, il but une tasse d'eau, et, le cœur plein de trouble, la voix tremblante, il pénétra dans l'étude.

Dix têtes curieuses se levèrent, dix plumes restèrent suspendues, et Vent-en-Panne, balbutiant le nom du notaire, et tirant ses papiers d'un étui de fer-blanc, prononça une phrase assez embrouillée, dans laquelle il fut possible de distinguer le mot "dépôt".

"Ah ! fit le maître clerc, vous vous nommez Pierre Gagny, et vous venez chercher une lettre confiée par votre père, Martin Gagny, à mon patron. Asseyez-vous. Je vais vous la remettre."

Le clerc gravit les échelons d'une double échelle, et parvint à un cartonnet marqué de la lettre G. Dans ce cartonnet, il prit un dossier, puis dans le dossier une lettre.

"Voilà, dit-il, signez-moi un reçu.

— Une lettre ! répéta Vent-en-Panne. Merci, monsieur, une lettre...

— Qui sans doute vous renseignera sur les volontés du défunt."

Le marin signa le reçu qu'on lui demandait, puis il quitta l'étude.

Il ne pouvait, il n'osait lire cette lettre dans la rue. Sentant son cœur se fendre, et comprenant qu'il allait pleurer à sanglots, il voulait autour de lui le silence et l'ombre.

À quelque distance se profilaient les grands arbres des Tuileries ; il se dirigea de ce côté

La lettre brûlait sa poitrine. Elle contenait sa vie ou son arrêt, selon qu'elle renfermerait une bénédiction, ou qu'elle ferait peser sur lui l'abandon dans lequel il avait laissé son père.

Quand il se trouva enveloppé par le silence et la fraîcheur des arbres, il se trouva plus fort pour supporter l'émotion qu'il désirait et redoutait tout ensemble. Avant d'en commencer la lecture, il la porta pieusement à ses lèvres.

"Père, quoi que tu dises, quoi que tu ordonnes, pensa-t-il, tu seras obéi."

Alors il brisa le cachet.

Dès que ses regards se portèrent sur la première ligne, ses yeux s'emplirent de larmes :

"Pierre, mon Pierre bien aimé... j'ai tant souffert de ton départ et de ton absence, que je puis bien me dédommager à cette heure d'une sévérité qui m'a coûté si cher. J'aurais dû t'aimer mieux d'abord, afin de mériter ta confiance ; il était de mon devoir de te permettre de disposer de ton avenir. Je n'ai pas su me faire aimer. Je t'ai repoussé quand tu venais à moi, et tu n'as rien compris à ma tendresse



jalouse et soudaine, quand, t'appréciant mieux, j'ai voulu te garder pour moi seul.

"Tu es parti, et je suis resté seul. Tu es parti, et, lorsque, de loin, tu m'as envoyé un cri de regret, j'ai fermé l'oreille, j'ai eu de la fierté avec toi, mon fils, quand mon cœur saignait au dedans, j'ai eu le courage de ne pas te répondre. "Reviens, je t'aime." Pierre, mon Pierre, tu t'es cru pour jamais banni de mon cœur, et tu n'as plus tenté de me fléchir. Mon Dieu! tu es moi! peut-être sur quelque côte sauvage. Nul n'a prié pour toi, nul ne t'a consolé, ou, si tu vis loin, si loin que je ne puis calculer la distance qui nous sépare, tu ne reviendras jamais au foyer où je reste seul.

"Je t'écris cette lettre, dans une heure où tout mon courage s'en va, où je donnerais pour un baiser les jours qu'il me reste à vivre

"Je sens que je m'en vais, mon Pierre, encore une année, peut-être quelques mois, et je serai mort, mort en te bénissant de loin.

"J'ai voulu du moins te prouver que ton souvenir ne m'avait pas quitté. Tout le fruit de mon labeur t'est destiné. Je ne le confie point au notaire, par cette raison que, si je venais à mourir sans t'avoir revu, l'État deviendrait quelque jour mon héritier. Je ne veux pas que le fruit de mes sueurs enrichisse le gouvernement. Toutes mes dispositions sont prises Sur le même palier que moi habite un honnête homme: Antoine Méreaux, le paveur. Malgré ma confiance en lui, je n'ai point encore osé lui raconter mes chagrins, je le ferai quelque jour, et je le chargerai de l'exécution de mes dernières volontés!

"Peut-être n'as-tu point fait fortune dans tes voyages, et rentreras-tu en France, pauvre d'argent et las de la vie. J'ai amassé pour toi, semaine à semaine, un petit pécule, quinze mille francs. Avec cette somme tu peux avoir du pain, si tu manques de force pour travailler, ou former un établissement, si tu gardes la santé. Reçois cet argent comme un témoignage de ma sollicitude et de ma tendresse. Fais-en un bon usage par respect pour ma mémoire.

"Ces quinze mille francs, je les remettrai à Antoine Méreaux, en lui recommandant de les garder pendant dix années. Si, au bout de ce temps, tu n'as point reparu, il sera libre d'en disposer.

"J'avais fait un rêve, dans les soirées d'hiver, quand je t'isonais; en pensant à toi, je me disais Antoine est l'honneur même, il a une jolie petite fille, si mon Pierre revenait, nous marierions les enfants. .

"Sur quelque terre que tu sois, Dieu te garde!

"Dans quelque coin du monde que tu te trouves, reçois ma bénédiction.

"Ton père, MARTIN GAGNY "

"Merci! merci! dit Vent-en-Panne, en pressant de nouveau la lettre sur ses lèvres. Vous m'avez pardonné, vous me bénissez. Il me semble que vous sortez de la tombe pour me rendre l'énergie et l'amour de la vertu. O père! père! soyez satisfait, les leçons que j'ai reçues m'ont à jamais corrigé. Votre fils va devenir un homme. La petite fortune

que vous lui laissez servira, non pas à favoriser sa paresse, mais à doubler son ardeur. Père! père! je n'avais pas mérité, je n'espérais pas tant de bonté et d'indulgence."

Vent-en-Panne cacha de nouveau la lettre dans sa poitrine, et, avec un attendrissement mêlé de reconnaissance, il se souvenait de l'un des paragraphes de la lettre de Martin.

"Oh! ces pères! ces pères! ils ont la seconde vue? Le mien devinait la femme dans l'enfant. Dans cette petite Modeste, qui, peut-être, te donna les caresses que tu ne pouvais recevoir de ton fils, tu voyais sa compagne future, ta fille chérie. Père! ô père! qu'il me sera doux de t'obéir. Avec quelle joie je demanderai à Antoine, au nom des souvenirs que tu lui laissas, d'avoir confiance en moi et de m'aider à devenir un homme. Je vois clair dans mon cœur, maintenant. . Modeste! ma garde-malade, ma protectrice, ma sœur, oh! ce serait trop de bonheur pour qui n'a pas su obéir à son père et sacrifier ses goûts à son devoir. . Mais tu as pardonné. . Tu veux que je sois heureux, je sais que tu te réjouiras de voir ta fortune partagée entre moi et cette enfant. . Et ce soir, quand nous nous trouverons réunis, j'prendrai à Antoine mon véritable nom. . "

Tout en songeant à ces pages, le cœur ému, les yeux pleins de pleurs, Vent-en-Panne revenait vers la grande Maison aux six étages, propriété de M. Lantenois. Il levait le front avec le calme des hommes qui viennent de prendre une grande résolution, sa marche était assurée. Il n'hésitait plus dans la vie, le but était devant lui, il éprouvait ce précieux et rare sentiment de trouver dans l'obéissance la réalisation du vœu secret de son âme

Il ne lui vint pas, une seule fois, à la pensée que Modeste pouvait avoir engagé sa vie ou qu'Antoine songerait à le refuser. Il exprimerait tout de suite son désir de devenir le mari de Modeste, mais il attendrait l'expiration de son deuil avant de la nommer sa femme.

Comme il franchissait le seuil de la maison, la mère Barbotin lui lança un "Ah! vous voilà, vous!" dont le ton lui parut au moins étrange. La vieille femme, accoutumée à régler ses idées et ses amitiés sur celles de Modeste, soignait Vent-en-Panne et paraissait le chérir. Le regard plein de défiance qu'elle lui jeta, sa voix rogue surprirent le matelot, mais il avait le cœur disposé à l'indulgence, et il se contenta de répondre.

"Oui, c'est moi; Mdlle Modeste me grondera peut-être... Je n'aurais pas dû sortir, voilà ce que vous voulez dire, n'est-ce pas, mère Barbotin?"

—Montez! montez! répéta la concierge, vous apprendrez le reste.

—Le reste.. Il est donc arrivé un malheur?"

Mais la mère Barbotin n'était plus là pour lui répondre, et, afin de savoir plus tôt ce qui intéressait ses amis, Vent-en-Panne gravit, le plus vite qu'il put, les escaliers.

Dans le logis, si gai d'ordinaire, d'Antoine Méreaux, se passait une scène déchirante.

En s'apercevant que sa *demoiselle* avait été volée, le désespoir du paveur devint si grand que Modeste le crut subitement atteint de folie. Il parlait tout haut, marchait à grands pas, s'accusait d'avoir mal veillé sur le dépôt confié à sa garde, et refusait à la fois les consolations et les baisers de Modeste

— Laisse-moi, lui disait-il, je suis déshonoré !

Modeste sanglotait à ses genoux, il ne la voyait plus, ne l'entendait plus, et continuait à s'adresser des reproches sanglants.

Ce fut au moment où le malheureux semblait le plus désespéré que Vent-en-Panne rentra dans le logis du paveur.

— D'où venez-vous ? lui demanda-t-il avec une brusquerie sauvage

— Je viens... je viens... Mais que se passe-t-il ici, pour l'amour de Dieu ?

— Il y a, répondit Antoine, en fixant, sur Vent-en-Panne, des yeux hagards, que je suis volé, déshonoré, perdu...

— Mais, mon père, hasarda Modeste, un outil peut se remplacer...

— Un outil ! tu as pris ma *demoiselle* pour un outil ! Mais c'était ma cachette, mon coffre-fort, à moi ! elle représentait ma fortune et ma conscience d'honnête homme.

— Comment, demanda Modeste, c'était là.

— Tu comprends maintenant... Oui, c'était là que j'avais caché le dépôt d'un mourant... Où mettre quinze mille livres ? Je n'avais que de méchants meubles fermant mal... On peut enlever un coffret, et je ne pouvais acheter une caisse de fer. Alors j'eus une idée... Pendant la nuit qui vit mourir Martin Gagny, j'enlevai les cercles de fer de ma *demoiselle*, j'y ménageai une cachette, et j'y enfouis les billets de banque.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Vent-en-Panne.

— C'était bien simple. On ne pouvait pas s'étonner de voir une *demoiselle* chez un paveur, n'est-il pas vrai ? Elle restait là, accrochée au mur... On pensait : "Il est toqué, le vieil Antoine, de faire une relique de ses outils usés. Mais qu'est-ce que ça pouvait me faire qu'on m'appelât vieux fou ! Je veillais sur l'argent, je ne quittais pas la *demoiselle* de l'œil. Mon premier regard en entrant était pour elle... Et on me l'a volée ! volée ! C'est ta faute, Modeste, pourquoi es-tu sortie ?

— J'avais reçu une lettre de Madeleine, et...

— Et vous ? demanda le paveur à Vent-en-Panne

— Moi... moi, vous savez, je vais mieux.

— Sortis tous deux à la fois, et un misérable s'est introduit ici, et la mère Barbotin ne l'a pas vu... Elle savait peut-être... Oh ! je deviens soupçonneux et mauvais... C'est que cela est horrible, aussi ! Suppose, Modeste, que l'héritier de Martin Gagny se présente chez moi et me réclame ce que lui laissa son père, que lui dirais-je ?

— La vérité, répondit Vent-en-Panne, la vérité ; vous êtes un brave homme, et il vous croirait.

— Non, il ne me croirait pas, et il aurait raison. Est-ce que cela tombe sous le sens commun de cacher de l'argent dans une *demoiselle* de paveur ? Il me prendrait pour un fourbe, il croirait que j'ai dépensé son argent, un argent sacré, confié par un mort...

— Non ! répondit Vent-en-Panne, il vous regarderait au visage, et il verrait que vous êtes la loyauté même ; il écouterait votre voix, et il demeurerait convaincu que vous n'avez jamais menti. Est-ce que vous croyez, Antoine, que la face d'un coquin ressemble à la physionomie d'un ouvrier comme vous ?

— C'est possible ! dit Antoine d'un air sombre ; mais, je ne m'exposerai pas à devenir l'objet d'une cruelle méprise. Je comprends mon imprudence et ma folie ! folie et imprudence telles que tous les tribunaux me condamneraient comme dépositaire infidèle, si l'héritier de Martin Gagny reparaissait et m'accusait... Mais plutôt que de le voir, de l'entendre me dire : "Où sont les quinze mille francs de Martin Gagny, mon père ?" moi, Antoine, moi qui serais mort de faim pour ne pas devenir un voleur, je courrais me jeter dans la Seine.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! balbutia Modeste. Oh ! non, vous ne savez pas, vous ne saurez jamais, dit-elle, combien nous avons languie, souffert à côté de cette fortune. J'ignorais où elle était cachée, je savais seulement qu'elle existait... J'ai eu froid et faim, j'ai toussé à me briser la poitrine, et l'argent était là... Le médecin disait à mon père : "Votre fille sera perdue, faute de secours," et mon père respectait ce trésor. On a vendu nos meubles, on nous a chassés et le trésor restait à portée de la main... Père ! père ! je comprends ta douleur, je la partage ; mais n'y a-t-il aucun espoir d'échapper à une accusation qui serait à la fois notre ruine et notre déshonneur ?

— Il reste une chance, une seule.

— Laquelle ? demanda avidement Vent-en-Panne.

— C'est que Pierre Gagny ne revienne jamais.

— Jamais ? reprit-il d'une voix plus faible.

— Pas avant trois années, au moins.

— Pourquoi, mon père ? demanda Modeste.

— Martin m'a fait prêter serment de garder ces quinze mille francs à la disposition de son fils pendant dix ans seulement.

— Et au bout de ce temps, père...

— La somme m'appartiendra légitimement.

— De sorte que, reprit avec lenteur Vent-en-Panne, si Pierre Gagny ne se présente pas, vous héritez... Nul n'a le droit, au-delà du délai fixé par Martin, de vous rien demander...

— Personne.

— Eh bien ! espérons que Pierre Gagny ne vous dira jamais : "Je suis le fils de Martin." C'était un être las de la vie, qui, blessé plus d'une fois, faillit périr dans mainte occasion dangereuse... Il ne marchandait point sa peau, allez ! et vous pouvez croire qu'il est resté sur quelque île de Caraïbes, ou qu'il fut dévoré par un requin.

— J'ai souvent prié pour lui, dit Modeste d'une voix douce, et je prierai encore . Je ne partage pas tout à fait l'idée de mon père. Il me semble que s'il était là, je lui parlerais de façon à le convaincre.

— Soyez-en sûre, mademoiselle

— Que lui dirais-tu donc ? demanda le paveur.

— Tenez, lui dirais-je, je n'ai jamais menti de ma vie, et je vous fais le serment que nous sommes les victimes d'un affreux malheur. . Tout le produit de mon travail sera consacré à vous restituer ce que nous vous devons . Respectez les cheveux blancs de mon père, et fiez-vous en Dieu pour vous récompenser de votre confiance en nous...

— Il vous croirait, Modeste, il vous croirait ! s'écria Vent-en-Panne.

— Tu es un enfant ! répliqua le paveur Des larmes ne sont pas des raisons, et les paroles ne sont pas comme des écus. Le fils de Martin n'est pas ici ; Dieu m'accorde un délai pour retrouver l'argent qui m'a été dérobé Cet argent, il faut qu'on me le rende..."

Oh ! comme Vent-en-Panne aurait voulu pouvoir se jeter dans les bras d'Antoine et lui crier .

" Ne me parlez plus d'argent ! qu'importe cette somme ! Appelez-moi votre fils, je vais travailler à côté de vous. J'ai de bons bras et le cœur vaillant à partir de cette heure ! Je sais mieux que personne quelle est votre loyauté, votre générosité "

Mais Vent-en-Panne se souvenait de ce mot d'Antoine : " Je me tuerais plutôt que de rougir devant le fils de Martin Gagny," et il gardait le silence

Son rêve, son rêve si court de tendresse et de bonheur s'écroulait subitement.

La veille encore il se fût révolté , mais à cette heure, l'âme consolée par la bénédiction paternelle, il acceptait le sacrifice que lui imposait sa reconnaissance

" Alors, pensa-t-il. Pierre Gagny ne reviendra pas, et il ne restera ici que Vent-en-Panne "

Une larme monta à ses yeux, tandis qu'il contemplait Modeste, qui, enlacée dans les bras du vieillard, couvrait de baisers ses longs cheveux blancs

Il se rappelait que son père, Martin Gagny, avait souhaité l'avoir pour fille...

Sans rien dire, il se leva, serra la main d'Antoine et gagna sa chambre en trébuchant.

Le soir, il fut repris d'un fort accès de fièvre, pendant lequel il fredonnait le dernier couplet de la *Chanson du matelot* :

Brave marin vida son verre,  
Tout doux !

Sans remercier, tout en-pleurant  
S'en retourne à son régiment,  
Tout doux !

## IX

## CHEZ LE MAGISTRAT

Au désespoir, à l'abattement qui en fut la suite, succéda, chez Antoine Méreaux, une énergie dont sa douleur ne pouvait laisser croire qu'il fût encore capable.

Après être resté longtemps absorbé, roulant dans sa tête fatiguée les mots de déshonneur et de suicide, il se leva, et, marchant vers Modeste, qui pleurait.

" C'est pas tout cela, dit-il, il faut que je retrouve la *demoiselle*

— Où la chercherez-vous, mon père ?

— Partout, donc !

— Paris est trop grand, vous ne trouveriez pas . Mais il me vient une pensée, mon père, une bonne pensée, puisqu'elle se rapporte à Madeleine

— Cette pensée quelle est-elle ?

— Nous allons sortir tous deux.

— Pour aller où ?

— Chez Madeleine

— Et que pourra-t-elle faire pour nous, la chère jeune dame ?

— Elle pourra nous introduire dans le cabinet de son père

— Eh bien ?

— Son père est magistrat.

— Magistrat !

— Avez-vous oublié que M de Puychâteau est juge d'instruction ?

— Oui, je l'avais oublié, j'oublierais tout dans l'angoisse qui me poigne le cœur mais, tu te souviens, tu es mon bon ange, Modeste... C'est cela, un magistrat, ça connaît les voleurs on me fera restituer la *demoiselle* Et quand je la tiendrai là, dans mes deux mains, sois tranquille ! je la dévisserai sans perdre une seconde, et je porterai les quinze mille francs à la banque Et dire que je n'ai pas songé à cela, non, je me contentais de répéter la *demoiselle* garde le trésor, les voleurs ne penseraient jamais à me la dérober Oh ! la bonne idée que tu as eue, Modeste ! Partons, partons tout de suite.

— Mon père, répondit la jeune fille, à cette heure M. de Puychâteau est au tribunal, et il vous serait impossible de lui parler Pour que nous réussissions, il faut aller le trouver chez lui, quand il est seul, abordable, débarrassé des huissiers qui introduisent les témoins et les filous qu'il interroge

— Attendre ! attendre ! et pendant ce temps...

— Pendant ce temps vous ôterez votre blouse de travailleur, et je m'occuperai de ma toilette.

— Tu as raison ! toujours raison !

— Déjeunez un peu, en dépit de votre chagrin. Vous avez besoin de forces. Pendant ce temps j'irai voir le pauvre Vent-en-Panne. Le médecin lui avait défendu de sortir aussi vite, il ne l'a pas écouté. Mon Dieu ! mon Dieu ! ne l'aurions-nous guéri que pour le voir retomber et mourir."

Le paveur prit les deux mains de sa fille :

— Tu l'aimes bien ? lui demanda-t-il.

— Ne m'avez-vous pas ordonné de le considérer comme un frère ?

— Oui, oui, Modeste, comme un frère... Soigne-le, guéris-le, ma fille.. répands le bien et la consolation autour de toi. Dès qu'une épreuve arrive, tu parais, tu parles, et le calme renaît comme par enchantement. Tu m'as nommé M. de Puychâteau, et je me rattache à ce nom comme le noyé à une branche de saule "

Modeste passa dans la chambre de Vent-en-Panne.

Il y régnait un grand désordre. Les livres qu'elle lui avait prêtés avant de sortir jonchaient la terre. Son premier soin fut de les replacer dans l'armoire, sur le plus haut des rayons

Elle renferma dans la commode les vêtements du malade, puis un étui de fer-blanc qu'elle ramassa au pied de son lit, et quand elle ne vit plus rien pouvant choquer le regard, dans cette chambre où elle avait veillé tant de soirs, elle s'approcha du lit du matelot

Ses yeux étaient grands ouverts, la fièvre était revenue, et avec la fièvre le délire.

Il chantait d'une voix monotone la *Chanson du marin*, et souvent il paraissait s'appliquer le sens de certains couplets, car il s'interrompait subitement, et ses lèvres remuaient comme s'il s'entretenait avec des personnages invisibles

— "Pauvre, pauvre garçon ! fit Modeste en essuyant la sueur qui perlait sur le front du matelot, il ne me reconnaît plus "

La voix de Vent-en-Panne reprit .

On m'a écrit de ses nouvelles,  
Tout doux !

Qu'il était mort et enterré..

Il ne put poursuivre et tordit ses mains amargées

— "Mort ! mort ! mon père est mort ! on a sonné son glas, on l'a mis dans le linceul, et je n'étais pas là pour lui fermer les yeux, pour rester près de son lit durant la veillée funèbre . Mort... les anges étaient là, les anges chargés de recevoir le dernier soupir des agonisants... Les anges doivent ressembler à Modeste

— Que dit-il ? murmura la jeune fille.

— Je mourrai aussi, moi, je les sens bien là. . Elle m'avait guéri, cependant ! je me sentais la force de vivre, de travailler.. Oh ! gagner du pain pour elle... Besogner pour une femme, pour des enfants... Jamais ces idées-là ne m'étaient venues. C'est un soir... un soir, la tête me faisait moins mal ; Modeste, lasse de veiller, s'était assoupie, et l'ouvrage tombait de ses doigts. Je l'entendis murmurer comme un souffle : "Pauvre matelot !" et deux larmes roulèrent sur sa joue... Oh ! ces deux larmes .. elles me chavirèrent le cœur à ne plus me reconnaître. Il me sembla que tout à coup je voulais renoncer à la vie vagabonde, devenir travailleur, et marcher le front haut dans le

chemin de la vie... Après les pluies, les prés fleurissent. Sur mon cœur desséché, les larmes de Modeste firent l'effet d'une rosée du ciel, et la vertu s'y épanouissait à miracle. J'étais bien heureux ! Que vais-je devenir ? Je ne sais plus... mon courage s'en est allé. . Ne pouvoir lui dire... Père ! père ! tu m'as béni ! père ! tu me vois... et... la mer est bleue, les ports sont pleins de navires, de grands navires fenduant l'eau, je m'embarquerai, je..

Sans remercier, tout en pleurant,  
S'on retourne à son régiment,  
Tout doux !

— Mon Dieu ! fit Modeste agenouillée, c'est donc vrai ? "

Elle demanda au Ciel le courage de traverser une crise si terrible pour son père, mais en même temps elle le remercia, les mains jointes, le cœur palpitant.

Et tandis que priait cette honnête fille, fixant sur le matelot son regard candide et voilé, celui-ci s'endormait, l'abattement succédait à la fièvre

Alors Modeste se leva.

— "Père, dit-elle en revenant vers le paveur, il est temps de partir."

Antoine Méreaux avait mis son paletot des dimanches, du linge blanc. Il ne pouvait s'accoutumer à couvrir de gants ses rudes mains ; mais ces mains calleuses et noircies attestaient tant de labeurs et d'honnêteté, que rien qu'à les voir on se sentait pris de confiance.

Antoine avait le front large, la taille robuste quoique voûtée, le regard franc et droit. Ses habits n'étaient imprégnés ni de l'odeur des alcools ni de la fumée du tabac. On pouvait même croire que Modeste enfermait dans l'armoire au linge des fleurs de lavande. Quant à elle, vêtue d'une robe grise, coiffée d'un chapeau de paille très simple, la taille entourée d'un léger fichu de cachemire, elle était charmante sans le savoir.

Antoine et Modeste cherchèrent au fond de sa loge Mme Barbotin, mais la grosse femme était allée porter au mont-de-piété un paquet de literie pour des locataires de l'immeuble Lanternois. Ils aimèrent mieux coucher sur la paille que d'être expulsés de leur taudis

Il ne fallut pas plus de vingt minutes à Antoine et à sa fille pour gagner la demeure de M. de Puychâteau.

Celui-ci rentrait du tribunal.

Las de voir des filous, d'interroger des coquins, de lutter avec le vice afin d'arriver à le confondre, il revenait chez lui affamé de tendresse, pris d'un besoin excessif de regarder des fronts purs et de lire au fond de bonnes consciences.

Aussi sa première pensée fut de demander sa fille.

Madeleine accourut, accompagnée de son jeune mari.

Le bonheur riait dans leurs regards ; chacun d'eux saisit une des mains du magistrat.

Ils racontaient l'emploi de leur journée, et Madeleine allait peut-être demander de quelles ténébreuses affaires son père s'était occupé, quand un domestique vint dire à la jeune femme.

— Une lettre pour madame.

Madeleine la parcourut rapidement, puis disant à son mari : "Attends-moi, Maurice !" elle quitta le cabinet de M. de Puchâteau et gagna la salle à manger.

"Toi, Modeste !

— Moi encore ! madame Madeleine.

— Ce n'est pas un reproche, au moins... Bonjour, Antoine. Je suis heureuse de vous voir... Mais vous semblez tristes tous deux... Modeste a pleuré... Un malheur vous menace... parlez ! y puis-je quelque chose ?

— Oui, madame, c'est un malheur, voyez-vous, un grand malheur !

— Et votre père pourra peut-être nous sauver, Madeleine.

— Que faut-il pour cela ? demanda la jeune femme.

— Qu'il veuille m'accorder un moment d'entretien, répondit le paveur.

— C'est une question de vie ou de mort, ajouta Modeste.

— Plus que cela, fit Antoine, il s'agit d'honneur.

— Venez ! venez ! dit Madeleine, et, saisissant la main d'Antoine, elle l'entraîna.

Madeleine ouvrit rapidement la porte du cabinet de son père.

"Je t'en prie, lui dit-elle, reçois Antoine Méreaux, je te l'amène, et, j'en suis sûre, tu pourras quelque chose pour lui."

Maurice se leva.

"Reste dans le boudoir, dit la jeune femme, moi aussi, j'ai une visite."

Le jeune homme sourit, fit un signe affectueux à Madeleine et quitta le cabinet.

"Et maintenant, mon brave, qu'avez-vous ? demanda M. de Puchâteau. Madeleine aime beaucoup votre fille, elle m'a souvent répété que vous étiez digne d'estime ; qu'est-ce qui vous amène chez-moi ?

— Un malheur épouvantable, monsieur.

— Vous adressez-vous à l'homme privé ou au magistrat ?

— Au magistrat, répondit le paveur.

— Soit ! mais vous pâlissez, vous défaillez, Antoine... Prenez un siège... remettez-vous, mon ami, et parlez sans crainte. Il s'agit, dites-vous, d'un malheur ?

— Oui, fit le paveur d'une voix sourde, on m'a volé ma *demoiselle*.

— Quand cela ?

— Elle a disparu ce matin.

— Mais vous la retrouverez, Antoine... on la ramènera... Soupçonnez-vous ?

— Personne, M. le magistrat, personne.

— Jamais je n'aurais cru... Ma fille s'intéresse grandement à vous, Antoine. Avez-vous prévenu l'autorité, le commissaire de police ?

— Non, monsieur, je viens à vous le cœur brisé, la tête perdue, c'est le déshonneur, et, vous l'avez dit, je suis un brave homme. On ne survit pas à sa réputation, monsieur le magistrat... C'était un dépôt, j'en répondais à qui n'est plus, et les paroles données au mort sont sacrées.

— Son signalement ? demanda M. de Puchâteau.

— Son signalement ! dame ! monsieur le magistrat, je ne sais trop que vous dire. C'était une *demoiselle* comme toutes les *demoiselles*, quoi ! ni grande, ni petite, bien dans sa taille et bien à la main... légère, avec des bras ronds et commodes... bien proportionnée, quoi ! une bonne tête, un peu dure, mais solide.

— Honnête jusque-là, pourtant...

— Honnête ! je crois bien ! jamais elle n'a fait le lundi. La besogne qu'elle entreprenait était de la besogne bien faite, vous pouvez m'en croire.

— En effet, ma fille ma dit...

— Elle a mis en place plus d'un pavé soulevé par les révolutions. C'était mon trésor, ma vie, mon honneur et ma fortune ! Et l'honneur des pauvres gens, monsieur, c'est tout pour eux, puisqu'ils n'ont que cela.

— Jamais vous n'aviez songé qu'elle pût vous quitter ?

— Me quitter, jamais ! j'y tenais tant. Dame ! une *demoiselle* n'est pas éternelle, pas vrai ? Je lui avais donné ses invalides... Depuis six ans, elle restait pendue à un clou, elle avait assez battu la rue pour se reposer, et depuis qu'elle me servait de coffre-fort.. "

M. de Puchâteau regarda Antoine avec inquiétude.

"Est-ce que le chagrin... ? pensa-t-il, un clou... ses invalides... le coffre-fort... sa *demoiselle* ?"

Tout à coup le magistrat se frappa le front.

"Vous êtes paveur, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Je comprends, je comprends," fit M. de Puchâteau.

Il ne pouvait sourire de la méprise de son esprit, car le chagrin d'Antoine semblait trop réel. Il reprit son interrogatoire d'une façon plus serrée, et il se fit raconter par le paveur l'histoire de cette *demoiselle*, dans laquelle se trouvait renfermée la succession de Martin Gagny.

"Et vous êtes sans indices ?

— Sans indices, monsieur.

— Quelqu'un savait-il que votre outil contenait quinze mille francs ?

— Personne.

— Pas même votre fille ?

— En apprenant le vol dont j'ai été victime, elle a appris où je cachais le legs de Martin, le tourneur en cuivre.



—Mais alors, mon ami, il s'agit d'un emprunt, peut-être ?

—Je n'aurais prêté ma *demoiselle* à personne

—Ne connaissez-vous pas de voisin exerçant le même état que vous et demeurant dans votre voisinage ?

—Un seul, Nic-Nic

—Si c'était lui ?

—Monsieur le magistrat, depuis quinze jours il fait la noce et n'est pas rentré chez lui.

—Il n'aurait fallu qu'un moment. Supposez ceci, cet ouvrier, mauvais sujet, puisqu'il vagabonde et s'enivre, peut avoir égaré son outil et, trouvant votre porte ouverte, avoir emprunté le vôtre.

—Mais oui, après tout, c'est possible, cela, monsieur ! Je savais bien que vous pouviez me sauver ! Vous êtes ma Providence, vous trouverez Nic-Nic et me ferez rendre ma *demoiselle*.

—Je l'essayerai, du moins. Savez-vous dans quels cabarets le paveur dont vous parlez se rend d'habitude ?

—Nic-Nic n'a pas d'habitudes, monsieur le magistrat, il rôde.

—Faites-moi son portrait.

—Grand garçon, bien charpenté, maigre, pâli par les excès, souvent en loques, pas méchant, mais gouapeur, il m'a rendu service dans le temps.

—Son nom ?

—Nic-Nic, abréviation de Nicaise-Nicodème.

—C'est tout ?

—Ah ! vous voulez le nom de famille, personne de nous ne le sait, M. le magistrat ; mais Nic-Nic, ça doit suffire.

—Soyez sûr du moins que j'emploierai les meilleurs agents de la préfecture, afin de faire retrouver votre voisin et de vous remettre en possession de la somme pour laquelle vous aviez choisi une si singulière cachette. Consolez-vous, Antoine, empêchez votre fille de pleurer. Si j'ai des nouvelles, vous en serez le premier prévenu."

Antoine salua et remercia le magistrat les larmes aux yeux.

Il trouva Madeleine en conférence avec Modeste.

" Ne pleure pas, disait celle-ci en embrassant son humble amie, je vendrais plutôt mes diamants pour rendre à ton père ces quinze mille francs. Mais il les retrouvera, mon enfant, il les retrouvera. Tu as eu la meilleure des idées en venant ici."

Antoine s'approcha de la jeune femme.

" M. de Puychâteau m'a dit d'espérer, et j'espère, tant de miracles se sont déjà opérés par vous en notre faveur.

—Attendez-en un dernier, Antoine. A propos, et votre créancier ?

—Je le croyais guéri, répondit Modeste. Il a commis l'imprudence de sortir en dépit de mes conseils, et je l'ai laissé en proie à un terrible accès de fièvre."

Madeleine sourit.

" Soigne-le bien, dit-elle, je veux garder vivante cette preuve de la reconnaissance que tu me portes."

## X

### VOYAGES ET AVENTURES D'UNE DEMOISELLE

Quand Nic-Nic quitta la grande maison de M. Lanternois, il se trouvait moralement dans des dispositions excellentes. Comprenant, par expérience, que celui qui ne travaille pas ne doit pas manger, il était résolu à faire bravement sa demi-journée de paveur, et à se remettre le lendemain à l'ouvrage. La souffrance physique amenait la réflexion ; pour la millième fois de sa vie, Nic-Nic se traita de paresseux, de gueux fini, et s'indigna contre lui-même afin de se rendre l'énergie.

La *demoiselle* sur l'épaule, il marchait sans flâner, ne regardant ni les débits de liqueurs ni les comptoirs d'étain des marchands de vin. La poche vide, l'estomac creux, un tas de songes dans la tête, il lui tardait d'arriver et de se mettre à la besogne, quand la main d'un camarade s'abattit sur son épaule.

" Nic-Nic ?

—Gros-Bleu !

—Où vas-tu ?

—Travailler.

—Cette farce !

—Ce n'est pas une farce, je te l'assure, quand le gousset est vide et l'estomac idem, il faut bien les remplir tous deux.

—As-tu de la mémoire, Nic-Nic ?

—Quand je ne la noie pas au fond d'un verre

—Eh bien, j'aurai de l'honnêteté pour toi manque de mémoire

—Et tu vas m'apprendre ?

—Ce que tu as oublié.

—Le nom des mannezingues à qui je dois de l'argent ?

—Pour qui me prends-tu ? Dans un jour de débîne, tu m'as prêté dix francs...

—C'est bien possible, fit Nic-Nic, mais à quoi cela me sert-il que tu me le rappelles ?

—J'ai l'intention de te les rendre.

—A moi ?

—A toi.

—Quand ?

—Tout de suite.

—Comme cela, tu me rendrais dix francs, quand la faim me brûle et me mord, quand j'ai soif à boire du vitriol. En bien, j'accepte, mais à une condition, c'est que nous les dépenserons ensemble, ces dix francs sur lesquels je ne comptais plus.

—On ne refuse pas la politesse d'un ami. Entrons là... Un repas soigné, fiston... Figure-toi que j'ai hérité du bas de laine de ma tante... Une fameuse trouvaille, va ! Il y avait tout dans ce bas de laine, des écus de six livres, des pièces avec des Hercules et des Génies, des décimes avec N, des louis et des napoléons Un bazar, quoi ! Toute la vie de la pauvre femme s'était passée à économiser pour moi ; j'ai fait longtemps sonner les cloches en son honneur, par reconnaissance, et comme j'avais pris soin d'écrire sur le mur le nom de tous ceux qui m'avaient prêté de l'argent, j'ai retrouvé le tien au milieu de la liste "

Les deux camarades s'installèrent devant une table de marbre blanc supportée par une tige de fer, puis ils absorbèrent le lapin traditionnel, des escargots de Bourgogne, du veau, de la salade, du vin cacheté et de l'eau-de-vie.

Un ami qu'ils aperçurent fut invité à prendre sa part du festin, et, sous le prétexte que quand il y en a pour trois il y en a pour quatre, Nic-Nic accepta un quatrième convive.

La gaieté devint communicative ; on commença des confidences, on forma des projets.

Après le café et les liqueurs, les quatre amis sortirent Le paveur ne portait plus sa *demoiselle* sur l'épaule, Gros-Bleu et lui la tenaient chacun sous un bras.

"Où allons-nous ? demanda le troisième invité

—Nous nous promènerons jusqu'à l'heure du dîner.

—Et après ?

—Après, nous danserons à la *Boule-Noire*

—C'est cela."

Sur les boulevards, les quatre amis s'en allaient titubant, chantant à tue-tête, estropiant des refrains de complaintes et poussant des cris intraduisibles. Les passants se retournaient pour les regarder, et haussaient les épaules de dégoût et de pitié, à la vue de ces quatre hommes, jeunes et d'apparence robuste, qui semblaient croire que la vie est faite pour être dépensée en orgies plus ou moins crapuleuses.

A six heures, l'appétit n'était pas encore revenu. On prit de l'absinthe. A huit heures on soupa Cette fois, Nic-Nic et ses camarades se trouvaient dans la salle commune d'un restaurant borgne Tandis qu'ils mangeaient des mets indigestes et buvaient du vin frelaté, des ouvriers en goguette, comme eux, maniaient des cartes sales avec acharnement. Leur vue fit naître dans l'esprit de Nic-Nic la pensée de les imiter, et il cria au garçon qui les servait :

"Un jeu de piquet, plus vite que ça !"

Le jeu de piquet fut apporté, et sur la table graisseuse les jeunes gens commencèrent une partie.

D'abord les chances parurent égales.

Chacun à son tour gagna quelques sous ; mais bientôt Totole, le plus jeune des invités, parut commander au gain, Nic-Nic perdit deux francs, Gros-Bleu se trouva rincé, et Lambourde retourna philosophiquement ses poches.

"Je ne joue plus, fit Nic-Nic, tu es trop adroit.

—Trop adroit ! de quoi ? de quoi ? demanda Totole. Est-ce que monsieur voudrait incriminer ma bonne fortune ?... Ça serait pas à faire, mon bonhomme... On joue pour jouer aux cartes, à la savate ou au bâton... L'aimable société a le choix... Celui qui n'est pas content faut qu'il le dise, un coup de chausson est aussi vite paré que donné.. Nous ne nous battons pas au bois de Boulogne, nous autres, avec des fleurets... En avant les poings et retrouvons les manches...

—Tu es trop susceptible, aussi, répliqua Gros-Bleu. Vas-tu pas te fâcher parce qu'on dit que tu as les atouts dans ton jeu... Remarque bien que Nic-Nic n'a pas dit : "dans ta poche" Quand on a le vin mauvais et la digestion ingrate, on prévient son monde, et on ne se laisse pas inviter en société.

—Allons au bal, fit Nic-Nic, cela vaudra mieux que de se quereller ici.

—Au bal !" répéta Gros-Bleu.

La *Boule-Noire* faisait étinceler ses globes de verres lumineux sur un des boulevards excentriques de Paris.

Les becs de gaz brûlaient le feuillage de pauvres arbres poussant à regret dans un espace étroit, entouré de palissades vertes garnies d'aucubas et de fusains.

Au centre de ce jardin asphalté, piétiné, poussiéreux, s'élevait une rotonde destinée aux musiciens, qui, pour la somme d'un franc par soirée, devaient répéter les quadrilles à la mode et les valse nouvelles ..

Circulairement se dressaient des tables plantées dans des logettes de verdure, ornées, elles aussi, d'un bec de gaz, et émaillées de deux ou trois chaises de fer

Au moment où Gros-Bleu, Nic-Nic, Totole et Lambourde franchirent le tourniquet du bal, la foule ne s'y pressait pas encore Les garçons affairés, cheveux en coup de vent, serviette sur le bras, surveillaient les derniers préparatifs. Au buffet, un artiste composait des mélanges destinés à intoxiquer les cerveaux. La demoiselle de comptoir plaçait des vases de fleurs destinés à encadrer sa tête blafarde et fatiguée. Les musiciens accordaient les violons. On distribuait les parties d'orchestre Encore une demi-heure, et un torrent de gens, plus avides de bruit que soucieux de vrais plaisirs, envahiraient l'établissement populaire.

Les sergents de ville se groupaient à la porte, bien en vue, tandis que, se glissant dans les allées sombres, des agents de la police secrète se distribuaient leur rôle. Il n'est guère de soirée où, dans des milieux semblables, une arrestation importante n'ait lieu. Plus d'un filou, d'un forçat ou d'un assassin croit mieux se cacher au milieu d'une foule que dans un hôtel garni.

Les quatre amis firent choix d'une tonnelle voisine du buffet

Totole, en raison de sa chance scandaleuse au

jeu, avait promis de payer à la fois les cachets de danse et les consommations. Bientôt une troupe de jeunes folles s'élança dans le jardin, les violons commencèrent une valse, les couples s'enlacèrent et le tourbillon des danseurs passa devant Nic-Nic et ses compagnons.

Ceux-ci buvaient un mélange bizarre d'esprit-de-vin fortement parfumé d'une essence poivrée. Leurs têtes déjà lourdes s'échauffaient. Ils voulurent à leur tour choisir une danseuse; mais l'ivresse qui les gagnait devenait trop visible pour qu'aucune femme consentît à accepter l'un d'eux pour cavalier. Le premier refus trouva Totole philosophe, le second le rendit furieux. Gros-Bleu tenta de le calmer, rien n'y fit, il excita une scène scandaleuse, et les sergents de ville, survenant poussèrent les quatre ivrognes par les épaules.

Nic-Nic, le plus gris de tous, roula le long de l'escalier avec la *demoiselle* du paveur, poussa un cri de douleur et s'en vengea sur la *demoiselle* qu'il cribla de coups de poing.

"Avec tout cela, nous sommes expulsés, dit Gros-Bleu; les entrées étaient payées, les consommations aussi, nous pouvions avoir du bon temps pour toute la soirée, et nous voilà sans un sou dans la rue, à l'heure où il est défendu de rentrer chez soi.

—C'est la faute à Totole, dit Lambourde.

—A moi! répéta le jeune garçon, à moi! répète un peu voir? Si quelqu'un a le droit de se fâcher, c'est moi. Car enfin, qui avait payé les consommations? Totole. Qui avait réglé l'affaire du tourniquet? Toujours Totole. Et maintenant on fouille dans ses poches sans y trouver un liard.

—Avec ça, reprit Nic-Nic, que l'argent sonnait dans ta poche n'était pas à nous?

—A vous? Non, il était à moi, je l'avais gagné.

—En trichant, fit Gros-Bleu."

Totole s'élança sur Gros-Bleu; mais ce dernier avait une force herculéenne: il saisit Totole par la cravate et l'envoya rouler sur le trottoir.

"A bas les pattes! dit-il, j'aime pas ces manières-là.

—Ne recommence pas, fit Totole, ça finirait mal.

—Pour toi, je ne dis pas.

—Pour tout le monde."

La querelle s'apaisa difficilement; les têtes étaient montées. Tous quatre avisant un banc y prirent place, afin de rêver à ce qu'ils pourraient bien faire pour terminer la soirée.

Ils y étaient depuis un moment, quand un roulement sonore se fit entendre à côté d'eux, tout près.

Ils cherchèrent autour d'eux et n'aperçurent personne.

Cependant, le bruit s'étant renouvelé, Totole regarda par-dessus le banc et aperçut un individu vêtu en paysan et dormant les poings sur les yeux.

A la lueur d'un bec de gaz, Totole vit un porte-monnaie briller dans l'entrebâillement d'une poche.

Il regarda si ses trois compagnons pouvaient le

voir, et, quand il se fut assuré qu'ils ne le surveilleraient pas, il enleva le porte-monnaie avec une dextérité prouvant que ce n'était point son coup d'essai; puis il reprit sa place à côté de Gros-Bleu.

L'homme dormait toujours, mais il pouvait s'éveiller, constater la disparition de son argent, crier, appeler les gardiens. Totole eut peur et conseilla à ses amis de quitter ce lieu devenu dangereux pour lui.

"Et où irons-nous? demanda Nic-Nic. Je ne rentre pas ce soir, moi! Il faut que je sois de bonne heure au travail."

Ses compagnons éclatèrent de rire et l'entraînèrent.

Une lanterne rouge, brillant dans l'éloignement, venait de leur désigner un marchand de vin connu, et ils allaient y entrer quand Nic-Nic poussa un cri:

"Ma *demoiselle*? fit-il.

—Eh bien?

—Je l'ai oubliée.

—Au bal?

—Sous le banc.

—Tant pis, dit Totole, je n'y retourne pas.

—Ni moi, fit Gros-Bleu. Vas-tu pas craindre pour elle.

—Je suis un fainéant, un flâneur, un rien-qui-vaille, dit Nic-Nic; mais j'ai emprunté cette *demoiselle*-là, sans en demander la permission, et je n'ai pas le droit de priver un brave homme de ses outils. Il sait s'en servir, celui-là! Dame, la *demoiselle* de mon voisin Antoine est sacrée, je la rendrai demain, et il me la faut.

—Eh bien, cherche-la, fit Totole.

—C'est que j'y vois diantrement trouble..

—Tu nous ennuies, fit Totole péremptoirement. T'accompagne qui voudra, moi j'entre chez le mannezingue.

—Viens, Nic-Nic, répondit Gros-Bleu. C'est ma faute si tu as plus envie de rouler que de marcher. Pour une fois que je t'ai trouvé dans de bonnes résolutions, il a fallu que je t'en détourne. Nous chercherons ensemble l'outil d'Antoine, et nous le trouverons."

Les deux jeunes gens se prirent le bras, afin de se prêter un appui mutuel.

Au moment où ils approchaient du banc sous lequel était tombée la *demoiselle* du paveur, le paysan s'éveillait, frottait ses yeux et se détirait les bras.

Il avait l'apparence d'un campagnard aisé, une bonne face rouge, des mains énormes, et, avant de se remettre sur pied, il enroula autour de son poignet un bâton durci au feu.

Tandis qu'il se secouait, Nic-Nic et Gros-Bleu se baissant sur le sol, relevaient la *demoiselle* oubliée par le jeune homme.

L'apparition soudaine de ces deux hommes surprit, puis effraya le paysan.

Il fouilla rapidement dans sa poche et s'aperçut

immédiatement de la disparition de son porte-monnaie.

Aussitôt, franchissant le banc qui le séparait des deux compagnons, il saisit Nic-Nic par l'épaule, le secoua avec une rudesse qui le fit osciller sur ses jambes et cria d'une voix tonnante ;

"Rends-moi mon argent, voleur ! rends-moi mon argent ?"

Nic-Nic se dégagea avec peine de l'étreinte du campagnard, et, rendu furieux, moins par l'agression que par l'accusation, il lui répondit :

"Voleur, moi ! Savez-vous que je vous casserai la tête pour une semblable injure, si vous ne la retirez point tout de suite.

—Je ne retire rien du tout, fit le paysan. Les journaux sont pleins d'histoires de ce genre. Un filou trouve un homme endormi, un ivrogne, la plupart du temps, il le vole et l'abandonne sans le sou dans Paris ; seulement je ne suis pas gris, moi, je suis las, parce que j'arrive de loin... Mon argent ! rendez-moi mon argent ! Tenez, je ne suis point un méchant homme, vous êtes jeune, et c'est peut-être votre coup d'essai, je ne vous perdrai pas ; mais il me faut mes mille francs, voyez-vous, car il y avait mille francs dans le porte-monnaie, et j'en ai besoin pour éviter un grand malheur.

—Mais nous n'avons pas votre argent ! fit Gros-Bleu. Mon camarade avait oublié sa *demoiselle* sous ce banc, et je l'ai accompagné... Il la remporte, voilà tout...

—Ah ! voilà tout ?

—Sans doute.

—Et vous croyez que vous allez partir ainsi ?

—Nous l'espérons, fit Gros-Bleu. Si vous êtes fort, je suis râblé ; pas de jeu de mains, voyez-vous.

—Non, fit le campagnard, je n'ai pas le droit de risquer ma vie, elle est utile à plus d'une personne, mais je défends le pain de ceux que j'aime... Une fois, deux fois, trois fois, voulez-vous me rendre mon argent...

—Encore une fois, nous ne l'avons pas pris..

—Au voleur ! cria le campagnard, à la garde ! à l'aide !

—Tu te tairas ! fit Gros-Bleu, car, tonnerre ! si tu nous faisais empoigner...

—Je me gênerais," fit le paysan.

Gros-Bleu voulut s'élancer sur lui, mais le campagnard dessina un terrible moulinet avec son bâton.

Au même moment, le pas cadencé de plusieurs sergents de ville se fit entendre.

"A moi !" répéta le paysan, qui venait de saisir Nic-Nic par sa cravate.

De la main qui lui restait libre, le pavéur l'arracha de son cou ; puis, reculant de deux pas, il saisit la *demoiselle* par une de ses anses et la lança à toute volée.

Le campagnard tomba de toute sa hauteur.

"Ils m'ont tué ! fit-il. Ma fille... Petit-Pierre..."

Au même moment, plusieurs sergents de ville se précipitèrent sur Gros-Bleu et sur Nic-Nic.

Un passant attiré par le bruit de la lutte se pencha vers le blessé

"Le pauvre diable est dangereusement atteint.

—Est-ce que je l'aurais tué ?" demanda Nic-Nic épouvanté.

Avec une rapidité dont Gros-Bleu et ses compagnons ne se rendirent pas compte, on leur mit à tous deux les menottes, et on les entraîna au corps de garde.

Pendant ce temps on improvisait un brancard, afin de transporter le blessé à l'hospice prochain.

Une foule compacte s'était assemblée autour du banc et de la flaque rouge tachant le sable.

Les femmes plaignaient le blessé, les hommes s'interrogeaient sur la cause de la querelle.

Un gamin aperçut le bloc de bois ensanglanté.

"Tiens, fit-il, voilà la massue qui a servi pour assommer l'homme."

Et, soulevant la *demoiselle*, il se mit à marcher le plus vite qu'il put dans la direction du poste de police.

## XI

### L'AUDIENCE.

Dans la salle des Pas-perdus du palais de justice, Antoine Méreanx et Modeste restaient assis sur un des larges bancs de pierre adossés contre les hautes murailles. La tristesse qui emplissait leurs cœurs se reflétait sur leurs visages. Tous deux étaient cités comme témoins dans une grave affaire. Ils s'agissait d'un vol suivi d'une tentative d'assassinat sur la personne de Claude Hibridois, paysan normand, qui, arrivant de Séz et s'étant endormi sur un banc du boulevard des Batignolles, avait été dépouillé, puis blessé par deux rôdeurs de barrière.

Les charges les plus graves pesaient sur Nic-Nic.

Les relations d'Antoine et de Nic-Nic n'avaient jamais pu devenir bien intimes. La mauvaise conduite du jeune paveur ne permettait pas au vieil ouvrier de lui ouvrir sa maison, et plus tard, lorsque Nic-Nic s'ouvrit au père de Modeste de son désir d'entrer dans la famille, la prudence du vieillard s'opposa à ce que le mauvais sujet vint souvent s'asseoir à son foyer paisible.

Cependant entre eux restait le souvenir de services rendus, puis Nic-Nic pouvait être un paresseux amoureux de la *loupe*, un déserteur d'ateliers, mais, jusqu'à cette heure, Antoine l'avait cru incapable d'une bassesse, et il lui répugnait encore de penser que Nic-Nic avait volé !

Vent-en-Panne accompagnait Méreanx

L'affaire du paysan normand n'était point une de ces causes retentissantes qui, excitant la curiosité générale, font souhaiter une place aux assises avec autant d'obstination qu'une loge à une première, et

pendant la salle relativement petite de la cour d'assises se trouvait remplie quand les témoins entrèrent.

Vent-en-Panne avait repris son costume de matelot.

La chemise renversée sur ses épaules laissait voir son cou brun ; ses longs cheveux noirs accompagnaient bien son visage pâli par la souffrance. L'expression de son visage trahissait la résignation succédant à de pénibles épreuves. Quant ses yeux profonds se reposaient sur Modeste, ils exprimaient une tendresse mêlée de respect et de douleur. Il avait accepté le sacrifice de ses espérances pour ne pas causer au père de Modeste un chagrin arrivant au désespoir, mais il sentait dans son âme un regret intense à l'idée de taire son secret à la fille du paveur.

Comme il méprisait cet argent qui les séparait, comme il eût fait bon marché de la succession de son père, si Méreaux lui avait dit : "Je te donne Modeste !" Mais, dans ce cœur où tant de sentiments honnêtes, après avoir longtemps sommeillé, s'éveillaient tout à coup, la pensée de causer une humiliation à Méreaux ne pouvait entrer en balance avec le brisement de son propre cœur. Il était héroïque dans toute l'étendue de ce mot : héroïque avec simplicité, se cachant de sa vertu, de sa délicatesse, afin de ne pas coûter une larme à une enfant, une rouleur à un honnête homme.

L'arrivée de la garde de Paris précéda peu l'entrée des témoins dans la salle des assises.

Antoine tourna autour de lui des regards presque épouvantés.

La grande figure du Christ dominant l'assemblée des jurés et des magistrats, le sévère appareil de la justice, tout contribuait à l'impression. Modeste s'effarait à la pensée d'avoir à traverser la foule, à répondre au président ; elle s'affligeait en songeant que Nic-Nic l'entendrait affirmer qu'il était paresseux et débauché.

Quant à Vent-en-Panne, qui savait peu de chose de l'affaire, et qui jamais ne s'était trouvé en rapport avec le jeune paveur, il avait vu trop de choses dramatiques et terribles pour s'étonner de celle-ci.

La cour entra en séance, les fronts se découvrirent, les jurés prêtèrent le serment d'usage ; puis, l'appel des témoins terminé, Méreaux, Modeste, Vent-en-Panne et les autres témoins quittèrent la salle pour y rentrer à l'appel de leurs noms.

L'acte d'accusation présentait Nic-Nic comme appartenant à cette classe de mauvais ouvriers qui considèrent la paresse comme un droit et le travail comme un supplice. Sa vie se déroulait phase par phase, amenant, à mesure que vieillissait le jeune homme, des défauts plus accentués, des vices plus dangereux. Les cabarets, les amis de la pire espèce avaient perverti cette nature d'abord plus faible que mauvaise. La paresse avait entamé le vol, suivi par l'assassinat.

À ce mot d'assassinat, Nic-Nic se leva de son banc :

"Non, monsieur le président, s'écria-t-il avec énergie, je vous supplie de ne pas affirmer que je suis assassin. Je me reproche assez de torts graves pour repousser cette partie de l'accusation. Je suis dans cette affaire plus malheureux que coupable, croyez-le. Quand je sortis de chez moi, le jour où fut commis le crime qui m'amène ici, j'avais la volonté de travailler, volonté si absolue, qu'ayant égaré mes outils, j'en avais emprunté... De cabaret en cabaret, je suis entré à la *Boule-Noire* ; puis, moi et mes amis, nous avons un moment pris place sur un banc. Ce banc, Totole seul l'avait tourné pour examiner la figure du campagnard. Presque immédiatement il nous entraîna. J'avais déjà fait un peu de chemin quand je me souvins que j'avais oublié mon outil près du banc, et Gros-Bleu vint pour le chercher avec moi. Si Hibridoïis a été volé, certainement il l'a été avant notre retour. Je n'avais eu que le temps de ramasser ma *demoiselle*, quand il me saisit au collet, en m'appelant voleur. La surprise, la honte, la colère me troublèrent le cerveau. Hibridoïis m'insultait, m'attaquait ; je me défendis. Je regretterai toute ma vie de l'avoir fait avec cette violence... Depuis que je suis en prison, j'ai assez réfléchi sur ma conduite passée pour juger que, en suivant un si mauvais chemin, on a pu me croire capable de tout. Mais cependant, monsieur le président, je vous le jure, il me restait assez le sentiment de l'honneur pour que jamais, si bas que je fusse tombé, il ne me vint à l'esprit de fouiller, puis d'assassiner un homme. Il est un détail qui peut-être prouverait un peu ce que j'avance. Je sais trop combien il est pénible d'être accusé injustement pour ne jeter le soupçon sur personne. Mais nous étions quatre... et si je connais Gros-Bleu, je ne me suis jamais lié avec Totole et Lambourde. Au moment où nous prîmes place sur le banc où dormait Hibridoïis, aucun de nous ne possédait d'argent... Je serais curieux de savoir si, dans la maison où ils sont entrés, Totole et son ami se sont livrés à quelque dépense. De ce que j'ai jeté si malheureusement ma *demoiselle* à la tête d'Hibridoïis, il ne s'en suit pas que j'aie retourné ses poches. Je suis assez châtié de mes fautes par la honte qui m'amène aujourd'hui devant vous, sans subir le poids d'une accusation injuste."

Le président répondit avec un grand calme que le tribunal ferait droit à la demande de Nic-Nic, et que lors de l'interrogatoire des divers témoins, on ne manquerait pas de les questionner sur le point signalé par l'accusé.

Nic-Nic reprit sa place sur son banc.

Ce qu'il venait de dire avec énergie ramena à lui quelque sympathie. Aussi, lorsque le témoin Anatole Grugeard parut à la barre, se fit-il dans l'assemblée un mouvement de curiosité.

L'attitude du témoin fut plus effrontée que digne. À la question que lui posa le président, Totole répondit avec embarras qu'il était trop gris pour se souvenir de ce qui s'était passé.

Le cabaretier affirma que le témoin avait dépensé chez lui une somme assez ronde et qu'il l'avait



réglée en faisant la monnaie d'une pièce de vingt francs.

Un reflet de joie brilla sur le front de Nic-Nic en entendant cette déposition, qui pouvait devenir pour lui le salut et l'acquittement.

Mais, à l'appel du nom d'Antoine Méreaux, il baissa la tête et une larme roula dans ses yeux.

"Que savez-vous sur l'accusé ? demanda le président au paveur.

— Mon magistrat, répondit Antoine, il n'est pas méchant ; je le sais capable d'actes de générosité qu'il est assez délicat pour dissimuler... J'ai subi des phases de misère, et Nic-Nic m'est venu en aide— Depuis dix ans nous nous connaissons, il n'a jamais causé de tort qu'à lui-même... Certes, il est capable d'avoir la "flème" des semaines entières, et la paume de ses mains est pleine de poils, mais ce garçon ne saurait être un voleur...

— Asseyez-vous, Méreaux, dit le président ; je vous interrogerai de nouveau s'il en est besoin."

La déposition de Modeste fut la même que celle de son père

L'huissier audiencier appela alors d'une voix nasillarde :

"Vent-en-Panne."

Le matelot entra, tourna son chapeau ciré dans ses doigts, troublé en dépit de sa résolution de paraître crâne.

"Vent-en-Panne, lui dit le président, vous êtes assigné afin de fournir quelques détails sur l'accusé ici présent... Depuis deux mois, vous recevez l'hospitalité d'un excellent homme, Antoine Méreaux... Vous n'êtes point son parent, et cependant il vous traite en ami, presque en fils, apprenez-nous si vous avez vu l'accusé, si vous avez entendu une conversation, saisi un détail pouvant aider à la justice et répandre quelque lumière sur cette cause. Mais auparavant veuillez répondre à cette question : Vous vous appelez véritablement Vent-en-Panne ?"

Le matelot devint très-pâle, et tourna un regard inquiet sur Méreaux.

"Vous avez juré de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

— Oui, monsieur le président, je le sais, fit le matelot en essayant d'affermir sa voix, qui s'était altérée soudainement, en même temps que s'était troublé son regard. Vous savez, monsieur le président, à bord c'est une coutume de se donner des surnoms. J'ai assez navigué pour que, sur les rives de la Chine ou de l'Inde, dans les mers du Nord ou aux Antilles, on connaisse Vent-en-Panne... Je n'ai pas eu beaucoup de chance dans ma vie, de là ce surnom...

— Je le comprends... Aujourd'hui c'est le nom de votre père que je vous demandé."

Le regard suppliant du matelot se tourna vers le paveur et sa fille, comme s'il leur demandait pardon, puis, d'un accent étouffé, il répondit :

"Mon père s'appelait Martin Gagny."

Un cri douloureux s'échappa des lèvres d'An-

toine. Il se leva brusquement, et, les bras tendus vers Vent-en-Panne :

"Pierre ! fit-il, Pierre, le fils de Martin !"

La commotion fut si violente que le malheureux porta vivement la main à sa cravate, qu'il arracha. Il étouffait, sa face se congestionna, et il tomba dans les bras de Modeste.

Cet incident impressionna si vivement l'auditoire, que le président ordonna une suspension d'audience. Quand Pierre rejoignit le malade, dans la petite salle réservée aux témoins, il s'approcha d'Antoine et de Modeste avec un sentiment de crainte douloureuse.

"Pardonnez-moi, Antoine, dit-il en s'agenouillant devant le paveur, qui commençait à reprendre connaissance, pardonnez-moi, je n'ai pas osé mentir à la justice, parce que vous m'auriez méprisé, et que le mépris de Modeste, le vôtre, ce serait la mort pour moi, voyez-vous..."

— Ainsi, tu sais ? balbutia Antoine.

— Tout ! Je vous aime, je vous estime, je vous considère comme le plus honnête des hommes. Lorsque je trouvai sur une des pages d'une histoire de *Robinson*, que votre fille m'avait prêtée, la nouvelle qu'une lettre de mon père m'attendait chez Me Andrel, je ne voulais rien dire d'abord, afin de vous ménager une surprise... Cette surprise devint cruelle... Ne croyez pas que je songe à l'argent, en vous disant cela... Mais j'entendis vos paroles désolées, je vous vis désespéré, je savais, comme vous l'affirmiez, que vous vous tueriez si un soupçon s'élevait contre vous, et, pour ne pas vous imposer la peine de rougir, cher homme, je me promis de rester pour vous Vent-en-Panne, le jeune matelot recueilli par votre charité. Comme cela, vous vous consolerez, vous attendrez le reste des dix ans, et alors je pourrais... je pourrais, sans vous causer de peine, vous demander non pas la petite fortune de Martin Gagny, mais un trésor, la main de Modeste ..

— Pierre ! Pierre ! fit le paveur avec une émotion touchante, Pierre, tu as songé à tout cela !

— Et je l'eusse fait. Une fois guéri, je comptais me faire paveur pour ne point vous quitter et voir souvent Modeste, afin de prendre patience. Ce procès a tout dérangé, ce n'est pas ma faute... Pardonnez-moi, et que votre fille me pardonne d'avoir montré le fond de mon cœur.

— Tu n'as pas douté de nous, merci, mon Pierre ! merci !"

Modeste s'approcha de Vent-en-Panne.

"Je suis sûre que vous me rendrez heureuse, lui dit-elle.

— Vous consentez donc, Modeste ? Vous me la donnez donc, Antoine..."

La porte s'ouvrit, l'huissier invitait les témoins à reprendre leurs places.

L'audience, suspendue, venait d'être reprise.

"Antoine Méreaux, dit le président avec bonté, l'incident qui vient de se produire est-il de nature à jeter quelque lumière sur cette cause ?

—Je ne le crois pas, monsieur le président, et cependant j'en apprendrai la cause au tribunal ; qui sait si, en donnant de la publicité à mon malheur, je ne parviendrai pas à retrouver ce que je cherche... En entendant le nom de Pierre Gagny, si j'ai été comme foudroyé, monsieur, c'est que son père, Martin Gagny, m'avait confié jadis une somme de quinze mille francs, que je devais remettre à Pierre, au cas où il reparaitrait avant dix ans révolus... Six ans seulement se sont écoulés depuis la mort de Martin... Je viens d'apprendre ici, tout à l'heure, que le sobriquet de Vent-en-Panne cachait le nom de Pierre Gagny... Jugez alors de mon désespoir, monsieur, cette somme de quinze mille francs m'a été volée, il y a deux mois. J'ai raconté l'affaire à M. de Puychâteau, juge d'instruction, la police a fait des recherches, on n'a rien retrouvé, rien. Et me voilà en face de ce brave garçon qui gardait le silence en me sachant son débiteur, réduit à une situation intolérable, terrible... J'ai reçu un dépôt, et je ne puis le restituer... J'ai failli mourir de faim à côté de cette petite fortune, et l'on peut aujourd'hui me soupçonner de vol... C'est ma faute, je le sais bien ! J'aurais dû agir avec plus de prudence... On ne cache pas de l'argent où j'avais mis le mien... Mon Dieu ! mon Dieu ! avoir des cheveux blancs, avoir vécu dans la probité toute sa vie, et se trouver réduit à dire au fils de Gagny : Je n'ai plus rien à vous rendre ! et j'avais mission de garder pour vous ce fruit des économies de votre père...

—Mais, Antoine, demanda le président, où aviez-vous donc enfermé les quinze mille francs de Martin ?

—Dans ma *demoiselle* de paveur."

Nic-Nic bondit sur son banc.

"Dans votre *demoiselle* ! père Antoine !

—Oui.

—Et vous ne savez pas ce qu'elle est devenue ?

—Un misérable me l'a volée.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! Mais je ne vous l'ai pas volée, Antoine. Je l'ai empruntée. J'avais une idée comme cela de travailler... Je tenais si bien à vous la rendre, que c'est en allant la chercher que j'ai été pris au collet par Hibridois...

—Ma *demoiselle* ! dit le paveur, ma *demoiselle* ! c'était toi ? Mais tu sais où elle est, alors...

—Je sais, dit Nic-Nic d'une voix sourde, qu'elle a fendu la tête du Normand.

—Alors, elle se trouve sur la table, au milieu des pièces à conviction... ajouta le président."

Antoine enjamba son banc, bouscula les témoins, et, sans se rendre compte de l'énormité de ce qu'il faisait, sans se dire qu'il troublait la majesté de l'audience, il bondit vers la table sur laquelle se trouvaient les vêtements sanglants d'Hibridois et le bloc de bois qu'ils couvraient à demi... Puis Antoine, tirant un outil d'une de ses poches, opéra une pesée, souleva les bandes de fer reliant le bloc de tortillard, et, découvrant une cavité dans la *demoiselle*, il retira un petit sac de peau contenant les quinze mille francs que lui avait confiés Martin Gagny.

Avec la même promptitude, il rejoignit Pierre, plaça l'argent dans ses deux mains, qu'il serra, et lui dit :

"Dieu est bon, l'honneur du vieil Antoine est sauf ! mon fils, mon cher Pierre !"

Deux grosses larmes roulèrent sur les joues du paveur, et Modeste se pendit à son cou.

Quand cette première émotion fut un peu passée, Antoine se tourna vers les jurés.

"Acquittez-le, messieurs, dit-il en désignant Nic-Nic, acquittez-le... Quand au milieu de l'ivresse on garde assez le sentiment de la probité pour aller à la recherche d'un outil emprunté, on ne vole pas un porte-monnaie..."

L'attendrissement est contagieux, l'épisode qui venait de se produire changea la face des choses pour Nic-Nic. Les jurés émus ne voulurent pas condamner le jeune homme à une peine infamante, et Nic-Nic fut acquitté.

Il se tourna vers le tribunal, et, le front haut, la voix émue, il dit :

"Merci de votre indulgence, messieurs ; je vous prouverai à l'avenir que je n'en étais pas tout à fait indigne."

Puis, allant à Antoine :

"Je suis cause que vous avez bien souffert.

—C'est vrai, mais le bonheur que j'éprouve aujourd'hui ne me permet plus de m'en souvenir. Reviens dans la grande maison, j'y donne aujourd'hui un repas de famille.

—Père ! père ! fit Modeste, vous oubliez la *demoiselle*."

Le paveur rejoignit l'audiencier, lui parla avec insistance pendant quelques minutes, et revint triomphant, la *demoiselle* au bras.

"Allons, fit Nic-Nic, après avoir servi de coffre-fort, la voilà changée en corbeille de mariage."



## LE SAVETIER CRÉPIN

— PAR —

RAOUL DE NAVÉRY.

I

L'échoppe de Crépin était une véritable échoppe, adossée tant bien que mal à une maison basse, et recevant le jour à travers des carreaux d'inégale grandeur, dont l'un s'agrémentait d'une énorme lentille verte, tandis qu'au milieu de l'autre, une étoile de papier servait de centre à des rayons de fêlures. La porte basse s'ouvrait en deux parties : la plus haute, sorte de vasistas étranglé, permettait aux pratiques de glisser un regard dans la chétive boutique ; la seconde paraissait surtout destinée à faciliter les allées et venues d'un petit être malingreux répondant au nom de Tire-Pied. Au plafond de l'échoppe pendaient des cuirs de nuances diverses, sur deux planchettes s'étalaient les chaussures réparées, celles qui attendaient la main de l'ouvrier formaient dans un angle un amas confus de souliers, de pantoufles, de bottes molles, de tout ce qui a chaussé et chaussera jamais l'humanité errante, pressée, affairée, ambitieuse. Au fond de la pièce, un baquet contenait de l'eau dans laquelle trempaient des loques de chevreau et de maroquin. Des pots remplis de poix, des pelotons de ligneul, des formes en bois, des tranchets, alènes, poinçons, marteaux, décoraient les murailles. Une menue mercerie, dans laquelle apparaissaient des bouts de galons d'or et quelques aunes de rubans, remplissait une boîte placée à quelque distance de la planchette, près d'une grosse bouteille de verre blanc destinée à doubler la clarté d'une chandelle de suif.

Crépin était un homme de cinquante ans, alerte vif et gai, arpentant d'un bond son échoppe, s'installant sur son tabouret avec une légèreté de gnôme ; spirituel comme Tabarin, rieur comme un Gaulois, sachant tourner un compliment et réduire le prix de sa note aux artisans ; ayant toujours un refrain sur les lèvres et une bonne action dans la pensée. Railleur parfois, rempli de bon sens, adoré des pauvres, estimé des riches, besogneux sans honte, Crépin restait le spécimen d'une race disparue, partageant avec celle des barbiers le talent d'élever le comméragé à la hauteur de la chronique.

Crépin était laid, franchement laid, mais d'une laideur épanouie, honnête. L'œil trop vif regardait bien en face, le nez trop large s'épatait candidement, la bouche trop grande montrait des dents belles et des lèvres rondes, la main massive se tendait loyalement.

Le costume de Crépin s'abandonnait à une

étrange fantaisie, il se composait d'un habit de cour brodé, passementé, dont le vert céladon avait subi tant de pluie, de neige, de grêle, qu'on ne pouvait plus lui assigner de teinte exacte. Le fripier d'en face avait offert cet habit en échange d'un ressemelage. Le gilet d'indienne à fleurs étalait de frais bouquets de roses ; la culotte de camelot, rapiécée de cuir, tranchait sur le brocart de l'habit, une paire de bottes à entonnoir garantissait les jambes de Crépin. Le tablier rétablissait une sorte d'équilibre dans cette toilette hétéroclite qu'aurait copiée Lantara.

Crépin possédait deux pensionnaires et une voisine.

L'une s'appelait Margot, comme toutes les pies, et jouait dans le quartier de si mauvais tours, que les commères dans leurs bavardages, et Crépin dans ses homélies, lui prédisait une fin en place de grève. Margot n'en continuait pas moins à babiller, distribuant la blâme et l'éloge, faisant le boniment à la place de son maître, invitant le passant à s'arrêter devant son échoppe.

La voisine, Cigale, habitait un tonneau et respirait des bas. Ah ! la jolie fille, que Cigale. Un teint éclatant, des yeux pleins de feu, des lèvres vermeilles, une taille ronde dans la camargo d'indienne, un pied comme jamais Crépin n'en avait chaussé, et une voix, et un cœur ! Cigale était une orpheline ramassée par charité et recueillie par de braves ouvriers. Elle apprit de la femme le métier de ravau-deuse, quand elle eut quinze ans, le mari lui arrangea son meilleur tonneau, l'orna d'une enseigne et l'installa en face de l'échoppe de Crépin. Ils s'entendirent tout de suite ! Cigale chantait souvent, Crépin chantait toujours, mais comme Cigale avait la voix plus douce, Crépin se taisait pour l'entendre. Ils s'envoyaient mutuellement leurs pratiques, se vantant l'un l'autre, s'aidant comme s'aident les pauvres. Cigale élevait le talent de Crépin, le savetier affirmait que personne ne reprenait aussi lestement la maille d'un bas de soie que la blonde ravau-deuse. Crépin chérissait Cigale pour deux raisons ; la première, parce que la gaieté, la gentillesse de Cigale réchauffaient son vieux cœur ; la seconde, parce que cette enfant lui en rappelait une autre qu'il avait aimée, celle-là...

Il s'était écoulé bien du temps depuis : un quart de siècle ! Crépin en tirant son alène regardait devant lui ; il ne tarda pas à remarquer une jeune fille penchée sur sa broderie, et qui, quand elle levait la tête, montrait une figure timide à l'excès, douce et

chaste, une tête de Greuze dans un cadre de fleurs Crépin la regardait tant, qu'il oubliait son ouvrage sur ses genoux et laissait passer l'heure du repas. Sa mère comprit tout et le confessa. Crépin ne demandait pas mieux que d'épancher son honnête amour. Il fut convenu que l'on prendrait des renseignements sur la jeune fille, et que, s'ils étaient bons, la mère la demanderait en mariage. Tout ce que l'on apprit sur le compte de Marine ratifia le choix de Crépin. Un dimanche, la mère mit son casaquin de droguet, son bonnet de dentelle, et sortit. Quelques minutes après on l'apportait sanglante et brisée dans sa maison un carosse venait de lui rompre les deux jambes.

De mariage, il n'en fut plus question, toutes les économies de Crépin passèrent en acquisition de remèdes. La pauvre femme guérit, mais resta infirme; la maison devint triste, le père Claude s'alita l'année suivante, et l'humble ménage compta un valétudinaire de plus. Crépin étouffa bravement son amour et se voua à sa famille avec un admirable zèle. Cependant, sa mère s'inquiétait de sa tristesse. Un jour elle s'écria :

—Que ne suis-je morte sous les roues de cette voiture ! Tu m'aurais pleurée, mais Marine fût devenue ta femme...

Crépin changea de visage

—Mère, demanda-t-il, vous ai-je négligée ? M'adressez-vous un reproche ?

—Non, non ! mon brave enfant, mais tu regrettes Marine !

—Je ne regrette rien, je vous jure ! s'écria Crépin en serrant sa mère dans ses bras.

Le lendemain il chanta toute la journée.

L'un après l'autre, les vieillards s'en allèrent. Crépin resta seul, mais l'âge de la vieillesse arrivait. L'isolement lui devint lourd. Il acheta Margot et fit son éducation, il lui apprit de belles phrases d'achalandage et de bienvenue, des ponts-neufs nouveaux, des lazzis de la foire; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que l'intelligence de Margot avait des bornes, et que, si la mémoire lui permettait de retenir un grand nombre de mots, la qualité de sa cervelle d'oiseau ne lui permettait pas d'en faire une application parfaite. Il continua de soigner Margot, mais il découvrit qu'il possédait un cœur assez grand pour chérir autre chose.

Un matin, sur les quais de la Seine, il fut attiré par des huées, des cris, mêlés à l'aboiement plaintif d'un chien et de bruyants sanglots. Des enfants s'acharnaient après un misérable caniche qui, battu, blessé, saignant, s'efforçait de rompre la corde par laquelle on le tirait pour le mener vers le fleuve. L'animal s'arcoutait sur ses pattes ensanglantées, et tournait des yeux angoissés, presque humains, vers un enfant de six ans qui, placé au milieu d'un cercle d'écoliers, s'efforçait vainement de se frayer un passage.

—Laissez-moi ! laissez-moi ! cria-t-il, vous ne tuerez pas mon chien ! Attends, Léopard, attends, je vais à ton secours !

Mais les petits bourreaux prenaient pour le moins autant de plaisir à voir la douleur du garçonnet qu'à la souffrance de la misérable bête. Ils seraient, houspillaient, maltraitaient le malheureux, qui, les yeux gros de larmes, et brillants de colère, tentait de se frayer un passage afin de délivrer son humble ami.

Un aboiement plus sinistre que les autres doubla le courage de l'enfant. D'un élan dont on l'aurait cru incapable, car il était boiteux, il repoussa la barrière vivante qui l'entourait, et s'élança vers la Seine au moment où Léopard, précipité du haut du pont, décrivait une grande courbe et tombait dans le fleuve.

L'enfant ne réfléchit pas, ne calcula rien ; il crut qu'en s'élançant à la suite de Léopard il le retrouverait et le sauverait. Le boiteux disparut comme venait de disparaître le chien.

La foule, qui riait stupidement tout à l'heure, poussa un cri d'angoisse. Tout-à-coup un homme ôta sa veste, prit un couteau entre ses dents et piqua une tête. On applaudit, puis on s'inquiéta... Le sauveteur ramènerait-il les victimes ? Quand il reparut, il tenait l'enfant au-dessus de l'eau et l'enfant serrait le chien entre ses bras.

Un mouvement électrique d'attendrissement et de sympathie remua la masse des curieux. On entourait l'homme, l'enfant et le caniche. Le petit boiteux ne bougeait plus, et le chien le couvrait vainement de caresses. Quelqu'un prit la veste que l'ouvrier avait jetée à terre et y déposa une offrande. Aussitôt or et billon y tombèrent à l'envi, et celui qui avait eu l'idée de cette collecte en apporta le produit auprès du brave homme. A la vue de l'argent, l'ouvrier fit un signe de refus.

—C'est pour l'enfant ! dit une voix émue.

—J'accepte alors ! mais le cher petit me semble bien mal.

—Non pas ! il ouvre les yeux.

La première parole de l'enfant fut :

—Léopard !

Puis comprenant ce qui venait de se passer, il se jeta dans les bras de son sauveur.

—Oh ! vous êtes bon ! dit-il ; vous avez ramené mon ami !

—Si je suis bon, tu es courageux, camarade ! Pour tirer Léopard de l'eau, tu risquais ta vie, sans grande chance de débarasser le caniche de la pierre qu'il avait au cou.

—Qu'est-ce que cela m'eût fait de mourir si Léopard était mort.

—Et tes parents ?

—Je ne les ai pas connus.

—Tu es seul au monde ?...

—Depuis huit jours ; avant je demeurais avec Savoyard.

—Qui ça ?

—Le décrotteur au coin... la semaine dernière il mourut, me disant :—Je te donne ce que j'ai, ma boîte, ma recette et mon chien. Après m'avoir conduit au cimetière, installe-toi à ma place et gagne ta vie en honnête enfant pour devenir un honnête homme. Une femme l'ensevelit... Léopard et moi nous marchâmes derrière le corbillard, et, quoique j'eusse le cœur bien gros, je suivis ses ordres... Je gagnais assez pour le chien et pour moi, encore Léopard mangeait la part la plus grosse. Ce matin des méchants l'ont pris pour le noyer, je vous dois ma vie et la sienne.

Crépin cligna plusieurs fois les paupières pour empêcher une larme de rouler sur sa joue.

—Tu es trop faible pour te tirer d'affaire tout seul, dit-il ; si tu veux, je t'adopte ; j'ai une échoppe de savetier, tu apprendras mon état. Ça te va-t-il ?

—Vous garderez Léopard ?

—Comme de juste.

—Alors, j'accepte.

Le savetier enleva le petit boiteux sur son épaule, le chien suivit, et tous trois entrèrent dans la boutique, au grand ébahissement des commères du quartier.

—Tu t'appelleras Tire-Pied, dit Crépin

—Je veux bien, répondit docilement l'enfant

Le brave homme pria une voisine de lui aider à préparer le lit du nouveau commensal ; une paille, un drap et une couverture suffirent, Léopard servant d'oreiller à son petit maître. L'enfant sourit à l'hospitalière demeure, échangea quelques mots d'amitié avec la pie, fit un signe caressant à Cigale, et contempla les outils garnissant la muraille avec un intérêt de bon augure.

Crépin sortit et rentra peu après portant une tirelire de faïence.

—Vois-tu, dit-il, tu ne deviendras jamais riche comme le financier d'en face, mais tu peux réaliser une épargne pour les jours mauvais. Je ne l'ai pas fait, j'ai eu tort. Je suis un prodigue, un panier percé, une pierre qui roule... Pour t'enseigner une vertu qui me manque, j'enferme dans cette tirelire les soixante livres six sous quatre deniers qu'on t'a donnés ce matin ; te voilà capitaliste... Tout ce que tu gagneras grossira ton trésor.

—Mais je dépenserai aussi, père Crépin.

—Tu dépenserai ? et à quoi, brigand ? Il faudrait voir que tu te permettes de prendre sur ta journée afin de jeter ta monnaie au quatre vents... Avise-toi de retrancher une seule pièce de ton gain, ciron !

—Mais je mangerai, cependant...

—Ne trouverais-tu pas mon pain suffisant, par hasard ?

—Mais Léopard voudra aussi du pain ?

—Pourquoi pas !

—Crépin, si nous prenons tout.....

—Cela ne te regarde pas ! Est-ce que j'entasse ?

Est-ce que j'ai un magot dans un pied de bas ou une peau d'anguille !

L'enfant jeta ses bras autour du cou du savetier.

—Je comprends, allez ! vous ne possédez rien, parce que vous donnez tout...

—C'est une manière comme une autre de placer son argent... Viens, Tire-Pied, je vais te présenter à Cigale

Crépin prit la main de l'enfant qui le suivit en bottillant.

—Faudra l'aimer, mamzelle Cigale, il n'a plus de mère.

La jeune fille embrassa l'orphelin.

Ce soir-là, il y eut gala dans l'échoppe, Margot montra une folle gaieté ; Léopard se familiarisa. A l'aube, le savetier tira doucement l'oreille du nouvel apprenti.

—Debout ! dit-il, le soleil est levé.

Tire-Pied se leva, courut au marché, puis, le déjeuner prêt, il s'assit à côté de Crépin et commença un facile travail.

Comme presque toutes les créatures contrefaites, il possédait une facilité surprenante, de plus un cœur tendre, un doux caractère.

Crépin grossissait parfois sa voix pour essayer de se faire craindre, Tire-Pied ne s'effrayait ni de ses gros yeux ni de sa voix rude, il riait et sautillait dans la boutique, tirant l'oreille du chien et lissant l'aile de l'oiseau

L'échoppe de Crépin possédait une nombreuse clientèle.

A cette époque, les cordonniers étaient rares ; pour devenir maître, il fallait acquérir une maîtrise. Le savetier n'était tenu à rien qu'à ouvrir une modeste porte sur la rue, dans une cour, à poser proprement une pièce de cuir ou à rehausser un talon. Le menu peuple connaissait plus le savetier que le cordonnier. Le maître cordonnier se donnait de l'importance, tandis que le savetier populaire, bon enfant, écoutait les confidences, rendait mille services et répandait un peu de gaieté dans le quartier. Les nouvelles allaient à l'échoppe comme à la rivière. Le savetier de Paris, comme le couturier de Bretagne, remplissait le rôle de rhapsode et de conteur. Ils connaissaient les hommes et les choses, les us et coutumes et toute la légende des rues avoisinantes. Pendant qu'on pique l'alène et qu'on enfonce le tranchet, on pense, on se souvient, on rêve, on chante, on écoute. Crépin réalisait le type du savetier ; un peintre l'eût dessiné, un écrivain humoristique n'aurait pas dédaigné de causer avec lui.

Donc Crépin avait bonne clientèle. On s'étonnait même souvent de la qualité de ses pratiques, car on ne pouvait s'y méprendre, des gens de haute condition s'arrêtaient devant son échoppe.

Parmi ses clients, on remarquait un jeune homme de vingt ans environs, au front intelligent, aux cheveux sans poudre, à l'habit austère. Chaque jour, il priait ce savetier de réparer quelque chose à sa



chaussure : un clou manquait à la semelle, les souliers prenaient l'eau, le talon baissait. En arrivant à l'échoppe le jeune homme paraissait embarrassé, craintif, il parvenait difficilement à expliquer pourquoi sa chaussure le gênait. Mais dès que Crépin tenait un de ses souliers, le front du client se rassérénait, ses regards brillaient de joie. Il causait ou bien il contemplait les hautes fenêtres de l'hôtel du financier Alcide Bondois... Souvent une main écartait le rideau de la croisée... Alors le jeune homme tremblait, et si, en ce moment, Crépin lui adressait la parole, il était certain qu'on ne lui répondrait pas. Le savetier observait et réfléchissait. Il trouva d'abord son client bizarre, ensuite il le jugea intéressant. Crépin comprit qu'il était pauvre ; en même temps il l'estima fier ; sa physionomie indiquait l'habitude de la réflexion. Mais puisqu'il n'habitait pas le quartier, pourquoi venait-il de loin faire raccommo-der ses souliers ?

Qui l'attirait dans cette rue ?

La gentille Cigale ? Crépin y songea un moment, mais il abandonna vite cette idée ; le jeune homme regardait à peine la ravaudeuse. S'il eût souhaité lui parler, les prétextes étaient trop faciles à trouver pour qu'il devint nécessaire d'employer un subterfuge.

Un jour qu'il pleuvait à torrents, le client de Crépin vint comme à l'ordinaire réclamer les services de l'ouvrier.

— Monsieur, dit le brave homme, donnez-vous la peine d'entrer dans l'échoppe, le temps tourne au déluge, vous seriez transpercé jusqu'aux os.

Le jeune homme entra et prit une chaise.

— Pas celle-là ! s'il vous plaît, s'écria le savetier, c'est celle de M. Pierre.

Le jeune homme en saisit une autre.

— Ah ! mon Dieu ! dit Crépin ! vous prenez le siège de M. Jean.

Le client se mit à rire de l'accent de terreur respectueuse avec lequel Crépin défendait ses escabeaux de toute profanation, et il se contenta de s'appuyer contre le montant de la fenêtre. De cette place il voyait tout l'hôtel Bondois.

Crépin, qui venait de retourner dans tous les sens le soulier du jeune homme, le garda sur ses genoux, et dit d'une voix grave :

— Monsieur, j'ai recousu votre chaussure avant-hier, avec d'excellent ligneul. Je réponds de mon ouvrage. Or, cette couture a été coupée à coups de ciseaux ou de canif. Je suis un pauvre homme, je gagne honnêtement ma vie, j'ai horreur des mystifications, et, permettez-moi de vous le dire, monsieur, vous vous moquez de moi, et vous me déconsidérez dans le quartier.

— Moi ! Crépin.

— Sans doute ! chacun peut se dire : Il faut que le bonhomme travaille bien peu solidement pour qu'il soit nécessaire de recommencer chaque jour sa besogne. Aussi, monsieur, à partir de demain, ne comptez plus sur moi.

Le jeune homme devint fort pâle.

— Vous ne ferez pas cela ! dit-il d'une voix altérée, vous ne le ferez pas !

— Et pourquoi ? s'il vous plaît.

— Ce serait une mauvaise action.

L'accent du jeune homme toucha le savetier.

— C'est sérieux ? demanda-t-il.

— Très-sérieux, comme tout ce qui tient au cœur.

— Confiez ce chagrin à votre mère.

— Je suis seul au monde.

— Je comprends. Moi aussi j'ai subi l'isolement, grâce à Tire-Pied, je n'en souffre plus, mais c'est dur... de sorte que la solitude d'un côté, des soucis de l'autre... Mais à votre âge la besogne n'effraie pas ; on se jette à tout, on est bon à tout. Est-ce que votre état est mauvais ?

— Mauvais ? oui, si je songe qu'il ne nourrit pas l'homme. Mauvais, il prend le sommeil et met la pensée en fièvre. Mauvais, il donne parfois la défaillance de l'esprit, et fait de nous les parias d'un monde qui nous repousse faute de nous comprendre. Il nous clone à notre roc comme Prométhée. Heureux sommes-nous lorsque nous entendons ainsi que lui, chanter les douces Néréides.

Le jeune homme s'arrêta, secoua la tête fièrement et ajouta :

— Sublime aussi, élevé comme un sacerdoce, glorieux comme un triomphe. Il nous montre le ciel plus vaste et plus bleu, la nature plus resplendissante. Sublime ! il nous place tour à tour en face de la Création et de l'histoire, de l'homme et de Dieu ! Sublime ! car sa grandeur émerveille les masses, et dote celui qui l'exerce de la seconde vie appelée l'immortalité ?

— Monsieur, demanda tranquillement Crépin, vous êtes poète ?

Le jeune homme sourit.

— Et vous vous appelez ?

— Marcel Dailly.

— Mais, monsieur, il y a poète et poète, comme il y a fagot et fagot. Vous me semblez trop grave pour composer des chansons.

— Cela est vrai, Crépin, je fais des tragédies.

— Très-bien, monsieur, j'en ai vu souvent représenter à l'hôtel de Bourgogne.

— Vous ?

— Et je vous avourai ce que je n'ai jamais dit à personne, pas même à Cigale ; je suis bien heureux de ces aubaines, mais je les cache, cela ferait jaser. Sans doute un grand nombre des beautés de ces pièces échappe à mon ignorance, mais je vois des rois et des reines souffrant comme nous, j'apprends de la sorte que l'humanité s'égalise sous la loi de l'épreuve.

— Quel bizarre savetier vous faites, Crépin !

— Ne vous blessez pas de ce que je vais vous dire, monsieur ; vous m'intéressez... votre jeunesse, votre isolement, cette souffrance que vous cachez, tout contribue à me toucher. Je sais quelle distance sépare l'ouvrier du poète. Cependant, confiez-vous

au dévouement d'un humble ami... Molière lit ses comédies à sa servante ; prêtez-moi un de vos manuscrits, et, foi de Crépin, si la pièce est belle, je vous jure qu'elle sera jouée devant la cour et la ville.

—Est-vous donc sorcier, Crépin ?

—Pour vous obliger aujourd'hui, je souhaiterais posséder une baguette magique... Savetier je suis, savetier je resterai... Mais, comme dit M. Jean :

"On a souvent besoin d'un plus petit que soi."

—Allons ! vous citez la Fontaine, à présent.

—Voici votre soulier, monsieur, demain je vous attendrai.

—A demain, répondit Marcel en s'éloignant.

## II

Cadet Bondois, pauvre hère traînant ses grègues dans Paris, sous le règne du roi Richelieu et de son premier ministre Louis XIII, eut un jour une idée de génie ; ce fut de demander en mariage la fille de son voisin l'épicier. Basilia Leroux possédait une dot assez ronde, une durable laideur et un caractère malléable. N'ayant pas le droit de se montrer difficile, elle accepta l'époux présenté par son père. Contrairement à ce qui arrive d'ordinaire dans les unions de ce genre, personne ne fut dupe. Le bonhomme Leroux, qui avait deviné l'habileté madrée de Bondois, trouva son gendre actif, complaisant, assidu, laborieux, toujours prêt à lui donner un sage avis, à lui conseiller un placement avantageux. Basilia étant fille unique, Cadet Bondois travaillait pour lui ; cependant l'épicier lui sut gré de cette façon d'agir. La dot de Basilia forma la boule de neige et les affaires marchèrent si bien que Leroux céda son magasin d'épicerie et fonda une maison de banque, de change et de prêt. Cadet, associé de son beau-père, la fit habilement prospérer. Si on avançait de l'argent à gros intérêts à des grands seigneurs pressés, si on escomptait quelque héritage à la manière noire, si on prêtait trop peu sur de belles pierreries, cela est possible ! Mais on répétait déjà dans ce temps : les affaires sont les affaires. Les brebis tondus ne réclamèrent pas. Un jour vint où la famille Bondois se trouva riche. Basilia était heureuse. Cadet, devenu père d'un fils, plaça toute son ambition sur la tête de son héritier Alcide, et se promit d'en faire un fermier général. Alcide reçut une éducation suffisante de l'abbé Nicias, homme excellent, savant et pauvre, qu'on installa dans la maison.

Alcide n'apprit pas le latin, mais devint fort en mathématiques, étudia l'histoire générale du commerce, prit une légère teinture des belles-lettres, puis se trouvant suffisamment instruit, déclara un matin à l'abbé qu'il ne prétendait plus ouvrir un seul livre, mais qu'il s'estimerait heureux si le digne précepteur consentait à rester près de lui en qualité de secrétaire. Nicias comptait alors soixante ans ; ses appointements s'en étaient allés en charité ; il ne possédait que sa bibliothèque et sa soutanelle. D'ailleurs on

n'habite pas impunément un foyer pendant dix ans. L'abbé s'intéressait à Mme Basilia, si conciliante, si affable et si pieuse, à Cadet Bondois, si habile en affaires, à l'ambition d'Alcide, qui paraissait deviner la devise de Fouquet. "Où ne monterais-je pas." L'abbé Nicias resta.

La correspondance de Bondois l'occupait chaque jour pendant une heure ; il se rendait ensuite près de Mme Basilia. En vieillissant la fille laide s'était transformée en femme passable. Les rougeurs de son teint avaient disparu ; les maigreurs de sa taille s'étaient arrondies ; la sérénité de son esprit se reflétait sur son visage. Le bonheur lui donna un été de la Saint-Martin presque beau. Alcide chérissait sa mère pour ses grandes qualités. Leroux mourut millionnaire, l'épicier retiré souhaitait presque pour épitaphe cette appellation dont le sens grandit tous les jours : "On le regretta." Rien ne fut changé aux habitudes de la maison. Un an plus tard Alcide parla de se marier. La jeune fille qu'il aimait était riche et belle, les familles s'entendirent, et Lucinde épousa Alcide Bondois.

La jeune femme blonde, mince, blanche, pareille aux pastels de ce temps, étouffa vite dans cette triste maison. On avait point alors la passion des voyages, les stations balnéaires n'existaient pas. Lucinde, souffrante de la poitrine, mit trois ans à mourir, les sœurs de Basilia ne purent la sauver, une chose survécut d'elle Diane sa fille !

Sur cette frêle tête se réunirent les tendresses d'Alcide et celles de sa mère. Le traitant suffisamment riche, souhaita devenir noble. Il eût cédé la moitié de son argent pour une baronnie, un casque de chevalier, un cercle de vidame ! Aussi, comptait-il marier sa fille à un grand seigneur, et suivait-il avec un intérêt croissant la ruine de certaines maisons.

—Quand la pauvreté sera venue, disait-il, nous conclurons une petite alliance.

Pendant que le père rêvait, Diane croissait en beauté ; Basilia rajeunissait près de sa "Mignonne." L'abbé Nicias recommençait pour elle le professorat. Diane apprenait le latin, la pauvrete ! non par amour de la science ni par vanité, mais parce que l'abbé s'étant plaint un jour que sa vue baissait, ajouta d'une voix triste :

—Qui me lira Virgile ?

Le lendemain, Diane demanda d'un air détaché.

—Faut-il beaucoup de temps pour apprendre le latin ?

—Voudriez-vous l'étudier ?

—Peut-être !

Le front de l'abbé Nicias rayonna.

Diane prit tout de suite sa première leçon ; au bout d'un an elle traduisait assez bien.

—Ne faites pas de ma fille une savante, disait Alcide.

—Il est des caractères qu'on ne saurait gâter, répondit l'abbé Nicias.

Diane atteignit seize ans.

Alcide devint pensif et Basilia tremblant déjà

qu'on lui prit sa petite fille, se serra davantage contre elle.

A l'époque de la mort de Lucinde, si l'on eût questionné Bondois pour savoir s'il se contenterait d'un petit parchemin, comme dot d'un gendre, il eût répondu affirmativement. Cinq ans plus tard il exigeait un tortil de baron; un lustre après, une couronne de vicomte, au moment où l'on pouvait attacher sur le front de Diane un voile de fiancée, il exigeait que le comté de son gendre remontât à quelques générations.

Il arriva que Diane choisit seule son mari

Cela se fit bien simplement. Un matin la jeune fille et sa vieille nourrice allèrent porter des secours à une ouvrière malade protégée par Mme Basilia. Au chevet de la mourante se trouvait un jeune homme voisin de Paulette; attiré par ses gémisses, il était accouru, et, toute la nuit, il l'avait fraternellement soignée.

Quand Diane l'apprit, elle le remercia avec un sourire humide.

—Vous demeurez tout près, monsieur? dit-elle doucement.

—Mademoiselle, répondit Marcel Dailly, nous sommes grenier à grenier.

Diane rougit, non pas de se trouver avec un homme dénué de fortune, mais de la pensée qu'un être jeune, et sans nul doute intelligent, souffrait d'une situation précaire. Un étrange sentiment de délicatesse fit monter à sa joue le sang de son cœur.

Marcel se retira presque aussitôt, mais quand il fut assuré du départ de la jeune fille, il revint. Avec mille précautions il interrogea Paulette. La malade lui apprit le nom de Diane, lui peignit l'intérieur de la famille Bondois, sans oublier l'abbé Nicias, et Marcel rentra chez lui tout songeur.

Le lendemain, Diane revint. Marcel, qui la suivit de près, sembla surpris de la rencontrer.

La conversation entre les jeunes gens fut amicale et timide tout ensemble. Diane voulut savoir ce que faisait Marcel. En apprenant qu'il cultivait les lettres, elle s'écria:

—Comme l'abbé Nicias vous aimerait!

Pendant une semaine ils se virent ainsi, les pauvres enfants! s'accoutumant à se retrouver, échangeant une part de leur âme, s'ouvrant au présent, sans se demander ce que serait l'avenir. Paulette mourut presque dans leurs bras, les enveloppant d'un regard plein de bénédictions. Le lendemain, Diane suivait le convoi de l'humble fille; elle trouva Marcel près de la fosse. Il pleuvait, ses vêtements ruisselaient d'eau; son regard avait une expression désespérée. Quand le prêtre acheva les prières, Marcel jeta un brin de cyprès sur le tertre humide.

—Adieu, Paulette! dit-il. Il ajouta: Diane, adieu!

Une larme roula sur sa joue. Était-ce la mort de l'ouvrière qui lui arrachait cette larme brûlante, ou la perte des jours de bonheur pendant lesquels il lui avait été donné de voir la fille du financier dans un cadre qui la rapprochait de lui?

Je ne vous oublierai pas, dit Diane en lui tendant la main.

—Et moi, je me souviendrai toujours, répondit Marcel.

La jeune fille ne parut ni surprise, ni blessée; elle sourit d'une façon intime, comme sourit une tête de Léonard, puis elle partit.

Le lendemain, Marcel inspectait les environs de l'hôtel Bondois.

Ce jour-là il découvrit l'Amérique sous la forme d'une échoppe. Désormais, il pourrait quotidiennement contempler les fenêtres de Diane. De son côté, celle-ci s'attendait sans doute à voir son poète, car elle resta longtemps à la croisée de son boudoir. Marcel et Diane ne concertèrent rien, et souvent ils s'aperçurent: elle cachée derrière ses rideaux, lui entre Margot, Crépin, Tire-Pied et Léopard.

Trois mois se passèrent. Diane ne se confiait à personne, pas même à son aieule. Si dans l'intérêt de son avenir elle avait eu besoin d'aide, elle aurait demandé celle de l'abbé Nicias. Pour la défendre contre l'ambition paternelle, l'excellent homme aurait eu mille fois plus d'énergie que Basilia, dominée par la volonté de Cadet et d'Alcide. Ce dernier dépassait son père. Cadet avait jeté les fondations de la fortune des Bondois; Alcide en élevait l'édifice.

—Je mourrai dans la peau d'un baron, disait-il quelquefois,

Diane souriait jadis à cette plaisanterie, depuis qu'elle songeait à Marcel, elle s'en effrayait.

—Mon bon abbé, répétait-elle, je souhaiterais que mon père se ruinât afin de me marier à mon goût.

—Vous songez au mariage, mon enfant?

—Ce sont les autres qui m'y font songer... Avez-vous remarqué l'autre jour le baron de Cardagnac, dont le château, sur la Garonne, me semble trop près de l'Espagne? Et le comte de Laurière, dont la famille s'est ruinée pendant les guerres de la Fronde?... Et ce marquis italien couvert de bijoux, qui débite ses fadeurs avec la même aisance que mettent ses rivaux à offrir les pastilles de leur bonbonnière?... J'y vois clair, allez? Tous trois me recherchent pour ma fortune.

—Vous êtes bonne et charmante, chère enfant.

—C'est tant pis pour moi, peut-être; si j'épouse un mari qui ne m'aime pas... Mon cœur a besoin de se donner en échange d'un autre cœur...

Diane, une minute après, dit à l'abbé Nicias:

—C'est beau d'écrire des tragédies?

—Quand les tragédies sont bonnes.

—Me feriez-vous un grand crime si j'allais une fois, une seule petite fois, au théâtre de l'hôtel de Bourgogne?

—Mon enfant, il vaut mieux vous contenter de lire les pièces de Messieurs Corneille et Racine.

—Ce n'est pas la même chose.

—Diane, j'aurais beaucoup de regret si vous

allez au théâtre avant votre mariage, quelque belles que soient les pièces de ces auteurs.

Diane questionnait son maître sur la vie intime des auteurs de *Rodogune*, de *Phèdre*, de *Polyeucte* et d'*Athalie*.

—Pierre Corneille est-il bon ?

—Excellent ! et quel admirable frère pour Thomas : une seule intelligence et un seul cœur.

—M. Racine chérit-il sa femme ?

—Il en est fou ! Et de ses enfants aussi ! Un jour, il refusa de dîner chez Louis XIV, parce qu'il devait manger une carpe en famille.

—Combien la compagne d'un tel homme est heureuse ! s'écria Diane, la gloire de son mari la couronne ; sa tendresse se double de son admiration ; rien de vulgaire et de mesquin dans une pareille affection ! On sent dans les œuvres fortes et saines de l'auteur, la bonté, la dignité, la grâce de l'époux.

—Ah ! mignonne ! nous aimons fort la tragédie, ce me semble, et les poètes tragiques par-dessus le marché.

—Vous m'avez donné du goût, cher maître.

—Ce goût s'est bien développé depuis un mois. Diane se tut dans la crainte de se trahir.

Oui, elle aimait la tragédie, les lettres, le théâtre, elle se passionnait pour les œuvres des maîtres ; Marcel ne deviendrait-il pas puissant et glorieux comme eux ? Elle ne connaissait pas ses vers, mais ils étaient beaux, elle n'en pouvait douter. Ses conversations avec l'abbé Nicias lui révélaient malheureusement chaque jour à quelles difficultés se heurte le génie. Diane, ne pouvant ouvrir la voie à son poète, maudissait ses stériles richesses. De quel secours lui devenaient-elles ? Au moins, se dit la jeune fille, j'aiderai, s'il se peut, ses humbles amis. Diane s'intéressa à l'échoppe du savetier, à Margot la pie, à Tire-Pied l'apprenti, au chien Léopard ; elle songea subitement à prendre Crépin pour chausseur.

Un matin, la soubrette Linotte, en rangeant les pantouffles de sa maîtresse, s'aperçut qu'il manquait une bouffette à l'une d'elles.

Pour la première fois, Diane gronda sa camériste.

—Tête à l'évent ! dit-elle, ne pouviez-vous rattaché ce nœud solidement, avant qu'il fût perdu ? Mon épagueul en aura fait un jouet, sans doute... Courez vite à l'échoppe voisine... Vous voyez ce cordonnier...

—Mademoiselle veut dire un savetier...

—Je dis ce que je dis, folle ! Portez-lui ma mule, et vite, vite ! qu'il y couse une bouffette rose.

—Il me semble que la mercière...

Diane regarda sévèrement Linotte, qui descendit en courant.

—Quelles fantaisies ont les maîtres ! murmura la soubrette. Je croyais Mademoiselle au-dessus de ces faiblesses-là... Chez un ouvrier de ce genre porter cette jolie chaussure... il la rendra noire de poix, et, ma foi, ce sera bien fait.

La soubrette s'approcha de l'échoppe.

—Père Crépin, dit-elle, je vous annonce une nouvelle pratique et une bonne, la fille de M. Alcide Bondois... Voulez-vous mettre un nœud à cette pantoufle ?

Crépin allait répondre que ce travail n'était guère de sa compétence, lorsque Cigale, qui en ce moment agaçait Margot, prit la parole :

—Eh ! sans doute ! ma jolie camériste, Crépin réussit tout ce qui concerne son état.

—Nous verrons ! répliqua Linotte en s'en allant.

—Mais, ma petite Cigale du bon Dieu, dit Crépin, vous n'avez pas plus de cervelle que la bastiole votre marraine... Est-ce que je noue des rosettes, moi ? Est-ce que je chiffonne des rubans ?

—Crépin, je m'en charge : les pauvres gens doivent s'entr'aider ; je cours acheter du ruban chez la mercière.

En deux minutes la rosette fut prête, et Crépin tenait la mule rose sur le bout de son doigt, quand Marcel parut.

—La jolie pantoufle ! s'écria-t-il.

—Quel pied elle chausse ! ajouta la ravaudeuse.

—Et la propriétaire de ce pied s'appelle ..

—Mademoiselle Diane Bondois

Marcel s'appuya contre le montant de la porte, puis se penchant vers Crépin :

—Voulez-vous, lui dit-il, acquérir des droits éternels à ma reconnaissance ? Permettez-moi de reporter cette mule.

—Vous, monsieur, un auteur de trag...

—Ne riez pas, Crépin, il s'agit du bonheur de ma vie...

Le savetier regarda sérieusement le jeune homme.

—Allons ! dit-il, vous êtes bien malade.

Marcel prit la pantoufle et franchit le seuil de l'hôtel. Quand il se trouva dans le petit salon précédant la chambre de Diane, une fille de service appella Linotte.

—La pantoufle de mademoiselle ! dit-elle, comme à la cour on annonçait ; Le service du Roi !

Linotte voulu prendre la mule des mains de Marcel

—Je ne remettrai cette pantoufle qu'à votre maîtresse.

Diane qui rêvait, crut en ce moment reconnaître la voix de Marcel ; elle sonna Linotte, la servante souleva la portière, et entre les draperies le poète parut tremblant, la mule rose à la main.

Diane rougit.

—Linotte, dit-elle, cherchez les souliers bleus et apportez-les.

La soubrette disparut.

—Quelle imprudence ! dit Diane à Marcel

—Est-ce un reproche ?

—C'est un conseil ; que deviendrons-nous si vous commettez de folies ? Notre force est dans notre réserve.

—J'ai tant souffert, Diane, tant rêvé de vous, tant pleuré, je me suis trop souvenu des heures passées près du lit de Paulette...

—Et moi donc ? murmura la jeune fille.

—Diane, j'ai besoin d'une promesse, attendez un an avant de choisir un époux, dans un an je serai mort ou célèbre.

—Je vous le promets, dit Diane gravement.

—Mademoiselle, fit Linotte en survenant, voici les souliers bleus.

—Emportez-les, dit Diane à Marcel, et souvenez-vous de ce que je viens de vous dire...

### III.

Quand le poète se retrouva près de l'échoppe, il s'arrêta tout interdit.

Que dirait-il à Crépin ? Quelles amicales questions lui poserait le savetier ? Mais le poète s'inquiétait à tort, le brave ouvrier se contenta de demander :

—Les bouffettes allaient bien ? Ah ! ah ! je vois que vous songez à la commande. Qu'est-ce que ce soulier bleu mal caché dans votre habit ? Faut-il y ajuster des rubans ? Cigale est prête ; sa complaisance ne vous fera pas défaut.

—Par pitié ! silence ! s'écria Marcel.

—M'enlèvez-vous ma clientèle ? Prenez garde, mon jeune ami, je suis homme à la défendre, surtout quand il s'agit de...

—Crépin ! dit Marcel avec angoisse.

—Entrez-vous un moment dans l'échoppe ?

Marcel ne se fit pas prier, il tomba sur la première chaise venue ; heureusement, ce ne fut ni celle de M. Pierre ni celle de M. Jean.

—Allons, dit Crépin, vous avez deux rêves, la poésie et le mariage. Je m'applaudis de savoir votre secret, car j'espère vous servir doublement.

—Crépin, vous êtes ma Providence !

—La Providence se sert de tous les moyens. Si vous connaissez Mlle. Diane, je connais, moi, M. Bondois, j'ai même déjeuné chez lui. Quelle table exquise ! Quels vins ! Comment cet honneur m'advint, le voici : J'ai toujours beaucoup chanté ; quand je me sentais l'âme heureuse, je chantais pour moi ; quand je me sentais triste, je chantais pour les autres. Chacun pratique la charité comme il peut. Un jour le fermier général, qui n'a jamais fredonné de sa vie, s'ennuya de mes ritournelles, de mon échoppe et de mon voisinage, et me fit signifier par ses coquins de valets que Margot, Tire-Pied et moi, nous eussions à détalier. Je ris de cet ordre, et le lendemain, plus matinal qu'un coq de basse-cour, j'entonnai mes chansons avec un entrain que je ne m'étais jamais senti. Je m'attendais à une explosion de colère de la part du financier, et je crus que l'orage éclatait quand le même laquais vint me prier de monter chez son maître. Je jetai mon tablier de cuir dans un coin, et je suivis le maroufle.

Lorsque j'entrai dans l'hôtel, le financier déjeunait. En m'apercevant, il posa sa fourchette sur la table et me demanda :

—Comment t'appelles-tu ?

—Crépin, pour vous servir, répondis-je suivant la formule.

—Combien gagnes-tu ?

—Autant qu'un fermier général, nous dépensons chacun notre gain.

—Chaque jour tu te lèves sans savoir comment tu souperas ?

—Mon Dieu oui.

—Et cependant tu jases comme une pie, et tu chantes comme un loriot.

—Mais je ne suis point aussi pauvre que vous croyez, répliquai-je ; j'ai l'estime des honnêtes gens, l'approbation de ma conscience, mon alène me rapporte huit sous par jour ; ils suffisent pour moi et l'enfant.

—Tu es marié ?

—Non, dis-je tristement en me souvenant de Marine, j'ai adopté un orphelin.

—Avec tes faibles ressources ?

—Où serait le mérite, si j'avais de l'argent de trop !

—Crépin, reprit le financier après un moment de silence, tu es un brave homme, assieds-toi là, vide ce verre à ma santé et causons de franc cœur. Je te porte envie, ta gaieté me gêne. Est-ce que je chante, moi ? C'est à peine si je dors. Je passe mes journées à gagner de l'or, et mes nuits à en établir le calcul ; mon ambition mal satisfaite est une nouvelle torture. Tu n'a pas d'ambition, Crépin ?

—Pas même celle d'acheter une maîtrise.

Le fermier général se leva subitement, ouvrit son secrétaire, y prit un sac d'écus, le posa sur la table et me dit :

—Prends ces trente pistoles, et fais-en le commencement de ton épargne.

Trente pistoles à moi ? m'écriai-je

—Et jamais argent ne fut mis en meilleures mains.

Je remerciai balbutiant, troublé par la joie. Cent écus ! Jamais je n'avais compté si grosse somme. Je crus voir devant moi tout l'argent monnayé de l'univers. Je quittai M. Bondois en le bénissant, et je rentrai dans mon échoppe. Tire-Pied se jeta dans mes bras, Léopard aboya gaiement ; je repoussai l'un de la main, d'un coup de pied je chassai l'autre, puis, fermant la fenêtre, je vidai le sac sur mes genoux : Cent écus ! J'avais cent écus ! Tire-Pied s'approcha riant de ma joie, l'innocent.

—Que fais-tu là ? demandai-je brutalement.

L'enfant me regarda d'un air que je n'oublierai jamais, puis prenant le chien par le cou :

—Viens, Léopard, dit-il, on ne nous aime plus !

Si, je les aimais encore, mais la vue de cet argent me grisait. Comment n'avais-je pas eu plus vite



l'idée d'économiser! Depuis ma jeunesse je travaillais comme un forçat et je parvenais à peine à joindre les deux bouts. J'avais soigné des malades... Il m'avait fallu ce luxe de garder chez moi des grabataires... Que m'en était-il revenu? Les autres ouvriers laissaient leurs parents infirmes à la charité publique... Puis mes chômages du dimanche! Je prenais ma part du soleil, j'allais à l'église, je portais des fleurs sur des tombes, au lieu de travailler, travailler sans relâche... Le vieux juif Moïse observe à peine le sabbat, lui, il thésaurise. Et combien d'argent prêté: un écu ici, là deux pistoles. Comme si les pauvres devaient aventurer leur épargne. Si j'additionnais, pensais-je alors, ce que j'ai perdu, ce que j'ai négligé de gagner, ce que j'ai semé au vent de l'obligeance, j'aurais six cents francs au lieu de cent écus.

Pendant que je rêvais de la sorte, la nuit vint, la faim se fit sentir; il fallait souper. Je tirai à regret de ma poche une pièce de douze sous et je la remis à Tire-Pied, non sans réfléchir que l'enfant et le chien en mangeraient la moitié, et que si j'étais seul...

L'orphelin me regardait doucement et la queue de Léopard frétillait d'une façon si amicale que vers la fin du repas je me déridai... Avant de s'endormir, quand l'enfant récita cette parole: "Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien," je ne pus m'empêcher de remarquer que jamais ce pain quotidien ne m'avait manqué... Je baisai le front de Tire-Pied et je pris mon ouvrage pour m'occuper en attendant que le petit fût endormi. Il s'agissait de cacher les cent écus. Les enfouir dans la paille me paraissait insuffisant et banal. Au milieu de la nuit, je soulevai une dalle de la cheminée; je creusai un trou et j'y plongeai le sac. Je me jetai ensuite sur mon lit.

Un grillon se mit à chanter...; le grillon, ce musicien de l'âtre qui est toujours le bienvenu pendant les longues veillées; cette fois sa chanson nocturne m'exaspéra. Je voyais en lui un gnôme méchant et bavard; son cri strident me paraissait un cliquetis métallique. Si des coupes-bourses passaient dans ma rue, ils auraient la révélation de mon trésor.

Je m'endormis d'un sommeil si lourd, si peuplé de visions funèbres, si oppressé de cauchemars, que Tire-Pied me croyant malade s'élança de son lit et me demanda ce que j'avais.

—Voleur m'écriai-je en le saisissant par le bras: vipère que j'ai nourri et qui se dresse pour me piquer le sein... Pourquoi ne t'ai-je pas laissé noyer, toi et ton paresseux de chien!

—Vous avez beaucoup de fièvre, me dit l'enfant avec douceur, faut-il appeler Cigale ou chercher le docteur.

—Va te coucher! dis-je plus doucement; va..... j'ai entendu du bruit...

—La chanson de l'ami Grillon.....

Tire-Pied trouvait une chanson dans ce cri que je prenais pour une menace.

Le lendemain, j'essayai de me calmer; peine inutile. La mine de mes voisins me paraissait questionneuse: dans un ami, je flairais un quémendeur,

et je prévenais sa demande en parlant de la dureté des temps. Je trouvai à Cigale la mine effrontée. Me souvenant que les pies aiment les objets brillants, je songeai net à étrangler Margot, cette malicieuse bête qui, par un étrange hasard, se mit à chanter:

La boulangère a des écus ..

—Veux-tu te taire! fis-je en la prenant à deux mains; j'ai des écus! Sot oiseau! Je suis riche, méchante volaille... tu mériterais que je fisse de toi un pot au feu pour Léopard...

Margot répéta comme une fanfare:

La boulangère a des écus  
Qui ne lui coûtent guère,  
Elle en a, car je les ai vus ..

Je serrai le cou de Margot si fort que son cœur d'oiseau palpitait à briser sa poitrine... Léopard grattait le sol près du foyer. Je lâchai la pie. Si le chien déterrait mon sac. Je ne chantai pas de la journée... Cigale me dit que j'avais l'air "tout chose!" Décidément je devenais triste, soupçonneux et méchant, avare et cruel... Je songeais à étouffer l'oiseau, à chasser le chien, à jeter l'enfant sur le pavé...

Pourquoi? pour réaliser des économies.

Pendant cinquante ans, j'avais vécu pauvre, heureux, confiant dans la Providence, hospitalier, serviable et doux, et il suffisait de cent écus pour changer complètement mon humeur.

Cent écus! J'aurais dû rire et chanter tout le jour, acheter une cornette à Cigale, vêtir de neuf mon orphelin, servir à Léopard la moitié d'un gigot, porter des couronnes fraîches à mes chers morts... La possession de trente pistoles m'endurcissait l'âme.....Je ne dormis pas mieux que la nuit précédente. Quinze jours se passèrent de la sorte, je maigrissais; mon teint se plombait. Cigale me disait:—"Faut soigner cela, voisin!"—Une nuit je me levai, je déterrai le sac, je répandis l'argent sur mon lit, je le remuai, je le fis sonner, je l'adorai comme un juif... Tout à coup, Tire-Pied poussa un sanglot...Pauvre enfant! si maltraité depuis deux semaines, refoulant ses larmes pendant le jour, il pleurait en rêve... Ce cri d'enfant me remua jusqu'aux entrailles; je repoussai l'or maudit, et cette pensée du Ciel me vint:

—Si je le rendais?...

Le lendemain je me présentai chez le financier. Il me reçut le sourire aux lèvres.

—Eh bien! me demanda-t-il, t'accoutumes-tu au bonheur d'être capitaliste?

—Si peu, répondis-je, que je viens, monsieur, vous remercier de votre bonne intention et vous rapporter vos écus. Depuis que je possède, je ne suis plus le même homme; adieu la prière, la paix, la bienfaisance, ces trésors de ceux qui n'amassent rien!... Je reprends mon insouciance et mon sommeil, reprenez vos trente pistoles!

Le fermier général me regarda stupéfait.

—Ma foi, dit-il tu es un grand philosophe!

Je descendis en courant. Arrivé chez moi, j'enlevai Tire-Pied dans mes bras, je caressai le chien, je fis fête à Margot.....

Lézard bondit en cercle, Margot caqueta, Tire-Pied me demanda entre deux baisers :

—Tu m'aimes toujours, dis ?...

Si je l'aimais ! Mais j'aimais tout le monde ? Je chantai tout le jour, Cigale me répondit, le ménage retrouva la joie et le calme. Depuis ce jour, je ne songe plus à faire d'économies, hors celles que j'amasse pour Tire-Pied. Et voilà, monsieur Marcel, comment j'eus l'honneur de déjeuner avec un fermier général...

—Crépin, je vous aime deux fois plus depuis cette confiance.

—Il y aurait une manière de me le prouver ; ce serait de m'avouer pourquoi vous tenez à pénétrer dans l'hôtel Bondois...

—Vous l'avez deviner Crépin, j'aime mademoiselle Diane.

—Madame Basilia adore sa petite-fille, et, de ce côté, je ne prévois pas d'obstacles... Mais le fils de Cadet Bondois ne consentira jamais à cette union... Les valets jasant, les soubrettes sont madrées, le fermier général veut un gendre titré ; mademoiselle Diane serait enfermée dans un couvent, si on la soupçonnait capable de se contenter d'un fiancé jeune, intelligent et beau... Allons ! il faut à votre talent une consécration équivalant à la noblesse... Je croyais avoir seulement à m'occuper de votre tragédie, je dois aussi vous protéger... Quelle besogne ! pour un pauvre savetier comme moi ! Mais vous me plaisez, palsembleu ! comme disent les gentilshommes, et je tâcherai de vous tirer du guépier... Apportez-moi demain votre manuscrit... Me laissez-vous les souliers de satin bleu ? Non ! n'est-ce pas ? c'est le prix de votre course...

—Ah ! mon brave Crépin, s'écria Marcel, et vos bouffettes qu'on a oublié de payer...

—Nous compterons cela avec la chaussure de mariage.

Marcel serra les mains de l'ouvrier et sortit.

Une minute après, Linotte s'approchait de la boutique.

—Vous avez une chance de pendu, dit-elle à Crépin, mademoiselle ne veut pas d'autre cordonnier que vous... Voici le louis d'or qu'elle vous envoie pour vos choix de rubans.

—Vive la joie ! s'écria Crépin, Cigale aura sa cornette, j'invite mon voisin à dîner, j'offre une ripaille à Lézard, je mettrai le reste de la pièce dans la tire-lire de Tire-Pied... Remerciez mademoiselle Diane, Linotte, son argent nous portera bonheur.

Margot entonna :

La boulangère a des écus...

Mais cette fois le savetier n'eut pas l'idée de se mettre en colère. Il ferma ses volets, rentra la cage, prit la main de l'enfant et courut faire des emplettes.

Pendant ce temps, Marcel rentrait chez lui.

Un grenier haut de neuf pieds et formant angle aigu avec le toit, deux fenêtres borgnes, un lit de paille, une table couverte de papiers, une planchette

supportant des livres, telle était la demeure du poète. Mais de quelles tentures précieuses l'illusion garnissait les murailles ; avec quelle richesses prodigue la muse y jetait ses brassées de fleurs ! comme les rêves y battaient des ailes ! En pénétrant dans son logis, Marcel sourit. Il ouvrit sa malle, en tira un petit pain, et dina... Ses dents étaient belles, et son appétit avait vingt ans ! Après avoir bu un verre d'eau, il s'assit et prit son manuscrit.

Sa tragédie s'appelait *Virginie*. Dans cette œuvre éclataient les fiertés de son âme, ses enthousiasmes, ses aspirations. Si nulle figure ne paraissait plus imposante que celle de Virginius, si nul despote ne paraissait plus haïssable qu'Appius, la candeur de Virginie, sa grâce ne pouvaient manquer d'entraîner et de séduire.

Marcel relut son œuvre toute entière, puis avec la conscience du critique contrôlant l'inspiration du poète, il se rendit ce témoignage :

—J'ai donné la mesure de mes forces...

Le lendemain, il prit la route de l'échoppe.

Il trouva Crépin près de l'établi, travaillant à la lumière.

—Me voilà tout oreilles, monsieur, dit le savetier.

Marcel déroula le manuscrit. A mesure que sa lecture s'avavançait, Crépin devenait plus attentif ; l'outil reposait inactif sur ses genoux, ses yeux s'emplissaient de flammes, des mots entrecoupés s'échappaient de ses lèvres ; l'âme de Virginius palpait dans sa conscience. Au moment où le couteau du père s'enfonçait dans le sein virginal de la jeune fille, il lui sembla qu'il recevait une blessure.

—C'est beau ! s'écria-t-il, monsieur Marcel, c'est vraiment beau !

—Tu trouves ?

—Jamais pièce de théâtre ne m'a plus remué que celle-là... Votre *Virginie* sera jouée ; le roi lui-même l'applaudira... Je ne m'étonne pas que mademoiselle Diane vous aime... et vous préfère à des mugnets de cour... Vous ne savez pas ? elle m'a envoyé un louis d'or : nous avons fait un festin de Balhasar.

Le jeune homme et le vieil ouvrier s'oublièrent dans une longue causerie. Quand ils se séparèrent, Marcel chantait la belle chanson de vingt ans, qui n'a ni raison ni rime, mais, qui réchauffe si bien le cœur.

#### IV

—Garde la boutique, Tire-Pied, cria Crépin à l'enfant, peut-être serai-je absent toute la matinée ; si quelque chose t'embarasse, consulte Cigale.

En achevant cette recommandation, le savetier quitta l'échoppe et prit la rue d'Argenteuil.

L'ouvrier s'était endimanché, et, chose insolite, un rouleau de papier sortait d'une de ses poches.

Arrivé devant une maison de modeste apparence, il sonna et demanda le maître du logis.

La servante hésitait ; mais au même moment parut un homme de taille élevée, au visage imposant, au front modelé d'une façon puissante.

Eh ! bonjour, Crépin, dit-il avec bonté, que souhaitez-tu de moi ?

— Une heure d'audience, monsieur.

— Entre, mon ami, et conte-moi ce que tu désires.

— Monsieur Pierre, mes clients ne ressemblent guère à ceux de mes compagnons de métier ; je dois à mon état des protecteurs.

— Des amis, Crépin.

— C'est confiant dans leur bonté que j'essaie à mon tour de venir en aide aux autres... Il s'agit d'un jeune homme... Ah ! monsieur, quel talent ! Vous êtes trop grand pour connaître l'envie... Vous le pousserez sur le chemin de la fortune.

— Il s'agit d'un poète ?

— Intelligent et jeune. Il m'a confié qu'il écrit des tragédies, et m'a remis un manuscrit... le voilà.

Je lirai cette pièce ce soir, reviens demain.

— Comme cela M. Marcel ne languira pas.

Le lendemain, l'ouvrier revint fidèle au rendez-vous.

— C'est un vrai poète que ton protégé ! s'écria M. Pierre en apercevant Crépin. Les défauts de son œuvre tiennent à son âge. Il ne faut pas même essayer de l'en corriger... Ils côtoient une foule de choses charmantes et tout à fait imprévues... Je garde sa pièce, j'en fais mon affaire... On l'apprendra, on la jouera... Nous ménagerons cette surprise à ton protégé... Le jour fixé je t'enverrai des places pour lui.

— Et pour Elle ?

— Qui, Elle.

— La jeune fille qu'il voudrait épouser.

— Je me disais bien qu'on ne trouvait pas des vers pareils quand on n'avait rien dans le cœur.

Crépin s'en alla tout radieux.

Lorsque Marcel, impatient comme un poète, demanda des nouvelles de *Virginie*.

— Cela marche, répondit Crépin, cela marche.

Un matin il appela Cigale.

— Petite, dit-il, l'ambition ne te vient-elle pas ?

— Oh si ! répondit la fillette avec un soupir.

— Elle date du jour où Firmin passa pour la première fois devant ton tonneau.

— Dame ! Firmin est un bon travailleur, je l'épouserais volontiers ; seulement, son père voudra une dot.

— Gagnes-en une. Double et varie ta clientèle.

Va chez le mercier du coin, demande-lui de te confier douze paires de bas de soie, enferme-les dans un élégant carton et porte-les chez Mlle Bondonis. Qui sait si elle ne te les achètera pas ! Le lendemain, fais la même chose pour d'autres colifichets, des dentelles, des gants... une telle pratique peut te recommander et faire ta fortune. N'oublie pas de glisser mon nom dans l'entretien, il produira peut-être un bon effet.

Cigale trouva le conseil excellent. On l'aimait dans le quartier ; chaque marchand se prêta au souhait de la gentille ravaudeuse. Le mercier lui remit une douzaine de paires de bas, les uns à jour, les autres à coin d'or ou d'argent, roses ou bleus, dignes de chausser la jambe des fées ! Cigale franchit timidement le seuil de l'hôtel, puis, en habile vendeuse, elle flatta Linotte, la puissance du cabinet de toilette.

— Mademoiselle, lui dit-elle, je suis une pauvre fille ayant besoin de gagner de l'argent. Protégez-moi près de votre maîtresse ; j'apporte des bas merveilleux, une douzaine.

Et la fûtée ajouta :

— Je n'ai pas besoin de dire que la treizième paire sera pour vous.

— Eh ! mon enfant, je vous aiderai de grand cœur. Justement mademoiselle devient d'une exigence pour sa chaussure... A coin rouges, les miens, n'est-ce pas, pour être soubrette on n'en devient pas moins... on le reste peut-être davantage. J'attends que mademoiselle sonne pour aller la coiffer. Bon ! voici l'heure. Je vous appellerai dans une minute.. A coins rouges, n'oubliez pas, surtout.

Linotte fit bouffer ses jupes, aplatit son tablier, souleva la porte et pénétra dans le cabinet de toilette de Diane, attendant à sa chambre à coucher. Diane était assise sur son lit, son joli visage semblait pâle, ses yeux annonçaient un mauvais sommeil.

Linotte avança les mules de satin rose.

— Quelle robe mademoiselle mettra-t-elle ce matin ?

— Une robe noire si j'en possède une

— Mademoiselle prend le deuil ?

— Je ne le prends pas, je le garde

— Il faut secouer cela, mademoiselle... Je devine ce qui se passe. Le baron de Gascogne dinait hier à l'hôtel, et, sa façon de a déteint en tristesse sur vous. n'en prenez point tant de souci : conseillez à monsieur votre père d'exiger les parchemins de ce gentilhomme.. en gnac, il ne manquera d'avouer que les rats ont dévoré ses titres jusqu'aux sceaux, tandis que les lézards ont grignotté son manoir jusqu'aux ferrailles

Diane partit d'un éclat de rire.

— Linotte, que tu as d'esprit !

L'esprit des soubrettes rentre dans leur emploi. Au lieu d'attirer les papillons noirs, mademoiselle, à votre place je me ferais pimpante, coquette, pour désespérer le baron et tourner la cervelle au comte de Laurière ; quant au marquis Toldi, j'en fais cas, comme d'il signor Pulcinelli. Si vous avez un secret, croyez-moi, le rire est le seul masque capable de le cacher.

— Linotte !

— Pardon, mademoiselle, je n'ai rien dit

— Mais tu as pensé.

— Si peu ! Voulez-vous une distraction ? Il y a dans l'antichambre une fillette portant des bas tissés avec des fils de la vierge ; les voulez-vous voir ? La

marchande d'étoffes n'est pas loin, la parfumeuse va venir, achetez tout, gaspillez l'argent de M. Bondois, vous ne parviendrez jamais à le ruiner. Me permettez-vous d'introduire Cigale, la voisine de votre chasseur Crépin ?

— Ah ! fit Diane, certes, et voyons si ses marchandises sont jolies comme son nom.

Cigale entra ; Diane sourit. Encouragée, la ravaudeuse s'approcha, défit les rubans de son carton et plaça sur le lit les bas merveilleux

— Ah ! les jolies coqs d'argent, mignonne, s'écria Diane. Quels dessins ravissants... Où prends-tu des bas pareils ? Je ne choisis pas, je garde tout... Linotte te paiera, mon enfant. Tu n'apportes pas autre chose ?

— Pas ce matin, mademoiselle, j'étais loin d'espérer...

— Approvisionne-toi de parfums, Cigale, d'ordinaire mes fournisseuses sont toutes laides... Toi, tu ressembles à une figure de Lancret... Quelle jolie soubrette tu aurais pu faire.

— Et Linotte ?

— Linotte serait restée tout de même. Tu dois savoir une foule d'histoires, autant que le *Mercur* ; si le cœur t'en dit, rentre ici pour n'en plus sortir.

Quand Cigale passa devant l'échoppe, elle la vit pleine de visiteurs, et allait passer sans dire à son voisin le résultat de sa visite à l'hôtel, lorsqu'un des amis de Crépin s'écria :

— Par ma foi ! le nom de Nérine ou de Lisette irait bien à cette jolie fille ! Avec un peu de malice sur la lèvre, la fine confidente pour Agnès ou Isabelle !

— Mettez-lui un jupon court et des souliers plats, et j'aurais le type de Perrette, moins le pot au lait, dit le second des visiteurs.

— Bah ! reprit le premier, chaque jeune fille a le sien, et celle-là même... gageons... Mon enfant, pouvez-vous nous confier ce que vous venez de faire ?

— Sans doute, monsieur... je viens de donner de l'extension à mon commerce ; demain je continuerai, et mes bénéfices quotidiens augmentant, j'aurai ma dot.

— Qui compte la dot songe au mari.

— Quand je vous disais que cette Perrette avait son pot au lait.

En ce moment, un des amis de Crépin se pencha sur l'appui de la fenêtre.

— Jamais, dit-il, jamais ! pas même chez Gellay, le barbier de Pézenas, je n'ai vu poser plus d'originaux que du fond de l'échoppe de Crépin... Tenez, Jean, regardez, voilà mon *Bourgeois Gentilhomme*.

— Il m'a déjà servi... pour la fable du *Savetier et du...*

— Excellent ! il y a tant à faire d'après ce type, que je prendrai mon bien où je le trouverai...

Les trois hommes tendirent la main à Crépin.

— Tout va bien, dit M. Pierre à voix basse.

Comme les visiteurs du savetier franchissaient le seuil de la boutique, un homme jeune et pâle les regarda, puis les salua jusqu'à terre. M. Pierre lui rendit son salut ; quant à Jean, il regardait tourbillonner les mouches

— De grâce, dit-il à Crépin, le nom de ces visiteurs...

L'ouvrier sourit finement.

— Vous souvenez-vous du jour où vous entrâtes ici pour la première fois, monsieur Marcel, je venais de vous inviter à prendre un siège, mais je vous fis observer que je réservais la chaise de M. Pierre, le tabouret de M. Jean....., j'ajoute aujourd'hui : Laissons sa place à M. Jean-Baptiste.

— Je jurerais...

— Ne jurez rien ! et en échange de votre silence vous apprendrez comment je connus M. Pierre, qui amena M. Jean, et plus tard leur ami Jean-Baptiste. Un matin d'hiver, il pleuvait ; Margot secouait ses ailes lourdes d'eau, Tire-Pied regardait tristement les vitres, Léopard baillait au ciel morne ; moi je tirais l'alène avec une rage concentrée... Tout à coup on frappe du doigt aux carreaux... c'était une pratique... Un homme d'aspect imposant entre dans l'échoppe et me montre sa chaussure décousue... Cet homme, à l'allure de prince et, à l'habit de camelot, me donna son soulier, appuie son pied sur l'escabeau, et entame l'entretien... Quelle simplicité ! quelle franchise ! En même temps, quelles nobles idées, quels sublimes aperçus... Il me parla de tout, de la splendeur de la cour, de la misère du peuple, des victoires remportées, de mon humble état... Je l'écoutais, n'osant plus respirer, travaillant à peine... Cependant ses questions exigeaient des réponses... Je dis ce que je sentais ; d'un mot bref, d'un signe de tête, il approuvait mes réponses... Je ne me hâtais pas de raccommo-der le soulier que je tenais à la main... J'aurais éternellement voulu entendre cette voix grave et pleine, reposer mes yeux sur cette physionomie majestueuse et souriante, me grandir près de cette grandeur... Jamais cordonnier ne mit plus de temps à terminer si facile besogne... La pluie qui tombait toujours me servait d'excuse... Je dus raconter l'histoire de Margot, celle de Tire-Pied, le bain de Léopard dans la Seine ; mon client m'écoutait, une fois il murmura :

— Je prends mes héros dans l'histoire, un jour viendra où on les choisira dans le peuple ; alors la tragédie s'appellera le drame !

Les gouttes de pluie devinrent plus rares ; le soulier était recousu.

— Monsieur, dis-je, j'ai fini... quel dommage !

— Comment, quel dommage ?

— Sans doute ! j'ai plus entendu de belles choses depuis une heure que je n'en ai ouï dans toute ma vie... Je ne vous reverrai probablement jamais, mais je le regretterai profondément.

Le client regarda le ciel dégagé de nuages, mit une main dans sa poche... Je le regardai tout triste : — Est-ce qu'il va m'offrir de l'argent ? me demandais-

je. Mais la main sortit de la poche, et cordialement se tendit vers moi... Je sentis mes yeux humides.

— Comment vous nommez-vous ? demanda mon client.

— Eh bien ! Crépin, nous nous reverrons.

— Et il est revenu ?

— Il est revenu, il m'a amené ses amis, l'un triste, pensant toujours à autre chose qu'à ce qu'il dit ; l'autre faisant quasiment plus de cas des bêtes que des hommes...

— Que je t'envie de pareils amis, dit Marcel.

Rentré chez lui le poète travailla ; ses rêves lui montrèrent Diane sous une couronne de mariée. Au matin, un coup frappé à sa porte l'éveilla ; il cria d'entrer ; un gnome parut au pied de son lit sous la figure de Tire-Pied.

— Monsieur, dit l'apprenti, je viens vous prévenir que ce soir on donne une représentation à l'hôtel de Bourgogne... Maître Crépin m'a chargé d'apporter votre costume neuf, vous trouverez une carte d'entrée dans la poche de l'habit.

— Une représentation... à l'hôtel de Bourgogne... et l'on m'invite... Tire-Pied que veux-tu pour cette bonne nouvelle.

— Monsieur, dit gravement l'enfant, enseignez-moi à lire et à écrire ?

V

Nous nous accommoderions fort mal aujourd'hui de la salle de spectacle où se jouèrent, jadis, les œuvres de Jodelle, de Grévin, de Garnier, de Hardy, de Rotrou, de Corneille. La salle de l'hôtel de Bourgogne mesurait 17 toises de long sur 16 de large. Elle fut bâtie par les confrères de la Trinité, qui achetèrent une mesure dépendant de l'ancien hôtel de Bourgogne, situé rue Saint-François, depuis appelée rue Française, à l'angle de la rue Mauconseil. Le théâtre fut autorisé par arrêt du Parlement en date du 19 Novembre 1548, à la condition qu'on n'y représenterait que des pièces profanes ; défense formelle était faite d'y jouer des *Mystères sacrés*. Les Confrères de la Trinité, possesseurs de lettres patentes, louèrent la nouvelle scène à des troupes françaises et italiennes, moyennant une redevance d'un écu tournois par représentation, se réservant en outre deux loges grillées, d'où ils pouvaient assister au spectacle. Plus tard, le Roi disposa de cette salle en faveur des comédiens italiens. Au moment où se passe les scènes de ce récit, le grand Corneille et Racine, son émule, y donnaient la primeur de leurs œuvres.

Le théâtre de l'hôtel de Bourgogne manquait presque absolument d'élégance et de confortable. L'éclairage en était insuffisant, des banquettes placées à droite et à gauche des coulisses embarrassaient tellement la scène, que les acteurs ne pouvaient opérer que par le fond leurs entrées et leurs sorties. C'était un privilège d'assister au spectacle sur la scène même,

et cet abus se déracina difficilement. Mais ce qui manquait de ce côté se trouvait amplement compensé par le grand air de l'assemblée. Les femmes en habit de gala, les hommes chamarrés d'or et de perles, de points d'Espagne et de fins galons, étalaient un luxe qu'on ne dépassera jamais. Et n'allez pas croire que l'ignorance se cachât sous ces brillants dehors ; que d'esprit, à cette cour ! que de portraitistes élégants ! que d'auteurs d'étincelante mémoire ! quels romans ravissants dans leurs raffinements ! quelle double note donnée par d'Urfé et Mme. de Lafayette !

Elles étaient assemblées ce soir-là dans la salle de spectacle, les belles, les prodigues, les savantes, Mme. de Sablé causait avec le Bonhomme, Mme. Deshoulières rêvait à ses moutons, Mme. Henriette gardait sur le front le deuil de Charles d'Angleterre, Mlle. de Scudéry minaudait au milieu d'un groupe de Précieuses, Mme. de Sévigné maltraitait ce pauvre *Bussy*. Toute la cour était là ; le roi devait venir.

Dans un angle de la salle se massaient Boileau, Racine, Molière Corneille paraissait et disparaissait comme un esprit de féerie. Enfin on nommait les magistrats célèbres, les ministres, les financiers.

Quand Alcide Bondois parut, un cri d'admiration s'éleva dans la salle ; Diane rougissante s'appuyait sur son bras, et la beauté de la jeune fille rayonnait sur toute l'assemblée. Ceux qui ne la connaissaient point, s'enquéraient de cet astre, comme on disait alors, en moins d'une heure, Diane compta vingt prétendants de plus. Elle semblait intimidée de son triomphe, ensuite, ce n'était point sans peine qu'elle avait obtenu de venir à la comédie. L'abbé Nicias s'y opposa d'abord formellement. Pour la première fois, Diane fit de l'opposition, puis, elle livra la moitié de son secret.

— Vous permettez, n'est-ce pas ? demanda-t-elle alors.

— Je permets, je permets... c'est-à-dire, non je ne défends plus d'une manière absolue. Il s'agit de la fortune d'un fiancé, c'est une circonstance spéciale et que je prends en considération, voilà tout.

Alcide Bondois rayonnait à la pensée de produire sa fille dans le monde. Il courut lui acheter un collier de perles.

— Elles sont trop belles, dit Diane.

— Porte-les pour les faire valoir.

Diane était assez belle, en effet, pour faire sensation. Ses grands yeux éblouis d'abord se fixèrent bientôt sur les groupes de femmes élégantes et les seigneurs à la mode. Elle demandait à son père le nom de telle duchesse et de tel gentilhomme. Le baron en gnac et le comte de Laurière renseignaient la belle curieuse. Mais en allant de l'un à l'autre, ses regards rencontrèrent Marcel ; celui-ci tout tremblant se tenait dans un angle, et paraissait offrir d'avance son succès à la jeune fille.

Dans la salle, personne ne connaissait l'auteur de *Virginie*. Le seul renseignement obtenu, est qu'un auteur célèbre le couvrait de sa protection.



La toile se leva. L'exposition de la pièce était simple, claire ; la première scène bien posée, les vers sonores, bien nourris, la phrase ample sans redondance. On écoutait, charmé, ce dialogue plein comme celui de Corneille ; animé d'une juvénile ardeur, parfois trop emporté, mais dont le noble enthousiasme électrisait la foule. Le roi donna le signal des bravos, les courtisans imitèrent Louis XIV. Les actes suivants augmentèrent l'impression première ; au cinquième, elle dépassait toutes les bornes. On demandait à grands cris le nom de l'auteur.

Quand Virginius proclama celui de Marcel Dailly, de frénétiques bravos étouffèrent à peine le bruit qui se fit subitement autour d'une spectatrice. Diane venait de disparaître.

Pendant ce temps Marcel inquiet courait après le carrosse. Une heure après il embrassait Crépin, en lui disant :

—C'est à toi que je devrai tout, ma femme et ma gloire.

Si Marcel ne dormit pas, Diane ne sommeilla guère. Voyant qu'elle parvenait seulement à rêver toute éveillée, elle s'enveloppa de son peignoir et courut chez sa grand'mère.

—Tu ne souffres plus ? demanda Mme. Bondois.

—J'ai un remords, répondit Diane en posant sa tête sur l'épaule de son aieule.

—Ah ! oui...le spectacle...l'abbé Nicias.

—Ce n'est pas cela...Je suis une vilaine enfant d'avoir un secret pour toi. Je le gardais quand il était triste. Il devient joyeux, je dois te le confier. Tu connais le baron Castagnac, le comte de Laurière, le marquis Toldi, enfin tous les prétendants officiels à ma fortune, mais tu ne connais pas le prétendant à mon cœur. Je sais tout ce que tu peux objecter, mon père veut former une dynastie de Bondois agrémentée de noblesse ; moi je n'y tiens mie. Nous conspirerons toutes deux, et alors...

—Ton père sera perdu...

—Sauvé ! il veut aller à la cour, il ira ; Marcel verra désormais s'ouvrir toutes les portes pour lui et pour sa famille ; et j'aime Marcel, l'auteur de *Virginie*...

—Petite dissimulée, dit Mme. Basilia.

—J'ai l'abbé Nicias pour moi, voilà deux alliés.

Pendant le déjeuner, Alcide prit un air digne pour dire à sa mère et à sa fille :

—Nous devons parler de choses sérieuses...Restez, l'abbé, vous me donnerez votre avis...Ma mère, vous avez élevé votre petite fille de telle sorte qu'elle sera une ravissante femme. Songeons à l'établir selon son rang et sa fortune ; les prétendants ne manquent pas, Dieu merci ! Que penses-tu du baron de Castagnac, Diane.

—Il est trop Gascon, et vous trompe sur le chiffre de son avoir.

—Et du comte de Laurière ?

—Il est Normand, et mangerait ma dot en procès.

—Reste le marquis Toldi.

—J'épouserais un étranger avec répugnance, mon père.

—Alors, cherche, regarde autour de toi.

—J'ai regardé, dit Diane, et j'ai trouvé...

—Quoi ?

—Un homme de vingt-cinq ans, doué de génie ; il est heureux de me chérir, je serai fière d'être sa femme...Laissez moi épouser Marcel Dailly.

La foudre éclatant sur Bondois ne l'aurait pas terrifié davantage.

—Ce faiseur de tragédies ! s'écria-t-il ; cet homme qui n'a ni titre ni argent ! Par ma foi, c'est une plaisante folie, mais je n'entends pas qu'elle se prolonge...Diane, vous vous prononcerez immédiatement entre MM. de Laurière, Castagnac et Toldi ; sinon, faute de m'obéir, vous vous rendrez au couvent des Carmélites.

Diane se jeta en pleurant dans les bras de sa grand'mère.

## VI

La cour était à Versailles. On jouait la comédie, faisait la médianoche, on errait dans les bosquets pleins de fleurs, de statues, de jets d'eau. Pendant ce temps, les généraux gagnaient des batailles ; Mansard rêvait des palais ; Boileau critiquait l'humanité ; tous les esprits s'unissaient dans un élan ascensionnel, et concouraient à former l'admirable ensemble appelé le siècle de Louis XIV, ce qui n'empêcha pas Bossuet de dire : " Dieu seul est grand, mes frères ! " Ce soir-là, le roi venait de quitter son jeu d'ombre ; il traversait une galerie solitaire, quand il aperçut un des hommes de son temps qu'il estimait davantage ; il s'approcha de lui :

—Vous paraissez préoccupé, monsieur Corneille, dit-il, travaillez-vous au plan d'une nouvelle tragédie ?

—Non sire, répondit le poète, je songe à une comédie.

—Vous donneriez une sœur à *Mélite* et au *Menteur* ?

—S'il plaît à Votre Majesté.

—Il me plaît toujours qu'on écrive de belles pages.

—Sire, demanda Corneille, conviendrait-il à Votre Majesté de collaborer avec moi ?

Louis XIV se mit franchement à rire.

—Je ne vous savais pas courtisan, monsieur Corneille ! Un jour, on ne doute de rien quand on est jeune, il me prit fantaisie, de rimer, je montrai mes essais à un de vos collègues, voici ce qu'il me répondit : " Je vois, sire, que rien ne vous est impossible, Votre Majesté a voulu faire de mauvais vers, elle a réussi." S'il s'agissait d'une comédie, je serais d'égale force.

—Oh ! je ne me tiens pas pour battu, sire, la comédie a déjà plusieurs actes, le cinquième seul nous manque, il faut le *Deus ex machina*, le dénouement, l'apothéose....

—Je commence à comprendre.

—Permettez-moi de vous présenter les personnages : un fermier-général, une aimable fille, un poète de talent, un savetier....

—Le tyran, l'ingénue, le soupirant, le confident.

—Sire, le tyran, vous le connaissez gros, important, fleuri, plein d'ambition ; la jeune fille, blonde, mignonne, désintéressée ; le jeune homme s'appelle Marcel Dailly.

—L'auteur de *Virginie* ?

—Lui-même, sire ; ces enfants se conviennent ; le père, comme tous les financiers, hait la finance qui l'a nourri, engraisé, et rêve de blasons et d'armoiries ; en prenant un gendre, Bondois s'allie à la noblesse, voilà tout, la fille paierait pour l'orgueil du père. Sire, vous le voyez, nous sommes au cinquième acte, et pour le finir j'ai compté sur vous

—Et vous avez bien fait. Quand il s'agira de pareilles collaborations, traitez-moi toujours en ami. Ces financiers ! tous les mêmes ! Que Bondois me soit présenté ; quant au mariage avec Marcel Dailly, je m'en charge ! Je me garderai bien d'offrir un titre à l'auteur de *Virginie* ; je vous amoindrirais, Corneille, si je vous faisais prince ! Préparez tout pour cette comédie, de mon côté je donnerai des ordres. Etes-vous content de votre collaborateur ?

—Ah ! sire !

—Et pour vous, ne souhaitez-vous rien ?

—Sire, j'implore la continuation des bonnes grâces de Votre Majesté.

Une heure plus tard, Corneille quittait Versailles et se faisait ramener à Paris.

Comme le poète l'avait appris au roi, Mlle Bondois, fidèle à sa tendresse, acceptait le convent de préférence à un mariage en désaccord avec ses sentiments. L'abbé Nicias implora vainement sa grâce, Basilia épuisa son éloquence d'aéule, rien ne fléchit le fermier-général.

—Vous êtes une ingrate ! dit-il à sa fille, vous désolerez ma vieillesse. Il s'agit bien de votre choix, quand un père compte sur vous pour lui ouvrir les portes du Louvres et de Versailles !

La journée se passa tristement. Tandis que Cigale babillait, parlant un peu de Firmin et beaucoup de Marcel, le fermier-général fut arraché soudainement à sa mauvaise humeur par une visite imprévue. Un gentilhomme, arrivant dans un carrosse du roi venait prendre le financier pour l'emmener à Versailles, ainsi que sa fille. On ne pouvait reculer cette présentation, obtenue par le crédit d'un favori de sa Majesté. Louis XIV ne savait pas attendre.... La joie faillit d'abord étouffer le fermier-général. Il était mandé chez le roi, lui, Bondois ! Sa Majesté Soleil songeait à lui, fils d'un épicier ! Quel maître que ce monarque ! quel souverain que cet autoritaire !

Bondois, vaincu, dit rapidement adieu à Basilia, Diane accourut, se jeta dans ses bras, et Bondois l'emporta presque dans la voiture. La jeune fille n'adressa aucune question. Mais au bout d'un quart d'heure, le financier lui demanda.

—Tu n'es pas curieuse d'apprendre où nous allons ?

—J'attends votre bon plaisir, mon père.

—Nous nous rendons à Versailles, où le roi daigne nous mander.

Diane devina le mot de l'énigme que ne soupçonnait pas encore son père. Elle comprit le rôle joué par M. Pierre dans ce roman intime, et se dit que sans nul doute, Marcel l'attendait là-bas

On arriva. Le gentilhomme offrit la main à la jeune fille, monta le grand escalier, se fraya un passage au milieu d'un groupe d'élégants de cour, que la merveilleuse beauté de Mlle Bondois surprenait même à la cour. Bondois suivait, rouge, intimidé, soufflant, gêné par son habit, embarrassé par son chapeau.

Le gentilhomme conduisit Diane et son père près d'une vaste fenêtre, non loin de laquelle se trouvait une table de lapis lazuli. Un groupe d'hommes se tenait dans cette partie de la galerie, et, au milieu d'eux, Diane reconnut quelques-uns des spectateurs dont le visage l'avait frappée, le jour de la représentation de *Virginie*

Louis XIV jetait un regard satisfait sur Bondois et sa fille. Lentement deux invités gagnèrent la croisée où restait le financier : c'était Molière et Corneille, Marcel suivait ce dernier, Diane ne l'apercevait point encore, elle regardait venir le roi

—Marquise, dit Louis XIV à Mme de Montespan, il n'y eut jamais sous le ciel d'homme plus embarrassé que mon fermier-général Bondois.

—Comment s'appelle la jolie personne qui s'appuie sur son bras ?

—Diane, sa fille

Le roi se trouvait alors devant le financier, il fit un pas en avant, Bondois salua jusqu'à terre.

—Je suis charmé de vous voir, monsieur, dit Louis XIV, et ravi d'admirer cette belle enfant... Croyez-moi, Bondois, dit Louis XIV, donnez-lui un époux de son choix, et le jour du mariage, je mettrai dans la corbeille une parure pour la fiancée, une baronnie pour le père...

—Sire, répondit Bondois, vous me comblez, et ma reconnaissance..

—Va-t-elle jusqu'à la soumission ?

—En doutez-vous, sire ?

—Non, mais je la mets à l'épreuve ; j'ai un protégé que je souhaite unir à une jeune fille accomplie, j'ai songé à la vôtre, puis-je disposer de sa main ?

—Et d'un million de dot, sire !

Corneille, dit le roi, présentez votre jeune ami.

Corneille saisit la main de Marcel et le mena au roi.

—Lui ! s'écria le fermier-général.

—Bondois, reprit Louis XIV, votre fille aime un homme de génie que j'estime et protège, signez ce contrat de mariage.

Le financier n'osa reculer et il prit la plume.

—Mettez baron de Bondois, dit le roi.

Le fermier-général signa sans regret.

—Marcel Dailly, reprit Louis XIV, j'attends une autre tragédie.

Puis le roi, la marquise, les grandes dames et les courtisans s'éloignèrent, et il ne resta plus dans l'embrasure de la croisée que le financier, Diane, Marcel et Corneille.

—Retournons ensemble à Paris, dit ce dernier.

Le lendemain, l'hôtel Bondois s'emplissait de tapissiers, de décorateurs ; la joie rayonnait sur tous les visages ; Linotte fredonnait, Cigale chantait, Basilie essuyait de douces larmes ; le baron multipliait les ordres, Diane s'occupait de sa toilette au milieu des plus habiles faiseuses, l'abbé Nicias remerciait Dieu. Le mariage devait se célébrer dans une semaine. Le financier gardait assez de bon sens pour comprendre qu'il devait son titre à Marcel, ainsi que sa présentation à Versailles ; il eut l'esprit de l'accepter franchement pour gendre ; du reste, le jeune homme prit à tâche de se faire pardonner son bonheur, et Bondois en parut touché.

L'abbé Nicias maria les jeunes gens. L'église s'emplit d'une foule énorme pour cette cérémonie ; l'abbé adressa un touchant discours aux fiancés, d'abondantes aumônes furent distribuées, Basilie fit don d'une lampe d'or à la chapelle de la Vierge.

Quand les époux montèrent en carrosse, Diane dit à son mari :

—Nous avons une visite à faire.

—Tu y songes ?

—Me crois-tu donc ingrate, Marcel ?

—Non, chère femme, et j'ai préparé mon modeste cadeau. Nous ne pouvons faire davantage aujourd'hui dans la crainte de froisser un grand cœur.

Au moment où la voiture allait rentrer à l'hôtel, Diane donna un ordre et l'équipage tournant bride s'arrêta devant l'échoppe du savetier.

Le brave homme, revenant de la cérémonie, reprenait son tablier de cuir au moment où Diane et Marcel passèrent en souriant le seuil de l'humble boutique. Il n'en pouvait croire ses yeux, l'honnête Crépin ! Quoi ! la belle Diane chez lui ! Ce fut bien pire quand elle lui tendit sa main blanche en disant :

—Je vous dois tout ! je vous dois Marcel !

—Mon ami, ajouta le poète, quelque obscure qu'ait été votre vie, la postérité se souviendra de vous ; je vous apporte un souvenir qui, je l'espère, réjouira votre âme : mettons ces trois portraits au-dessus des sièges qu'occupèrent chez vous trois grands génies : Ici, JEAN-BAPTISTE POQUELIN DE MOLIÈRE ; là, JEAN LA FONTAINE, qui vous doit une de ses meilleures fables ; enfin à cette place, PIERRE CORNEILLE, dont vous avez raccommoqué le soulier.

Crépin essuya du revers de sa main une grosse larme, puis attirant Tire-Pied sur sa poitrine, il l'embrassa.



## Haydn et le Marchand de Musique.

Un jour où Haydn se promenait dans les rues de Londres, il s'arrêta devant un magasin de musique et demanda au marchand, qui était sur le bas de la porte, s'il avait à vendre quelque nouvelle œuvre musicale.

—Oui, monsieur, répondit le marchand, je viens de mettre en vente un chef-d'œuvre.

—Un chef-d'œuvre! c'est chose rare par le temps qui court. Et, s'il vous plaît, de qui est donc ce chef-d'œuvre?

—De Haydn, monsieur!

—Oh! je connais cela. Ce n'est pas mon affaire.

—Votre affaire! Vous avez l'air de ne pas faire grand cas de cette admirable symphonie! Si vous vous connaissez en musique, que trouvez-vous donc à y reprendre?

—Oh! j'aurais beaucoup de critiques à en faire. Mais n'avez-vous pas d'autre nouveauté à m'offrir?

—Non, monsieur, non! et je ne vendrai certainement rien à une personne qui parle ainsi de Haydn. Et le marchand, tournant le dos, rentra dans sa boutique de fort mauvaise humeur.

En ce moment même, un lord, bien connu comme amateur passionné de musique, apercevant le grand compositeur, accourut vers lui, lui tendit les mains en s'écriant:

—Hé! Haydn! Quelle bonne rencontre!

Le marchand, à ce nom, revint sur le seuil de son magasin, et dit au lord:

—Milord, je vous prie, qui donc appelez-vous Haydn?

—Vous le voyez bien. C'est notre illustre compositeur lui-même.

—Alors, c'est bien différent, reprit le marchand en s'inclinant profondément. Sans doute vous n'êtes pas juste envers vous-même monsieur Haydn, quand vous parlez mal de votre musique; mais, après tout, vous êtes le seul à qui j'en veuille reconnaître le droit.

## LE CHANTEUR BELGE.

Il y a quelques années, un grand gaillard, maigre, bizarre de figure et de manière, un peu bohème et très artiste, excellent homme d'ailleurs, et d'une verve endiablée parcourait les États-Unis. Il avait une femme, une belle-sœur, deux filles et une petite troupe humoristique qui a donné de très agréables représentations pendant une saison ou deux à New-York, et un peu partout en Amérique.

C'était Martens, belge de naissance, et ami de tous les français qui l'ont connu. Son *duo des chats* a fait le tour des États-Unis. On n'avait guère entendu parler de Martens depuis son départ, et voici que nous avons de ses nouvelles par un journal du fin fond de l'Europe, la *Chronique de Bucharest*, qui raconte comme suit un trait de courage dont il a été le héros:

"M Martens était logé avec sa femme près d'une maison où, à une heure du matin, un incendie éclate. Moitié vêtu il se porte aux secours des voisins et aperçoit une femme au désespoir et criant comme une folle.

—Mes enfants, mes enfants!

—Combien y en a-t-il?

—Trois.

—Dans quelle chambre?

—En haut, au troisième

—Diable, c'est là qu'est le foyer de l'incendie, s'écrie Martens en se précipitant vers l'escalier. Quelques minutes après il redescend et remet les enfants à la mère.

—Les voici, mais il n'y en a que deux.

—Ah! mon Dieu j'ai oublié de vous dire que la troisième se trouvait dans la chambre du fond.

—Diable, s'écria le malheureux sauveteur, vous auriez pu le dire tout de suite. Les poutres tombent et j'ai moi-même trois enfants: mais enfin!...

Et sans finir sa phrase, il escalada de nouveau les marches de l'escalier quatre à quatre. On juge de l'anxiété générale.

Mais bientôt Martens reparait la figure noire de fumée, et remet le troisième enfant sain et sauf à la mère éplorée.

Le lendemain, le chanteur se fit entendre comme d'habitude, au jardin Muller avec ses filles, et le public lui fit une splendide ovation

## L'Albani a La Haye.

Nous lisons dans le *Guide Musical* de Bruxelles, du 3 mars dernier: La représentation de la *Traviata* au théâtre royal de La Haye a été pour Mme Albani une longue et chaleureuse ovation. Applaudissements, rappels, bouquets, rien n'a manqué au succès de l'éminente artiste dont le rare talent de comédienne, si remarquable au 4e acte de la *Traviata*, n'a pas excité moins d'enthousiasme que sa merveilleuse virtuosité. La princesse Henri, qui assistait à la représentation, a adressé des félicitations à Mme Albani, qui prolongera son séjour à La Haye pour y donner deux représentations extraordinaires, dont l'une très probablement dans *Faust*.

## A UNE LYRE MUETTE.

## I

Au renouveau, quand la nature  
Étale sa robe de mai,  
Un doux parfum, un doux murmure,  
S'élèvent dans l'azur charmé.

Le monde entier n'est qu'un parterre. .  
Pour fêter la belle saison,  
Embaumant le ciel et la terre,  
Les fleurs éclosent à foison.

Dans l'air monte un concert mystique. .  
Des monts, des bois, du bord des eaux,  
Vers Dieu s'envole ce cantique  
Chanté par des milliers d'oiseaux.

Et celui qui fit toutes les choses,  
Sur les oiseaux et sur les fleurs,  
Sur les rossignols et les roses,  
Sur les lis aux pâles couleurs,

Sur les délicates fauveltes,  
Sur les oisillons dans leur nid,  
Sur les timides violettes,  
Jette un regard et les bénit.

Tout ce qui chante le poème  
Fait d'harmonie et de senteur,  
Est béni du Maître suprême,  
Faible brin d'herbe, humble chanteur.

## II

Dans le grand monde des pensées  
S'ouvrent les fleurs de l'idéal ;  
Vers le ciel, des voix cadencées  
Poussent leur rythme musical.

Ici, cette rose éclatante  
Qui d'un doux encens charme l'air,  
C'est Hugo, l'immortel, qui tente  
De monter d'où descend l'éclair.

Ce cygne blanc, c'est Lamartine. .  
Et, rossignol mélodieux,  
Sur cette branche d'églantine  
Musset pleure un peuple de dieux

Mais tout près de la fleur superbe,  
De la rose et des lis altiers,  
D'humbles violettes, dans l'herbe,  
S'ouvrent sur le bord des sentiers.

Se mêlant à la voix sonore  
De l'oiseau qui charme les bois,  
L'on entend résonner encore  
Des fauveltes la frêle voix.

Comme au printemps, quand la nature  
Fête le Dieu de l'univers  
Le concert de la créature  
Chante aussi par la voix des vers.

Et c'est une douce harmonie  
Où chaque âme fond ses transports,  
Qui sur les ailes du génie  
Apporte au ciel de doux accords.

Et le Maître, dans sa justice,  
Est reconnaissant à chacun,  
Il sait bénir l'humble calice  
Qui lui donne tout son parfum.

Il accorde aussi bien sa grâce  
Au chanteur timide et tremblant  
Qu'à l'oiseau de plus noble race,  
Doux rossignol, ou cygne blanc.

Donc, quel que tu sois, ô poète !  
Jette hardiment au ciel bleu,  
Les sons de ta lyre inquiète. .  
Chante. . tes chants volent à Dieu.

ÉDOUARD SERRE.

Uzès, octobre 1880.

## ADIEUX DU TAMBOUR.

A JEAN TAPIN.

SONNET.

Oui, c'en est fait, la loi l'ordonne,  
Jean Tapin, ton rôle est fini ;  
Des champs de Mars et de Bellone  
A jamais te voilà banni.

Toi qui longtemps de la colonne  
Soutint le pas mal défini,  
Aux objets qu'on collectionne,  
Demain tu seras réuni.

Chassant de tes doigts la baguette,  
Les sons cuivrés de la trompette  
Vont te détrôner en tout lieu ;

De côté, mettant ton air crâne,  
Relègue au grenier la peau d'âne. .  
Sonnez clairons ! Tambours, adieu !

ALCIDE CHAPEAU.

Octobre 1880.